


William
Earl of Harcourt.

OEUVRES MÊLÉES,

DE MESSIRE

ROGER DE RABUTIN

COMTE DE BUSSY,

LIEUTENANT GENERAL DES ARME'ES DU ROI, ET MESTRE DE CAMP GENERAL DE LA CAVALERIE LEGERE.

NOUVELLE EDITION.

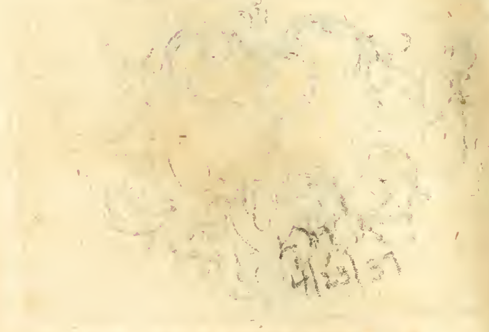
TOME TROISIE'ME.



A AMSTERDAM,

Chez ZACHARIE CHATELAIN.

M. DCC. XXXI.



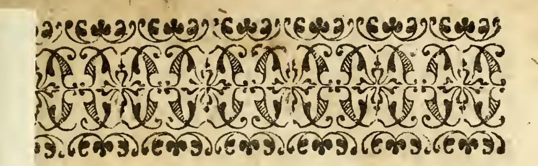


TABLE
ES PIECES

contenues dans ce Volume.

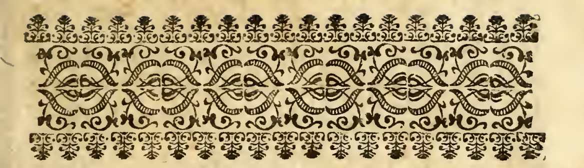
RABUTINIANA, *ou Pensées diverses du Comte de Bussy Rabutin.* pag. 1
REFLEXIONS *sur la Guerre.* 54
CRITIQUE *de quelques Epigrammes traduites de Catulle & de Martial.* 76
S'IL EST *necessaire que les gens de qualité étudient, & à quel genre d'étude ils doivent s'appliquer.* 95
DISCOURS *du Comte de Bussy Rabutin à ses Enfans sur le bon usage des Adversitez, & les divers Evenemens de sa Vie.* 201
JOB. 203
TOBIE. 205
DANIEL. 207
DAVID. 208
BOECE. 213
BELISAIRE. 215

TABLE.

S. Louis. 221
Enguerrand de Marigni. 227
Le Roi Jean. 232
Bureau de la Riviere. 236
Le Maréchal de Gye'. 239
Philippe de Comines. 242
François I. 244
Samblançai. 254
Le Duc de Bellegarde. 257
Le Maréchal de Bassompierre. 260
La Chatre. 263
Róger de Rabutin, *Comte de* Bussy. 266



R A-



RABUTINIANA;

OU

PENSE'ES DIVERSES

DU COMTE

DE BUSSY RABUTIN.

ON souffre étrangement, quand on est sur le point de se separer des personnes que l'on aime le plus, & qu'on doit le plus aimer. Cependant je trouve qu'il vaut mieux encore avoir bien de la peine à quitter les gens que j'aime, que de les aimer mediocrement. L'indolence continuelle ne m'accommode pas : je veux des hauts, & des bas dans la vie ; la fortune m'a servi à souhait ; & j'ai fait en bon Philosophe de prendre les affaires au pis ; si je les avois prises à cœur, je serois mort d'ennui ; je mets ma ressource dans l'esperance d'être quelque jour plus heureux que je ne suis presentement. Peut-être que ceux qui ont causé mes maux auront la bonté de les finir.

Je me ſens autant de courage & d'ambition que j'en ai jamais eu ; mais je ne ſuis pas aſſez fou, que de me tourmenter pour des maux inévitables. Après les contrarietez de la fortune, je ſuis auſſi peu faché de n'être pas Maréchal de France que de n'être pas Roi. Un honnête homme fait tout ce qu'il peut pour s'avancer & ſe met au-deſſus des mauvais ſuccès quand il n'a pas réüſſi ; ſans cette petite politique, on ne peut goûter aucun repos dans la vie.

Si quelque choſe eſt capable de détacher du monde, les gens qui y ſont le plus attachez, ce ſont les réflexions que l'on fait ſur la mort des perſonnes heureuſes. Cette penſée me conſole du délabrement de ma fortune, quand je vois que ceux qui peûvent faire enrager les autres, & qui par leur grandeur ſont à couvert des repréſailles, ne le ſont pas des coups du Ciel.

Rien n'eſt ſi bon, ni ſi ſolide, que la penſée de ſon ſalut. Ceux qui ont manqué leur fortune, en ſont plus aiſément touchez que les autres ; parce qu'ils voient mieux le néant des choſes humaines & le peu de fond qu'il y a à faire ſur les faveurs, & ſur les promeſſes des Grands.

Les bons & les mauvais exemples font ſouvent le bien & le mal de la conduite. Tel qui s'eſt jetté dans le libertinage, pour avoir frequenté des libertins, auroit vécu en honnête homme, s'il n'eût pratiqué que d'honnêtes gens. Avec les gens de bien on ſonge à ſe ſauver, & l'on ſe damne avec les gens du monde ; parce qu'on ſe regle ſur leurs maximes, & que l'on a un panchant naturel à imi-

ter ce que l'on voit ſouvent faire aux autres.

La plûpart des choſes ne ſont grandes ou petites, qu'autant que nôtre eſprit les fait ainſi : nôtre imagination les groſſit ſelon la part ou l'interêt que nous y prenons. Il faut ajoûter que le ſuccès en fait decider. S'il eſt heureux, on exalte les entrepreneurs ; s'ils reüſſiſſent mal, on les traite de viſionnaires. On auroit ſans doute accuſé de temerité l'action d'Alexandre le Grand qui paſſa le Granique avec trente mille hommes, malgré cent mille Perſes qui s'oppoſoient de l'autre côté à ſon paſſage. Si on eût battu Alexandre, on auroit dit que ſon entrepriſe étoit folle ; & ce ne fut que parce qu'il réüſſit, que l'on dit qu'il avoit fait la plus belle action du monde.

Je n'aime point à faire pitié ; il y a longtems que les regrets des maux qu'on m'a faits, ſont paſſez. Je ſonge à m'en tirer ſans impatience ; le grand fondement que je fais de mes eſperances, eſt ſur le ſoin que j'ai de vivre. Pourvu que je vive, je ſortirai d'ici, & j'en ſortirai agréablement. Cependant je ſuis mieux que les gens de la Cour les mieux établis, en ce que j'eſpere un peu, & que je ne crains rien. Je me divertis, je goûte la vie, j'ai l'eſprit net, une raiſon aſſez droite, & je ſuis content de ce que j'ai ; *j'en connois de plus miſerables.*

C'eſt un malheur pour moi dans la ſituation de mes affaires de ne point aller à la guerre ; mais il me doit ſuffire que le Roi ſache mes bonnes intentions. Quand il aura beſoin de moi, il ſaura bien où me prendre ; & comme il n'oublie rien, il n'aura peut-être pas oublié

que j'ai ſervi pendant trente années. En attendant je jouïs du plaiſir de racommoder mes affaires qui étoient dans un grand délabrement.

Je ſuis pleinement convaincu que le bonheur, ou le malheur de ce monde eſt un pur effet de la Providence, où la fortune n'a aucune part: la ſeule Philoſophie, ſans le ſecours d'aucune autre lumiere peut nous perſuader de cette verité; mais ces ſentimens ne ſervent de rien pour l'autre vie, ſi le Chriſtianiſme ne les inſpire pas.

Autrefois j'étois ſenſiblement touché de ne point faire ce que faiſoient tous ceux de ma volée, que je voyois dans le chemin des dignitez, & de la fortune ; mais je ne prens plus ſur cela de nouveaux chagrins, toutes les fois qu'il ſe preſente de nouvelles occaſions de m'en donner: à quoi me ſerviroit ma Raiſon ? La fortune, pour parler ſelon le vulgaire, eſt ſi extravagante, qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe attendre de ſon caprice; ainſi j'ai toûjours un peu d'eſperance.

Il eſt impoſſible de trouver un Etat, ni d'inventer un ſyſteme, qui nous mette à l'abri de tout chagrin; mais les peines font trouver les plaiſirs plus agreables: c'eſt la vie, du bien & du mal: ce contraſte reveille, & tire l'ame d'un engourdiſſement où elle tomberoit, ſi elle demeuroit toûjours dans la même ſituation.

Le peuple ne met pas une fort grande difference entre un fou & un Philoſophe qui ſait prendre ſon parti, & qui ne ſort point de ſon aſſiete ordinaire, pour les divers évenemens qui lui ſurviennent. A quoi bon tant ſe tourmenter pour des choſes qui ne dependent

pas

pas de nous? La tranquillité n'eſt-elle-pas preferable à une inquiétude qui ne ſert de rien?

Nos déſirs ni les grands mouvemens que nous nous donnons, n'avancent pas d'un degré l'arrangement de la Providence. On n'a point de veritable bonheur dans la vie ſans le repos de l'eſprit: chacun tâche de l'aquerir; on y peut parvenir par des voies differentes, les uns par le raiſonnement, d'autres par la ſoumiſſion. La force d'eſprit des uns, la docilité des autres, leur donne de l'indifference pour tout ce qui ſe paſſe ici bas, & cette indifference les conduit à la tranquillité qu'ils cherchent. Ce qui fait l'amuſement des hommes eſt fort peu de choſe, ils ont peu de part à leur deſtinée; & ils ſeroient heureux s'ils ſe laiſſoient conduire par cet Etre ſuperieur qui regle tout avec tant de ſageſſe.

C'eſt une pure chimere que le ſouvenir que l'on conſerve de nous dans le monde, quand nous n'y ſommes plus. Le mépris qu'on a pour un ſot; l'eſtime qu'on a pour un grand Capitaine & pour un Héros ne leur font ni bien ni mal, quand ils ont ceſſé de vivre. Ainſi il ne ſert de rien d'être un Héros, que pour la gloire que l'on a pendant la vie.

La plûpart des hommes ont trop d'amour propre, ou trop d'injuſtice, pour loüer, ou pour ſouffrir une belle action qu'ils n'ont pas faite. Rien n'étoit plus grand ni plus admirable que la retraite du Cardinal de Retz, qui voulut mettre ordre à ſes affaires, & qui paya en effet onze cens mille écus de dettes. Le monde qui n'eſt pas accoûtumé à ces actions heroïques diſoit que le Cardinal ſe repentiroit infailliblement, & qu'il ſortiroit de ſa retraite.

Au lieu d'admirer une si belle action, on y cherchoit de faux prétextes pour en diminuer le prix.

Pour diminuer l'apprehension que les hommes ont de mourir, il faut de tems en tems penser à la mort. Ce n'est qu'en se familiarisant avec cette pensée que l'on se guerit de cette crainte. Ceux qui s'obstinent à rejetter cette pensée deviennent tristes. Les réflexions que j'ai faites sur la neceffité de mourir, m'ont engagé à suivre ce précepte de Salomon, *bien vivre, & se rejouir:* Cette pratique est excellente; elle fait vivre plus long-tems; & c'est à force d'aimer la vie, que je crains moins la mort. J'ai eu plus de patience que d'autres qui ont été exilez avec moi. Le chagrin qu'ils avoient de passer la vie hors du monde les rendoit malades. Pour moi qui avois passé par la prison, je me trouvois trop heureux de n'être qu'exilé. Tant il est vrai que l'on juge presque toûjours des choses humaines par comparaison.

C'est une entreprise bien vaine que de pretendre imposer silence au monde; les hommes ne se tairont pas: quand ils n'auront pas de veritables sujets de médire, ils en inventeront; ils n'aiment point à loüer, & principalement les choses admirables. Quand ils ne peuvent médire sur le present, ils se retranchent sur l'avenir. Il y a à cela une ressource. Il faut toûjours bien faire, & les laisser dire. Ces personnes qui veulent à tors & à travers gâter les belles actions, me paroissent fort haïssables.

J'ai fait tout ce que mes amis ont souhaité pour me remettre sur les voyes; je n'ai rien à

me reprocher. Le reste dépend maintenant de cette folle de fortune à qui véritablement je deplais ; mais qui pourroit bien à la fin se raccommoder avec moi. Si elle ne le fait pas, je me consolerai de sa persévérance à me persecuter.

Ne prenons point les affaires trop à cœur; car cela nuit fort à la longueur de la vie. Quand je dis les affaires, je n'entens pas seulement les affaires de ce monde-ci ; j'entens encore parler de celles de l'autre. C'est à mon avis être déja damné, que de craindre avec excès de l'être, il y a raison pour tout ; vivons bien, & nous réjouïssons : En matiere de conscience trop de délicatesse fait les héréfies. Je ne veux aller qu'en Paradis, & pas plus haut; je songe tout de bon à cette grande affaire; & je suis bien revenu des erreurs de ma folle jeunesse, qui ne m'inspiroit que des sentimens de travers, dont j'ai enfin connu la fausseté.

Fait-on en ce monde ce qu'on veut ? Il y a une fatalité, que les sages appellent Providence, qui détourne ou qui renverse les desseins, sans qu'on puisse découvrir pourquoi ni comment.

Une égratignure avec du chagrin fait plus de mal que la fievre quarte, avec un esprit content d'ailleurs. Tant que j'ai fait le mutin contre la persecution j'ai souffert comme un damné, & j'ai tellement agrandi mes maux par l'impatience, que j'eusse crevé dans la Bastille, si un mois avant que d'en sortir, je ne m'étois soûmis à tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire de moi. Cette résignation me donna de la gayeté & me remit dans

mon naturel. Deſorte que m'étant ſi bien trouvé de la patience & de la joye, j'ai ſouvent uſé de ce remede avec tant de ſuccès, que le retour de la fortune m'eſt quaſi indifferent ; & je n'ai même jamais bien goûté la vie que depuis ma diſgrace qui m'a fait ſentir la verité de ce proverbe trivial, qu'*à quelque choſe malheur eſt bon.*

Il eſt certain que pour les malheureux il n'y a qu'à vivre. Comme on ne perd au jeu que faute d'argent, on ne demeure en diſgrace que faute de vie.

J'approuve aſſez que l'on veuille juger des événemens ; car cela ſert à la converſation, & forme l'eſprit. Mais je ne comprens pas que l'on s'en faſſe une affaire, & que l'on croye qu'il y a bien de l'honneur d'avoir deviné ce qui devoit arriver, puis que le hazard peut ſouvent faire réüſſir en ces matieres. Pour moi je dis mon ſentiment des affaires à venir, mais je ne m'en hauſſe ni ne m'en baiſſe, quand j'ai bien ou mal jugé.

J'ai trouvé par mon experience que l'on ſe fait ā tout, & que nôtre ame ſe plie, pour ainſi dire, comme on le veut. Quoi que je fuſſe né fort impatient, j'ai cependant ſouffert la priſon & l'exil avec bien plus de docilité que je n'euſſe oſé l'eſpérer ; j'ai même trouvé de la douceur & du plaiſir dans ma retraite. Si nous étions dans un régne moins juſte, & moins doux que celui-ci, on auroit pû changer un exil qui me paroiſſoit trop agréable, & me faire comme on fit à ce Romain qui paſſoit la plus douce vie du monde, exilé qu'il étoit dans une Iſle où il trouvoit toutes ſes commoditez : on le rapella à Rome, & on le condamna à y vivre avec ſa femme.

Quoi que l'on faſſe pour les autres, & quelque deſintereſſé que l'on paroiſſe, c'eſt toûjours ſoi-même que l'on cherche à ſatisfaire ſur toutes choſes; car il n'y a véritablement qu'une paſſion qui eſt l'amour propre.

Je ne puis m'empêcher d'avoir des ſentimens de mépris pour l'aprobation du public ſur bien des gens qui ne la meritent pas; j'écarte tout ce que la faveur & les brigues leur ont prêté de mérite, pour les élever aux emplois; je vas juſqu'à la perſonne, ſans m'arrêter à l'écorce, & je trouve ſouvent que ce ſont des ſots.

Les projets des hommes les plus ſages ſont bien peu de choſe quand il plaît à Dieu de les confondre; & quand il lui plaît auſſi, les conduites folles ont d'heureux ſuccès. Cependant il eſt toûjours bon d'être ſage: car outre qu'on n'a rien à ſe reprocher, quand on n'a pas réüſſi, c'eſt que d'ordinaire Dieu ſe met du côté des prudens ſelon la penſée du Maréchal de la Ferté, qui avoit remarqué, diſoit-il, que dans les batailles Dieu étoit toûjours du côté des plus gros eſcadrons; c'eſt-à-dire, que Dieu ne fait pas tout, & il laiſſe aller les choſes humaines ſelon leur cours ordinaire. Il eſt naturel que le plus fort triomphe du plus foible, & que le ſage l'emporte ſur l'imprudent.

Une petite faveur que l'on reçoit lors qu'on l'attendoit le moins, tient lieu d'un plus grand bienfait, & eſt conſiderée comme quelque choſe de plus grand. Je ſuis aſſuré que Meſſieurs de Lauzun & Fouquet ſont plus aiſes de la permiſſion qu'on leur a donnée de ſe voir, & de ſe parler dans leur priſon, qu'ils

ne le feroient peut-être de leur liberté : car il y a apparence qu'ils n'efperoient pas cette petite grace, quand on la leur a faite, & elle leur en fait attendre maintenant de plus grandes. Pour moi fi je reçois quelque grace de la Cour, j'en ferai plus aife que la plûpart des autres gens; car je ne les attens pas, & je me confole par avance de n'en jamais recevoir, fur ce que je me flatte que les honnêtes gens font perfuadez que je les mérite.

Quand on a tort, & qu'on l'avoüe ingenument on ne l'a prefque plus. Cependant cette fincerité qui eft la marque d'un cœur qui fe repent, perdroit à la fin tout fon merite par de frequentes rechutes. Si le repentir eft fincere, on ne doit rien omettre pour fe corriger, & pour reparer le paffé ; mais fouvent l'on fe flatte fur de fauffes apparences.

Si l'on vivoit plus long-tems, on deviendroit parfait à la fin ; on fe corrige avec plus de facilité en vieilliffant : on pardonne mille chofes à la jeuneffe qu'on ne pardonne point quand le tems des charmes & des agrémens eft paffé : on y regarde de plus près; on n'excufe plus rien ; on a perdu les difpofitions favorables de prendre tout en bonne part ; enfin, il n'eft plus permis d'avoir tort. Dans cette penfée l'amour propre nous oblige d'avoir recours à ce qui peut nous foutenir contre cette cruelle decadence qui malgré nous gagne tous les jours le terrain pied-à pied. Ces reflexions doivent convaincre les perfonnes qui commencent à vieillir, qu'elles doivent moins fe negliger que dans la fleur de l'âge : mais la vie eft trop courte; & la mort nous prend que nous fommes encore tout

pleins

pleins de nos miseres & de nos bonnes intentions.

On trouve des douceurs dans la solitude que l'on ne goûte point parmi les agitations de la Cour. Quand on est parvenu à connoître les miseres de ce païs-là, & les charmes de la retraite, on est en état d'être heureux autant qu'on le peut dans ce monde.

J'ai été long-tems sans vouloir croire que les maux que la Providence m'a faits, fussent pour mon bien, comme on le disoit. Mais enfin j'en suis persuadé ; je ne dis pas seulement pour mon bien en l'autre monde, mais encore pour mon repos en celui-ci. Dieu me recompense déja en quelque façon, de mes peines par ma résignation. Je suis trop content de croire que ceux qui me connoissent me jugent digne des grands honneurs. Pour ce que pensent de moi ceux qui ne me connoissent point, je ne m'en tourmente gueres, & bien-tôt assurément les sentimens des uns & des autres sur mon sujet me seront fort indifferens en l'autre monde.

Mes maux ne me sont pas maintenant fort sensibles : la longueur de ma disgrace m'a rendu indifferent sur tout ce qui regarde ma fortune. Je ne songe plus qu'à bien vivre, & à me réjouïr. J'aime autant la vie douce & tranquille que je mene depuis quelques années, qu'une vie plus agitée. Les uns font du bruit au commencement, les autres à la fin de leur vie ; quelques-uns n'en font jamais ; d'autres en font toûjours : tout cela est égal à la mort.

La retraite aide à philosopher & à moraliser utilement : elle fortifie l'ame contre les

opiniâtretez de la mauvaiſe fortune. Dans cinquante ans tout ſera égal, & les plus heureux comme les autres auront paſſé dans ce grand fleuve qui nous entraine tous. C'eſt un bon moyen pour mepriſer la fortune, que d'être malheureux, & que de penſer à la mort. La ſolitude jointe à une grande oiſiveté inſpire ces réflexions.

Il nous manque toûjours quelque choſe, & ce quelque choſe nous empêche d'être contens & heureux. Il eſt aſſez ordinaire que les plus jolies perſonnes ayent une ſanté fort délicate. Ceux qui ont de grandes richeſſes, & qui n'ont qu'une naiſſance obſcure, ſentent toûjours quelque chagrin de la baſſeſſe de leur origine. S'ils mépriſent les nobles qui ſont moins riches, en recompenſe les perſonnes de qualité les mépriſent interieurement, quoiqu'ils leur faſſent des civilitez pour les ſecours qu'ils en eſperent; mais ce que je ne leur pardonne pas, ce ſont des alliances indignes qui les deshonorent.

Un mot piquant fait quelquefois plus d'effet ſur l'eſprit des perſonnes hautaines que l'on ne peut perſuader par de longs diſcours & par une foule de raiſons. Je me ſouviens d'avoir lu en feuilletant les papiers de la Maiſon de Coligni, ancêtres de mon gendre, que le Prince de Joinville fils du grand Duc de Guiſe étant devenu fort amoureux de Mademoiſelle de Brezé fille de Diane de Poitiers, réſolut de l'épouſer. L'Amiral de Châtillon, qui étoit entierement dans les interêts du Prince de Joinville, & qui avoit ſoin de ſa gloire, fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette alliance qui n'étoit pas fort honorable,

ble, parce que Diane de Poitiers avoit été la maîtresse de Henri II. Le Prince de Joinville trop occupé de sa passion n'écoutoit point les raisons de l'Amiral qui lui dit pour derniere ressource; *Ah Monsieur, aimez-vous mieux le bien que l'honneur*? Le Prince de Joinville fier & ambitieux fut penetré de ce reproche. Depuis ce temps-là les Maisons de Guise & de Châtillon ne furent plus amies comme elles avoient toûjours été.

Il arriva à ce même Amiral de Châtillon une chose qui merite bien d'être remarquée. Dans le temps qu'il étoit encore Catholique, (il se fit depuis Chef des Huguenots) étant allé entendre la Messe, un pauvre vint lui demander l'aumône; l'Amiral lui donna une poignée de pieces d'or sans les compter, & sans y faire réflexion: le pauvre ébloui d'une si grosse somme, attendit à la porte de l'Eglise l'Amiral, & lui demanda, s'il avoit eu l'intention de lui donner tant d'argent. Cette generosité dans un malheureux charma Monsieur de Châtillon, je vous le donne, lui dit-il, jouïssez de votre bonne fortune.

Puis que je suis sur le chapitre de ce grand homme, il faut que j'en rapporte encore un trait qui fait assez connoître la fermeté, & la grandeur de son ame. Dans le temps que les Huguenots le pressoient davantage d'entrer dans leur parti, la Reine eut quelque soupçon de sa fidelité, elle lui envoia un Gentilhomme, pour se plaindre à lui des bruits qui se repandoient, & pour examiner sa conduite. Ce Gentilhomme étant arrivé à l'une des terres de l'Amiral où il faisoit alors son séjour; il le trouva au haut d'un arbre, une serpe à

la main, qui coupoit les branches inutiles. Ce ſpectacle le ſurprit. Allez, dit-il au Gentilhomme, dites à la Reine l'état où vous m'avez trouvé; voulant ſignifier par là qu'un homme qui mediteroit de grands deſſeins de révolte, n'auroit pas aſſez de tranquilité d'eſprit, ni aſſez de loiſir, pour s'amuſer à émonder des arbres. Il me ſemble voir Scipion & Lelius qui ramaſſoient des coquilles ſur le rivage, ou ce fameux Dictateur, lequel après avoir battu les ennemis, & calmé les allarmes des Romains, reprenoit ſa charuë, & labouroit ſes champs.

La jalouſie que les grandes qualitez inſpirent, fait des ennemis irréconciliables. On ne pardonne gueres aux hommes un merite éclatant qui les met au-deſſus du commun; non plns que les femmes qui ſe flattent d'être belles, ne peuvent ſouffrir les rivales qui les effacent, & qui leur enlevent toutes leurs conquêtes.

Le malheur eſt une eſpece de contagion qui fait que l'on fuit les malheureux, pour s'attacher à ceux que la fortune favoriſe. Je l'ai ſouvent éprouvé pendant ma diſgrace: mes meilleures amies, mes amis les plus chauds n'ont rien fait pour me tirer d'embarras; pluſieurs m'ont trahi, pour profiter de mon malheur, faiſant leur cour à mes dépens.

Il faut avoir un genie au-deſſus du commun pour bien juger de ſoi & des autres. Quelque mediocre que l'on ſoit, on ſe croit capable des plus grands emplois, & quand on n'y parvient pas, on ſe plaint qu'on ne nous rend pas juſtice. Cette préſomtion eſt ſouvent

vent une marque de peu de merite, & toûjours une marque qu'on ne se connoit pas assez. J'ai vu des gens de ma volée se plaindre de n'être pas Lieutenans Generaux, ou Maréchaux de France, qui n'étoient pas capables de commander trois mille chevaux.

Le Marquis d'Humieres mon parent eut ordre de se défaire de la charge de premier Gentilhomme de la chambre sous le regne de Louïs XIII. parce que ce Marquis avoit les cheveux roux, & que le Roi ne pouvoit souffrir ceux de ce poil. D'Humieres pour noircir ses cheveux se servit d'un peigne d'acier. Mais étant un jour à la chasse avec le Roi, il survint une grande pluie qui enleva toute la teinture des cheveux; de sorte que le pauvre d'Humieres parut devant le Roi dans son état naturel. Cette circonstance ridicule fut pour le rousseau une avanture très-mortifiante, dont il fut entierement déconcerté.

Je ne suis nullement du goût des hommes du commun qui n'admirent que les actions extraordinaires. Ils ne sont point touchez d'une vie unie; à peine y font-ils attention. Cependant il faut plus de force, & plus de vertu pour se soutenir dans des choses communes, que dans les grandes, qui se soutiennent assez par elles-mêmes. Gagner une bataille, conduire une Ambassade, gouverner un Roiaume, ce sont des actions d'éclat qui éblouïssent les yeux des hommes. Vendre, payer, aimer, haïr, rire, reprendre, vivre dans sa famille, sans se relâcher, ni se dementir jamais, cela est plus rare, plus difficile, & moins remarquable.

L'habitude diminue le prix des choses. Les

grands

grands hommes perdent beaucoup à ſe laiſſer trop approcher; il faut toujours les voir d'un point de vuë, qui les montre dans leur plus belle attitude. Tel a paſſé dans le monde pour un Héros, auquel ſa femme, & ſes domeſtiques n'ont rien remarqué d'extraordinaire.

J'ai toûjours trouvé fort belle une réponſe que fit le Cardinal Mazarin étant à l'article de la mort. Il paroiſſoit alors une grande Comete; les Courtiſans du Cardinal voulant honorer ſon agonie d'un prodige, lui dirent que l'on voyoit au Ciel quelque ſigne fort extraordinaire, & que ce ſigne leur faiſoit peur pour ſa vie. Il ſe moqua d'eux tout mourant qu'il étoit, & leur dit en plaiſantant, que la Comete lui faiſoit trop d'honneur. La fermeté de Mazarin me plaît en cette rencontre. Il faut avoir bien de la force d'eſprit, pour dire en mourant les mêmes choſes qu'on diroit en bonne ſanté. La foibleſſe de craindre les Cometes n'eſt pas moderne, elle a eu cours dans tous les ſiecles. Virgile qui avoit tant d'eſprit a dit qu'on ne les voioit jamais impunément, & que le Ciel témoignoit par ces ſignes l'interêt qu'il prend aux actions & à la mort des grands Princes.

On ne peut être parfaitement heureux en ce monde; les biens & les maux ſont partagez. C'eſt une compenſation de la Providence, afin que tout ſoit égal, ou qu'au moins les plus heureux puiſſent comprendre par un peu de chagrin & de douleur ce que ſouffrent les autres qui en ſont accablez.

Dieu regle toutes choſes, comme il veut qu'elles ſoient reglées. La place que chacun

occupe dans l'Univers, telle qu'elle eſt, ne peut être derangée. La prudence humaine, qnelque raffinée qu'elle paroiſſe, eſt toûjours ſoumiſe à la Providence de Dieu, qui ſe jouë comme il lui plaît, des deſſeins des hommes. Cette penſée fait que l'on ſe ſoumet plus doucement à ſa mauvaiſe fortune. La vie eſt courte; c'eſt bien tôt fait; le fleuve qui nous entraine eſt ſi rapide, qu'à peine pouvons nous y paroître.

Qui ſont ceux qni doivent être toûjours fâchez, quand on éleve des gens aux grands honneurs de la guerre? Ce ſont des perſonnes de naiſſance qui n'y ont jamais été; car il dépendoit d'eux d'y aller. Mais quand un homme de qualité a fait beaucoup plus qu'il ne faut pour être Maréchal de France; & que des ennemis lui ont fait perdre tous ſes ſervices pour des bagatelles, il a d'abord du chagrin: mais comme Chrétien, & comme homme de courage, il prend patience, & il ſe conſole en ſa propre vertu. J'ai ſouhaité les honneurs de la guerre, j'ai fait ce qu'il faloit pour y parvenir, & quand j'ai vu que la fortune ne le vouloit pas, je me ſuis accommodé à ſon caprice.

Les hommes ſe réglent par les apparences: voila ce qui fait que les malheureux ont toûjours tort, & que l'on rejette ſur leur mauvaiſe conduite tous les malheurs qui leur arrivent. On donne des loüanges aux bons ſuccès; c'eſt la moindre choſe que puiſſe faire la fortune, que d'attirer l'approbation.

La ſanté eſt un chemin bien court pour aller à la joye, malgré toutes les amertumes de la vie, qui ne prennent leur force que de

la disposition de nos temperamens.

Ceux qui n'ont jamais eu d'adversitez ne connoissent pas toutes les vertus dont ils sont capables. La profession de guerre que j'ai faite dès ma tendre jeunesse, & celle d'être malheureux toute ma vie, m'ont tellement endurci, que je ne sens plus ce qui abbat la plûpart des autres hommes.

Nous vivons, & nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, & prenant pour bon ce qui est mauvais, & toûjours dans une entiere ignorance.

Il seroit bon de faire quelquefois des réflexions sur les tenebres où nous marchons. Nous voions assez souvent que Dieu donne des succès contraires à nos craintes, & à nos esperances, exprès pour confondre la prudence humaine: & quand même il fait réüssir ce que nous avons souhaité, il le fait souvent par des moiens contraires à ceux que nous avons emploiez, pour nous montrer qu'à lui seul appartient l'honneur des événemens, & que notre Raison n'est qu'une bête.

Ma ressource est de prier Dieu de m'aider dans mes projets. Je m'aide aussi moi-même de mon côté; mais après cela je compte sur lui, & je ne compte que sur lui; voilà toute ma politique, & toute ma science.

Les louanges que donnent la plûpart des hommes ne sont pas d'une fort grande conséquence, cependant on est assez fou pour s'en contenter. Je croi même qu'il faudroit être parfait, c'est-à-dire entierement exempt d'amour propre & de passions, pour n'y être pas sensible.

Dieu

Dieu eſt tellement le maître de toutes nos actions, que nous n'exécutons rien que ſous ſon bon plaiſir. Je tâche de ne faire de projets que le moins qu'il m'eſt poſſible, afin de n'être pas ſi ſouvent trompé. Cependant Dieu veut que nous nous aidions, pourvu que nous ne nous confiions pas trop en nos forces.

Ceux que Dieu prend ſoin de conſoler ſont trop heureux; les autres doivent s'aider de la Philoſophie & de la Morale, pour trouver dans la force de leur eſprit des amuſemens & des conſolations contre le chagrin.

Les larmes que l'on repand à la mort de certaines gens ne ſont pas toûjours ſinceres. Les grandes ſucceſſions étouffent les ſentimens de la nature. On pleure de joie, comme de triſteſſe. Il faudroit pouvoir lire dans le fond du cœur pour démêler cette équivoque.

C'eſt être dans un état de paix que d'attendre la mort, ſans la ſouhaitter, & ſans la craindre. Quelle ſageſſe & quelle folie auſſi de s'en tourmenter, ſi ce n'eſt par rapport au Chriſtianiſme, & aux diſpoſitions qui ſont neceſſaires pour cette derniere action?

Il n'y a que deux remedes contre le malheur, la Philoſophie ou le Chriſtianiſme. Je n'ai trouvé que cela pour me mettre au-deſſus de mes diſgraces. Sans ce ſecours on ſupporteroit mal-aiſément les peines qui nous arrivent. La vie eſt courte; c'eſt la conſolation des miſerables, & le chagrin des gens heureux qui nagent dans l'abondance & les plaiſirs; tout viendra au même but.

Dieu m'a donné un courage plus grand que mes

mes peines ; j'eſpere toûjours qu'avec de la patience & de la ſanté, je verrai finir mes diſgraces. En tout cas quelque malheureux que l'on ſoit, la vie eſt ſi courte, que ce n'eſt pas la peine de ſe laiſſer aller au deſeſpoir.

Il y a long-temps que je vois mourir le monde ſans m'attriſter, quand ce ne ſont pas de mes amis : cela même ne me fait pas peur. Le pis qui me puiſſe arriver ne me donne point d'allarmes ; parce que je vis maintenant le plus régulierement qu'il m'eſt poſſible.

Je cherche des amuſemens pour corriger les duretez de la fortune. Le chagrin eſt l'ennemi de la vie. Toutes les fois que j'ai des ſujets de n'être pas content, je m'applique de tout mon pouvoir à reparer le mal : après cela je m'étourdis par quelque divertiſſement. Cette conduite ſert à entretenir ma bonne ſanté. Je ne ſonge qu'à vivre, parce que je ſuis ſûr que le temps raccomode toutes choſes, & qu'on ne meurt malheureux que faute de vie. Celui que nous venons de voir mourir très-riche à près de cent ans, ſeroit mort ruiné, s'il n'en avoit vécu que quatre-vingt.

Il faut pourtant avoüer que quelque réflexion que l'on faſſe, & quelque Philoſophe que l'on ſoit, le temperament contribue plus que tout le reſte à la tranquilité de l'eſprit ; ſans cela on auroit beau s'étourdir, les maux triompheroient des amuſemens.

C'eſt une choſe heroïque de montrer toûjours en toute ſa vie, un même viſage, & un même eſprit, comme l'Hiſtoire nous le rapporte de Socrate & de Lelius.

Alexandre a ſurpaſſé ſon Pere par de gran-

des actions ; mais l'autre l'a ſurpaſſé par ſa douceur & ſon humanité. Les vertus civiles ſont préferables pour le commerce à ces vertus farouches qui ruinent, & qui deſolent tout.

Pour vivre heureux & tranquile, il ne faut point s'entêter de l'éclat trompeur des choſes humaines qui ſont fragiles & periſſables.

La complaiſance eſt merveilleuſe pour le commerce; mais tout excès eſt vicieux, & il ne faut pas qu'elle degenere en flaterie.

On ne doit jamais rien faire contre la bienſeance. Que nôtre retenue paroiſſe ſur nôtre viſage, & dans nos yeux: qu'il n'y ait rien de lâche, ou d'effeminé dans nôtre contenance; rien de rude, ou de groſſier.

Ce n'eſt pas peu que de s'établir une eſpece de repos dans ſon pis aller, & d'avoir l'eſprit content dans un moindre mal ; comme les autres dans un bien.

Quelle ſottiſe de ne point ſuivre les temps, & de ne pas joüir avec reconnoiſſance des conſolations que Dieu nous envoie, après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire ſentir! La ſageſſe eſt grande, ce me ſemble, de ſouffrir la tempête avec reſignation, & de joüir du calme, quand il revient. La vie eſt trop courte, pour s'arrêter ſi long-temps ſur le même ſentiment; prenons le temps comme il vient.

Ceux qui s'attachent à decrier les gens d'eſprit & les beautez de leurs ouvrages, me donnent une fort mauvaiſe idée de leur goût. Ce qu'ils prouvent clairement, c'eſt qu'ils ne ſont ni du monde, ni de la Cour, & que leur pedanterie eſt incurable: Il y a de certaines cho-

ſes que l'on n'entend jamais, quand on ne les entend pas d'abord ; on ne fait point entrer de certains eſprits durs & farouches dans la facilité, & les agrémens d'un ouvrage poli. Cette porte leur eſt fermée, & la mienne auſſi. Ils ſont indignes de jamais ſentir ces ſortes de beautez, & ſont condamnez au malheur de les improuver, & d'être eux-mêmes improuvez des gens d'eſprit. On trouve par tout beaucoup de ces pedans ; mon premier mouvement eſt toûjours de me mettre en colere, & puis de tâcher de les inſtruire, pour les ramener à la raiſon ; mais j'ai trouvé la choſe abſolument impoſſible. C'eſt un bâtiment qu'il faudroit reprendre par le pied ; il y auroit trop d'affaires à le reparer ; nulle puiſſance humaine n'eſt capable de les éclairer, & de les reduire.

Ceux qui veulent entreprendre de loüer le Roi, devroient ſonger à dire quelque choſe de nouveau. On ne lui donne plus que des louanges triviales c'eſt à dire qui ſont au moins uſées : ce ſont les mêmes ſuperlatifs repetez depuis qu'il regne, & redits dans les mêmes termes : c'eſt toûjours le plus grand Héros, & le plus grand Monarque du monde. Tout cela eſt vrai, mais ne ſauroit-on varier les expreſſions ? Horace & Virgile n'ont-ils point loué Auguſte, ſans redire les mêmes choſes, les mêmes penſées, & les mêmes termes ? Il me ſemble qu'on ne ſait point louer dignement, ni expoſer la verité avec les propres couleurs. Je voudrois que l'on défendît aux faiſeurs de panegyriques de jamais emploier le mot de Héros, de grand merite, de ſageſſe, de valeur ; qu'on louât par les choſes, & par les

les faits, nullement par les épithetes.

Pour m'amuſer je badine encore quelquefois avec les Dames ſur un air de galanterie; je trouve que cela eſt toûjours meilleur & plus piquant que l'air d'une ſimple amitié. Car avec l'agrément qui ſe rencontre dans le commerce des amis, il y a encore une politeſſe dans l'air galant, qui fait plaiſir aux gens d'eſprit. Voila ce qui m'eſt reſté du temps paſſé. Ce qui étoit autrefois dans mon cœur n'eſt plus que dans mon eſprit, & j'en ſuis de meilleure compagnie.

Pour faire taire les mediſans, & ôter tout credit à la mediſance, il faut faire ſemblant de ne s'en pas ſoucier: les plaintes, les reproches, les emportemens ne font que l'aigrir au lieu de l'éteindre. La Ducheſſe d'Aiguillon ſe plaignit un jour à la Reine que Madame de St. Chaumont lui avoit reproché qu'elle avoit eu cinq ou ſix enfans du Cardinal de Richelieu ſon oncle. Monſr. de Charoſt reprit la parole; eh quoi, Madame, lui dit-il, ne ſavez-vous pas bien que de tout ce qui ſe dit à la Cour, il n'en faut croire que la moitié? Cette réponſe maligne fit plus de tort à la Ducheſſe d'Aiguillon, que la médiſance de Madame de St. Chaumont. Une delicateſſe d'amour propre fait que l'on ſe gendarme contre les moindres bruits qui bleſſent notre gloire; mais les moiens que l'on prend pour les aſſoupir, reveillent l'attention & la malignité du public.

J'aime à voir dans les Hiſtoires anciennes & modernes des exemples du courage & de la fermeté des grands hommes qui ont été maltraitez de la fortune. Il ſemble que leurs diſgraces

graces n'ayent ſervi qu'à faire mieux connoître leur vertu & la grandeur de leur courage. Le Landgrave de Heſſe priſonnier de Charles-Quint, après avoir perdu une grande bataille, conſerva toûjours ſon ſang froid, & le même viſage, ſans donner le moindre ſigne de découragement. On ne lui entendit jamais rien prononcer qui fût indigne d'un grand Capitaine, ni qui temoignât de l'impatience ou du chagrin. Quand on lui eut prononcé l'arrêt qui le condamnoit à perdre la tête, il n'en parut point allarmé ; il demanda au Duc Erneſt, s'il vouloit joüer une partie d'échecs, & il joua avec une auſſi grande préſence d'eſprit que s'il n'eût pas été condamné à la mort.

Ce qui a fait qu'on a ſi ſouvent mal loüé le Roi, c'eſt la grande quantité d'actions loüables qu'il a faites, & la multitude des gens intereſſez qui ſe ſont mêlez de le loüer pour en être recompenſez. S'il n'y avoit eu que les Horaces & les Virgiles de notre ſiecle, ils auroient loué avec des tours fins & delicats, un Prince qui leur fourniſſoit une auſſi belle matiere. Je voudrois qu'il fût défendu de louer les Rois, ſans être choiſi pour un emploi ſi noble, & qu'on traitât comme une ſatyre, une louange fade ſur leur ſujet.

Rien à mon avis n'eſt meilleur pour être honnête homme, que de voir la décadence d'une Maiſon illuſtre dont on eſt iſſu, & que d'avoir à recommencer une fortune toute entiere.

On s'accoûtume quelquefois trop aux meilleures choſes, & l'on en ſent mieux le prix, quand on s'en éloigne un peu : comme il faut s'abſtenir de manger quelque temps, quand on veut faire un grand repas.

Pour

Pour établir mes enfans je me suis insensiblement dépouillé des biens de la terre : ainsi j'aurai moins de peine à la quitter quand il le faudra. Pourvû que j'aye le vivre & le vétement je suis satisfait ; & la fortune qui m'a fait du pis qu'elle a pu, ne m'a point abbatu ni l'esprit, ni le courage. J'espere que je serai jusqu'au bout plus grand que mes malheurs, & que je ferai voir au moins par là que je n'en étois pas digne. Cependant il est assez cruel de n'avoir point d'autre usage à mettre son esprit.

Quoi que je sois entierement insensible à mes propres malheurs, j'ai été infiniment touché de la mort de Monsieur le Duc de S. Aignan. Pendant les treize mois que je fus à la Bastille, il ne se passa presque aucune semaine, qu'il ne dît quelque chose au Roi sur mon sujet, & souvent avec une hardiesse qui ne pouvoit se pardonner qu'à l'amitié qu'il avoit pour moi. Avec tout le mérite qu'il avoit à mon égard, il avoit de l'esprit, un courage extraordinaire, & un cœur, comme l'ont les grands Rois.

Au commencement de ma disgrace, je sentois vivement les élevations de ceux de ma volée : je n'étois pas encore bien tué, mais le tems & ma résignation m'ont donné le coup de grace. Les Marêchaux de France que l'on fait presentement, ne me touchent pas plus que ceux qu'on fit sous le regne d'Henri IV. ou ceux que fera Monseigneur le Duc de Bourgogne.

La galanterie n'est plus que dans mon esprit. Je suis trop glorieux pour avoir maintenant de l'amour, sachant bien que je ne suis plus

assez aimable pour être fort aimé, quand même l'âge ne rendroit pas ma passion ridicule.

Pour juger combien nous importunons en parlant de nous, il faut songer combien les autres nous importunent quand ils parlent d'eux. Cette regle est generale; parce qu'il semble que les louanges que se donnent les autres, relevent leur merite, & rabaissent le nôtre.

La premiere & la plus importante affaire qu'on ait dans ce monde, c'est d'y rester; cela s'entend après le salut.

Le jugement de ce qu'on appelle le monde en gros est ordinairement bien fade & bien grossier, en ce siécle, où l'on ne sait ce que c'est que bonnes ou belles choses, & où l'on n'a le loisir que de calculer, & de courir après ses affaires. La misere étouffe l'esprit; il est trop occupé des besoins pour s'appliquer aux jolies choses. Les sentimens du public ne me previennent ni ne m'entrainent; car je sais que c'est d'ordinaire l'envie ou l'ignorance qui le fait juger, ce sont de fort mauvais guides.

Je ne suis nullement du sentiment de ceux qui disent que la vieillesse est incompatible avec la joye, je crois qu'ils se trompent. Il y a joye & joye; celles que je goûte à present sont plus solides que celles de ma jeunesse, quoiqu'elles soient moins bruïantes & moins évaporées. Epicure avoit raison de dire que le discernement est necessaire à la possession du plaisir.

Je regarde avec tranquillité les injustices de la fortune; mais il faut rendre l'honneur à qui

qui il est dû. Sans le secours de Dieu je ne serois pas dans l'état où je suis. Cette tranquilité ne me laisse pourtant pas tout-à-fait sans action. Comme je ne me desespere pas dans ma misere, je ne m'attens pas aussi à des miracles pour en sortir. Je m'aide dans l'esperance que Dieu m'aidera, & enfin peut-être benira-t-il mes peines. Mais quoi qu'il fasse, je ne me lasserai jamais de ma résignation.

La constance est d'un difficile usage, & d'une pratique fort amere; mais enfin on s'accoutume à tout. Plus je vis & plus je trouve vrai ce paradoxe, que *tous les hommes sont également heureux & malheureux*. Il m'est d'une grande utilité, depuis que je l'ai entendu comme il doit l'être. Pour cet effet je suppose un gueux de soixante ans à l'hôpital avec des maux de tête violens, qui le prennent réglement tous les deux jours; qu'il soit outre cela paralytique d'un côté, & sujet à une colique nephretique. Je suppose d'un autre côté un Roi de trente ans, beau, bien fait, victorieux, & sain de corps & d'esprit: je dis que le gueux est aussi heureux que le Roi, ou qu'il n'est pas plus malheureux. Si cela est véritable, comme je le crois, personne ne doit se plaindre de son état. Faites la comparaison des biens & des maux de ces deux personnages, de leurs plaisirs & de leurs peines, & je suis assuré que tous ceux qui en jugeront sainement seront de mon avis.

En considerant les vieux châteaux de Coligni, j'ai trouvé que la modestie tant vantée de l'Amiral n'étoit pas aussi grande que l'on disoit. Mon petit-fils n'a qu'une partie des terres dont cet Amiral jouïssoit; on faisoit

plus alors pour dix mille francs, qu'on ne fait aujourd'hui pour dix mille écus; & puis ce fameux rebelle partageoit les tailles avec son Maître: jugez après cela de sa modestie.

Le Duc de Valentinois, & Mademoiselle d'Armagnac ont joüé un beau role depuis un mois. Peut-être ne les reverra-t-on plus de leur vie sur le theatre. Mais ceux qui n'en sortent point, & les autres qui n'y montent jamais; les premiers personnages & les allumeurs de chandelles, tout cela sera égal à la fin de la Comédie: il faut chercher autre chose que tout ce que nous voions.

La fortune qui me persecute depuis longtems en ma personne, se raccommode quelquefois avec moi en celle de mes amis; c'est toûjours quelque chose, & je dois lui en savoir quelque gré. Je me console encore dans mes malheurs par la consideration de la brieveté de la vie; elle est si courte que ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, & le remede pire que le mal, cependant il fait son effet; aussi bien que cette autre pensée qui n'est gueres plus rejouïssante, du peu de place que nous occupons dans ce grand Univers, & combien il importe peu au monde qu'il y ait un Comte de Bussy heureux ou malheureux. Je sai que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie, que nous voudrions être heureux, mais il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible. Si je n'avois eu mes chagrins, j'en aurois eu d'une autre espece. Oh bien! Providence, faites comme vous l'entendrez; vous êtes la maîtresse: vous disposez de tout comme

me il vous plaît, & vous êtes tellement au-dessus de nous, qu'il faut encore vous adorer, quoi que vous puissiez faire, & baiser la main qui nous frappe, & qui nous punit; car nous méritons toûjours d'être punis.

Cette Philosophie fait le véritable bonheur d'un homme qui a de la raison. Je ne comprens pas qu'on puisse avoir un moment de repos en ce monde si l'on ne regarde Dieu, & sa volonté à laquelle il faut nécessairement se soûmettre. Avec cet appui dont on ne sauroit se passer, on trouve de la force & du courage, pour soutenir les plus grands malheurs. Ce n'est point dans nôtre fonds que nous trouvons ces ressources; il faut remonter plus haut.

Quand j'envisage la fuïte du Roi d'Angleterre avec toute sa famille, j'interroge respectueusement le Seigneur, & je lui demande s'il abandonne la Religion Catholique, en souffrant les prosperitez du Prince d'Orange Protecteur des Prétendus Réformez, & puis je baisse les yeux, sans vouloir approfondir ce mystere. Ce fonds de Philosophie Chrétienne est suffisant pour nous donner une parfaite indolence pour toutes les choses du monde: état capable de nous faire Rois, & plus Rois que ceux qui en portent la qualité.

Sans la soûmission du cœur, les malheureux seroient des enragez, des forcenez: avec cette soûmission on demeure un fort honnête homme, & l'on jouït du calme au milieu de l'orage. Quoique l'on ne soit pas insensible, cependant la fermeté & la résignation remettent bien vîte un homme dans son naturel.

Les jours, les mois, les années vont si vî-

te qu'il eſt impoſſible de les retenir : le tems vole & nous emporte malgré nous; il nous entraine avec rapidité, mais puiſque c'eſt une neceſſité, il faut y apprivoiſer ſon eſprit; & cette penſée ne doit point nous faire peur: au contraire la neceſſité indiſpenſable de mourir, doit nous conſoler; ſi quelcun s'en ſauvoit nous en ſerions au deſeſpoir. La mort de Mr. de Louvois qui vient d'arriver doit faire prendre patience à tout le monde.

Gueri, graces à Dieu, de l'amour & de la fortune, je ſuis trop heureux de ſavoir m'occuper à de petites choſes. Je trouve même qu'il n'y a que cela de bon pour la douceur de la vie; car les bagatelles ne coûtent rien ni au corps, ni à l'ame Et quoi que je ſois perſuadé que l'affaire du ſalut puiſſe remplir tout le vuide du cœur, cependant il faut que j'amuſe encore mon eſprit. Dieu qui m'a fait naître gai, veut bien que je me réjouïſſe, pourvû que ce ne ſoit pas aux dépens de mon prochain.

Ce que j'ai tâché ſur toutes choſes d'inſpirer à mes enfans, c'eſt de leur apprendre à vivre. Il y a encore une choſe que j'ai voulu qu'ils ſuſſent mieux que tout le reſte, qui eſt de ne point faire parade de ce qu'ils ſavent; de craindre même qu'on ne les crût trop ſavans; de peur que la plûpart des gens avec qui l'on eſt obligé d'avoir commerce, & qui ne ſavent rien, ne les redoutent, & ne s'en éloignent. Quand ils ſont avec d'honnêtes gens de mes amis, ils ne debitent ce qu'ils ſavent, qu'avec une grande reſerve, & une grande modeſtie,

Il ne faut pas qu'un excès d'indolence nous

fasse attendre nôtre destinée les bras croisez : il faut nous évertuer, pour nous tirer des mauvais pas où nous tombons : & si malgré nos soins il faut périr, si ce n'est point nôtre faute, on n'aura rien à nous reprocher. Quoi que je sois tranquile sur mes affaires de la Cour, cette tranquilité cependant ne m'empêche pas de songer à tout ce que je puis faire ; mais après l'avoir fait, j'en attens l'évenement avec indifference.

Les malheureux trouvent quelque ressource dans l'espérance : ce nous est un avantage de ne pouvoir être pis, & de pouvoir être mieux. Quand l'esperance ne nous aporteroit aucun bien que celui de la santé, qu'elle nous conservera, il en faut avoir. L'ame & le corps ont de grandes liaisons ensemble, & cependant ils se contrarient toûjours : ce sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir.

On ne peut refuser son estime aux personnes de mérite ; leurs ennemis mêmes y sont forcez, s'ils ne sont les plus sottes gens du monde ; c'est-à-dire qu'ils n'ont pas assez de délicatesse ou de discernement pour le connoître.

Le Prince qui nous gouverne n'est pas seulement un très-grand Roi ; il est encore un très-honnête homme. On ne sauroit parler plus à propos, ni plus juste de toutes choses qu'il fait ; être plus honnête, & se laisser approcher avec plus de facilité en gardant son rang ; être plus agreable en conversation parmi ceux qui ont l'honneur de sa confiance.

J'ai eu l'honneur de connoître deux Rois dont le mérite m'a infiniment touché ; celui

du nôtre, & celui du dernier Roi d'Angleterre Charles. Le Roi me paroit bien plus admirable en ce que la droite Raison a fait sur lui ce que l'adversité a fait sur le Roi d'Angleterre. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu que nôtre Maître que la bonne fortune de tant d'années ait laissé honnête homme.

C'est un état bien triste que d'être mal-sain & malheureux. Ces deux choses se trouvent ensemble assez souvent; parce que le chagrin altere la santé. Mais il faut que la Raison nous empêche de prendre si fort les choses à cœur. Il faut tâcher de se consoler par le meilleur endroit de sa fortune; car il n'y en a point de si déplorée qui n'ait quelque côté agréable. Il faut s'aider, & bien esperer; le chagrin tuë à la fin: du moins tant que l'on vit on est en état de changer en mieux.

Je connois des femmes si bizarres que ne sachant que faire, elles font les malades, & prennent medecine pour s'amuser, & pour se divertir. Belle occupation, & beau divertissement!

Je suis tout étonné quand je vois les étranges choses que l'amour fait faire à des femmes d'esprit & qui ne sont plus jeunes: quelque bonne que soit la tête, elle ne peut presque rien contre le cœur,

C'est une phrase usée de dire que les tems sont mauvais, le siécle dur, l'argent rare. On a toûjours fait les mêmes plaintes. Il est vrai que si l'argent continue à être rare au point qu'il est maintenant, je crois que les denrées seront desormais la seule monnoye qui aura cours; on achetera du vin avec du bled, & du bled avec du vin.

Un zele trop impetueux & mal conduit gâte souvent les meilleures affaires ; mais l'amitié soutenuë par l'esprit est capable de venir à bout de tout ce qu'elle entreprend.

Je ne suis sensible qu'aux dernieres graces que le Roi m'a faites ; ses châtimens n'ont laissé aucune amertume dans mon cœur. J'espere enfin que la longueur de ma punition, & la maniere dont je l'ai reçuë, m'attireront sa clemence, & que Dieu qui a soin de la gloire de nôtre Maître, lui inspirera un jour quelque bonté pour un Sujet qui l'a bien servi toute sa vie, & qui est encore en état de le faire mieux qu'il n'a jamais fait.

Si les damnez pouvoient aimer, & loüer Dieu dans l'enfer, & ne point murmurer contre lui de leurs peines, il leur feroit misericorde. Il y a plus de huit ans que je suis dans la disgrace du Roi, c'est-à-dire dans l'enfer de ce monde : j'ai souffert une étroite prison, j'ai perdu toutes mes esperances en me défaisant de ma charge ; il y a sept ans que je suis exilé. Cependant il ne m'est jamais échappé un mot que je fusse faché que le Roi eût oui, je voudrois qu'il m'eût coûté le reste de mon bien, & qu'il sût ce que j'ai dans le cœur pour Sa Majesté.

La Philosophie m'a rendu plus qu'insensible à mes propres malheurs ; mais je ne me suis pas encore assez étudié à supporter ceux des personnes que j'estime beaucoup, & que je cheris à proportion.

C'est une suite des malheurs de ceux qui sont dans la mauvaise fortune, de ne pouvoir gueres donner de témoignages d'amitié qui ne soient suspects. Cependant il ne seroit

pas juſte que l'on parût indifferent & même ingrat, de peur que les ſentimens qu'on auroit de tendreſſe & de reconnoiſſance ne fuſſent mal interpretez.

On ne ſauroit prendre trop de précautions pour dérober ſon ſecret à la connoiſſance du public qui eſt naturellement curieux, & malin. Il n'y a point d'affaire divulguée qui réüſſiſſe; mais ſur tout les affaires des malheureux.

C'eſt un grand vuide que la place d'un ami ſincere & fidelle que l'on a perdu: on ne sauroit remplir cela quoiqu'on y mette. La vie occupée & tumultueuſe que l'on mene à Paris & à la Cour ne ſauroit empêcher que l'on ne ſente vivement l'abſence des perſonnes que l'on cherit.

Je demande depuis long-tems d'être rappellé à la Cour; mais ce qui me conſole un peu de ne pas obtenir ma demande, c'eſt l'incertitude où je ſuis du traitement que je recevrai à mon retour. J'aime beaucoup mieux être exilé que de retourner ſans emploi, & ſans conſideration. Mon exil marque qu'on n'eſt pas content de moi; mon retour ſans que l'on fît rien en ma faveur marqueroit qu'on me mépriſe. Je ne veux point de milieu entre la haine de la fortune, ou ſon amitié.

Je rends graces à Dieu de la patience que j'ai ſur toutes mes affaires de la Cour; car il a changé mon temperament, en cette rencontre. Si l'on ne mouroit pas quand on eſt heureux, je ne pourrois me conſoler de n'avoir point fait de fortune; mais je vivrai peut-être plus que ceux qui ſont dans la proſperité;

&

& quand je mourrai, j'aurai moins qu'eux de regret à la vie.

En mettant ordre à mes affaires domestiques pendant ma retraite, je passe une petite vie mille fois plus douce que celle des Courtisans les plus heureux. La fortune est une sotte, si elle a cru me faire le plus grand mal du monde; elle n'a montré que sa haine, & s'est deshonorée pour rien en me voulant accabler. Ma disgrace est l'une de ces injustices de la fortune que l'on voit quelquefois à la Cour. Des bagatelles avec des ennemis en crédit font bien plus de mal, que des crimes sans ennemis qui s'y interessent.

Dans le combat que Mr. le Ptince a gagné à Senef, la gloire est toute personnelle pour lui. Il a fait la seule chose qu'il avoit à faire, étant le plus foible comme il étoit. La plûpart des autres grands Capitaines se seroient contentez en pareille occasion de se tenir sur la defensive, & ils auroient même cru faire beaucoup de n'être point battus. Mais Mr. le Prince pour satisfaire à son courage & à sa réputation, a voulu attaquer, & il ne pouvoit le faire plus à propos, qu'en faisant précisement ce qu'il a fait.

J'aime à voir des gens de toutes sortes de caracteres: les uns divertissent pat leur esprit, les autres par leurs sottises, & je tâche de faire profit de tout, pour mon amusement.

Comme Chrétiens il faut avoir de la patience dans nos maux; mais quand je serois Turc, je souffrirois avec fermeté ce que je ne pourrois empêcher. J'espere toûjours que je verrai la fin de tout ceci, & que plus elle sera éloignée, plus elle me sera avantageuse. Cepen-

pendant je ſuis auſſi content que ſi j'avois les honneurs & les établiſſemens que je devois avoir; & je me fais des plaiſirs dans ma petite fortune qui ſont plus purs & moins troublez que ceux que j'aurois dans une plus grande.

Il faut ſouvent ſe gouverner ſelon les rencontres que la Raiſon ne peut prévoir; car il ſemble que la fortune ait ſes caprices, & ſon heure du berger auſſi bien que l'amour.

La plûpart des hommes ne connoiſſent de mérite que celui qui eſt heureux; ils en trouvent où il n'y en a point, quand il y a ſeulement de la bonne fortune. Ce ſont de ces ames de boüe qui opprimeroient volontiers un honnête homme malheureux,& qui adoreroient le veau d'or.

Il faut eſperer en Dieu, il ne nous abandonnera pas. C'a été ma reſſource dans tous les maux qu'on m'a fait; & quoi qu'il ne m'en ait pas tiré, il m'a donné le courage de les ſoutenir ſans foibleſſe, & il me donnera aſſurément les moiens d'aller juſqu'au bout, en homme de ma qualité. Il dépend de nous d'avoir du repos en dépit de la fortune. Il faut ſe régler ſur le bien qu'on a. Quand on eſt à un certain âge, il eſt bienſéant de ſe retrancher de mille dépenſes ſuperflues.

Avec de l'eſprit on pourroit paroître avoir un bon cœur, quoi qu'on ne l'eût pas. Quand on a de l'amitié, on ne ſe contraint point, on ſuit les mouvemens de ſon cœur. Les offres que l'on fait à ceux dont les affaires ſont délabrées ne peuvent être ſuſpectes; on s'expoſe à être pris au mot.

Quand l'amour devient amitié, il demeure

je ne ſai quoi à cette amitié de doux, d'agréable & d'ardent, qui n'eſt point dans toutes les autres.

Il ne me faut pas de grands exemples pour me convertir; c'eſt-à-dire pour me faire plus regulier que je ne ſuis. Il ne me faut qu'un peu moins d'embaras d'une famille dont je ſuis chargé, & avec lequel pourtant je crois que je me puis fort bien ſauver. Pour ce qui eſt de l'ambition, j'en ſuis plus gueri, & plus detrompé des vanitez du monde que le Capucin le plus zelé: & quand je fais quelques pas qui ſemblent contraires à ces ſentimens, c'eſt pour l'interêt de mes enfans, & pour m'occuper.

Si le Cardinal de Retz eût refuſé le chapeau qu'il veut aujourd'hui rendre au Pape, je trouverois l'action bien plus exemplaire. Il ne ſent plus le plaiſir d'avoir cette dignité qu'on a même avilie par les gens qu'on lui a aſſociez; il eſt accoûtumé à être Cardinal comme un autre à être Comte. Ou s'il étoit Miniſtre d'Etat avec le même pouvoir qu'avoit Mazarin, & qu'il ſe dépoſât lui même, pour ſe donner tout à Dieu; ce depouillement feroit un grand effet ſur nôtre eſprit; mais c'eſt un particulier qui n'eſt point heureux; il a ſoixante-dix ans, & il n'eſt pas ſain: ainſi ce qu'il fait n'eſt pas un grand ſacrifice, quoi qu'il ne puiſſe mieux faire.

Je ne veux point diminuer le merite de ſa retraite; s'il y a un homme d'une grande qualité qui doive faire un pas de cette nature, c'eſt lui. Après le grand bruit, & la grande figure qu'il a faite dans le monde, il ſe trouve ſans emploi, & comme abandonné, à la

reserve d'un petit nombre d'amis. Il se sent peut-être assez incommodé pour croire qu'il ne vivra pas encore long-temps. Il n'a point de Neveu de la fortune ou de la conduite duquel il soit chargé : quel parti peut-il prendre, qui lui fasse plus d'honneur ? La demarche qu'il fait en méprisant les dignitez est si belle, que s'il n'avoit les bonnes intentions qu'il a assurément, il en pourroit tirer de la vanité.

N'admirera-t-on pas quelle est la force de l'usage & quelle autorité il a dans le monde ? Avec trois mots qu'un homme dit, *Ego conjungo vos*, il fait coucher un garçon avec une fille, à la vuë, & du consentement de tout le monde, & cela s'appelle un Sacrement administré par une personne sacrée. La même action sans ces trois mots est un crime énorme qui deshonore une pauvre femme. Le pere & la mere dans la premiere circonstance se rejouïssent, dansent & menent eux-mêmes leur fille au lit ; & dans la seconde ils sont au desespoir, ils la font raser, & la mettent dans un Couvent. Il faut avouer que les loix sont bien plaisantes.

Je fais de temps en temps quelques pas pour rendre ma fortune meilleure, plus par raison, & par honneur que par ambition ; mais sans inquiétude de l'événement. Si je n'avois point d'enfans, je donnerois de bon cœur quittance au Roi de tous mes services. Par bonheur je ne m'ennuie point, & je me fais des plaisirs qui me tiennent lieu de ceux de Paris, & de la Cour. Je ne suis pas du goût de ceux qui ne sont heureux qu'autant que les autres le croient. Quand je suis à mon aise, le mon-

de a beau me plaindre, je ne me plains pas moi. Je ſerois parfaitement heureux, ſi j'avois la liberté de voir plus ſouvent un petit nombre d'amis choiſis qui ne m'ont point oublié dans ma diſgrace.

Par le même courier qui apporta la nouvelle de la mort de Mr. de Turenne, le Roi en reçut une Lettre qu'il avoit écrite quatre heures avant que d'être tué, par laquelle il lui mandoit qu'il alloit attaquer les ennemis, quoi qu'ils fuſſent plus forts que lui; mais qu'il eſperoit de les battre, & qu'il avoit fait expoſer le S. Sacrement, & ordonné les prieres de quarante heures dans une ville là auprès. Cela vaut un acte de contrition.

Aiant achevé de donner ſes ordres pour la bataille, il ſe tint quelque temps ſur la hauteur où étoit poſté nôtre canon, d'où il voyoit tous les mouvemens que faiſoient les ennemis. Le pauvre homme, dit-on, n'a jamais été de ſi bonne humeur que ce jour-là. Il diſoit que s'il les avoit voulu poſter lui-même, ils n'auroient pas été plus mal; & il aſſuroit par pluſieurs mouvemens qu'il leur voyoit faire, que la tête leur avoit tourné.

Son attachement ſincere pour la perſonne & pour la gloire de ſon Maître; ſa capacité naturelle conſommée par une longue experience; une valeur ſans faſte que les beſoins & les circonſtances des entrepriſes ont fait paſſer ſi ſouvent d'une prudence neceſſaire à une audace extrême; la tranquilité naturelle de ſa vie privée, après le commandement de grandes armées, dont les mouvemens allarmoient l'Europe, ou la rendoient attentive: ſes motifs plus nobles, & plus grands, s'il eſt

poſſi-

poſſible que ſes actions ; ſon inquiétude pour tous les ſuccès qui pouvoient regarder le bien de l'Etat, dans les lieux les plus éloignez de ſes emplois ; le regret de Sa Majeſté & l'aveu public qu'elle a daigné faire d'une perte ſenſible & importante, rendront pour jamais ſa memoire auſſi éclatante que ſa vie, & laiſſeront à la poſterité un exemple, dont elle ne pourra jamais entierement profiter.

Quand on me vient dire que quelcun de mes amis me trahit ; je cherche d'abord ſi la perſonne qui me donne cet avis, n'eſt point ennemie de mon ami, & euſuite je demande en quoi elle a connu que l'on me trahiſſoit. Après je fais réflexion ſur les raiſons qui m'ont donné l'amitié de celui dont on veut me deſabuſer.

Ceux qui trouvent que la vie eſt un tiſſu de peines & de plaiſirs, ne ſont pas trop à plaindre : elle n'eſt ainſi que pour les perſonnes heureuſes ; mais les malheureux y trouvent pour un plaiſir mille douleurs.

Je diſois un jour à un jeune Abbé de mes amis que je voulois mettre ſur les voyes de la fortune ; appliquez vous à la profeſſion que vous avez priſe ; ſoiez ſage au fond ſi vous pouvez ; ſinon cachez bien vos foibleſſes, & vous en relevez le plûtôt que vous pourrez : ſur-tout étudiez, & hantez bonne & honnête compagnie, principalement de gens d'Egliſe. Je vous répons que vous ferez une fortune conſiderable : nous voyons tous les jours des gens qui ſont fort au-deſſous de vous, qui par la ſeule application à leur devoir, s'élevent aux grandes dignitez Eccleſiaſtiques. Vôtre profeſſion eſt celle où la fortune a le moins

de

de part : veuillez être Evêque, vous le ferez.

Si mes Memoires paroissent quelque jour, ils feront plus d'honneur aux Princes dont je parle, que leurs Oraisons funebres ; parce que ceux qui en font ne parlent que pour loüer ; mais pour moi je n'écris que pour dire la verité.

Un homme détrompé des amusemens du siecle & qui vit dans la retraite, voit avec compassion les agitations des hommes sur le theatre du monde. C'est une belle Comedie que cela, quand on a l'esprit assez tranquille pour le contempler de sang froid, & s'en divertir.

Il est assez ordinaire de se desabuser de la Cour, quand on est disgracié ; mais il faut avoir un bon esprit pour se moquer de la fortune au milieu des honneurs & des établissemens.

Le Roi est sans doute très-heureux, mais il s'aide fort aussi à l'être : la fortune & lui s'entendent bien ensemble : avec la prudence dont il seconde ses faveurs, il raccommoderoit ses disgraces.

Comme je sais qu'il faut aller à la mort de quelque lieu que l'on soit ; j'aime autant partir de Bourgogne pour ce voyage, que de Paris ou de Versailles. Ainsi je prens mes maux en patience, & je ne me plaindrai jamais du Roi ; le respect que j'ai pour lui me fait chercher des raisons de ma longue disgrace.

Toute la faveur des Rois de la terre ne vaut pas un des sentimens que Dieu inspire à un Chrétien dans la retraite : car enfin rien n'est estimable que ce qui est éternel, ou qui a rapport

port à l'éternité. Qu'aurois-je gagné à la Cour que de grands honneurs, & de grandes charges, qui n'auroient servi qu'à m'entêter des folies du monde, & qui m'auroient peut-être fait oublier Dieu? Ceux qui ont eu plus de fortune que moi, avec moins de services, en sont-ils devenus plus sages ou plus gens de bien, pour avoir été faits Maréchaux de France?

Je me console par la réflexion qu'il y a des gens qu'on croit plus heureux que moi, qui voudroient être en ma place. Je serois mort il y a long temps, si je n'avois cherché ces sortes de consolations; & je vis au moins en dépit de la fortune.

Ne doit-on pas être surpris de la chaleur avec laquelle toute l'Europe se fait la guerre? Il semble que ce soit plûtôt la lassitude de vivre qui fait agir ainsi tout le monde, que l'ambition, & que l'amour de la gloire. Si j'étois à la tête des armées où je pourrois être aussi bien que tant d'autres, je ne ferois pas ces réflexions; mais maintenant que je n'ai autre chose à faire, je trouve les gens de guerre bien fous de faire tout ce qu'ils peuvent pour accourcir une vie qui n'est déja que trop courte.

Je pensois que le voiage de Fontainebleau seroit rompu, ou remis à cause du siege de Charleroi; mais le Prince d'Orange n'a garde de troubler les divertissemens de Sa Majesté. Dès qu'il a su avec quel chagrin le Roi avoit reçu la nouvelle de ce siege, il s'en est retiré. On diroit qu'il s'entend avec Montal, pout lui faire faire sa fortune, & pour lui aquerir de la reputation, s'il ne perdoit la sienne

ne par cette conduite. Serieusement cela n'est pas d'un homme de guerre de prendre si mal ses mesures. Si ceci dure on comptera les places qu'il aura attaquées par les sieges qu'il aura levez.

Ce qui m'a empêché de me mécompter jusques ici, & ce qui m'a fait avoir patience contre tous les coups de la fortune, c'est que j'ai toûjours pris toutes choses au pis. Je deviens chaque jour plus Philosophe que jamais, & cela me fait croire que Dieu me prepare encore plus de malheurs contre lesquels il me fortifie.

Les gens qui ont de la raison se font heureux malgré la fortune. Quand on a de la santé, l'esprit bien réglé, & le necessaire pour la vie d'un homme de qualité, il n'en faut pas davantage pour vivre agreablement. Si j'avois une fortune plus brillante, peut-être aussi aurois-je plus d'amertume. J'ai tâché de mettre toute ambition hors de mon cœur ; j'aime presque autant avoir ces sentimens-là, que de la fortune.

Il n'y avoit pas quinze personnes à l'enterrement de Madame de Puisieux, cette femme si connue, & si recherchée. Ce délaissement marque non seulement la lâcheté du cœur humain, mais encore la crainte qu'on avoit d'elle quand elle vivoit ; d'un autre côté aussi cet abandon ne lui importe gueres.

Si je parle quelquefois à mon avantage, ce n'est point par un esprit de vanité ; mais j'aime si fort la verité, que quelquefois j'en considere moins la modestie. Cela vient aussi de ce que les malheureux qu'on accable, ont si grand' peur qu'on ne les meprise, qu'ils en sont moins modestes.

C'est

C'eſt un ſurcroît de malheur aux miſerables de n'être pas crus, quand ils diſent qu'ils aiment ceux qui peuvent finir leur miſere; l'on croit qu'ils ne parlent ainſi que pour faire changer leur condition.

L'abbatement ne ſert de rien, & il n'en faut point avoir; mais il n'eſt pas toûjours volontaire. J'admire le monde, c'eſt-à-dire je le mépriſe fort quand je fais reflexion ſur la mort du premier Preſident que voilà déja oubliée. Meſſieurs de Lamoignon ſont preſentement abîmez de douleur, & ils ne croient pas ſe pouvoir jamais conſoler. Les gens qui ſe marient par inclination ſont tranſportez de joie, & ne croient pas jamais avoir d'affliction; cependant les uns & les autres ſe trompent. Les peines & les plaiſirs ſe ſuivent neceſſairement dans la vie: mais les peines ſont bien plus frequentes, comme dit le Proverbe, *pour un plaiſir mille douleurs.*

Jamais aucun évenement ne m'a plus detaché du monde que la mort de Mr. de Lamoignon: il paroiſſoit avoir la ſanté d'un homme de trente ans: il étoit dans un grand poſte, & ſur le point de monter plus haut; il étoit heureux en ſes enfans & en ſes biens. Enfin il joüiſſoit d'une grande fortune qu'il devoit à ſa vertu, & il perd tout cela en deux jours avec la vie.

Il n'y eut jamais une plus belle ame jointe à un plus bel eſprit: mais le plus grand de tous les éloges eſt que le peuple l'a pleuré; & chacun s'eſt plaint de ſa mort, comme de la perte d'un ami, ou de celle d'un bienfaicteur. J'y ai perdu un ami tendre, & ſincere; il me connoiſſoit pour un homme droit, & il m'aimoit.

moit. Il avoit un fonds d'honnêteté, de grandeur d'ame, de ſageſſe, de modeſtie. Il ne faiſoit point de fautes parmi les écueils du Palais & de la Cour,

Il vivoit en l'état où les Saints ſouhaitent de mourir ; mais ce qui fait trembler c'eſt cette ſanté parfaite dont il jouïſſoit : il faut être fou, pour ſe croire en aſſurance après cela : cependant il eſt bon de ſe raſſurer pour avoir l'eſprit libre, il faut ſe ſervir de cette peur ſeulement pour marcher plus droit. J'étois autrefois prodigue de ma vie, pour le ſervice du Roi, je la menage maintenant qu'il n'en a que faire. Nos plaiſirs peuvent avancer nos jours, auſſi bien que nos peines ; je ſuis maintenant convaincu que le plus grand plaiſir qu'il y a au monde eſt celui de vivre.

Avec de la patience & de la reſignation on trouve des reſſources, & même de la douceur dans la mauvaiſe fortune. La droite Raiſon nous inſpire ce ſentiment.

Quand on ſe plaint des méchans amis, il faut craindre que l'amour propre n'éxagere leurs manquemens & que l'on ait auſſi quelque tort de ſon côté ; car il eſt fort naturel & fort ordinaire de condamner les autres pour s'excuſer.

Ceux qui n'ont qu'un grand merite, ont des envieux, parce qu'il y a des gens qui ont du merite auſſi. Mais quand on eſt ſans comparaiſon, il n'y a plus d'envie ; & c'eſt par cette raiſon-là que nous louons volontiers les perſonnes qui ſont infiniment au-deſſus de nous, auſſi bien que ceux qui ſont au-deſſous.

J'ai lu beaucoup d'hiſtoires, & j'ai fait trente & une campagnes ; mais je n'ai encore

jamais vu ni lu ce que le Roi vient de faire, qui est d'investir cinq places en même tems, assez éloignées les unes des autres. Cesar, s'il revenoit au monde, auroit peine à parer ce coup-là. Les François avec un Roi tel que le nôtre sont bien differens de ceux à qui il eut affaire; & ne pouvant fournir à tant de côtez à la fois, ou court risque de ne fournir à pas un.

Je ne doute nullement que nos prospéritez ne redoublent le nombre de nos ennemis, pour rallentir nos conquêtes. Il y a quelque tems que j'ensse souhaité d'être un des acteurs; mais enfin j'ai pris mon parti; & je ne suis pas faché maintenant de n'être que spectateur de cette tragedie.

La Philosophie doit nous consoler de n'avoir pas les choses agreables: elle peut même nous consoler de la privation des nécessaires; & quand la Philosophie n'en a pas la force, il faut que le Christianisme y supplée.

Quoi que les Princes dans leurs affections ne se reglent que sur leur volonté; cependant, comme le dit Voiture, ils n'aiment pas toûjours ce qui leur plaît; ils aiment ce qui plaît à leurs gens.

Il y a un âge où l'on s'attache davantage à ses amis; il ne faut point dire si amis y a; car il est certain qu'il y en a & beaucoup: mais cè qui les fait croire si rares, c'est la plainte generale qu'on en fait; & fort souvent cette plainte est mal fondée. Ce qui me fait parler ainsi c'est l'injustice, où je me suis surpris plusieurs fois que je faisois moi-même à mes amis, & celle que j'ai découvert que l'on faisoit à d'autres. Quand nous ne réüssissons pas

en

en de certaines prétentions, nous ſommes preſque toûjours injuſtes, ne ſachant pas les affaires de ceux dont nous nous plaignons, ou ne voulant pas les apprendre.

Les perſonnes qui ont ſenti vivement la paſſion d'amour trouvent l'amitié languiſſante; celle qu'ils ont eſt un certain mélange de juſtice & d'honnêtetez. La véritable amitié vient du cœur, auſſi bien que l'amour; elle eſt plus douce & plus tranquile.

La vie ſe paſſe en eſpérances & en amuſemens. Quand on eſt à un certain âge, on ne goûte gueres les plaiſirs: ceux qui ſe laiſſent abbatre par la mauvaiſe fortune, ont le cœur empoiſonné d'une impreſſion melancolique; leurs plus doux momens ne vont qu'à n'être pas fort triſtes.

On craint trop en amitié d'être la duppe des gens qu'on aime, & la balance du Maréchal de Grammont étoit la choſe du monde la plus naturelle; on s'en ſert imperceptiblement & même ſans s'en appercevoir.

Il n'y a que l'amour, & l'amour content qui ſoit un plus grand plaiſir que l'eſpérance. Pour moi je trouve qu'on eſt trop heureux d'eſpérer, quand on n'eſt pas viſionnaire: c'eſt-à-dire que ſes eſpérances ont quelque fondement, & quelque apparence raiſonnable.

Dans le malheur où je ſuis de n'avoir ni les honneurs, ni même les eſpérances, j'ai au moins le repos que les Courtiſans n'ont pas: & peut-être c'eſt ce qu'il y a de meilleur en ce monde. Je ne ſai pourquoi je ne ſuis pas encore dévot, car je n'ai ni amour ni ambition: j'ai aſſurément peu de vices; mais je n'ai pas aſſez de vertus, c'eſt à quoi il faut que je travaille.

On

On n'eſt pas toûjours le maître de ſon chagrin ; mais quand on ſe veut aider, on ſe ſauve bien de méchantes heures. Rien n'eſt ſi pernicieux à tout le monde que la ſolitude, & ſur tout aux malheureux, qui n'ont rien à faire que des réflexions. Nous ne pouvons ne nous pas affliger de la mort de nos amis ; cependant cela ne leur ſert de rien. & ce chagrin peut nous nuire. Quoique je ſois vivement touché de la perte des perſonnes qui m'étoient cheres, j'eſſaie à m'en conſoler bien vîte. La longue experience que j'ai des afflictions, & l'inutilité des regrets m'en fait venir à bout aiſément

Le Roi de Dannemarc a envoié un beau preſent au Roi ; ce ſont des oiſeaux de leurre qu'il envoyoit d'ordinaire à l'Empereur. Tous les hommages viennent maintenant à nôtre Maître de tous les endroits du monde ; & dans les reſpects qu'on a pour lui, on ne diſtingueroit pas les étrangers de ſes Sujets.

Depuis que la devotion ſe met de travers dans une tête, il n'y a point d'extrémitez à quoi elle ne porte.

J'avouë que ce n'eſt pas un deshonneur de n'avoir pas les plus grandes vertus, mais je doute que ce n'en ſoit pas un conſidérable de n'avoir rien fait pour les aquérir. Ainſi un homme d'épée qui n'a jamais été à la guerre mérite du blâme.

Il ne faut pas laiſſer dormir l'amitié trop long-tems ; le repos ne lui eſt pas mortel, mais bien l'aſſoupiſſement. Il eſt donc à propos de réveiller de tems en tems ſes amis, par des Lettres, par de petits ſoins, & même par des reproches, de peur qu'ils ne s'endorment

ment ou qu'ils ne tombent dans l'indolence.

Le detachement que j'ai des affaires du monde, où m'a mis une longue disgrace, ne m'a pas rendu indifferent ſur les proſperitez des perſonnes que j'eſtime, & que j'honore; mais j'ai tant fait que je ſuis devenu indifferent ſur tout ce qui me regarde; & j'ai mis par là mes ennemis hors d'état de me faire du mal.

Lors que le Roi me permit de retourner à la Cour, il me dit d'un air très-gracieux; je ſuis bien aiſe de vous voir; il y a long-tems que nous ne nous ſommes vus. Je lui repondis, il y a dix-ſept ans, Sire; mais je ſuis ravi que mon retour aujourd'hui, & la maniere dont Vôtre Majeſte me reçoit me faſſent connoître qu'elle m'a pardonné ma mauvaiſe conduite. Oui, me dit il, j'ai tout oublié; je n'ai pas toûjours été content de vous; mais je le ſuis preſentement depuis quelque tems. Vous l'auriez toûjours été, Sire, lui répondis-je, ſi vous aviez toûjours vu le fond de mon cœur pour vous. Le Roi me ſerra les épaules, & entra dans ſon cabinet.

Ce que le Roi me dit, m'attira bien des embraſſades de la part des Courtiſans. Il n'y avoit plus alors de difference viſible entre mes amis, mes ennemis, & les indifferens : tout le monde diſoit & faiſoit les mêmes choſes. La maniere dont le Roi m'avoit reçu inſpiroit de la chaleur pour moi à tout le monde; chacun vouloit copier le Maître.

Le jour que le Roi m'a fait l'honneur de me rapeller, a été la plus agréable & la plus honorable journée de ma vie. Il faudra voir

ſi les ſuites en ſeront utiles; j'ai tout lieu de l'eſperer des bontez du Roi. Cependant je ne ſerai pas trop ſurpris, ni point du tout abbatu, ſi l'on ne fait rien pour moi; parce que je ſuis Philoſophe & Chrêtien. Au milieu de ma façon de proſperité je me ſuis trouvé la Raiſon encore aſſez libre, pour demander à Dieu de tout mon cœur, que s'il prevoit que la Cour me doive corrompre, il m'empêche d'y faire ſéjour.

La ſolitude & la campagne me tiennent lieu de toutes choſes, & me ſervent d'amuſement. Dix-ſept ans d'exil m'ont appris à aimer d'être mon maître; & l'indépendance m'a conſolé de la mauvaiſe fortune. Cependant il faut remplir ſes devoirs: & je ne laiſſe pas d'aller encore de tems en tems ā la Cour, comme ſi j'en eſperois des faveurs.

J'ai été fort touché de la mort de mon pauvre ami Tavanes: j'y ai perdu un frere d'armes, & le meilleur ami que j'euſſe au monde. Dieu lui donne ſa paix, & à moi ſa crainte; car enfin ſes jugemens ſont terribles, ſont certains, & ſont proches pour moi.

Ma vie a été fort traverſée; mais Dieu, la Philoſophie & le tems ſont de grands Medecins pour les maux même qui paroiſſent ſans remede, à plus forte raiſon, quand on en eſpere la fin. Je ne ſuis pas encore devot; ſi ce n'eſt l'être, que de craindre Dieu mille fois plus que la mort, & de l'aimer autant qu'un cœur humain peut aimer un Etre infini & incompréhenſible. Je ſuis cela depuis quatre ans; ce qui paroit nouveau ſur ce ſujet au public ne l'eſt plus pour moi. Je ne ſuis

pas

pas encore bien réduit fur les promptitudes naturelles: mais par la réflexion je me foumets à la volonté de celui qui fait fouffrir de plus grands Seigneurs que moi. Les défauts du temperament font, Dieu merci, bien-tôt corrigez par la patience, & par la réfignation.

J'efpere que Dieu me fera la grace de le fervir le refte de mes jours mieux encore que je ne fais. Je ne prétens pas pour cela les paffer en pleurs, & en trifteffe. Le précepte de Salomon de bien vivre & fe réjouïr, m'a toûjours extrémement plu. La fortune trouble affez nos innocentes joies, pour que nous ne craignions pas que les plaifirs nous emportent trop loin.

Je regarde avec mépris toute autre vie que la vie douce; fans compter même le foin de fon falut que l'on peut prendre plus aifément dans cet état que dans un autre. Je rens graces à Dieu de m'avoir mis dans ces fentimens, & de m'avoir donné le loifir, & même la néceffité de les prendre. Le nombre eft infini de ceux qui meurent jeunes & vieux, fans les avoir.

Il faut avoir de l'efprit pour bien écrire; il faut être en bonne humeur, & que les matieres foient heureufes: mais il faut fur tout que l'on croie que les agrémens qu'on aura ne feront pas perdus; & fans cela l'on fe neglige.

On dit par tout que Sérignan eft dans une dévotion extrême. Si c'étoit cela qui l'empêche d'avoir commerce avec fes amis, j'aimerois autant qu'il fût déja en Paradis. Je crois que pour les mœurs, il eft auffi peu re-

glé que jamais il n'a été ; mais il ſait bien mieux ſa Religion qu'il ne ſavoit, & il en ſera bien plus damné s'il ne profite pas de ſes lumieres.

Je ne ſuis ni aſſez vain, ni aſſez ridicule pour me loüer ſans raiſon ; mais auſſi je n'ai pas une aſſez ſotte honte, pour ne pas dire de moi des choſes avantageuſes, quand ce ſeront des veritez.

La fortune eſt une folle, qui quelquefois récompenſe un honnête homme ; mais qui le plus ſouvent éleve un ſot.

Le trop grand empreſſement que les Dames ont pour leurs amans fait faire des réflexions à leur préjudice. Je l'ai éprouvé à l'égard d'une perſonne qui avoit de la naiſſance & de la beauté ; mais ſon amour me devint à charge parce qu'il étoit trop empreſſé. Je m'imaginai que puisque j'étois ſi fort ſa bonne fortune, elle ne devoit pas être la mienne : ſon extréme paſſion qui devoit augmenter la mienne, la diminua, & ne me laiſſa que de la reconnoiſſance pour elle. Je voyois bien que cela n'étoit pas juſte ; mais je n'y pouvois que faire. Quand les choſes ſont en ces termes entre deux amans, ils ſe font tous deux bien de la peine, & il vaudroit mieux qu'ils ſe quittaſſent de concert : mais c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais ; car celui qui aime ſe flatte toûjours de l'eſpérance de réchauffer l'autre. Lors que les marques d'une violente paſſion ne donnent pas à celui qui les reçoit, le plus grand plaiſir du monde, elles lui donnent le plus grand chagrin : elles obligent fort, ou elles ſont fort à charge.

La nature en nous mettant au monde deſtine

ne nôtre cœur à nous unir avec un certain autre ; & jusqu'à ce que nous l'ayions trouvé, nous faisons de petits essais qui nous arrêtent plus ou moins, suivant que les cœurs que nous trouvons, ont plus ou moins de conformité avec celui qui est fait pour nous.

Madame du Hallier repetoit sans cesse à Mademoiselle de Remorantin sa fille qu'elle étoit Princesse. Ce discours la contraignoit, & la jettoit tellement hors de son naturel, qu'elle en étoit bien moins aimable. C'est ce que causent ordinairement ces chimeres : car d'un Gentilhomme qui seroit quelquefois agréable & divertissant, s'il ne vouloit être que ce que Dieu l'a fait elles font toûjours un Prince ridicule.

La jeunesse est incapable de réflexions : elle est vive, pleine de feu, emportée, & point tendre ; tout attachement lui est contrainte, & l'union des cœurs que les gens raisonnables trouvent le seul plaisir qu'il y ait dans la vie, lui paroit un joug insupportable.





REFLEXIONS SUR LA GUERRE.

JE n'avois que ſeize ans lors que je commençai le métier de la guerre. Mon pere me donna la premiere compagnie de ſon regiment que je conduiſis au ſiege de la Motte en Lorraine l'an 1634. Depuis ce tems-là l'expérience que j'ai aquiſe en ſervant ſous de grands Généraux, ſous Monſieur le Prince, & ſous le Maréchal de Turenne m'a donné aſſez de lumieres pour pouvoir parler du métier avec certitude. Mais ſans prétendre donner des leçons à perſonne, & ſans vouloir dogmatiſer, je dirai ce que je penſe ſur le métier de la guerre, pour s'y rendre habile, & pour ſe pouſſer juſqu'aux premiers emplois.

J'avois tout lieu d'eſpérer de grands établiſſemens, aiant la charge de Meſtre de camp Général de la Cavalerie legere, & aiant été fait Lieutenant Général des armées du Roi d'aſſez bonne heure ; mais quelque contre-

tems

tems & mes disgraces, ma priſon & mon éxil m'ont mis hors de route, & ont été cauſe que je ſuis demeuré à mi chemin, & m'ont empêché d'obtenir les récompenſes que j'avois meritées par mes ſervices.

Les hommes ſont convenus d'eſtimer ceux qui mépriſent les richeſſes & la vie; & ils regardent avec une eſpece d'admiration ceux qui ont aſſez de courage pour ne ſe ſoucier ni de l'un ni de l'autre. Ce n'eſt pas qu'il faille prodiguer ſon bien mal-à-propos, ni ſe jetter étourdiment dans le péril; mais il le faut faire de bonne grace, quand l'honneur y oblige, ſans donner aucune marque de foibleſſe, ni d'une trop grande attention pour ſe ménager.

On ne plaint point les gens qui ſe font tuer mal-à-propos & dans les poſtes, où leur devoir ne les obligeoit point de paroître: mais quelque danger qu'il y ait à garder un poſte, pour le bien du ſervice, il faut s'y porter avec conſtance, & faire paroître toute l'intrepidité dont on eſt capable.

Il n'y a point de métier où il arrive plus ſouvent, & de plus grandes diſgraces qu'à l'armée; mais quand on y eſt tombé, il faut rapeller tout ſon courage à ſon ſecours pour ne point faire de baſſeſſe indigne de ſon caractere. J'ai toûjours été fort touché de la fermeté de Porus lequel étant priſonnier d'Alexandre, après la déroute entiére de ſon armée, ne ſe dementit point dans ce grand revers, & ne parut point inférieur à Alexandre tout victorieux qu'il étoit. Il demanda à Porus comment il prétendoit être traité après ſa défaite: en Roi, répondit Porus, puiſque

je le ſuis, quoi que captif & vaincu. Alexandre qui avoit le cœur ſi généreux, admira une réponſe qui marquoit tant de grandeur d'ame, & fit à Porus tous les honneurs qui étoient dus à ſon caractere.

Je n'approuve nullement la politique de celui qui diſoit que les Grands ne ſont point eſclaves de leurs paroles; ils doivent obſerver religieuſement ce qu'ils promettent même à leurs ennemis; & s'ils y manquent ils perdent leur réputation & leur crédit, & ſe degradent de l'eſtime qu'on a d'ordinaire de ceux qui commandent aux autres. C'eſt à la guerre ſur tout qu'il faut obſerver cette maxime: car ſans cela quelle confiance peut-on prendre, & comment s'aſſurer ſur la bonne foi des Traitez? Louïs XII. fit paroître beaucoup de générosité à l'égard de Ferdinand Roi d'Arragon & de Caſtille, qu'il pouvoit arrêter à Savonne où il étoit venu lui rendre viſite; mais quoi que Ferdinand ne fût pas fort religieux obſervateur de ſa parole, Louïs XII. ne voulut point ſe prévaloir d'une occaſion que la fortune lui préſentoit. Son ſucceſſeur François I. en uſa de même envers Charles Quint, lors qu'il paſſa dans Paris pour ſe rendre aux Païs Bas; les politiques conſeilloient à François I. de le faire arrêter; quand ce ne ſeroit, diſoient-ils, que pour ſe venger des mauvais traitemens qu'il en avoit reçus durant ſa priſon de Madrid; mais il eut quelque ſcrupule d'uſer de cette ſupercherie envers un Prince qui s'étoit venu mettre de ſi bonne foi entre ſes mains.

Ce que j'ai fort trouvé à redire parmi nos Officiers, c'étoit les excès du vin où ils ſe plon-

plongeoient & les délices des festins; j'en ai vu yvres à ne se pas connoître, quand il faloit marcher aux ennemis. Quels ordres peuvent donner des gens à qui les fumées du vin ôtent la moitié de leur Raison. Ils ne suivoient pas en cela l'exemple de Mr. de Turenne qui étoit naturellement fort sobre; mais sur tout en présence des ennemis, dont il ne se laissoit jamais surprendre. Sixte V. dit un bon mot lors qu'on lui parla de Henri IV. & du Duc de Mayenne Chef de la Ligue; j'augure fort mal de ce parti, dit le Pape; le Duc de Mayenne est plus long-tems à table que Henri IV. n'est au lit. L'amour excessif de la bonne chere émousse beaucoup l'ardeur & la vigilance que doit avoir un homme qui commande les troupes.

L'on ne peut réüssir dans le commandement sans une attention continuelle pour penetrer les desseins des ennemis: il faut exactement connoître leur nombre, leur situation, leurs marches pour profiter de leurs mouvemens, & de leurs fautes, quand ils en font. On seroit tout étonné si l'on savoit qu'une grande victoire ne dépend quelquefois que d'une legere circonstance; un poste mal gardé, ou trop foible, facilite aux ennemis les moiens de vous enfoncer, & de vous défaire. Si l'on connoissoit bien précisement la véritable situation de l'armée ennemie, on pourroit souvent la battre, sans péril, & sans rien hazarder.

Il est permis à la guerre de ruser, & d'user de finesses pour faire tomber l'ennemi dans les piéges qu'on lui tend. C'est cette Science qui distingue un bon Général d'avec un hom-

me médiocre. Mr. de Turenne la possedoit au souverain degré, & il ne manquoit jamais par des feintes, des marches, des contremarches, & une extrême habileté à se servir des conjonctures, de les amener au point qu'il souhaitoit & de les reduire à des postes desavantageux où ils ne pouvoient ni tenir longtems, ni s'en retirer qu'avec perte. Charles de Lorraine le grand General suivoit en cela la maxime de Mr. de Turenne. Il s'apperçût que les Turcs qu'il vouloit attaquer auprès de Mohatz avoient une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, & située, dans un poste très-avantageux entouré de marais & de bons retranchemens; il joüa d'adresse pour les en faire sortir; il ordonna à ses troupes de se retirer comme en fuïant; les Turcs trompez par cette démarche qu'ils regardoient comme un commencement de déroute sortent de leurs retranchemens: mais il en eut bon marché, quand il put les attaquer dans la plaine, où ils s'avancerent fort imprudemment. On peut citer à ce propos ces belles paroles du Poëte Virgile, *Dolus an virtus quis in hoste requirat*?

J'ai souvent admiré la sage conduite du Maréchal de Turenne lequel rendoit inutiles tous les efforts de ses ennemis quoi-qu'ils fussent beaucoup superieurs en nombre. S'il avoit moins de Cavalerie qu'eux il ne les attendoit point en rase campagne; mais il choisissoit des lieux coupez, de petits ruisseaux, de petits bosquets, & profitoit merveilleusement de tous les avantages que le terrain lui fournissoit. Il faisoit ensorte par ces précautions que la Cavalerie des ennemis ne leur servoit de

de rien, ni même le plus grand nombre de leurs troupes, parce qu'ils n'avoient pas de quoi s'étendre. Les Hiſtoires anciennes & modernes nous fourniſſent quantité d'exemples de la ſorte par où l'on voit que de petites armées en ont batu de plus grandes. Thomiris Reine des Scythes étant ſur le point de combatre Cyrus, eut l'adreſſe de l'attirer tout grand Capitaine qu'il étoit, dans des montagnes & des lieux fort reſſerrez où toute l'armée de ſon ennemi perit; & ce qui eſt inconcevable, à peine un ſeul homme put-il échapper de cette déroute, pour en porter la nouvelle. Alexandre le Grand qui n'avoit que trente-cinq mille hommes, eut le courage d'en attaquer cinq ou ſix cens mille; mais il eut la précaution de ſe retirer dans des montagnes; de ſorte que la ſituation du terrain rendoit les choſes à peu près égales; parce qu'il n'y avoit qu'un petit nombre de troupes qui pouvoient combattre; & quand les premiers bataillons & les premiers eſcadrons étoient défaits, ils tomboient ſur les autres & mettoient la confuſion & le deſordre dans toute l'armée.

La prudence d'un General paroît principalement lors qu'il eſt forcé de décamper à la vue de ſon ennemi. Il faut qu'il tâche autant qu'il pourra, de lui dérober ſa marche en l'amuſant par des feintes pour lui donner le change. Il me ſouvient que Montecuculli nous trompa, lors qu'il voulut aller mettre le ſiegé devant Bonn. Le Maréchal de Turenne tout habile & tout vigilant qu'il étoit ne put pénétrer ſes deſſeins. C'eſt une ruſe aſſez ordinaire de faire fortifier ſon camp que l'on eſt

ſur le point d'abandonner ; tandis qu'une partie des troupes eſt occupée à faire de nouveaux ouvrages, l'autre partie defile, & s'éloigne avant que l'ennemi en ait aucune connoiſſance.

C'eſt principalement à l'armée que la vigilance & les précautions ſont néceſſaires ; il faut que les troupes ſe répoſent ſur les ſoins du General, qui doit répondre de leur vie, & de leur ſûreté. C'eſt aux ſoldats de combatre, & de ſouffrir les fatigues du métier, mais en récompenſe le Chef doit prendre toutes ſes meſures pour les mettre à couvert des Inſultes de ſes ennemis. Proſper Colonna qui commandoit la Cavalerie du Pape, fut enlevé dans Villefranche avec tout le corps qu'il commandoit, par le Chevalier Bayard, parce que l'autre ſe croyoit en ſûreté dans la ville où il étoit, & qu'il ne prit aucune précaution pour s'informer de la marche & des deſſeins des ennemis. Rien n'eſt mieux emploié que l'argent qu'on dépenſe en eſpions ; l'on n'en ſauroit trop avoir.

Ce n'eſt pas le tout que de battre les ennemis, & de gagner des batailles ; il faut ſavoir profiter de ſes victoires. Un médiocre Géneral charmé d'avoir défait ſes ennemis ſe contente de la gloire qu'il croit avoir aquiſe, & comme s'il n'oſoit achever de les détruire, ou de les mettre hors d'état de lui nuire une autre fois il leur donne le tems de ſe reconnoître & de ſe rallier ; de ſorte qu'après avoir fait couler des ruiſſeaux de ſang, c'eſt toûjours à recommencer pour n'avoir pas ſu profiter de ſes avantages. Ceſar étoit bien éloigné de tomber dans ce défaut ; on diſoit de

lui,

lui, qu'il croyoit n'avoir rien fait tandis qu'il lui restoit encore quelque chose à faire. L'historien de la Vie du Cardinal Ximenes a sagement remarqué que le fameux Pierre de Navarre qui commandoit l'armée sous les ordres du Cardinal, fit paroître sa grande expérience au métier de la guerre, lors qu'après avoir pris Oran qu'il assiégeoit, & battu les troupes qui étoient accourues au secours de cette importante place, il ne se réposa point après cette victoire; mais il détacha sa Cavalerie qu'il mit aux trousses des fuiards, pour les empêcher de se rallier, & pour n'être plus exposé à leurs insultes. Le Roi de Pologne, & Mr. de Lorraine étoient sans doute deux grands Généraux; cependant ils firent une faute considérable, lors qu'ils chasserent les Turcs de devant Vienne; ils se contenterent de les battre; mais ils auroient pû les défaire entiérement, s'ils eussent détaché leur Cavalerie pour couper les Turcs au défilé de Fischer; à peine se seroit-il sauvé un seul homme de cette grande armée, qui avoit une retraite fort longue à faire, au milieu du païs ennemi, & parmi des forteresses dont les garnisons auroient encore pû inquiéter les ennemis dans leur fuite. Mais la prudence humaine est trop bornée pour tout prévoir. Les plus habiles au métier de la guerre font des fautes, que de simples soldats apperçoivent, & dont ils murmurent en secret. Ce que je ne pardonne pas à de certains Généraux, c'est une politique interessée, ils sont bien aises de trainer la guerre en longueur, pour profiter du poste qu'ils occupent, & du malheur des peuples qu'ils oppriment. Veux-tu aller planter des choux

en ton village, disoit un Maréchal de France à son fils, qui demandoit des troupes pour achever de ruïner les ennemis qui venoient d'être batus?

Le courage & l'habileté d'un General ne paroissent jamais mieux que dans la mauvaise fortune; c'est alors qu'il fait profiter de son expérience, & qu'il se garantit par son habileté des disgraces où il est tombé sans qu'il y eût de sa faute. Toutes les batailles ne se gagnant pas toûjours par l'adresse de celui qui commande, un excellent General peut être batu par un homme qui lui est infiniment inférieur en toutes choses. Le hazard, les conjonctures, des circonstances imprevues, changent tout & font pancher la victoire du côté que l'on croyoit le plus foible; mais un habile homme se tire par son addresse du malheur où il est tombé, & profite même de ses disgraces. Un fameux Capitaine voiant que les troupes du Roi qui avoient jetté du secours dans une place, avoient été défaites à leur retour par les Espagnols, ramassa promptement tout ce qu'il put de gens de guerre, & chargea à l'improviste les vainqueurs qui ne pensant à rien moins étoient uniquement occupez à partager le butin & les prisonniers, il les mit aisément en confusion, & reprit ce que les François avoient perdu. Les disgraces sont quelquefois plus avantageuses que les bons succès, car elles nous font faire des refléxions sur les circonstances qui ont été la cause du malheur où l'on est tombé.

Les gens d'épée doivent être plus circonspects que les autres pour ne rien dire qui puisse leur faire des affaires, ni offenser des per-

perſonnes de courage, & délicates ſur le point d'honneur. Il en coûta la vie au Chevalier d'Iſigni pour avoir lâché quelques paroles de mépris contre un Officier qui s'en tint offenſé, & qui lui envoia un moment après un billet pour l'obliger à ſe battre contre lui. Le Chevalier d'Iſigni avoit de la valeur, il ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous; mais allant ſur ſon adverſaire le piſtolet à la main, & mettant le doit ſur la detente, ſon gand qui étoit fort gros, la preſſa, & le piſtolet tira en l'air. Son ennemi lui dit de rendre ſon épée, le Chevalier brutalement la refuſa. l'autre lui caſſa la cuiſſe d'un coup de piſtolet, dont le Chevalier tomba; l'autre lui dit que s'il n'étoit pas content il rechargeroit ſes deux piſtolets, ſe coucheroit auprès de lui, & qu'ils ſe tireroient encore une fois. Le Chevalier lui dit qu'il étoit ſatisfait, & le pria de me venir dire de lui mener promptement un Chirurgien, & un Confeſſeur; j'y courus avec l'un & l'autre, il ſe confeſſa, & on lui coupa la cuiſſe: il loüa la valeur, & la franchiſe de celui contre qui il s'étoit battu, & un quart d'heure après il expira. C'étoit un fort brave homme, & il ſe perdit par trop de hauteur, & des paroles trop piquantes.

La fanfaronnerie ne ſied point aux perſonnes qui ont un vrai mérite, & elle a preſque toûjours de mauvaiſes ſuites: j'en rapporterai un exemple qui revient à peu près à celui que je viens de citer. Dans la querelle que le Comte de Rieux de la Maiſon de Lorraine eut avec Vaſſé Meſtre de camp du regiment de Piémont, il choiſit pour ſecond Beaujeu Ca-

pitaine de Cavalerie. C'étoit un homme à grand bruit, tirant avantage de la foiblesse, ou de la modestie de ceux avec qui il avoit affaire; mais qui se radoucissoit fort, quand il trouvoit de la vigueur, & qu'on le prenoit sur un ton aussi haut que lui: d'ailleurs il ne manquoit pas d'esprit; mais c'étoit un esprit forcé, qui vouloit toûjours être plaisant. Comme il mettoit pourpoint bas, pour tirer l'épée contre Le Bret son adversaire qu'il méprisoit à cause de sa grande jeunesse: au moins, Monsieur. lui dit-il avec un ris moqueur, il faut que vous épargniez un pauvre novice comme moi en ces rencontres-ci. Et là-là, Monsieur, lui répondit Le Bret, nous verrons tantôt qui aura sujet de rire; peu de tems après il lui donna un coup d'épée au travers du poumon, & le desarma. Ce fut pour Beaujeu une grande mortification d'être battu de la sorte par un jeune homme; mais les honnêtes gens le plaignirent moins à cause de son humeur hautaine & fanfaronne.

L'intrepidité qui paroit sur le visage d'un General est plus capable que toute autre chose de rassurer le courage des troupes qui ont reçû quelque échec, & qui ont de la peine à se remettre. Je le remarquai bien au siege de Mardick. Nos troupes avoient été maltraitées par les Espagnols qui s'étoient rendus les maîtres de la tranchée, & qui avoient déja comblé nos travaux: le Duc d'Enguien y accourut à toute bride; sa presence changea dans un moment la face des affaires. Je ne songe point à l'état où je trouvai ce jeune Prince, qu'il ne me semble voir un de ces tableaux, où le Peintre a fait un effort d'ima-

gina-

gination pour bien repreſenter un Mars dans la chaleur du combat. Il avoit le poignet de la chemiſe enſanglanté, de la main dont il tenoit l'épée. Je lui demandai s'il n'étoit point bleſſé; non, me dit-il, c'eſt du ſang de ces coquins. Nos gens reprirent courage à ſa vuë, & chaſſerent de tous côtez les Eſpagnols. Pendant cette ſortie qui dura près d'une heure, le Duc d'Enguien fut toûjours à cheval dans la tranchée, expoſé en pourpoint à tous les coups de mouſquet & de canon charges à cartouches qui ſe tirerent.

Ceux qui ſont paroître plus d'intrepidité, & un plus grand mépris de la vie au milieu des combats ne conſervent pas toûjours les mêmes ſentimens ni le même ſang froid, quand la mort les attaque dans leur lit. Le Comte de Laval Maréchal de Camp fut bleſſé au ſiege de Dunkerque d'un coup de mouſquet à la tête: jamais homme de courage n'eut tant de peine que celui-ci à ſe réſoudre à la mort. C'étoit un cadet de bonne maiſon, mais fort pauvre, & qui avoit toûjours été miſerable juſqu'à deux ans près de là; qu'aiant épouſé la fille du Chancelier Seguier, veuve du Marquis de Coaſlin il s'étoit vu tout d'un coup dans la magnificence; & comme il étoit jeune, il avoit tellement fait ſon compte de jouïr longues années de cette grande fortune, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à la quitter ſi-tôt.

Quand on ne ſe ſent pas fort, il faut payer de contenance & de hardieſſe. Quiconque tâte en commandant, invite à la desobeïſſance. Il faut de la juſtice dans les commandemens, mais après cela de la hardieſſe. Par ce moien

moien on fait accroire aux peuples qu'on a des ressources qu'ils ne voient pas.

La peur fait quelquefois des choses qui marquent une grande lâcheté ; mais ce n'est pas toûjours un signe certain que l'on manque de courage. Pendant le combat de Bleneau qui se donna entre les troupes du Roi, & celles du Prince de Condé, un Lieutenant de Cavalerie s'enfuit du champ de bataille jusqu'à Cone sur Loire, où il entra si éperdu, qu'il avoit encore l'épée nuë à la main. Le peuple l'arrêta ; les Magistrats m'en donnerent avis ; je le fis venir à la Charité parler à moi ; il n'étoit pas encore bien remis de sa peur ; je le chassai comme un coquin ; s'il eût été de mes troupes, je l'eusse fait pendre. Ce n'est pas que je croie qu'un homme mérite la mort pour n'avoir point de cœur ; mais il la mérite pour l'exemple. Un brave Lacedemonien fut surpris d'une terreur à peu près semblable ; il s'enfuit de la bataille, & passant auprès des hayes où son habit demeura accroché, il demanda la vie à un buisson ; tant il étoit éperdu croiant que c'étoit un ennemi qui l'arrêtoit & qui étoit prêt de le poignarder. Ces exemples sont assez voir de quoi l'imagination des hommes est capable, quand la Raison n'en est plus la maîtresse ; ils s'imaginent voir des monstres & être poursuivis des ennemis, quoi que personne ne pense à leur faire du mal.

La condition des Chefs d'un parti rebelle est malheureuse en ce qu'on se deshonore en les servant ; & que de les trahir cela s'appelle faire son devoir.

On ne peut proposer aux Officiers d'armée un modele plus parfait que feu Mr. de Turenne

renne, il s'étoit trouvé en tant d'occasions qu'avec un bon jugement qu'il avoit, & une application extraordinaire au métier, il s'étoit rendu le plus grand Capitaine de son siécle. A l'ouïr parler dans un Conseil, il paroissoit l'homme du monde le plus irresolu : cependant quand il étoit pressé de prendre son parti, personne ne le prenoit, ni mieux, ni plus vîte. Son véritable talent qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, étoit de rétablir une affaire. Quand il étoit le plus foible en présence des ennemis, il n'y avoit point de terrain d'où par un ruisseau, par une ravine, par un bois, ou par une éminence, il ne sût tirer quelque avantage. Jusqu'aux huit dernieres années de sa vie, il avoit été plus circonspect qu'entreprenant; mais voiant que la temerité étoit à la mode, il ne se ménagea plus tant qu'il avoit fait; & comme il prenoit mieux ses mesures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna. Sa prudence venoit de son temperament, & sa hardiesse de son expérience. Il avoit une grande étendue d'esprit, capable de gouverner un Etat aussi bien qu'une armée. Une de ses grandes qualitez c'étoit le mépris du bien; jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui. Il avoit commandé l'armée de France en Allemagne dans un tems où il pouvoit amasser des millions. Les dernieres années de sa vie, il fut honnête & bienfaisant: il se fit aimer, & estimer également des Officiers & des soldats, & sur la gloire, il se trouva enfin si fort au-dessus de tout le monde que celle des autres ne pouvoit plus lui faire d'ombrage.

Lors

Lors que les Eſpagnols nous forcerent de lever le ſiége de Valenciennes après avoir battu le Maréchal de la Ferté qui fut fait priſonnier; s'ils fuſſent venus attaquer, ſans nous marchander, le reſte de l'armée que conduiſoit Monſieur de Turenne, je ne doute preſque pas de nôtre défaite; tant l'épouvante étoit grande parmi nos troupes: mais ou le Prince de Condé ne fut pas cru, ou par un reſte d'amitié pour ſa patrie, compatible avec ſon honneur, il donna les mains à l'excès de prudence des Eſpagnols.

Le Maréchal de Turenne ayant eu avis huit jours après nôtre déroute, que l'on voioit paroître les premiers eſcadrons des ennemis, me commanda de faire monter à cheval ſans faire ſonner, & lui-même s'en alla au galop à nôtre grande garde. En paſſant par le camp de ſon Regiment de Cavalerie, il vit un Chevau-leger qui en ſellant ſon cheval, chargeoit ſon bagage, il pouſſa à lui le piſtolet à la main, & ſi le Cavalier ne ſe fût ſauvé entre les jambas des chevaux, il l'eût tué. Cela perſuada encore le Maréchal de l'épouvante de l'armée; de ſorte qu'il m'ordonna d'empêcher qu'on ne montât à cheval. Ce fut à lui une action du jugement; car par le peu de précaution qu'il témoigna prendre à la vuë des ennemis, il raſſura ſes troupes. Il fit plus, car il m'ordonna de détacher 800. chevaux commandez par Rouvrai Meſtre de camp, pour avec un ſac de blé en croupe s'en aller par un grand détour ravitailler Condé, ce qui fut exécuté heureuſement.

Il n'y a gueres au monde que le Maréchal du Turenne qui en preſence des ennemis beaucoup

coup plus forts que lui, fît un détachement auſſi conſiderable que celui-là. Il faut bien poſſeder la guerre, pour en uſer ainſi; & ce ſont là des coups de Maître; mais on n'aquiert cette grande habileté que par une longue expérience, & une grande pénétration à découvrir les deſſeins des ennemis.

Une armée qui après quelque échec craint les ennemis en leur abſence, ſe raſſure en leur preſence, à moins qu'ils ne le combattent en arrivant.

C'eſt une choſe d'un grand éclat, & preſque ſûre de jetter beaucoup ou peu de Cavalerie dans une place autour de laquelle on n'eſt point encore retranché. Mais il faut que le ſecours qu'on y veut jetter, ſoit ou fort grand, ou fort petit, comme de deux ou de trois mille chevaux, ou de deux ou trois cens. Car le premier force avec hauteur; & le ſecond paſſe preſque toûjours ſans reſiſtance. La raiſon pourquoi on n'en trouve point, c'eſt que ceux qui veulent paſſer ne cherchant point à combatre, il y a peu de gens qui oſent ſe détourner de leur poſte, pour aller chercher les ennemis.

Les jeunes Officiers qui ſont braves, ont de la peine à ſe réſoudre de ſe retirer devant les ennemis; ils ne trouvent point de difference entre la retraite & la fuite, ou du moins ne la ſachant pas ils payent de courage, & font ferme mal à-propos au lieu de ſe retirer avec prudence.

On étoit tellement perſuadé de la grande capacité de Mr. de Turenne pour la guerre, que chacun ne ſongeoit qu'à exécuter ſes ordres, ſans examiner pourquoi il les donnoit.

Le

Le jour de la bataille de Dunkerque il fit dire à Lokart General des Anglois de se preparer pour le lendemain à la bataille, Fisica qui lui porta cet ordre de la part du Maréchal, voulut lui expliquer ses raisons; mais Lokart répondit qu'il s'en fioit bien à Mr. de Turenne, & qu'il s'informeroit de ses raisons au retour du combat.

Quelque tems avant que de donner bataille Mr. de Turenne n'aiant rien à faire, s'envelopppa dans son manteau & se coucha sur le table pour se reposer seulement; car j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'ayant une bataille à donner six heures après, où sa vie étoit la moindre chose dont il s'agît, il pût dormir aussi tranquilement, que si le lendemain il n'eût eu rien à faire; & quand on nous vient conter que le jour de la bataille d'Arbelles, on eut peine à reveiller Alexandre, je crois que si cela fut, il faisoit semblant de dormir par vanité, ou qu'il étoit yvre.

Après une action chacun conte ce qu'il a fait de beau ou même ce qu'il n'a point fait. Les Consuls Romains après une bataille gagnée donnoient 24 heures aux moindres soldats, pour conter leurs prouesses, & c'étoit là leur premiere recompense.

Les soldats connoissent parfaitement le genie, les talens, & le degré de valeur des Generaux qui les conduisent, ils leur rendent justice, & les estiment quand ils sont estimables; ils ne se rebutent point des fatigues ni der périls, quand leurs Chefs leur en montrent l'exemple. Lors qu'Alexandre voulut combatre ses ennemis il harangua ses troupes, & leur dit qu'ils n'avoient qu'à marcher sur

ses

ſes traces ; qu'il combatroit à leur tête & à pied, pour être égal à eux en toutes choſes, & pour n'avoir aucun avantage au-deſſus d'eux dans le combat.

Le deſintereſſement eſt ce qui affectionne ſur toutes choſes les ſoldats à leurs Generaux. Mr. de Turenne fit la guerre en Allemagne dans un tems où il auroit pû y amaſſer des millions, pour peu qu'il eût voulu ſe prévaloir de ſes privileges ; mais il ſe contenta d'en rapporter de la gloire, & l'eſtime de toutes les Nations par où il paſſa. Le Cardinal Ximenes ſe fit eſtimer, admirer, aimer des Eſpagnols, pour leur avoir diſtribué liberalement tout le grand butin qui ſe trouva dans la ville d'Oran, après qu'il en eut fait la conquête. La plûpart de nos Generaux aiment aſſez la gloire, mais ils aiment auſſi un peu trop l'argent, & mettent tout à profit.

Je me ſuis toûjours étonné de la préſomption de certaines gens qui ſe chargent ſans héſiter de la conduite d'une armée, c'eſt qu'ils ne ſe connoiſſent pas aſſez eux-mêmes, ni l'importance de cet emploi. Il ne ſuffit pas pour cela d'être d'une naiſſance illuſtre : c'eſt peut-être un défaut parmi les François : les grands Seigneurs naiſſent Generaux ; leur qualité abrége les années de ſervice. Mais pour être un bon Général, il faut avoir un eſprit ſublime & pénétrant, une fermeté à toute épreuve, une valeur accompagnée de prudence : tant de talens ſe trouvent rarement enſemble. Combien faut-il d'années pour former un Condé, un Turenne, un Charles de Lorraine, & quelques autres Generaux de ce mérite, dont le nombre eſt fort petit durant le cours de pluſieurs ſiécles.

On

On trouve assez parmi nous plusieurs bons Capitaines très-capables de bien mener une troupe de Cavalerie, ou d'Infanterie pour harceler les ennemis, pour enlever un quartier, & pour faire quelque action hardie, qui n'est pas de longue haleine, & où il ne faut que de la valeur pour affronter les plus grands périls. Mais ces mêmes gens qui ont témoigné tant de courage, quand ils sont chargez d'une armée, ou qu'une affaire generale roule sur leur compte, ne savent plus où ils en sont; il semble que la tête leur tourne, & ils agissent comme s'ils n'avoient nulle expérience, à la guerre. Si ces sortes de gens connoissoient bien leurs véritables intérêts, ils laisseroient à d'autres le soin de conduire l'armée

Comme les Princes ne sont pas infaillibles, ils se trompent assez souvent au choix de leurs Generaux. Les intrigues & les cabales des Courtisans élevent à un emploi des gens qui n'en sont pas toûjours dignes. Quelque action d'éclat où le hasard aura souvent eu plus de part que la conduite & l'expérience; fait préferer de certaines gens à d'autres qui ont beaucoup plus de mérite; & l'on expose ainsi les armées & la gloire de l'Etat à l'imprudence & à l'étourderie d'un General qui s'est poussé plûtôt par le manége de la Cour que par un merite solide. Bonnivet pensa perdre le Roiaume, en perdant la bataille de Pavie : ses mauvais conseils & sa mauvaise conduite furent la cause principale de cette grande déroute. Combien a-t on vu d'exemples à peu près semblables ?

Si un General ne demeure toûjours ferme & tranquile au milieu des plus grands périls, il

il ne pourra pas donner ses ordres avec tout le sang froid, & toute la presence d'esprit qui lui est necessaire pour ne point faire de bevuës ou de contretemps. Le Marquis de Chamilli donna souvent des marques de cette intrepidité durant le siege de Grave qu'il défendoit contre les Hollandois. Ils s'étoient rendus maîtres d'un poste avancé très-considerable, & qui incommodoit la place. Il resolut de les en deloger à quelque prix que ce fût. Un des Officiers de la garnison lui demanda s'il ne vouloit rien perdre après trois mois de tranchée ouverte: non, Monsieur, lui repliqua Chamilli, & il faut sur le champ chasser les ennemis du terrain qu'ils viennent d'occuper. En effet il donna des ordres si precis, & prit des mesures si justes pour l'execution de son dessein, que les Hollandois furent chassez de tous côtez & contraints d'abandonner le poste qu'ils avoient occupé ; ils laisserent sur la place deux mille des leurs morts, ou blessez. On ne peut aquerir plus de gloire que Chamilli en aquit à la defense de cette place.

De la maniere que les places sont attaquées maintenant, on ne peut plus compter sur la force de leurs bastions ou de leurs remparts : mais du moins l'adresse, la valeur, la vigilance, l'habileté d'un Gouverneur peut en retarder la prise, & ruiner l'armée des ennemis, par la longueur d'un siege qui rebute les soldats. Calvo aquit beaucoup de gloire par la longue resistance qu'il fit au siege de Mastricht : il se servit utilement de toutes les connoissances qu'il avoit dans le métier de la guerre. Du Fay se signala de même au siege de

Philisbourg. Un des plus fameux ſieges dont on ait jamais entendu parler, a été celui d'Oſtende où les Hollandois firent perir un nombre infini d'Eſpagnols, qui s'opiniâtrerent à vouloir prendre cette place, & qui ne prirent qu'un monceau de pierres & de terre ; car toute la ville avoit été renverſée. Ce ſiege nous rappelle le ſouvenir de celui de Tyr & de Sagonte ſi celebres dans l'antiquité ; mais apparemment nous n'en verrons plus de cette nature, par la differente maniere d'attaquer les places.

Ce n'eſt pas en maſſacrant un grand nombre d'ennemis qu'un Héros doit pretendre ſe ſignaler. Quand il les a vaincus & mis en deroute, il doit moderer l'ardeur du ſoldat qui s'acharne au carnage, & ſe contenter de l'honneur de la victoire. Feu Monſieur le Prince à la bataille de Rocroi ſauva la vie à un grand nombre d'Eſpagnols que les François animez par le ſang & par le ſouvenir de tant de maux qu'ils avoient ſoufferts, vouloient exterminer. Feu Monſieur de Lorraine avoit les mêmes ſentimens, & donna en pluſieurs rencontres des marques d'une grande clemence, s'oppoſant de toute ſa force à la cruauté de certains Generaux de ſon parti qui vouloient ſe prevaloir de leur victoire, & maſſacrer impitoiablement des ſoldats qui n'étoient plus en état de ſe defendre.

Toutes les reflexions que je viens de faire, & les exemples que j'ai citez, ſont aſſez voir qu'un General d'armée doit avoir de grands talens, & de grandes vertus, pour être digne de ſon emploi ; la prudence doit être égale à ſon

son courage; la fermeté dans les perils, l'habileté à bien se servir des conjonctures, la prevoiance à faire subsister ses troupes, & à derober aux ennemis la connoissance de la situation où il se trouve; mais sur tout qu'il ait de grands menagemens pour ses soldats, qui s'exposent à tant de fatigues, & qui sacrifient leur vie pour lui aquerir de la gloire.





CRITIQUE

DE QUELQUES EPIGRAMMES

Traduites

DE CATULLE, & de MARTIAL.

Le passé nous est échappé.
Compter sur l'avenir, on peut être trompé.
Le present est à nous, & c'est la seule chose,
Dont un honnête homme dispose.
Puisque l'un n'est donc plus, que l'autre est incertain,
Vivons dès aujourd'hui, sans attendre à demain.

Ces derniers vers sont vivement exprimez, & renferment la morale des Epicuriens qui croyoient que Dieu ne se soucioit gueres des affaires des hommes, & qu'il ne faloit attendre après la mort ni châtimens, ni recompenses. Nous voyons encore aujourd'hui plusieurs personnes dans ces sentimens, ou qui vivent du moins comme s'ils en étoient effectivement persuadez.

Aminte

Aminte en son particulier,
Ne pleure point la perte de son pere,
En public on l'entend crier,
Aminte se desespere.
Qui cherche avec trop de soin,
De paroître inconsolable
De douleur est incapable.
La douleur est veritable,
De qui pleure sans temoin.

Que cette Epigramme represente parfaitement le caractere de la plûpart des femmes ! On croiroit en entendant les hauts cris qu'elles jettent à la mort de leurs époux qu'il faut les enterrer dans le même tombeau, tant leur douleur paroit naturelle & veritable. Mais les lamentations cessent dès-aussi-tôt que la foule s'est écoulée. Elles parlent d'un ton bien different quand elles sont en liberté avec leurs amies. Elles ne sont pas long temps sans chercher qui les console; & il y en a telle qui ne feroit pas grande façon de renouveller l'histoire de la Matrone d'Ephese.

Vous êtes d'une étrange humeur,
Le secret ne vous sauroit plaire,
Iris, vous aimez l'adultere
Encor moins que le spectateur.
Prenez plaisir au mystere,
Il passe celui des sens,
Faites l'amour, j'y consens,
Mais cachez-vous pour le faire.

Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on croire l'emportement & l'effronterie de quelques femmes de nôtre siecle? Il semble qu'el-

les aient renoncé à toute pudeur, & qu'elles ſoient devenuës plus effrontées que ces Romaines dont Martial ſe plaint ſi amerement. Si elles ne veulent pas renoncer à leurs intrigues, au moins qu'elles gardent quelque bienſeance, & qu'elles ſe menagent un peu avec le public. Mais ce ſont des folles qui veulent ſe deshonorer de gayeté de cœur, le bruit qu'elles font eſt un ragout pour elles; le myſtere leur peſe; elles aiment l'amour à tambour battant.

Au moins cachez-vous pour le faire.

Vous avez bien de la beauté,
Vous êtes à la fleur de l'âge,
Mais vous gâtez cet avantage,
Par l'excès de la vanité.
Tant que vous vous croirez des beautez le modelle,
Vous ne ſerez jeune ni belle.

C'eſt-à-dire, que vos agrémens, & vôtre beauté ne feront point tout leur effet, & ne vous rendront point aimable. Cet avis eſt excellent pour ces beautez fieres & précieuſes qui croient meriter les hommages de tous les cœurs. Leurs grimaces étudiées, cet air de hauteur qu'elles affectent, leur rengorgement qui eſt un ſigne de leur vanité, tout cela les rend ridicules, & fait préciſement le contraire de ce qu'elles pretendent. Mais on ne peut ſe defendre des charmes d'une grande beauté accompagnée de douceur & de modeſtie.

Sais-tu bien pourquoi j'aime mieux,
Te donner un Loüis, que de t'en prêter deux?
C'eſt, mon cher, qu'en une parole,
J'aime mieux perdre une piſtole.

Le

Le caractere de ces hardis emprunteurs eſt bien bas, & deshonorant. C'eſt une eſpece de larrons qui volent impunément ſans craindre les recherches de la juſtice. Il y a un homme à la Cour, illuſtre par ſa haute naiſſance, & très-agréable par ſon eſprit, mais il emprunte à toutes mains ſans jamais rendre; il en fait même des plaiſanteries : quand j'ai beſoin d'argent, dit-il, mon affaire eſt d'emprunter, mais quand on me l'a prêté, ce n'eſt plus mon affaire, c'eſt l'affaire de mes creanciers.

En Damon tout eſt myſtere,
De tout il fait des ſecrets,
Il dit tout bas que le Soleil éclaire,
Que le temps eſt chaud, qu'il eſt frais.
Cette manie eſt ſans pareille,
Il en fait ſon unique emploi.
Il trouve tant de goût à parler à l'oreille,
Qu'il feroit à l'oreille un éloge du Roi.

Ces confidences ridicules marquent un eſprit mediocre qui ne diſcerne pas les choſes importantes des triviales; ou une ſotte vanité qui fait croire à de certaines gens que tout ce qu'ils diſent eſt de conſequence & qu'il en faut faire myſtere. Ils font ſouvent de grandes plaintes quand on a divulgué les bagatelles qu'ils avoient donné ſous ſecret, qui ne valoient pas la peine d'être écoutées. Le commerce de telles gens eſt auſſi faſtidieux que toutes les choſes triviales qu'ils vous diſent à l'oreille avec un air myſterieux.

Tu travaille, & tu veux paroître ſurprenant,
En diſant des choſes nouvelles,
C'eſt être bien impertinent,
Que de peiner aux bagatelles.

Si les diseurs éternels de beaux mots savoient combien ils sont insupportables aux gens de bon goût, ils ne se donneroient pas tant de peine pour se rendre incommodes. Ils ne sont jamais dans leur naturel; ils contrefont jusqu'à leur ton de voix; ils cherchent de nouvelles expressions pour demander quelle heure il est, ou pour dire à un valet de moucher la chandelle. Graces à Moliere les précieuses se sont enfin défait de leur jargon; mais il y a encore de certaines gens infectez de ce mauvais air, & qui ne sauroient se resoudre à parler comme tout le monde parle.

Dieux! que vous êtes importun,
Par vos vers que vous voulez lire!
Vous en accablez un chacun,
Oronte, on n'y peut plus suffire.
Voulez-vous savoir combien
Vous êtes insupportable?
Etant un homme de bien,
D'un bon cœur, juste, équitable,
On vous fuit comme le Diable.

Il n'y a point d'autre parti à prendre avec ces Auteurs qui ont toûjours les poches remplies de Sonnets, de Madrigaux, de Balades, & qui veulent bongré malgré les reciter à tous venans. Quel fleau pour la societé qu'un homme qui a composé un livre, ou quelque ouvrage d'érudition! Il faut avoir la complaisance de l'écouter & de l'admirer. Un Auteur charmé de ce qu'il écrit, croit qu'on a le même plaisir a écouter les lambeaux de son ouvrage, que lui à les reciter. Enyvré par les éloges de quelques femmes qui se piquent du bel esprit,

&

& d'être de fines connoiſſeuſes, il ne s'aperçoit point du role qu'il jouë, que les perſonnes raiſonnables le regardent comme un pedant, & un fâcheux.

Damon, ce n'eſt pas d'aujourd'hui
Qu'aux vivans la gloire on refuſe.
Du vivant de Virgile on mépriſoit ſa Muſe,
Et du temps de Menandre on ſe moquoit de lui.
Mes vers pourtant, ſi vous m'en voulez croire,
De vous faire eſtimer ne vous empreſſez pas,
Je quitte ma part de la gloire,
Qui ne vient qu'après le trepas.

La malignité des hommes eſt telle, qu'ils ne peuvent ſouffrir ceux qui ſe diſtinguent par quelque talent extraordinaire. Chacun a peur d'être effacé dans les choſes où il croit exceller. Mais ſur tout la nation des Poëtes eſt une nation farouche & jalouſe, qui ne peut ſouffrir de concurrens & de rivaux. Pendant qu'ils vivent on ſe dechaine contre leurs perſonnes; quand la mort les a enlevez, on les regrette, & on admire leurs ouvrages.

Damon nous diſoit aujourd'hui,
Qu'il ne ſoupoit jamais chez lui.
Il diſoit vrai; car en ſa vie
Il n'a ſoupé, ſi l'on ne le convie.

Cette penſée exprime naïvement le caractere des paraſites ou des avares, qui ſe refuſent le neceſſaire de peur de faire la moindre depenſe; ils meurent de faim au milieu de l'abondance; mais quand ils mangent chez les autres, ils ſe dédommagent de l'abſtinence qu'ils font dans leurs maiſons.

Sur tes obligeantes paroles,
Je t'ai demandé cent piſtoles,
Dont je te veux montrer l'emploi.
Depuis dix jours tu te tourmente,
Tu t'enquiers, je languis moi-même dans l'attente.
Au nom de Dieu refuſe-moi.

On ſeroit plus obligé à de certaines gens d'un prompt refus, que des longueurs qu'ils apportent à accorder ce qu'on leur demande. Principalement ceux qui prêtent le doivent faire de bonne grace pour épargner la confuſion & le chagrin de ceux qui ſont reduits à emprunter. Toutes les précautions qu'ils prennent, & toutes les aſſurances qu'ils demandent les rendent haïſſables, & inſpirent de l'averſion pour la perſonne, dans le temps même qu'ils prêtent leur argent, parce qu'ils le font d'une maniere baſſe, & qui marque une ame trop intereſſée.

Tout le monde eſtime mes vers,
On les apprend, on les recite,
Perſuadé de leur merite.
Le ſeul Tircis dont l'eſprit de travers
Honore tout ce qu'il critique,
Eſt enragé quand on les lit,
S'étonne, palit & rougit,
Tircis à ſa façon fait mon panegyrique.

Quand des ſots vous critiquent, il ne faut point s'en mettre en peine, parce que ce ſont des ſots. Il ne faut chercher d'approbation que celle des honnêtes gens qui ont du goût & de la delicateſſe. Les envieux qui refuſent des louanges legitimes à ceux qui les meritent,

ne detruiſent pas pour cela la bonne opinion que le public en a conçuë. Il faut avoir de l'équité pour tout le monde; empêchez qu'on ne s'apperçoive que leur merite vous chagrine.

Tu t'affliges toûjours, & rien ne te conſole,
Cependant ta fortune eſt en fort bon état,
N'as-tu pas peur que cette folle
Ne te traite comme un ingrat?

Telle eſt la deſtinée des hommes, ils ne trouvent point de ſituation, où ils puiſſent demeurer en repos. Qui ne s'étonneroit de la biſarrerie de certaines gens à qui tout rit, qui nagent dans l'abondance, ſans avoir aucune mauvaiſe affaire, & qui cependant demeurent en proie à une ſombre mélancolie? Ils ſe plaignent à tous momens d'une maniere lamentable de leur mauvaiſe fortune; ils ſont bien vétus, bien logez, bien ſervis, rien ne leur manque; cependant ils ſont malcontens & inquiets; ils meriteroient bien que la fortune leur jouât quelque mauvais tour.

Par vos aquêts que pouvez-vous prétendre?
De vos Louis vous trouverez le bout.
Lycidas, vous achetez tout,
Vous pourriez bien enfin tout vendre.

Il y a des gens d'un certain caractere à qui tout fait envie; on leur indique une belle terre, & une jolie maiſon à acheter; ils n'ont point de repos juſqu'à ce qu'ils en ſoient en poſſeſſion; mais à force d'aquerir ils ſe ruinent; & il leur arrive ſouvent la même choſe qu'à celui qui fut contraint de vendre une

fort belle terre, pour payer la maiſon qu'il y avoit fait bâtir.

Philis, on ne vous voit jamais,
Sans quelque laide ou vieille Demoiſelle,
Ce n'eſt pas mal ſavoir vos interêts,
Par là vous êtes jeune & belle.

C'eſt une adreſſe des Peintres, pour mieux faire paroître un viſage jeune & fleuri, de peindre auprès un More, ou quelque vieille ſeche & ridée; parce que ce contraſte donne un nouveau luſtre à l'objet principal. C'eſt auſſi la politique de certaines Dames entêtées de beauté de choiſir pour leurs compagnes ordinaires dans leurs caroſſes, ou dans leurs chambres, de vieilles femmes dont la laideur releve l'éclat de leurs couleurs. On ſe ſert de tout pour ſe rendre plus aimable.

Il ne m'entre point dans l'eſprit,
Quelles ſont les Philis de tes billets la cauſe,
Je ſai ſeulement une choſe,
C'eſt que pas une ne t'écrit.

Voila une ſatyre fine & delicate de ces fanfarons qui ſe plaignent d'être trop aimables, & que les femmes les accablent de leur tendreſſe. Ils ont toûjours les poches pleines de billets doux qu'ils ont écrit eux-mêmes, & qu'ils montrent à tous venans, comme des marques des faveurs de leurs belles qui ne penſent point à eux, & qui les laiſſent fort en repos. Il faut être bien ſot pour jouër un perſonnage ſi ridicule, & prendre tant de peine pour tromper quelque duppe.

N'ai-

N'aimez rien trop, bornez tous vos desirs,
Et sur tout point de Chimene,
Vous aurez moins de plaisirs,
Mais vous aurez moins de peine.

Cet avis est important pour vivre heureux & en repos. Ce n'est que pour se livrer trop à ses passions qu'on vit dans l'inquiétude. Ceux qui sont les maîtres d'eux-mêmes, & de leurs desirs, qui se sont gueris des femmes, ou qui n'en sont point leurs duppes, se sont affranchis d'une infinité de chagrins. C'est à ce propos qu'on peut dire que la peine passe le plaisir, & que le jeu ne vaut pas la chandelle.

Vous avez des endroits aimables,
Vous en avez d'insupportables,
Je ne puis plus les endurer,
Mais sans vous je ne puis durer.

Il faut prendre les gens tels qu'ils sont avec leurs bonnes & leurs mauvaises qualitez, & tâcher de se faire à leur caractere, & à leur genie. C'est trop de delicatesse de ne vouloir souffrir que des personnes triées & parfaites. C'est une recherche inutile; car il n'y en a point, non plus que de Phenix ou de pierre Philosophale. Mais pour nous accoûtumer aux imperfections de nos amis, songeons qu'ils nous en pardonnent encore de plus considerables : telle est la loi de commerce.

Dans l'espace de douze mois,
Vous êtes douze fois malade:
Pour vos amis, ils en sont aux abois,
Vous les ruinez en marmelade,
Ne soyez plus malade qu'une fois.

Il ne dépend pas de nous d'avoir une ſanté parfaite, & au-deſſus de tous les accidens : mais le Poëte ſe moque ingenieuſement de ces perſonnes leſquelles avec un teint frais & de l'embonpoint ſe plaignent toûjours d'être malades, afin que tout le monde les plaigne. Tantôt c'eſt la migraine, tantôt ce ſont des vapeurs, ou quelque autre mal imaginaire. Il y a des femmes qui n'ont jamais dit en toute leur vie qu'elles ſe portoient bien. C'eſt un raffinement d'une vanité ridicule pour donner à entendre que leur beauté n'eſt pas dans toute ſa perfection, & que leur mauvaiſe ſanté l'empêche de paroître dans tout ſon luſtre.

En loüant tout le monde, Iris, vous offenſez
Les gens dignes d'être loüez,
Qui devroient être diſtinguez.
Quand vous êtes à tous ſi bonne,
Iris, vous n'obligez perſonne.

Ces loüangeurs éternels ſont bien fades & bien inſipides. Sans diſtinguer le caractére, ou le merite des perſonnes, ils diſent les mêmes choſes à tous venans; ils emploient les mêmes expreſſions & les mêmes exagerations pour une ſoubrette, que pour une femme de qualité; il vaudroit autant lui donner de l'encenſoir au travers du viſage. Mais les hommes ſont ſi ſots, & ſi avides de loûanges qu'ils les avalent comme du Nectar, quelque mal aſſaiſonnées qu'elles ſoient.

Iris a contenté mes vœux,
Ma paſſion eſt ſatisfaite,
Cependant mon humeur coquette,
M'empêche de me croire heureux.

Que

Que ma folie est extrême,
Je la meprise & je l'aime.

Si les coquettes savoient ce que pensent d'elles leurs amans qu'elles ont le plus favorisez, elles seroient bien plus retenuës ; & elles ne leur prodigueroient pas comme elles font leurs faveurs. Mais la plûpart suivent en cela leur emportement ; c'est plûtôt debauche qu'une veritable tendresse. Les hommes d'un autre côté s'y attachent par le même motif ; ils les meprisent, ils les dechirent, & cependant ils en sont les duppes, & ne peuvent s'en detacher.

Mon ame est à ce point reduite,
Par vôtre méchante conduite,
Que je ne puis vous estimer,
Quand vous deviendriez fort honnête,
Ni m'empêcher de vous aimer,
Quand vous seriez encor plus folle que vous n'êtes.

Il y a des hommes tellement aveuglez de leurs passions qu'ils ne s'apperçoivent point des mauvais tours que les femmes leur jouent, quoi qu'elles soient timpanisées dans tous les carrefours de la ville, & mêlées dans toutes les chansons satyriques. Quelques-uns qui voyent plus clair sont assez imbecilles pour les aimer encore, après avoir été convaincus de leur infamie. De telles gens sont inguerissables, & meritent bien d'être menez par le nez.

En presence de son mari,
Climene me dit pis que pendre,
Ce maître fat en est ravi,
Son plaisir ne se peut comprendre.

Mr. l'époux, vous êtes un grand ſot,
Si Climene ne diſoit mot,
Elle auroit de l'indifference,
Dès qu'elle ne ſauroit ſe reduire au ſilence,
Dès qu'elle fait contre moi tant de bruit,
Elle fait voir ſon feu par ſon dépit.

C'eſt une fineſſe uſée que le fracas de certaines femmes contre les gens qu'elles aiment le mieux; elles tâchent d'étourdir le public & lui donner le change, mais leurs ſoins ſont aſſez inutiles; on ſait bien à quoi s'en tenir. Les fauſſes confidences qu'elles font à leurs époux endorment les pauvres gens qui n'ont pas le moindre ſcrupule du dereglement de leurs femmes, qui mettent par cet artifice leurs petites affaires à couvert.

Philis eſt blanche, grande & droite,
On n'en peut pas diſconvenir,
Qu'on puiſſe pour cela dire qu'elle eſt bien faite,
On ne le ſauroit ſans mentir.
Dans toute cette grande maſſe,
On ne peut pas trouver la moindre grace,
Mais dans Iris moins blanche, & moins grande qu'elle eſt,
Tout eſt agrément, tout y plait.

On ne ſauroit dire préciſement pourquoi certaines perſonnes qui devroient plaire ne plaiſent point cependant; on leur trouve de la beauté, de la taille, du teint; mais il ſemble que leurs traits ne ſont point faits les uns pour les autres. Quand on les examine en detail on y trouve du beau, mais l'aſſemblage gâte tout. D'autres au contraire avec des

defauts visibles, un nez trop court, le teint médiocrement beau ne laissent pas d'avoir quelque chose d'agréable & de piquant. Le détail n'est pas avantageux ; cependant la personne plaît à tout le monde ; ce n'est point bizarrerie ; c'est un certain je ne sai quoi que l'on sent, qu'on ne sait exprimer, & qui fait le plus bel effet du monde.

Philis dit le diable de moi.
De son amour & de sa foi,
C'est une preuve assez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant,
Qu'elle m'aime effectivement,
C'est que je dis le diable d'elle,
Et que je l'aime éperduëment.

Les amans sont incomprehensibles ; la jalousie & les soupçons font qu'ils se dechainent ; mais ce dechainement est une marque sûre d'un violent amour. Les indifferens demeurent dans le silence, & voient l'infidelité d'un amant ou d'une maitresse, sans dire mot : au lieu que ceux qui ont encore quelque chose dans le cœur sont au desespoir, parce qu'on leur enleve quelque chose qu'ils regardent comme leur bien ; la douleur & le depit qu'ils en ont, les poussent à de terribles extremitez pour se vanger.

Nos Poëtes modernes ont fait des choses où l'on trouve autant d'esprit & de delicatesse que dans les anciens. Je ne parle que de leurs bagatelles, & je n'entre point dans la discussion de leurs grandes pieces. Par exemple, je suis fort touché de l'épitaphe qu'on fit pour Moliere, & j'y trouve beaucoup de finesse.

Passant

Paſſant, ici repoſe un qu'on dit être mort,
Je ne ſai s'il l'eſt ou s'il dort.
Sa maladie imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour qu'il joüe à plaiſir,
Car il aimoit à contrefaire.
C'étoit un grand Comedien:
Quoi qu'il en ſoit, cy git Moliere,
S'il fait le mort il le fait bien.

La penſée eſt heureuſe par rapport au caractere du perſonnage qui étoit en effet un Comedien excellent. Ce qui donne encore un nouveau luſtre à cette penſée, c'eſt que Moliere mourut en effet joüant la comedie du Malade imaginaire. Mais cette maladie ne fut que trop veritable pour le pauvre Comedien, qui ne contrefit le trépaſſé que trop au naturel.

L'épitaphe qu'on fit pour Mr. de Turenne a quelque choſe de grand & de noble, & marque les grandes qualitez de ce Héros, dont le Roi voulut diſtinguer le merite, en ordonnant que ſon corps fût porté à St. Denis.

Turenne a ſon tombeau parmi ceux de nos Rois,
C'eſt le fruit glorieux de ſes fameux exploits.
On a voulu par-là couronner ſa vaillance,
Afin qu'aux ſiecles à venir,
On ne fît point de difference
De porter la couronne, ou de la ſoutenir.

Il eſt vrai que ce grand homme pendant qu'il a vécu a été un ferme appui de la couronne qu'il a ſoutenuë par une infinité d'actions heroïques dans les temps les plus difficiles.

ciles. Le Roi ne pouvoit pas lui donner une marque plus éclatante de sa reconnoissance, que de lui assigner la sépulture au milieu de tous les Rois ses prédecesseurs.

L'esprit François brille jusque dans nos petits vers & dans nos chansonnettes, on en a fait une infinité sur toutes sortes de sujets, qui ont beaucoup de sel & d'agrément. J'aime assez un petit quatrain que fit Pelisson, pour marquer l'inconstance des amans.

Où peut-on trouver des amans,
Qui nous soient à jamais fideles,
Il n'en est que dans les Romans,
Ou dans les nids des tourterelles.

Cette réflexion est bien capable de dégoûter les Dames ; car rien ne sert davantage à inspirer une violente passion que l'espérance qu'elle durera toûjours ; c'est le jargon de l'amour & des amans qui pour embarquer la duppe, promettent à leurs maîtresses une amour éternelle : autant en emporte le vent.

On mit autrefois sous le portrait de feu Mr. le Prince de Condé des vers qui expriment assez bien le caractére de ce grand homme.

De sa gloire la terre est pleine,
Comme le foudre on craint son bras,
Il a gagné mille combats,
Et l'on doute encor s'il n'est pas,
Plus soldat qu'il n'est Capitaine.

On ne peut gueres mieux loüer un Héros, ni en moins de paroles. Mr. le Prince méritoit toutes ces loüanges-là ; personne n'a mieux

mieux entendu que lui le métier de la guerre. Il étoit sur tout incomparable dans les combats, il avoit toute l'ardeur & tout le sang froid qu'il est possible de désirer.

Voiture qui entendoit si bien l'art des fines loüanges, en a donné de fort exquises à ce grand Prince, en disant,

La Mort qui dans les champs de Mars,
Parmi les cris & les allarmes,
Le desordre de toutes parts,
Le bruit & la fureur des armes,
Vous parut si belle autrefois,
A cheval & sous le harnois,
N'a-t-elle pas une autre mine,
Quand à pas lents elle chemine
Vers un malade qui languit,
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante & froide,
Prendre un homme dedans son lit?

Il y a sans doute une grande difference entre mourir à petit feu, affoibli par une longue maladie qui vous mine peu-à-peu, ou mourir au milieu d'une bataille parmi le desordre, le fracas, le bruit des armes. On est tellement emporté par tout ce que l'on voit & ce qu'on entend, qu'on n'a pas seulement le loisir de songer au péril qui environne.

Un inpromptu ingenieux fait quelquefois autant de plaisir qu'une piéce de longue haleine. Quoi qu'on eût fait une grande quantité de vers sur la mort du grand Prince de Condé, Mr. le Prince d'aujourd'hui dit qu'il n'avoit rien vu qui lui plût sur le sujet de feu Mr. son pere, & qu'il donneroit volontiers mille

mille écus de quatre vers qui lui plairoient. Sur cela un homme d'efprit lui prefenta quelques jours après, les vers fuivans.

Pour exprimer tant de vertus,
Tant de combats, & tant de gloire,
Mille écus! rien que mille écus?
Ce n'eft pas cinq fols par victoire.

Je ne fai fi l'Auteur a eu en effet les mille écus, mais l'on peut dire fans le flatter, que fa penfée eft vive & pleine de feu, & qu'une louange exprimée de la forte auroit bien réjouï feu Mr. le Prince, qui étoit un fin connoiffeur.

J'ai déja parlé d'une épitaphe de Moliere, qui fut fort eftimée. En voici une autre faite par la Fontaine, dans un ftile naïf & naturel.

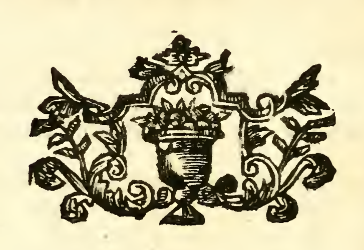
Sous ce tombeau gifent Plaute & Terence;
Et cependant le feul Moliere y git.
Il les faifoit revivre en fes écrits,
Par leur bel art réjouïffant la France.
Ils font partis, & j'ai peu d'efperance,
De les revoir malgré tous nos efforts,
Pour un long-tems felon toute apparence,
Terence & Plaute & Moliere font morts.

Rien ne plaît davantage que cette naïveté, & cette fimplicité; il faut avoir l'imagination bien nette pour s'exprimer de la forte.

Quand fur un jeune cœur un amant qu'on eftime,
A pris quelque credit,
On commence à douter fi l'amour eft un crime
Auffi grand qu'on le dit.

Ce

Ce quatrain peut plaire auſſi par ſa naïveté, il repreſente parfaitement bien le caractere des jeunes perſonnes lors qu'elles commencent à ſentir les premieres atteintes de l'amour qui efface d'un trait toutes les impreſſions que les meres, ou les gouvernantes y avoient jettées, par tant de belles maximes morales, & par tant de leçons de ſageſſe.



S'IL



S'IL EST NECESSAIRE QUE LES GENS DE QUALITE' E'TUDIENT, ET A QUEL GENRE D'ETUDE ILS DOIVENT S'APPLIQUER.

C'Eſt une vieille erreur dont on eſt revenu maintenant, que l'étude n'eſt pas fort néceſſaire aux perſonnes de qualité, que l'école du monde ſuffit pour leur former l'eſprit & le goût, qu'ils peuvent aiſément ſe paſſer de Latin, & de tout ce fatras de Sciences des Colleges, pour bien remplir tous leurs devoirs, & pour s'aquitter avec honneur des emplois auxquels ils ſont deſtinez ſoit à la guerre ou à la Cour. L'étude des belles Lettres eſt maintenant regardée comme une choſe néceſſaire, & comme le plus grand ornement d'un homme d'honneur, dans quelque rang qu'il ſoit né. On ne peut ignorer ſans quelque eſpece de confuſion ce qui s'eſt paſſé dans

dans les ſiécles qui nous ont précedé ; ce qu'ont fait tant de grands hommes qui ſe ſont rendus ſi célébres par leurs belles actions ; ce qu'ont penſé tant de rares genies, qui nous ont laiſſé dans leurs ouvrages ce qu'ils ont imaginé de plus agréable, de plus fin, de plus utile, de plus ſublime. Quoi que l'on voie quelquefois des perſonnes d'un temperament ſi heureux & avec des diſpoſitions naturelles ſi avantageuſes, qu'ils font ſans le ſecours de l'étude & des Sciences ce que les plus ſavans pourroient à peine imaginer ; il faut néanmoins avoüer que ces exemples ſont aſſez rares, & que ſi ces mêmes perſonnes qui ont de ſi beaux talens naturels, prenoient le ſoin de les cultiver par l'étude des belles Lettres, leur eſprit paroitroit tout autrement. L'art perfectionne la nature; l'eſprit de l'homme ſans le ſecours de l'éducatîon reſſemble à un diamant brut, ou à une terre en friche. Si l'on voit quelquefois des perſonnes qui n'ont point étudié, briller davantage, & faire paroître plus d'eſprit, que ceux qui ont paſſé toute leur vie dans les Bibliotheques, & qui ſe ſont chargé la mémoire de tout ce que les Anciens & les Modernes ont laiſſé de plus curieux dans leurs ouvrages ; c'eſt qu'ils ont effectivement l'eſprit meilleur ; & que les autres avec tout leur ſavoir ont de la peine à bien developper ce qu'ils ſavent : leur Science n'eſt qu'un amas confus de mille choſes mal digerées & entaſſées ſans ordre dans leur mémoire.

Les talens de l'eſprit comme les autres biens ſont des préſens de la nature, qui ne diſpenſe pas les thréſors également, les uns ſont

ſont partagez en ainez, les autres n'ont qu'un partage de cadets. Mais dans quelque rang que l'on ſe trouve, ſoit qu'on ait l'eſprit ſublime, ou qu'on ne l'ait que mediocre, il eſt bon de le cultiver par les Sciences; tout le ſecret conſiſte à choiſir le genre d'étude auquel on ſe ſent porté par ſon naturel. C'eſt ce que font les Eſpagnols, & la plûpart des autres peuples de l'Europe; chacun fait choix d'une Science particuliere à laquelle il s'attache uniquement pour s'y rendre parfait. Les François plus bruſques & plus impatiens effleurent toutes les Sciences, ſans en approfondir aucune; ils s'ennuient des mêmes objets; ce dégoût fait qu'ils quittent ce qu'ils ont commencé pour paſſer à quelque choſe de nouveau; ils font à peu près comme ceux qui commencent à joüer de quelque inſtrument, & qui n'apprennent qu'imparfaitement leurs pieces, parce qu'ils ſe degoûtent de joüer trop ſouvent la même choſe. L'impatience des François eſt un obſtacle qui les empêche de rien approfondir, & de pouſſer une Science juſqu'à ſa perfection. Mais après tout ce défaut ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément, & ſon utilité pour le commerce & la ſociété civile; parce que ceux qui ſavent un peu de tout, peuvent fournir à la converſation ſur quelque matiere qu'on les jette: au lieu que ceux qui ſont bornez à une ſeule Science, ne ſavent que dire, quand on traite des ſujets qui n'y ont nul rapport: ils reſſemblent en quelque façon à un excellent Joüeur d'inſtrument qui ne ſauroit qu'une piece; avec quelque perfection, & quelque délicateſſe qu'il la joüât, on s'ennuiroit bientôt d'entendre toûjours la même choſe. Il lui

arriveroit ce qui arriva à cet habile Joüeur de lut qui vivoit du temps d'Auguste : on ne vouloit plus l'écouter, parce qu'on l'avoit trop entendu, & que l'on avoit les oreilles rebatuës de ses pieces. Pour se consoler du caprice & du dégoût des hommes, il alloit joüer devant les statuës des Dieux.

La connoissance de l'Histoire est la Science qui convient le mieux aux personnes de qualité ; mais pour l'ordinaire, ils s'y prennent mal pour l'apprendre. Ils se contentent de se remplir la tête de faits extraordinaires, d'évenemens remarquables, de renversemens d'Etats : au lieu d'entrer dans le genie des Nations, afin de bien connoître leurs mœurs, & leur caractere, les ressorts de leur politique, & la source de ces grands évenemens qui frappent & qui étonnent le lecteur. Le but principal de l'Histoire est d'instruire & d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, ou l'horreur du vice par les exemples qu'on leur propose ; & c'est aussi la fin principale que chacun doit se proposer en étudiant l'Histoire. Par ce secours on connoit les belles actions que les grands hommes de l'antiquité ont pratiquées. Les Lacedemoniens avoient renoncé à toute autre étude pour s'appliquer uniquement à l'Histoire. Mais il ne suffit pas de se charger la memoire de la date des évenemens ; il faut appuier davantage sur les mœurs, pour se former sur ces grands modeles. De dix personnes qui liront Tite Live, Corneille Tacite, ou quelque autre Auteur, chacun y verra des choses differentes, selon le different esprit qui le guide. Les humeurs de chaque Nation, les Sectes diverses, les Loix, les

Coû-

Coûtumes que les Hiſtoriens nous peignent, peuvent ſervir à nous conduire dans nôtre état ; les changemens qui arrivent à la fortune des Grands, leurs malheurs, les calamitez publiques doivent nous apprendre à ſupporter avec courage nos diſgraces particulieres. Tant de noms celebres, tant de grandes actions enſevelies dans un oubli éternel nous font connoître la ridicule vanité de ceux qui ſongent à immortaliſer leur nom. Le travail & la peine qu'il faut eſſuier en apprenant l'Hiſtoire ſont aſſez paiez par les nouvelles découvertes que l'on fait chaque jour dans ce vaſte païs, & par tant d'évenemens divers qui ſurprennent l'eſprit, & qui l'occupent agréablement.

L'étude des autres Sciences fait peut-être moins de plaiſir, mais l'utilité qui en revient doit faire paſſer par deſſus toutes ſortes de dificultez. L'opinion que Louïs XI. avoit ſur les Sciences a été condamnée de tout le monde. Il vouloit que ſon fils ne ſût de Latin que ces trois ou quatre mots, *qui neſcit diſſimulare neſcit regnare*, celui qui ne ſait pas diſſimuler ne ſait pas regner. Quelques autres avant lui avoient eu la même penſée, & citent l'exemple de pluſieurs grands hommes qui ont été fort ignorans. L'Empereur Trajan qui a gouverné l'Empire Romain avec tant d'éclat ne ſavoit rien. Occupé dès l'enfance au métier des armes il ne pouvoit tourner ſon eſprit du côté des Sciences, & il n'avoit nul goût pour les belles Lettres. Agrippine mere de Neron, Princeſſe d'un eſprit excellent, & la plus grande politique qui fut jamais, reprenoit ſouvent ſon fils de l'attachement qu'il avoit

pour les Savans & pour les Philoſophes, & lui diſoit en ſe moquant de lui, qu'un Prince deſtiné pour gouverner l'Empire du monde n'avoit pas beſoin de tant de Philoſophie. Ceux qui conſpirerent contre Marc Antonin fonderent le pretexte de leur conjuration ſur ce que ce Prince donnoit à l'étude, & aux Sciences le temps qu'il devoit emploier à gouverner l'Etat, & à regler les affaires publiques. Quoi qu'il en ſoit de ces exemples, il eſt certain que l'autorité d'Agrippine, de Trajan, de Louïs XI. & d'autres encore n'eſt pas d'un aſſez grand poids pour faire que l'on banniſſe les Sciences d'un Etat bien policé. On pourroit citer une infinité d'exemples d'hommes célébres qui ont excellé dans les Sciences. Alexandre, Alcibiade, Ceſar, tout occupez qu'ils étoient de la guerre & de leurs conquêtes, ne laiſſoient pas d'avoir un amour tendre pour les belles Lettres. Les Hiſtoriens en parlant d'Hannibal ne nous le repreſentent d'ordinaire que comme un grand Capitaine, & un grand Politique, lequel joignant la ruſe à la Science de la guerre mit pluſieurs fois l'Empire Romain à deux doits de ſa perte. Cependant ce même Hannibal eut encore le temps de compoſer pluſieurs ouvrages, & entr'autres une Hiſtoire qu'il dédia aux Rhodiens.

Il faut en cela comme dans tout le reſte garder des meſures. Il n'eſt pas neceſſaire que les Princes & les perſonnes de qualité étudient comme des Doꝗeurs, & comme ceux qui n'ont point d'autre reſſource que les Sciences. Je ne ſerois nullement de l'opinion de Robert Roi de Naples qui diſoit ſouvent

qu'il

qu'il aimoit mieux ses livres que sa couronne, & qu'il prenoit moins de plaisir sur le throne que dans sa Bibliotheque. Ce sentiment convient plûtôt à un particulier, & à un homme privé qui ne doit répondre à personne de son loisir, qu'à un grand Prince tout devoué au bonheur de ses peuples, & qui vit moins pour soi que pour le public. Depuis que Cesar se vit le maître du monde, il se donna entier aux affaires, & crut qu'il devoit moins s'appliquer à l'étude des belles Lettres qu'il avoit toûjours fort cultivées pendant sa jeunesse; car l'Histoire nous apprend qu'étant jeune encore, il avoit composé des Poëmes & des Harangues fort éloquentes qui furent admirées dans le Barreau, desorte qu'il alloit de pair avec les plus fameux Poëtes de ce temps-là, & qu'il auroit pû effacer l'éloquence de Ciceron même, quoi-qu'on lui ait donné par excellence le titre d'Orateur Romain. Cesar écrivit sur plusieurs matieres des Auspices, de l'Astronomie & sur divers autres sujets. Comme les Romains passoient successivement par toutes les Charges de la Republique, ils étoient obligez de s'exercer en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Après avoir brillé dans le Barreau, on leur donnoit le gouvernement des armées & des Provinces; on les faisoit Augures, c'est-à-dire Chefs ou Interpretes des ceremonies de la Religion. Les choses ne sont pas tout-à-fait maintenant sur le même pied: un homme choisit son emploi & s'y fixe pour toute sa vie; il est rare de voir des gens de robe quitter le palais, pour aller commander des troupes; ni les gens de guerre quitter l'épée pour endosser

une robe de Juge. Ceux qui ſont appellez à l'état Eccleſiaſtique n'ont pas la liberté de le changer, pour embraſſer un autre parti; deſorte qu'il ſemble que l'on ait moins beſoin d'avoir des connoiſſances ſi étenduës que du temps des Romains, puiſque chacun peut ſe borner aux Sciences propres de ſon état, pour en faire ſon capital, & ſe contenter d'une legere teinture des autres Sciences, & des Arts liberaux, pour pouvoir en parler dans les converſations où l'on ſe trouve, & pour ne pas demeurer au filet par pure ignorance. C'eſt pourquoi je me contenterai d'en donner ici quelque idée, afin que les gens de qualité qui ne ſont pas obligez d'étudier comme des pédans, puiſſent en parler quand la converſation roulera ſur ces matieres. Il eſt honteux pour eux d'ignorer juſqu'au nom des Sciences, & de ne pas ſavoir diſtinguer les Arts liberaux d'avec les Arts méchaniques.

Entre les Arts liberaux que l'on compte juſqu'à ſept, la *Grammaire* tient le premier rang, parce qu'elle contient les élemens de chaque Science. Il ne faut pas s'effrayer d'abord de ce mot de *Grammaire* qui n'eſt autre choſe que l'art de parler & de s'énoncer. Ce terme vient d'un mot Grec, & ſignifie les caracteres de l'écriture, qui eſt une ſeconde maniere de communiquer ſes penſées, & plus durable que la parole. Ces caracteres peints ſur le papier nous aident à concevoir ce que les ſons, ou les mots ſignifient. C'eſt l'avantage que les hommes ont par deſſus les autres animaux, puis qu'ils peuvent ſe communiquer facilement leurs penſées par le moien de l'écriture, quelque éloignez qu'ils ſoient

les

les uns des autres, & c'eſt l'une des plus grandes preuves que l'on puiſſe apporter de leur Raiſon, & qu'ils ont une ame ſpirituelle. Mais comme ils ſont compoſez d'une ame & d'un corps, que l'ame n'agit au dehors que par le ſecours des organes & des ſens materiels, & qu'ils ne peuvent ſe communiquer leurs penſées immediatement, & d'une maniere purement ſpirituelle à la façon des Anges, ils ont eu beſoin de ſignes pour marquer ce qui ſe paſſe dans leur eſprit. Le commerce que les hommes ont enſemble ne s'entretient que par la communication reciproque de leurs penſées qui ſe fait aiſément par l'organe de la voix, par l'écriture, & par d'autres ſignes arbitraires que les hommes ont inventez pour faire ſavoir ce qu'ils penſent ou ce qu'ils deſirent. C'eſt une choſe merveilleuſe que les mots prononcez par l'organe de la voix, ou peints ſur le papier, tout materiels qu'ils ſont, reveillent en nous des idées de choſes purement ſpirituelles, & les communiquent à ceux auxquels nous parlons, & auxquels nous écrivons. Lorſque je prononce, par exemple, ou que j'écris, *je vous aime*, celui à qui ces paroles s'adreſſent, conçoit parfaitement ce que j'ai envie de lui faire entendre. On a été obligé d'inventer une infinité de mots, pour communiquer aux autres tout ce qui ſe paſſe dans nôtre eſprit, & principalement les choſes dont nous portons quelque jugement. Par exemple, en me promenant dans les Tuilleries, je me trouve charmé de la beauté d'un lieu ſi agréable, & je veux vous faire part de ma penſée. La maniere la plus aiſée, & la plus courte pour vous

la communiquer, c'eſt de vous dire, voilà un beau jardin. Ces mots prononcez reveillent en vous la même idée qui eſt en moi, & vous portent à faire le même jugement que j'ai fait; d'autant que les paroles repreſentent les choſes de la maniere dont on les conçoit. Mais il faut que ces paroles ſoient liées enſemble pour faire un ſens complet; car ſi je prononce ſéparement *jardin*, ſans y joindre le mot *beau*, je ne ferai naître dans l'eſprit de celui qui m'écoute que l'idée confuſe d'un jardin en general, ſans lui faire penſer à la beauté des Tuilleries en particulier. La *Grammaire* donne les préceptes pour lier enſemble les mots avec ordre & methode. Les Langues vulgaires s'apprennent par l'uſage; les Langues mortes comme le Grec, le Latin & les autres, s'apprennent par le ſecours des préceptes. La methode dont on ſe ſert dans les Colleges eſt d'une longueur & d'une difficulté infinie, on embarraſſe l'eſprit des enfans d'un grand nombre de préceptes inutiles, dont ils ne retirent aucun fruit; auſſi voit-on qu'après avoir langui pendant dix ans dans les Colleges, ils en ſortent ſans y avoir rien apris que quelques mots Latins, & quelques phraſes qui ne leur ſont pas d'un grand uſage. Rien ne fait mieux voir l'inconvenient des préjugez & du faux reſpect qu'on a pour les Anciens, que la methode qu'on obſerve dans les Colleges pour inſtruire la jeuneſſe: on eſt contraint d'avoüer que de fort habiles gens s'en mêlent, ils s'y conſacrent, ils s'y devoüent tout entiers, avec un eſprit de deſintereſſement, & un zele qu'on ne peut aſſez loüer; cependant on ne tire pas tout le fruit

que l'on devroit de leur application & de leur zele, parce qu'ils ne veulent rien changer à la methode de leurs ancêtres; c'est toûjours la même routine, un fatras de préceptes inutiles, embrouillez, fastidieux, sans art, sans ordre, & dont l'esprit des enfans est rebuté & étourdi. On perd je ne sai combien de temps à leur apprendre à faire des vers Latins, sans esperance que personne y reüssisse ; car le moien de faire des vers dans une Langue, sans savoir toutes les finesses, & toutes les délicatesses de cette Langue? Et quand même on reüssiroit à faire des vers Latins, de quelle utilité cela pourroit-il être dans le siecle où nous vivons? Ce qui faisoit honneur il y a cent ans est en quelque maniere honteux aujourd'hui; on attache une espece de ridicule aux faiseurs de vers; c'est un talent qui n'est bon que pour les pedans. Je sais bien qu'il est necessaire de prononcer les mots Latins selon la quantité, & d'observer les longues & les bréves; mais cet usage s'apprend bien plus aisément par la lecture des Poëtes que par tous les préceptes du monde. Nos Savans sont à peu près du même goût que les Lettrez parmi les Chinois; on leur a proposé des methodes plus courtes & plus faciles pour leur donner l'entrée aux Sciences, en les défaisant de ce prodigieux nombre de lettres dont leur alphabet est rempli, car on dit qu'ils en ont jusqu'à quatre-vingt mille; à peine toute la vie d'un homme peut-elle suffire pour apprendre à connoître tous ces differens caracteres, sans que ce travail immense soit suivi d'aucune utilité; cependant quand on insinue aux Lettrez de suivre la methode des Europeans, ils

s'y oppoſent, & diſent qu'il faut que les jeunes gens ſuivent les traces de leurs ancêtres. Voilà le raiſonnement que font les Savans des Colleges ; nos peres étoient ſages, nous n avons pas plus d'eſprit qu'ils en avoient, ils ſe ſont bien trouvez de leur methode, pourquoi la quitterions-nous pour introduire des methodes nouvelles ? On peut dire ſans être trop critique, que ce raiſonnement eſt détruit par l'experience, & par le peu de fruit que ce prodigieux nombre d'écoliers fait depuis ſi long-temps dans les claſſes. Tous les honnêtes gens ſe piquent aujourd'hui de faire apprendre le Latin à leurs enfans : je m'étonne que l'on ne ſe rebute du peu de fruit que l'on retire de tant de fatigues, & d'un temps ſi mal emploié. Pour moi je ſuis très-perſuadé par mon experience particuliere que rien n'eſt plus nuiſible à l'avancement de ceux qui apprennent le Latin que de commencer par la compoſition ; c'eſt auſſi la penſée du ſavant Monſieur le Fevre dans ſa Methode pour les humanitez : cependant c'eſt la routine ordinaire des Colleges ; dès la ſixiéme on fait des compoſitions Latines, & l'on donne le prix à celui qui compoſe avec plus d'élegance. Si l'on conſideroit cette methode avec un eſprit dégagé de tout préjugé, on la trouveroit extravagante ; Mais on ſuit les anciens ſans examiner s'ils ont raiſon. Ceux qui apprennent l'Hebreu, l'Arabe, l'Eſpagnol, ou quelque autre Langue morte, commencent-ils par la compoſition ? Pourquoi faire une regle nouvelle en faveur du Latin ? Eſt-il poſſible de bien arranger les mots d'une Langue ſans les entendre, & ſans en connoître la force ? Mais
bien

bien loin de ſonger à abreger le chemin, il ſemble que l'on ne cherche qu'à trainer les choſes en longueur. Deſorte qu'au bout de pluſieurs années paſſées avec beaucoup de peine, de degoût & d'ennui, on n'a nulle connoiſſance des Auteurs Grecs ou Latins : on ne ſait pas même étudier, quoi qu'on ait emploié tant de temps à apprendre les préceptes de ces deux Langues. L'objet de la *Grammaire* eſt d'arranger les paroles en obſervant toutes les regles d'une conſtruction exacte.

La *Rhetorique* ou l'Art Oratoire apprend à parler avec éloquence, à choiſir des termes propres & élegans, à bien placer les figures pour faire une impreſſion plus vive, & plus forte dans l'eſprit de ceux qui écoutent. Quoi que les Savans & la populace ſe ſervent des mêmes mots, cependant il y a une difference infinie dans leur langage; cette difference ne peut venir que de l'arrangement & du choix des expreſſions dont ils ſe ſervent pour faire ſentir ce qu'ils veulent dire. Pour l'ordinaire les gens de qualité même ſans le ſecours de l'étude, & ſans ſavoir les regles de la Rhetotique, parlent avec élegance & politeſſe ſur toutes ſortes de ſujets. Quand les mots propres leur manquent pour exprimer ce qu'ils veulent dire, ils ſe ſervent de figures & de tours, & l'on croiroit à les entendre, qu'ils ſont très-verſez dans les principes de la Rhetorique. Les Maîtres de l'art ont imaginé un certain nombre de figures dont on ſe ſert en donnant aux mots une ſignification étrangere & indirecte. L'idée que tout le monde a de la valeur d'Alexandre, ou de Ceſar; de la ſageſſe de Caton, de l'éloquen-

ce de Ciceron fait que pour exprimer un homme hardi & genereux, un homme ſage ou éloquent, on dit ſans façon, c'eſt un Alexandre, c'eſt un Ceſar, c'eſt un Caton, c'eſt un autre Ciceron. *La Métaphore* eſt une des figures qui entre le plus ſouvent dans le diſcours, c'eſt quand on ôte à un mot ſa ſignification naturelle, pour lui donner une ſignification figurée; c'eſt une image, ou une peinture qui nous repreſente les choſes ſous des couleurs étrangeres. On eſt ſouvent contraint d'avoir recours à cette figure; parce que les Langues ne ſont pas toûjours aſſez fecondes pour bien exprimer tout ce que l'imagination produit. C'eſt dans l'invention de ces expreſſions metaphoriques qu'un homme qui écrit poliment fait paroître ſon bon goût; mais il en doit uſer ſobrement, & quand les termes naturels lui manquent. Par exemple, pour exprimer que la vie humaine traine apèrs ſoi mille incommoditez, il dira élegamment, que *la vie eſt remplie d'épines*; ce terme nous rappelle l'idée de peines, de difficultez, de deſagrémens. Pour peindre un homme artificieux, diſſimulé, fourbe, on dira, *c'eſt un homme maſqué*; car de même que le maſque ſert à couvrir le viſage, & empêche qu'on ne puiſſe reconnoître celui qui le porte; ainſi les fineſſes, les déguiſemens, ſervent à couvrir un fourbe, & le font quelquefois paſſer pour un honnête homme dans l'eſprit de ceux qui n'ont point d'intérêt, ou qui ne prennent pas la peine de l'approfondir. Il ſemble que les figures ſoient plus propres aux pieces d'Eloquence & travaillées ſelon les preceptes de la Rhetorique, cependant on s'en ſert par tout dans

dans le discours ordinaire, dans les Lettres familieres, dans les conversations, sans songer que ce soient des figures. Ceux qui ne les connoissent pas s'en servent comme les autres; il semble que la nature les leur inspire. Il n'est personne qui n'emploie à tout propos *l'Hyperbole*. Cette figure est une image qui represente les choses plus grandes, ou plus petites qu'elles ne sont dans leur naturel. Si l'on n'en fait pas la definition, au moins on en connoit parfaitement l'usage. Par exemple, pour peindre un homme dont la taille est au-dessus de l'ordinaire, on dit *c'est un geant*; au contraire pour en peindre un autre dont la taille est au dessous de la mediocre, on dit, *c'est un pygmée*. Pour exprimer la vitesse d'un homme qui marche avec beaucoup de legereté, on dira, *il va plus vîte que le vent*. Pour exprimer la lenteur d'un autre qui marche pesamment, on dira qu'*il marche aussi lentement qu'une tortuë*, Il n'est pas vrai qu'un homme aille plus vîte que le vent & il n'est pas vraisemblable qu'il marche plus lentement qu'une tortuë; mais on ne cherche pas une exacte verité dans les figures. *L'Ironie* est une figure dont tout le monde se sert dans le commerce du monde, & qui fait un bel effet dans les pieces d'Eloquence; cette figure blesse un peu la sincerité, & on l'emploie pour déguiser ses veritables sentimens. Par exemple, pour faire mieux sentir le ridicule d'un homme qui vient de dire une sotise, on se recrie, *cela est le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré*. Un homme qui ne s'apperçoit pas de l'impertinence qui lui est échappée, croit qu'on lui parle sincere-

ment, il avale cette loüange empoisonnée, comme du Nectar : mais ceux qui s'apperçoivent de *l'Ironie*, ne peuvent s'empêcher de lui rire au nez. Il faut être bien bête, ou avoir un grand fonds d'orgueil, pour croire que des gens nous flattent, quand ils se moquent de nous. On ne peut être trop en garde contre ces louanges de contrebande, & contre ces personnes qui emploient si finement l'Ironie; un sourire qui leur échappe, le ton de la voix, leurs clins d'yeux les trahiroient, pour peu que l'on y apportât d'attention. Il est absolument necessaire de se servir de figures soit dans les pieces d'Eloquence, soit dans le langage ordinaire, pour peindre parfaitement les objets, & pour en imprimer une juste idée dans l'esprit de ceux qui écoutent parce que les paroles sont les images des pensées, elles doivent être proportionnées à la nature du sujet que l'on traite. Si l'on parle d'un homme qui n'a qu'une fortune mediocre, on dit communément *cet homme a du bien*; mais il faut emploier d'autres expressions pour peindre ces personnes heureuses, qui vivent dans l'abondance, & dans la splendeur. On dira avec cet Auteur si habile à peindre les mœurs, *le Ciel s'ouvre en leur faveur, les biens, les honneurs fondent sur eux, ils nagent dans la prosperité.* Ne diroit-on pas qu'on les voit nager dans les richesses comme ceux qui nagent en pleine eau? C'est une expression familiere, & triviale de dire qu'un homme qui se mêle de faire des vers passe pour Poëte, & qu'il est regardé sur ce pied-là dans le monde; mais il est bien plus élegant de dire d'une maniere figurée avec ce celebre Satyrique, *dès que l'im-*

pression

pression fait éclore un Poëte. Cette image eſt vive & remuë l'imagination; il ſemble que l'on voit naître ce Poëte, comme un pouſſin ſort de ſa coquille. On ne réüſſit point dans ces expreſſions figurées ſans avoir un genie heureux, beaucoup de feu & de vivacité. Quand on parle de ſang froid, il n'eſt pas neceſſaire, & même il ſeroit ridicule d'emploier de grandes figures; mais elles ſont neceſſaires pour ſoutenir, & pour animer le diſcours, quand on parle d'une maniere paſſionnée. Il ſemble que ce ne ſoit plus le même homme lorſqu'il agit de ſens raſſis, ou que le feu de la paſſion le tranſporte, il ne voit plus les choſes par les mêmes yeux, ni ſous les mêmes attitudes, ſi l'on peut s'exprimer de la ſorte. Ce qui eſt étonnant, c'eſt de voir un homme paſſer tout à coup d'un état tranquile à une agitation inconcevable; les paſſions font ſur ſon cœur & ſur ſon eſprit, le même effet que les vents font ſur la mer; ils la ſoulevent, ils la bouleverſent, ſans que rien puiſſe s'oppoſer à leur furie. Ce ſoulevement & cette agitation de la mer eſt une image aſſez naturelle d'un homme tranſporté de quelque paſſion, & qui tâche d'inſpirer ſes ſentimens à ceux qui l'écoutent; car s'il n'eſt bien penetré lui-même de ce qu'il dit, toutes ſes exclamations, toutes les contorſions de ſon corps, au lieu d'échauffer, ne feront que morfondre l'auditeur; ſi vous voulez que je pleure, il faut que je remarque dans vôtre diſcours les ſignes d'une douleur ſincere. Voilà ce qui fait que l'on écoute avec tant de froideur ces fades & inſipides Orateurs qui font tant de bruit, & qui ſe donnent de ſi grands

grands mouvemens dans les discours qu'ils font en public. Ce n'est en effet que du bruit que l'on écoute ; il semble qu'ils veuillent faire entrer à force de bras la contrition dans l'ame du pecheur. Un Auteur Espagnol a dit que laLangue Françoise n'est bonne que pour parler de bagatelles ; peut-être n'en connoissoit-il pas assez toute la richesse, & toute la beauté. Ceux qui se plaignent de la sécheresse & de la sterilité de nôtre Langue, devroient peut-être plûtôt se plaindre de la sécheresse & de la sterilité de leur genie. Nous pouvons dire sans nous flatter, que nos Poëtes & nos Orateurs ont égalé par la sublimité de leurs pensées, par la noblesse & la hardiesse de leurs expressions les plus grands hommes de l'antiquité. Il me seroit aisé de le justifier en faisant le parallele des uns & des autres ; mais ce n'est pas le lieu d'approfondir cette matiere dans un essai où je me borne à donner quelque legere idée de l'Art Oratoire dont le but principal est de prouver des veritez paradoxes, & dont tout le monde ne convient pas. Elles sont differentes des veritez Mathematiques qui sont tellement enchainées les unes dans les autres, que l'on est forcé malgré soi d'y souscrire, après avoir accordé quelques principes clairs & infaillibles dont on fait voir la liaison & la consequence avec la verité que l'on demontre. Mais dans l'Art Oratoire, on agit par conjectures ; il est necessaire d'emploier toute la force de l'Eloquence pour enlever le suffrage de l'auditeur. L'Eloquence Chinoise est toute differente de celle qui est en usage dans l'Europe. Les Orateurs à la Chine exposent simplement le

fait

fait qu'ils appuient de ſolides raiſons, ſans y emploier le ſecours des figures, afin qu'ils ne paroiſſent pas avoir deſſein de tromper, ou d'éblouïr leurs Juges. On ſe ſert maintenant de toute la pompe & de toute la force de l'Eloquence pour émouvoir, ou pour perſuader l'auditeur. Ceux qui traitent de l'Eloquence, & qui ont voulu en donner des regles, pour le faire avec methode diviſent leur matiere en trois parties, l'*invention*, la *diſpoſition*, l'*élocution*; car la *memoire*, & la *prononciation* regardent plûtôt l'Orateur même que l'Art Oratoire. Le genie ou l'adreſſe de l'Orateur paroît principalement dans l'invention de ſon ſujet & des preuves qui l'établiſſent, & ſuppoſe qu'il ait une grande connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Fable, des Loix, de la nature, des coûtumes, des mœurs, des inclinations, du temperament, des paſſions des hommes, du caractere & de la portée de ceux à qui il parle, pour entrer dans leurs ſentimens, & pour proportionner ſon diſcours à la capacité de ceux qui l'écoutent. On parle devant des gens de campagne d'un ſtile tout different de celui dont on ſe ſert à la ville, & devant des Courtiſans d'une autre maniere que devant des Bourgeois. Le même diſcours qui frappe & qui perſuade un Docteur, lequel voit la liaiſon & l'enchainement des preuves, paroîtra incomprehenſible à des gens d'une érudition moins profonde; ce ſera pour eux de l'Hebreu, ou de l'Arabe. Quand on s'eſt fixé à un ſujet, & que l'on a trouvé les preuves principales qui l'appuient, on arrange, & l'on diſpoſe ſes materiaux à peu près comme l'on met en œuvre

la

la chaux, le ſable, le ciment, le bois, la pierre, le fer pour en faire un tout d'une architecture reguliere. Ainſi un diſcours oratoire eſt un aſſemblage de paroles choiſies, de figures bien tournées & bien maniées, de ſentences bien miſes en œuvre. L'élocution eſt l'un des plus grands ornemens de l'Eloquence, quelque belle que ſoit une penſée, elle ne paroît que mediocre, ſi elle eſt mal exprimée. Une belle perſonne ne laiſſe pas d'être belle quoi qu'elle ne ſoit vétuë que de haillons; mais ſi l'on ajoûte l'ajuſtement & la beauté des habits à ſa beauté naturelle, elle paroît avec bien plus d'éclat, & elle fait beaucoup plus d'impreſſion. Par exemple, pour repreſenter le caractere & les remords d'un Tyran qui a toûjours devant les yeux l'image de ſes cruautez, & qui eſt troublé inceſſamment par le ſouvenir de ſes crimes, on diroit également, *tu ſeras toûjours malheureux, tu traineras ta douleur par tout, tu ne te déroberas jamais à ta conſcience; au milieu de la bonne chere tu ne boiras point de vin qu'il ne repreſente le ſang des innocens que ta cruauté a repandu.* C'eſt une erreur groſſiere de dire que l'on parle toûjours bien pourvu que l'on ſe faſſe entendre; il eſt certain que le choix des mots donne un grand luſtre à la penſée. Pour peu qu'on y faſſe attention il ſera aiſé de remarquer que les Orateurs anciens, & les modernes doivent à la beauté de leur langage, une grande partie de leur réputation. Sans remonter juſqu'aux ſiecles les plus reculez, ſans qu'il ſoit beſoin que j'aille chercher des exemples juſque dans Athenes, juſque dans Rome, il me ſeroit aiſé de faire voir que

ceux

ceux de nos Orateurs qui ont merité plus d'applaudiſſemens, ce ſont auſſi ceux qui ont eu plus de ſoin de la beauté de l'élocution, & qui parlent avec plus de juſteſſe, plus de délicateſſe, & plus de force. Quel plaiſir d'entendre celui qui nous a donné de ſi beaux Panegyriques, dire en apoſtrophant les perſonnes mondaines qui ne ſongent à Dieu & à la retraite que quand le monde les abandonne, qu'elles ne ſont plus en état de lui plaire, & qu'elles ſe voient à deux doits du tombeau: *O vous qui ne regardez le Ciel, qu'après que le monde a ceſſé de vous regarder, & qui ne donnez au ſoin de vôtre ſalut que ces vieux jours qui malgré vous ne ſont plus propres à la vanité: femmes mondaines qui dans une retraite de bienſeance, couvrant les reſtes de vos paſſions d'un voile de devotion exterieure, ne mettez entre vos péchez & vôtre mort, que l'intervalle de quelques ſoupirs.* Quelles images, quelles expreſſions, quelle élocution! Les choſes les plus communes & les plus triviales deviennent riches & pompeuſes entre les mains d'un habile Orateur. Celui que j'ai déja cité fait la deſcription d'un hôpital en des termes qui relevent infiniment ſa matiere: *Près des murs de cette ville Roiale*, dit-il, *s'éleve un vaſte & ſuperbe édifice que l'autorité des Magiſtrats & les aumônes des citoyens entretiennent depuis trente ans, & que Dieu par des moiens que la prudence humaine ne prevoit pas, & que ſa Providence a marquez, ſoutiendra dans la ſuite des temps, malgré les relâchemens du ſiecle, & le refroidiſſement de la pieté. C'eſt là que la faim eſt raſſaſiée, que la nudité eſt revétuë, que l'infirmité eſt guerie, que l'affliction eſt conſolée, que l'igno-*

l'ignorance est instruite, & que chaque espece de misere de l'ame ou du corps trouve une espece de misericorde qui la soulage. Les chardons deviennent des roses, l'argile & la boüe se changent en perles précieuses & en diamans par le genie & par l'adresse d'un excellent ouvrier qui sait bien mettre en œuvre ses matieres. Les Maîtres de l'art distinguent pour l'ordinaire cinq sortes de style, le clair, le laconique plein de pointes & de sentences, le probable, le pompaux, le poli, ou l'agréable. Le stile Asiatique est étendu & diffus, le laconique est trop court & trop serré, celui qui tient le milieu entre ces deux extrémitez me paroît le plus propre pour l'Eloquence. Tout le secret de l'Art Oratoire consiste à bien choisir ses mots, à les bien assortir, à les embellir par les ornemens qu'on leur donne, en se proportionnant toûjours à sa matiere. Les grands sujets doivent être traitez avec pompe & gravité, les petits avec délicatesse & subtilité, les mediocres avec moderation. L'experience fait assez connoître que le même discours étant prononcé fait plus d'effet & plus d'impression que quand on le lit sur le papier; l'action de l'Orateur remuë l'ame plus vivement, que ne fait une simple lecture. Il ne faut pas oublier de dire que les Maîtres de l'Art Oratoire le distinguent en trois genres, le *démonstratif*; c'est celui dont on se sert pour les panegyriques, ou les invectives, pour loüer ou pour blâmer les personnes ou leurs actions. Le *genre déliberatif* a pour objet de persuader, ou de dissuader. On s'en sert dans les Republiques, dans les Assemblées, dans les Conseils; ce gen-

genre demande moins d'artifices, moins de ſubtilitez, & plus de raiſons ſolides ; les hommes n'aiment pas qu'on leur impoſe, parce qu'ils veulent donner leur avis avec toute liberté. Comme les déliberations ne roulent que ſur l'utile, ou ſur ce qui peut cauſer quelque préjudice, les raiſons d'interêt & les exemples ſont d'un grand poids pour entrainer les ſuffrages. Le *genre judiciaire* a pour objet l'accuſation, ou la défenſe des coupables: on examine d'abord par des conjectures, ſi le fait eſt comme on le ſuppoſe; après cet examen on decide ſur la nature du fait, & enfin on fait voir s'il eſt legitime, ou illegitime. Tout diſcours oratoire pour être fait ſelon les regles de l'art doit comprendre cinq parties; l'exorde, la narration, la confirmation, la refutation, la peroraiſon, c'eſt-à-dire la concluſion de la piece. L'exorde ouvre le diſcours, c'eſt une preparation pour s'inſinuer dans l'eſprit de l'auditeur, & pour le diſpoſer à une attention favorable. La narration expoſe fidellement le fait dont il s'agit; elle doit être ſuccincte, preciſe, vraiſemblable, en termes propres & naturels. La confirmation appuïe par des preuves les veritez que l'on veut établir, & dont on tâche de perſuader l'auditeur. La réfutation detruit les raiſons qui les combattent, & que l'adverſaire pourroit objecter. Enfin la peroraiſon ferme le diſcours, & ramaſſe en peu de mots tout ce qu'on a dit de plus fort, & de plus touchant, pour entrainer le conſentement des auditeurs. Il ne faut point s'allarmer, ni s'étourdir de ces grands mots, comme s'ils renfermoient de grands myſteres. Les perſonnes

nes qui n'ont jamais entendu parler des regles de l'art, pratiquent toutes ces choſes dans leurs affaires particulieres, quand ils veulent prouver quelque fait, ou ſe juſtifier de quelque accuſation : ſans le ſecours des préceptes de la Rhetorique, ils expoſent le ſujet de leurs diſcours, ils font valoir leurs preuves, ils en tirent les conſequences, & n'oublient rien de tout ce qui eſt capable de perſuader. On met en pratique ces mêmes préceptes, naturellement, & ſans s'en apercevoir dans les Lettres familieres que l'on s'écrit, où il s'agit de quelque affaire, & où l'on veut prouver quelque choſe que l'on prend à cœur ; ce ne ſont pas toûjours ceux qui ont le plus étudié les regles de l'art, qui y reüſſiſſent le mieux. Les femmes ſur tout ont mille adreſſes pour perſuader ce qu'elles entreprennent, elles ſont ſouples, inſinuantes, flateuſes, & mettent en uſage ſans les connoître, tous les rafinemens de la Rhetorique la plus étudiée. L'Art Oratoire a plus de vogue dans les Republiques, où toutes les affaires importantes ſe mettent en deliberation, que dans un Etat Monarchique, où tout ſe regle par le pouvoir arbitraire, & par la ſeule autorité du Souverain. Les Republiques d'Athenes & de Rome ont produit un grand nombre d'Orateurs celebres : il faut que le climat ou le genie particulier de ces Nations y ait contribué plus que tout le reſte ; peut-être auſſi que les grandes récompenſes que l'on donnoit à ceux qui excelloient, les engageoient à faire des efforts extraordinaires ; car l'Eloquence élevoit les hommes juſques aux plus grandes charges, & aux plus grands honneurs
de

de la Republique. Nous n'avons point vu que les Republiques de Venise, ni de Hollande, quoi qu'on y parle & qu'on y agisse avec une entiere liberté, aient produit des Orateurs qui puissent entrer en parallele avec ceux d'Athenes, ou de Rome. L'Histoire nous apprend que Periclès avoit plus de pouvoir, & plus d'autorité dans Athenes, par son éloquence, que Pisistrate, par sa dignité, quoi qu'il eût usurpé la tyrannie, & qu'il se fût rendu maître des affaires & de la Republique. Demosthene balançoit par son éloquence, & par la force de ses raisonnemens le grand credit de Philippe de Macedoine, pour lequel il avoit une aversion invincible, craignant toûjours qu'il n'asservît la Republique d'Athenes. Comme Demosthene avoit été l'ornement de la Grece, Ciceron le fut aussi de Rome par son éloquence qui le mit en parallele avec les plus grands hommes de l'Empire Romain, & qui l'éleva enfin jusqu'au Consulat. Il n'avoit épargné ni tems, ni soins pour se rendre parfait dans l'Art Oratoire; il alla jusqu'en Grece, & jusque dans l'Asie, pour étudier sous les plus fameux Orateurs de ce temps-là, Xénoclès, Denis, Menippe. A Rhodes il fut disciple d'Apollonius grand maître en l'Art Oratoire, lequel aiant entendu une harangue de son disciple, ne put s'empêcher de dire avec une admiration mêlée de douleur, que la Grece aiant été vaincuë par les armes des Romains, alloit perdre encore par l'éloquence de Ciceron, le seul avantage qui lui restoit sur ses ennemis. Peut-être que si l'on donnoit maintenant les mêmes recompenses aux Orateurs que l'on donnoit dans Rome,

& dans Athenes; si l'on esperoit de s'élever par l'éloquence aux premieres charges de l'Etat, ou de faire quelque grande fortune, peut-être verrions-nous de nôtre tems des Orateurs qui ne cederoient point à ces grands hommes que nous sommes contraints d'admirer, & de regarder comme des oracles. Mais les peines qu'il faut se donner pour se perfectionner dans l'Eloquence, sont trop mal recompensées, à peine peut-on gagner de quoi vivre honorablement dans un métier si laborieux. Les hommes ont maintenant le même genie, le même feu, les mêmes talens, les mêmes dispositions pour l'Eloquence, qu'ils avoient en ce temps-là, mais ils ne sont pas soutenus par les mêmes esperances. Les anciens pour representer sous un hieroglyphe, le pouvoir & la force de l'Eloquence, ne donnoient ni bras ni mains aux statuës de Mercure, parce qu'il étoit le Dieu de la parole, & que sans y emploier d'autres secours il n'y avoit rien d'impossible à son Eloquence. Les grandes victoires qu'Alexandre & Cesar ont remportées, n'étoient pas moins des effets de leur éloquence que de leur valeur, & de leur bonne conduite. Avant la bataille ils animoient leurs soldats au combat par des discours si pathetiques, qu'ils ne pouvoient contenir l'ardeur que ces grands Generaux leur avoient inspirée. Aristophane qui n'étoit pas un grand *loüangeur* comparoit l'éloquence de Demosthene au foudre à qui rien ne peut resister. Homere comparoit celle d'Ulysse à un torrent qui entraine tout. Il semble que ce grand talent soit moins necessaire aux personnes privées qu'à

qu'à ceux qui president aux affaires, & qui exercent de certains emplois dans la Republique.

La *Logique*, ou l'Art de raisonner est d'une plus grande étendue, & d'une plus grande utilité ; car il est très-important de raisonner juste sur toutes sortes de sujets, de discerner le vrai d'avec le faux, de bien connoître la liaison qui est entre les principes & les consequences que l'on en tire, afin de ne pas prendre le douteux, l'équivoque, le vraisemblable pour le vrai. La Dialectique perfectionne en nous ce que la nature n'a qu'ébauché ; car quoi qu'elle nous ait fait raisonnables, nôtre Raison est incertaine, & mal assurée ; elle chancelle & s'égare à chaque pas, si elle n'est éclairée & soutenue par les preceptes de la Dialectique. L'experience journaliere prouve assez ce que je dis. Ceux qui n'ont nulle teinture de ces preceptes, marchent comme à tâtons, & ils ont toutes les peines du monde à se précautionner contre la fausseté des sophismes dont on les éblouït. La Logique naturelle peut nous être en cela de quelque secours ; mais on ne peut nier que l'art & les préceptes ne servent de lumiere, & de guides à la Raison pour la conduire plus directement & plus exactement à la connoissance de la Verité. Il est certain que tous les hommes sont naturellement Logiciens. Il n'y en a point d'assez grossier, ni d'assez stupide pour ne pouvoir faire quelque raisonnement sur des matieres proportionnées à ses connoissances : mais il n'est pas moins certain que l'art & la méthode perfectionne beaucoup cette Logique naturelle, & qu'elle régle les operations de l'Entendement. Les maîtres de

cette Science en distinguent trois principales. Par la premiere, l'ame considere un objet d'une simple vûë, sans lui attribuer aucune qualité bonne ou mauvaise. Par exemple, en entendant prononcer le mot de rocher, l'ame se forme une idée de la chose, sans determiner que ce rocher soit fort élevé, qu'il soit situé sur le bord de la mer ou ailleurs. De même en entendant prononcer le mot d'homme, elle conçoit l'idée d'un homme en general sans specifier s'il est habile, ou ignorant, si c'est un homme de bien, ou un mechant homme, & sans appliquer cette idée generale à aucun individu en particulier, à Pierre, ou à Jaques. Cette idée, ce regard, cette simple vuë, cette premiere notion, cette premiere apprehension detachée de tout raisonnement d'affirmation & de negation, & qui demeure comme suspendue, c'est ce que les Philosophes nomment la premiere operation de notre Entendement. La seconde avance, pour ainsi dire, d'un pas ou d'un degré; car elle ne se borne pas simplement à la premiere perception, ou à la premiere notion de l'objet, mais après y avoir reflechi, elle forme un jugement déterminé, en attribuant à cet objet quelque qualité qui lui convienne, ou lui ôtant celles qui ne lui conviennent pas. Par exemple, après avoir consideré une boule, l'Entendement juge qu'elle est ronde, & non pas quarrée, ni platte : après avoir consideré une maison, il juge qu'elle est belle & reguliere, si elle est faite selon les regles de l'Art ; ou qu'elle est mal faite, si l'on n'y a pas observé les préceptes de l'Architecture. Lors que l'ame a envisagé son objet

objet par une ſimple vuë, lors qu'elle en a porté un jugement determiné, elle n'en demeure pas là, mais par le ſecours de ces deux opérations elle forme un raiſonnement parfait, & tire une conſéquence. Ce raiſonnement eſt la troiſiéme operation de l'ame bien plus parfaite que les deux premieres. Par exemple, aiant enviſagé une maiſon, aiant jugé qu'elle eſt faite ſelon toutes les regles de l'Art, on conclut par une conſéquence legitime que l'on s'y peut loger commodément. Le plus parfait des raiſonnemens eſt le demonſtratif, qui produit la connoiſſance de la Verité, par des cauſes naturelles, certaines, évidentes, immediates. Il y a deux ſortes de demonſtrations; la premiere fait connoître les effets par leurs cauſes naturelles, neceſſaires & immediates. Si le Soleil eſt levé ſur notre horiſon, on peut conclure par une conſequence neceſſaire, donc il fait jour; parce que le Soleil eſt le pere du jour & de la lumiere.

La ſeconde eſpece de demonſtration fait connoître les cauſes par les effets. Quand on apperçoit de la fumée on peut conclure ſurement & ſans craindre de ſe tromper qu'il y a du feu, puiſque le feu eſt la cauſe naturelle de la fumée. La Logique ſert non ſeulement à ſe bien conduire ſoi-même, elle ſert auſſi à conduire les autres en leur faiſant connoître la verité. Quand je dis la Logique, je parle de la naturelle, comme de celle qui s'apprend par les préceptes; car nous voyons des gens qui par le ſeul ſecours de leur bon ſens naturel, ſans avoir jamais appris aucune régle jugent & raiſonnent de tout avec autant de juſteſſe, autant de délicateſſe & de ſolidité

que ceux qui font profession d'apprendre ces regles aux autres. Mais les préceptes nous rendent plus sûrs, & plus inébranlables. L'esprit de l'homme est borné, & il ne peut concevoir bien nettement les choses composées qu'en les considerant par parties & les unes après les autres. Nous n'avons pas de peine à concevoir distinctement les premiers nombres, dix, vingt, cent, mille: mais nous n'avons que des idées confuses, quand la somme va jusqu'aux millions de millions, & aux milliars. De même pour bien juger des parties du corps humain, il ne faut pas les considerer toutes en general & confusement, il faut les diviser & les separer; examiner les proprietez des yeux, avant que de parler du nez, de la bouche, & des autres. Cette méthode est fort utile pour nous empêcher de faire de faux jugemens; parce qu'elle ôte la confusion qui s'engendre dans l'esprit par la multiplicité des objets. L'une des principales causes de nos erreurs, ce sont les préjugez auxquels nous-nous sommes accoûtumez dès nos premieres années, & dont nous avons toutes les peines du monde à revenir. Les objets exterieurs causent divers sentimens dans l'ame des enfans, par les impressions qu'ils font sur leurs organes; & comme leur Raison n'est pas encore assez développée pour connoître la veritable cause de ces effets, ils se laissent seduire par l'apparence; & ces premiers préjugez sont la source des faux raisonnemens qu'ils font dans la suite de leur vie. Ils se sont apperçus que toutes les fois qu'ils approchoient du feu, ils sentoient de la chaleur, ce sentiment leur a donné occasion

de

de croire qu'il y avoit dans le feu quelque chose à peu près de semblable à ce qu'ils sentoient, & que la chaleur est effectivement dans le feu. Il faut être perpetuellement en garde contre les préjugez de l'enfance, pour s'empêcher de faire de faux raisonnemens. Ceux qui jugent avant que de bien examiner les choses, croient que la douleur qu'ils sentent en approchant trop près du feu, est dans la partie qui se brûle dans le pied ou dans la main; cependant ce sentiment de douleur n'est que dans l'esprit; mais il y est causé à l'occasion de l'impression que le feu a faite sur les parties exterieures de son corps. C'est effectivement le pied, ou la main qui se brûle, mais c'est l'ame qui sent la douleur; puisque le pied ni la main ne sont point capables de sentiment. Ce raisonnement paroîtra plausible à quiconque pourra se defaire des préjugez de l'enfance. Cela est si vrai que si le mouvement des parties exterieures n'est pas communiqué au cerveau, l'on ne sent aucune douleur, comme on le voit par l'exemple de ceux qui sont tombez en létargie, on leur enfonce le fer, on les brûle, mais ils ne sentent rien. On le voit encore plus clairement par l'exemple de ceux à qui l'on a coupé quelque membre, le pied, ou la main, ils avouent eux-mêmes qu'ils sentent encore quelquefois la même douleur qu'ils sentoient avant que leur main fût coupée. C'est une preuve évidente que ce sentiment est dans l'ame, & non pas dans la main, ou dans les autres parties exterieures. Une autre cause de nos erreurs est le mauvais usage que nous faisons des termes dont nous nous servons

pour exprimer nos pensées. Nous disons, par exemple, que l'œil voit, & que l'oreille entend. Ces expressions sont fort équivoques, & l'on court risque de se tromper lourdement, si on les prend comme le peuple. Il est certain que ce n'est point l'œil qui voit; puisqu'il n'est simplement que l'organe de la vuë: ce n'est point l'oreille qui entend; elle est frappée par les sons, mais elle n'en a aucune perception C'est donc l'ame, & non pas le corps qui voit & qui entend: mais on s'est tellement accoûtumé dès l'enfance à croire que l'œil voit, que l'oreille entend, que la langue juge des saveurs, & le nez des odeurs, que l'on est tout étonné d'entendre les Philosophes tenir un autre langage, & l'on a bien de la peine à s'empêcher de les regarder comme des extravagans. Quand les Philosophes modernes nient, par exemple, que le feu soit chaud, ou qu'une pierre soit pesante, on ne croit pas qu'ils parlent serieusement. Le meilleur remede pour éviter l'embarras, & pour se garantir de toute erreur, & de toute surprise, c'est de definir les noms, & de les expliquer dans le sens auquel on les entend. Que veulent-ils dire par les mots de *chaud*, ou de *pesant*? Selon le sentiment des nouveaux Philosophes qui raisonnent sur les principes de Descartes, ce qui est chaud n'a pas en soi une qualité semblable à ce que nous imaginons quand nous sentons de la chaleur: de même ce qui est pesant n'a pas en soi un principe interieur qui le fait aller en bas, sans être poussé, ou entrainé par quelque autre corps. Ainsi quand ils disent que le feu est chaud, ils veulent dire seulement, qu'il est pro-

propre à exciter en nous un ſentiment de chaleur par l'impreſſion qu'il fait ſur les parties de notre corps ſans qu'il ait rien en ſoi de ſemblable à ce que nous ſentons, quand nous ſommes auprès du feu. Ceux qui ont d'autres penſées, ne croient autrement que parce qu'ils n'ont pas bien examiné la choſe, & qu'ils ſe ſont laiſſé ſeduire par les préjugez de l'enfance. Ils croient qu'une pierre eſt peſante par un principe interieur qui la porte vers le centre de la terre; parce qu'ils n'ont pas fait réflexion, & qu'ils ne ſe ſont point imaginé qu'elle eſt pouſſée en bas par d'autres corps. Les erreurs des hommes viennent de ce qu'ils raiſonnent ſur de faux principes, & qu'ils prennent des choſes douteuſes & incertaines, pour des choſes très-aſſurées & très-claires, comme on le voit dans l'exemple du feu. Perſonne ne doute qu'il ne ſoit chaud, mais avant que de l'affirmer, il eſt neceſſaire de definir en quoi conſiſte la chaleur Il eſt encore très-important lorsque l'on veut examiner une propoſition dont la verité n'eſt pas évidente, de trouver une propoſition plus connuë & plus ſenſible qui ſerve à expliquer & à éclaircir la premiere. Mais ſur toutes choſes il faut bien examiner la force des termes, dont on s'eſt ſervi pour exprimer la propoſition. Il ne faut pas prendre dans un ſens general un terme à qui l'on a donné une ſignification particuliere ; car on s'expoſeroit ſouvent par là à faire de faux raiſonnemens. Par exemple dans cette propoſition, le Roi a promis des gouvernemens aux Officiers de ſon armée ; Antoine eſt Officier de ſon armée ; donc il lui a promis un gouvernement : la conſequence

ne vaut rien : il faudroit pour la rendre legitime que la premiere proposition fût generale, & conçue en ces termes : le Roi a promis des gouvernemens à tous les Officiers de son armée ; car alors Antoine y seroit compris comme les autres. Mais comme le Roi n'a promis des gouvernemens qu'à quelques Officiers privilegiez qui s'aquitteroient de leur devoir, & qui les meriteroient par leurs services, on ne peut conclure affirmativement qu'Antoine sera de ce nombre.

Une faute assez ordinaire dans les raisonnemens est de supposer pour vrai ce qui est en question ; cependant les preuves que l'on apporte pour appuier quelque chose doivent être plus claires & plus connuës que ce que l'on veut prouver. Il ne faut pas non plus tirer ses preuves d'un principe different de ce qui est en question : Car tous les raisonnemens que l'on fait de la sorte, ne font que battre la campagne, & ne vont point au but : on n'en est pas plus avancé, après avoir raisonné long-temps. L'Auteur *de l'Art de penser* a sagement remarqué que la sotte vanité fait souvent tomber les hommes dans des sophismes, & de faux raisonnemens. Ils ont honte de reconnoître leur ignorance, & ils inventent des causes imaginaires pour resoudre les difficultez qu'on leur propose. Ils ont recours à des termes generaux de vertu, de faculté, de qualitez occultes, quand ils voient des effets dont le principe leur est inconnu. Tout le monde sait par experience que le fer s'approche de l'aiman, que l'opium fait dormir, & que le sené purge. Les Philosophes qui sont trop vains pour avouer de bonne foi leur ignorance, se tirent d'af-

d'affaire le mieux qu'ils peuvent en disant qu'il y a dans l'aiman une qualité attractive, dans l'opium une vertu soporifique, dans le sené une faculté purgative. Voilà des termes specieux qui ne portent aucune lumiere dans l'esprit; car ce n'est rien dire sinon que l'aiman attire le fer, que l'opium fait dormir, que le sené purge, mais ce n'est nullement rendre raison de tous ces effets. Ceux qui se payent de mots ne vont pas plus loin, ils se contentent comme s'ils avoient trouvé la verité, & ils se croient savans à peu de frais. Il y en a d'autres, continuë le même Auteur, qui nous debitent de pures chimeres pour les veritables causes des effets de la nature qui nous surprennent. C'est ce que font les Astrologues qui rapportent tout aux influences des Astres; ils épouvantent le peuple par ces influences chimeriques, de sorte que quand on voit paroître quelque grande Comète, ou qu'il arrive quelque Eclipse considerable, ils font entendre que le monde est menacé de quelque grande calamité. Cependant il n'y a aucune raison qui prouve que les Comètes, ni les Eclipses puissent causer quelque évenement considerable, ni agir plûtôt sur le corps d'un Prince, que sur le corps d'un miserable, comme si ces influences avoient quelque espece de discernement pour aller tomber sur le Palais d'un Roi, au lieu de tomber sur la cabane d'un Laboureur. Mais parce que les hommes ont vu arriver quelquefois des pestes, des guerres, & des famines après avoir vu paroître des Comètes & des Eclipses, ils ont attribué à ces phenomenes, la cause de ces calamitez; quoi que ce soit une chose pure-

ment naturelle qu'il meure quelque Prince, ou quelque perſonne conſiderable, après que la Comète a paru, ſans qu'elle en ſoit la cauſe. Ceux qui donnent dans l'Aſtrologie Judiciaire vont encore plus loin ; car ils attribuent à ces influences chimeriques la cauſe des inclinations des hommes, vicieuſes, ou vertueuſes, & des évenemens particuliers de leur vie. Les Inſulaires de Ternate aux Moluques donnent de grandes marques de douleur, & font de grandes lamentations, quand il arrive ſur leur horiſon quelque Eclipſe de Soleil un peu remarquable, perſuadez que la vie du Roi eſt menacée. Les Romains qui n'étoient ni auſſi groſſiers, ni auſſi ignorans que ces Inſulaires, faiſoient grand bruit avec des inſtrumens d'airain pendant les Eclipſes de la Lune, pretendant par là la ſoulager dans le travail, & dans la douleur qu'elle ſouffroit. C'eſt une grande illuſion de croire que l'Aſtrologie qui n'eſt fondée que ſur des principes incertains & variables, puiſſe produire certainement des choſes caſuelles, & qui peuvent arriver, ou n'arriver pas ; & celles qui dépendent purement de la volonté de Dieu, ou de la liberté de l'homme, comme ſi elles pouvoient être cauſées par les corps, & les influences celeſtes. Celui qui a dit que ſi l'on veut juger des choſes par le bon ſens, on avoüera qu'un flambeau allumé dans la chambre d'une femme qui accouche, doit avoir plus d'effet ſur le corps de ſon enfant, que la Planete de Saturne, en quelque aſpect qu'elle le regarde, & avec quelqu'autre qu'elle ſoit jointe, a dit vrai. Les Aſtrologues leurrent le monde avec les grandes promeſſes qu'ils font de penetrer dans l'avenir par l'inſpection des

Aſtres

Aſtres, d'y découvrir les évenemens de la vie des hommes, la fortune qu'ils doivent faire, le genre de leur mort, & le tems auquel elle doit arriver. Pour peu que l'on ſe ſervît des lumieres du bon ſens & du raiſonnement on découvriroit ſans peine la vanité des Aſtrologues. Ils prétendent que le bonheur ou le malheur qui doit arriver aux hommes pendant le cours de leur vie, eſt attaché au moment précis de leur naiſſance, & à la ſituation où ſont les Aſtres dans ce moment: les influences que ces Aſtres repandent alors ſur un enfant qui vient de naître, lui impoſent une eſpece de neceſſité de ſe marier dans un certain temps, de mourir dans un autre, de faire naufrage, de voler, d'être pendu. Quelles réveries! Il faut être bien duppe pour croire de pareilles ſottiſes qu'ils debitent pourtant avec beaucoup d'aſſurance, & de hardieſſe. Mais le moyen de trouver préciſément ce point fatal qui entraine toute la deſtinée des hommes; car le mouvement des Aſtres eſt très-rapide, & quelque ſoin que l'on prenne pour les obſerver, quelque juſtes que ſoient les inſtrumens dont on ſe ſert, quelque exactitude que l'Obſervateur y apporte, on ne peut gueres ſe flatter d'y réüſſir; de ſorte que ſi cette Science ne roule que ſur la connoiſſance de ce point fatal, elle eſt appuyée ſur une choſe très-caſuelle & très-incertaine, pour ne pas dire impoſſible. Les hommes ſe ſont laiſſé ſéduire par pluſieurs predictions vraies ou fauſſes que les Aſtrologues prétendent avoir faites. Richard Cervin aiant fait l'horoſcope de ſon fils Marcel, reconnut qu'il parviendroit aux plus hautes dignitez de

l'Eglise. Cette prediction fut imprimée à Venise trois ans avant que Marcel eût été élu Pape. On avertit Henri III. de se donner de garde d'une tête rasée: ce Prince fut poignardé par un Moine. Corneille Tacite rapporte que Tibere pour éprouver le savoir des Astrologues Judiciaires, les conduisoit sur un endroit de sa maison fort escarpé près le bord de la mer durant le séjour qu'il fit à Rhodes. Ceux qui l'avoient trompé par de fausses prédictions, il les faisoit jetter impitoyablement dans la mer pour les punir de leurs impostures. Un Astrologue nommé Trasyle, prédit un jour à Tibere qu'il parviendroit à l'Empire. Ce Prince pour éprouver si Trasyle étoit un imposteur comme les autres, lui demanda s'il connoissoit quel devoit être son sort: Trasyle pâlissant, & tout effraié, avoüa qu'il se croyoit menacé du plus grand peril qu'il eût couru de sa vie; en effet Tibere avoit resolu de le faire jetter dans la mer. Alors reconnoissant la grande Science de l'Astrologue, il l'embrassa, & lui promit d'avoir soin de sa fortune, quand il seroit parvenu à l'Empire. Ce qui arriva à l'Astrologue Asclétarion sous le regne de Domitien paroît encore plus étonnant. Ce Prince demanda à l'Astrologue s'il avoit reconnu par les regles de son art de quel genre de mort il mourroit; je serai mangé des chiens, répondit Asclétarion sans hésiter. Pour faire mentir l'Astrologue, Domitien fit allumer sur le champ un grand feu dans la place publique, & ordonna qu'on y jettât l'Astrologue; ce qui fut executé; mais un orage qui survint tout à coup, obligea tout le monde à se retirer; la pluie éteignit les flam-

flammes; des chiens qui survinrent mangerent le cadavre à demi brûlé d'Asclétarion. Qui pourroit douter après ces fameux exemples, du pouvoir de l'Astrologie; Mais ne peut-on pas repondre qu'entre tant de fausses prédictions que font les Astrologues, il ne faut pas trop s'étonner qu'il leur en échappe quelquefois de veritables? Ne peut-on pas même dire que tous ces exemples sont supposez? C'est une marque de la mauvaise opinion que l'on a des hommes, & du peu d'estime qu'on en fait, que de leur débiter serieusement de pareilles réveries. Il semble que les Astrologues regardent les hommes, comme autant de Marionettes que les Astres font mouvoir par leurs influences qu'ils reconnoissent comme le principe des inclinations des hommes, & comme la cause de leurs actions, & des évenemens particuliers de leur vie, sans en avoir d'autre fondement, sinon qu'entre mille predictions qu'ils ont faites au hazard, il en arrive quelcune de vraie. Pour peu que l'on consulte le bon sens, & que l'on suive les regles de la Logique naturelle ou artificielle, on n'aura point de peine à se defaire de ces préjugez & de ces erreurs. L'Auteur de l'Art de penser que j'ai déja cité plusieurs fois, dit que les Philosophes apportent souvent des causes chimeriques d'effets chimeriques, comme quand ils disent que les os sont pleins de moëlle, lors que la Lune est dans son plein; il en est de même des écrevisses: mais on peut dire hardiment que tout cela est faux, comme on l'a remarqué par plusieurs observations. Les écrevisses, les os se trouvent vuides, ou pleins, dans tous

les temps de la Lune. Mais il arrive assez souvent que si quelque Auteur ancien cite une experience, on la reçoit sans l'examiner. Cette docilité, ce respect que l'on a pour l'Antiquité, fait tomber dans l'erreur, en suivant les fausses observations de ceux qui se sont laissé abuser les premiers, & qui ont attribué à une cause chimerique des effets, dont ils ne pouvoient rendre raison autrement. Parce que l'on a remarqué dans la plûpart des climats de l'Europe que la chaleur étoit excessive pendant la Canicule, on s'est imaginé que cette Etoile étoit la cause de ces chaleurs, on a cru sur leur bonne foi ceux qui l'ont dit les premiers; car beaucoup de Philosophes sont du naturel des moutons, tout le troupeau suit celui qui passe le premier. De même ces Messieurs souscrivent sans examen à une opinion établie par le suffrage de quelque grave Philosophe: mais de quelque poids que soit son sentiment, il ne peut prévaloir contre la verité. Pour détruire les préjugez & la prévention où sont les hommes à l'égard de la Canicule, & la crainte chimerique qu'ils ont des malignes influences de cet Astre, Gassendi a remarqué que cette Etoile étant située de l'autre côté de la Ligne, elle devroit agir plus fortement sur les climats, où elle est plus perpendiculaire, & néanmoins les jours que nous nommons caniculaires en Europe, sont le temps de l'hiver de ce côté-là. Cette observation est plus que suffisante pour affranchir les hommes de tant de vaines frayeurs & de toutes ces servitudes qui n'ont point d'autre fondement que certaines suppositions dont personne n'a jamais

serieusement éprouvé la verité. Si nous croyons en Europe que la Canicule amene le chaud, les Peuples situez de l'autre côté de la Ligne, ont raison de croire qu'elle amene le froid.

Il est très-à-propos de considerer les causes des faux jugemens que font les hommes pour ce qui regarde la conduite de leur vie, & qui sont pour eux d'une plus grande conséquence, que les erreurs où ils tombent sur quelque point d'une Science sterile, & qui n'est pas d'un grand usage pour le commerce de la vie civile. On a eu raison de dire que l'esprit est souvent la duppe du cœur, & que nous jugeons des choses plûtôt par rapport à nos desirs, que par rapport à la verité, qui doit être cependant absolument indépendante de nos desirs. C'est par là que de certains vices passent pour legers parmi des Nations toutes entieres, qui sont regardez avec horreur par d'autres Peuples. A parler en general, la fornication parmi les Italiens ne passe pas pour un grand peché; les autres Nations en jugent tout autrement. Il semble que les Dames en France ne se fassent pas un grand scrupule de médire; toutes leurs conversations roulent sur la medisance; les plus habiles à dauber le prochain passent pour les plus spirituelles, & les plus rejouïssantes. Les Peuples du Nord ont d'autres péchez favoris proportionnez à leur climat & à leur genie: les plus honnêtes gens ne sont point honteux de s'enyvrer: en France il n'y a gueres que la canaille, & les portefaix qui tombent dans ces desordres; les préjugez de la Nation empêchent d'en connoître la laideur. Les passions font à peu près sur nôtre

esprit

esprit le même effet que les préjugez.

L'aversion que nous avons pour de certaines gens empêche que nous n'apercevions les bonnes qualitez qui sont en eux, & que tout le monde y apperçoit. Au contraire l'amitié nous aveugle, & fait que les défauts des personnes que nous aimons, nous paroissent imperceptibles. Notre amour propre nous met à nous-mêmes un bandeau sur les yeux, & nous empêche de nous reconnoître tels que nous sommes; nous attribuons aux autres les imperfections qui ne sont que dans nous. Si nous disputons sur quelque fait, nous disons que ceux qui combatent notre sentiment, sont opiniâtres & entêtez. Voilà ce qui fait que les plaideurs s'obstinent à defendre de mauvaises causes; l'entêtement dont ils sont prévenus, les empêche d'appercevoir la foiblesse & la fausseté des preuves qu'ils emploient pour justifier leur droit prétendu; les Juges qui les examinent de sang froid, & avec un esprit affranchi de toute passion, en ont des pensées bien differentes. L'esprit de dispute étouffe les lumieres de la droite Raison, & corrompt le jugement. Cela se remarque tous les jours dans ceux qui soutiennent en public quelque opinion; leur unique apprehension est qu'on leur fasse voir la verité, quand elle est contraire à leur sentiment; ils crient, ils s'étourdissent; ils ont recours à cent faux-fuïants, de peur qu'on ne leur fasse voir la fausseté de leurs raisonnemens. Cependant que peut-on souhaitter de mieux que de se détromper quand on s'égare? Voilà ce qui fait que l'on s'obstine à soutenir de vieilles opinions, quoi que l'on en fasse voir la fausse-

té par le raiſonnement, & par l'experience. Quelle peine n'a-t-on point eu pour faire croire aux anciens Medecins la circulation du ſang, & pour detromper les anciens Philoſophes de l'horreur du vuide? Ce n'eſt qu'après une infinité d'experiences que les premiers ont été enfin contraints d'avoüer que le ſang a une révolution circulaire dans le corps, que l'aliment ne ſe porte pas au foie par les veines méſaraïques, & qu'il eſt conduit au cœur par les veines lactées & le canal thorachique. De même les Philoſophes n'ont pû revenir de cette chimerique horreur du vuide à laquelle ils attribuoient tant d'effets ſurprenans, & que l'on explique d'une maniere ſi naturelle, & ſi plauſible par la peſanteur de l'air. Ils n'ont pû revenir de leurs préjugez qu'après une infinité d'experiences ſenſibles qui les ont enfin convaincus. De peur d'être detrompez, ils en uſoient à peu près comme les heretiques endurcis & obſtinez, lors qu'on leur cite quelques paſſages de l'Ecriture qui combattent directement leurs erreurs, ils ne ſe mettent pas en peine de ſavoir le veritable ſens de ces paſſages, tous leurs ſoins ne vont qu'à chercher des explications détournées qui favoriſent leur entêtement & leurs erreurs; & quand ils ont trouvé quelque ſubtile diſtinction pour éluder la force des raiſonnemens de leurs adverſaires, ils s'opiniâtrent à la diſpute, ſans vouloir enviſager la verité qui ſe preſente à eux, ni écouter les raiſons qu'on apporte.

Ce n'eſt pas qu'on doive abſolument blâmer les diſputes: ſi l'on en faiſoit un bon uſage, elles ſerviroient à éclairer l'eſprit, & don-

donneroient de grandes ouvertures pour éclaircir & approfondir les faits dont on ne convient pas. Le feu de la diſpute réveille & ranime l'eſprit, qui ſe ſentant preſſé fait des efforts inconcevables pour trouver des raiſons, qu'il ne trouveroit jamais de ſang froid. Mais il ne faut pas ſe mettre en garde contre la verité, ni avoir honte d'avoüer ſon erreur, quand on reconnoit de bonne foi que l'on s'eſt trompé. La faute de ceux qui s'engagent & qui s'opiniâtrent dans la diſpute, eſt qu'ils ſe font un point d'honneur chimerique de ſoutenir leurs ſentimens, & de ne jamais ceder à leurs adverſaires, quelque convaincantes que ſoient les raiſons qu'ils leur apportent, de ſorte qu'ils ſe mettent au deſſus de la Raiſon en ne s'y rendant jamais. On ſait aſſez par experience que les diſputes en matiere de Religion n'ont jamais produit des effets fort avantageux; parce que les deux partis s'engagent dans la diſpute avec une réſolution determinée de ne point changer de ſentiment. Cependant les fruits de la diſpute devroient être de terminer les differens qui en font le ſujet, & l'on y reüſſiroit, ſi l'on vouloit de part & d'autre apporter ſes raiſons avec un eſprit dégagé de toute paſſion, & de toute prevention, ſans attachement aux interêts de l'un ou de l'autre parti, & ſe ſoumettant à la Verité, auſſi-tôt qu'elle paroit. Il faudroit apporter le même eſprit & la même docilité dans des diſputes de moindre importance, qui rendent la plûpart des converſations ſi deſagréables. Ne ſeroit-il pas bien plus à propos de ceder, que de conteſter avec opiniâtreté? Les choſes pour leſquelles on s'échauffe ſi fort, ſont

ſont aſſez frivoles pour l'ordinaire. Si l'on faiſoit reflexion combien on ſe rend inſupportable par cet eſprit de diſpute & de contradiction, on n'oublieroit rien pour ſe guerir d'un vice ſi incommode. Mais je ne ſais comment les hommes ſe laiſſent follement entêter de leurs opinions, quelque extravagantes qu'elles ſoient : ils rebuttent toutes les raiſons qu'on leur apporte, pour leur faire connoître la bizarrerie de leur mauvais goût. Les perſonnes fieres qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, & de leur ſuffiſance, prennent toûjours l'affirmative contre ce que les autres ont avancé ; la réſiſtance les anime, & les révolte. S'ils manquent de bonnes raiſons pour appuyer leurs ſentimens, ils ſe ſervent quelquefois de termes injurieux & mépriſans, qui excitent l'aigreur, & l'inimitié de ceux qui ſe voient inſultez de la ſorte : ſi bien qu'une diſpute frivole & fondée ſur de pures bagatelles, devient une affaire ſerieuſe, qui ne peut être terminée que par les ſoins & l'adreſſe des médiateurs, qui uſent de mille detours & de mille formalitez pour aſſoupir cette querelle dans ſa naiſſance.

Quoique les diſputes ayent été inventées pour rechercher la Verité, il eſt aſſez rare d'y réüſſir par cette voye, parce que l'on ne veut pas renoncer à ſes préjugez, & que ce ſeroit une eſpece de tâche, ſi l'on demeuroit dans le ſilence, deſorte que l'on trouve toûjours dequoi repartir ; on aime mieux demeurer dans l'erreur, que d'avoüer que l'on s'eſt trompé. L'Auteur de la nouvelle Logique a raiſon de dire, que ſi l'on ne s'eſt accoûtumé par un long exercice à la poſſéder parfaitement, il eſt très-difficile qu'on en

ne perde de vue la Verité dans les disputes ; parce qu'il n'y a gueres d'action qui excite davantage les passions, l'ambition, l'amour de la gloire, la jalousie, le desir d'exceller au dessus de ses rivaux. Si le caractere d'un homme opiniâtre & entêté, qui se roidit contre la Raison, & qui ne veut jamais demordre de ses sentimens, est incommode dans la Societé civile, celui qui approuve tout, qui est toûjours de toutes sortes d'avis, qui a une lâche complaisance pour tout ce qu'on lui dit, & qui y applaudit contre son propre sentiment, n'est gueres moins opposé que l'autre à la découverte de la Verité. La complaisance qu'ils ont de prendre pour vrai, ou du moins de faire semblant de prendre pour vrai tout ce qu'on leur dit, les accoûtume peu à peu à recevoir le mensonge comme la verité, & à être indifferens à l'un & à l'autre. Ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour reconnoître la verité, sont plus excusables ; ils se laissent éblouir par la fausse apparence des objets ; cette tromperie de sens se répand jusques sur l'esprit, & les empêche de raisonner juste. Ces erreurs ne sont pas les plus dangereuses, si elles ne sont pas accompagnées d'opiniâtreté. Ils en reviennent, quand on leur a desillé les yeux, & fait entrevoir leurs égaremens. Un moien infaillible pour se garantir de l'erreur, est de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, qu'on ne la connoisse évidemment être telle. Mais la plûpart des hommes se laissent trop aisément prévenir, & précipitent leurs jugemens, sans faire attention à toutes les circonstances de la chose qui leur est proposée. Cette prévention, ou cette précipitation leur

fait

fait commetre bien des fautes, non seulement dans la recherche de la Verité pour ce qui regarde les Sciences, mais aussi dans la conduite de leur vie, & de leurs affaires domestiques. Descartes recommande très-expressément dans sa Méthode de ne laisser aucune ambiguité dans les termes dont on se sert pour parvenir à la connoissance de la Verité que l'on recherche; d'observer de l'ordre dans cet examen en commençant par les choses les plus simples & les plus aisées, afin qu'elles servent comme de dégrez pour monter à la connoissance de celles qui sont plus obscures & plus embarassantes. Pour y réüssir, il ne faut établir ses raisons que sur des principes clairs & évidens. On ne sauroit prendre trop de précautions pour donner de la justesse à l'esprit & pour empêcher qu'il ne se laisse éblouïr par de fausses lueurs. Le principal avantage que l'on doit retirer des regles & des préceptes de la Logique, est de se tenir toûjours en garde contre le mensonge & l'imposture, en appliquant ces regles & ces préceptes pour découvrir si ce que l'on nous propose pour vrai, l'est effectivement. Quand un terme est obscur & équivoque, il faut le définir pour en ôter toute l'ambiguité & pour faire connoître en quel sens on l'entend. La plûpart des disputes dans les Sciences & dans le commerce de la vie ne sont fondées que sur l'équivoque des mots que chacun prend dans des sens differens. Toute la dispute tomberoit dans un moment si on vouloit se donner le loisir de se bien entendre. Les femmes sont encore plus sujettes à ce défaut que les hommes, elles parlent toutes ensemble, sans

ſe vouloir écouter, & prétendent l'emporter par le bruit, ſur la Raiſon. La plûpart de ceux qui diſputent ſur les bancs, ſont femmes à cet égard. Le grand bruit qu'ils font n'eſt que pour s'étourdir, & pour s'empêcher de connoître la Verité, & de ſe rendre aux bonnes raiſons qu'on leur propoſe. Ils épargneroient leurs poûmons, s'ils vouloient prendre la peine d'éclaircir l'ambiguité des termes, & de les definir par d'autres termes ſi clairs, que l'on ne pourroit plus s'y méprendre. Il-y a de certains principes, & de certains axiomes ſi évidens, & tellement connus par eux-mêmes, que ce ſeroit perdre le temps, que de vouloir les expliquer davantage. Si ces propoſitions claires & évidentes ſont conteſtées par des perſonnes opiniâtres & ridiculement entêtées, il ne faut nullement s'en mettre en peine; ils nient de bouche des choſes, dont ils ſont perſuadez interieurement. Un defaut ordinaire de la plûpart des hommes eſt de ne ſe pas conſulter eux-mêmes quand ils aſſurent ou qu'ils nient quelque choſe, & ſans faire reflexion à ce qui ſe paſſe dans leur eſprit; car nous avons des idées ſi claires & ſi nettes de certaines choſes, qu'il ne faut que les enviſager par une ſimple vue pour être convaincu de la Verité. Nous avons encore d'autres ſecours pour parvenir à la connoiſſance de la Verité, qui ſont nos Sens, notre Raiſon, le rapport que nous font des perſonnes ſinceres, équitables, dignes de foi, & qui ont un grand éloignement de tout menſonge, & de toute tromperie. Quoi qu'ils aient toutes ces bonnes qualitez dans un dégré éminent, ce qu'ils nous rapportent peut être ſu-

jet à l'erreur; parce qu'ils ne ſont pas infaillibles, & qu'ils peuvent ſe tromper dans les faits, ou dans quelques circonſtances des faits qu'ils nous rapportent. Cependant il y a mille choſes dans le commerce de la vie civile que nous devons croire ſur la bonne foi des hommes, & que nous ne pouvons ſavoir autrement. Comment ſaurois-je qu'il y a eu autrefois un Alexandre qui a remporté de grandes victoires, & qui a détruit l'Empire des Perſes; que Ceſar a conquis les Gaules en dix années; que St. Louïs, & Henri le Grand ont regné en France dans des ſiecles differens; puiſque je n'ai pû être temoin oculaire de toutes ces choſes? Il faut bien que je me confie ſur le temoignage des Auteurs contemporains qui n'ont aucun interêt à me tromper. Je dois croire ces faits hiſtoriques auſſi certains & auſſi indubitables, que ſi je les avois vus de mes yeux; parce qu'il eſt moralement impoſſible que tant de temoins qui depoſent unanimement la même choſe, ayent pû s'accorder enſemble, & ſe donner le mot pour mentir de concert. Il y a en cela deux defauts à éviter, qui ſont également dangereux: le premier eſt un excès de credulité, par lequel on croit aveuglément & ſans examen les choſes les plus apocryphes qui ne ſont fondées que ſur de ſimples bruits ſans aucune autorité. C'eſt par cet eſprit que l'on a cru ingenuëment dans les ſiécles paſſez tant de faux miracles dont des Auteurs peu exacts & mal informez ont groſſi leurs Chroniques, en abuſant de la bonne foi du peuple qui donne aiſément dans tout ce qu'on lui raconte d'extraordinaire. On prend maintenant de plus grandes précautions, &

l'on

l'on ne débite plus comme on faisoit autrefois, ces choses merveilleuses qu'après les avoir meurement examinées. L'autre défaut est un excès d'incredulité. Ce vice est ordinairement attaché aux personnes suffisantes & presomptueuses, remplies de bonne opinion pour eux-mêmes, & qui craindroient de se rabaisser en croyant avec le peuple les choses les plus évidentes & les mieux attestées. Il faut en cela suivre les regles de la droite Raison & du bon sens pour ne se laisser pas prevenir par une presomption ridicule, ou une credulité imbécille. Il ne faut pas chercher une certitude démonstrative dans la plûpart des évenemens qui sont l'objet de la creance humaine. C'est assez d'une certitude morale. On ne peut être accusé de temerité en croyant ce que croyent des personnes raisonnables & qui observent toutes les regles que prescrit la prudence humaine. Ce qui rend un fait moralement croyable, c'est quand il est attesté par plusieurs personnes dignes de foi, & dont on peut croire le temoignage sans être accusé d'imprudence, on de legereté. Si leur témoignage est suspect, ou d'une autorité mediocre, on peut suspendre son jugement, & se donner le loisir d'examiner murement les circonstances du fait dont il s'agit. Cet examen est beaucoup plus difficile qu'on ne pense; puisque les mêmes faits sont rapportez differemment par les personnes interessées. On chante le *Te Deum*, & on allume des feux de joie dans les deux armées ennemies, après la bataille, chacun s'attribuant l'honneur de la victoire. Que si l'on a tant de peine à découvrir la verité des choses qui se passent de no-

notre tems & presque ſous nos yeux ; quel moyen de percer les tenebres de l'Antiquité, & de voir clair des hiſtoires qui ſe ſont paſſées il y a mille ans? Les diſputes qui s'élevent quelquefois parmi les Savans ſur des faits conteſtez, par exemple, ſi Madeleine ſœur de Marthe, étoit vierge, ou ſi c'eſt la pechereſſe qui menoit une vie mondaine & voluptueuſe, & dont le Fils de Dieu avoit chaſſé ſept demons ; ſi elle a abordé a Marſeille avec ſon frere Lazare ; ſi l'Empereur Conſtantin a été baptiſé par St. Sylveſtre, ou par Euſebe Evêque Arien, qui le declare nettement dans ſon Hiſtoire ; ſi Saint Denis l'Areopagite eſt jamais venu en France, ou ſi c'eſt un autre Denis ; les diſputes qui s'élevent parmi les Savans ſur ces faits, & les preuves qu'ils apportent de part & d'autre pour donner à leur opinion un air de Probabilité, ne déterminent pas aſſez notre eſprit, & nous laiſſent toûjours une eſpece d'incertitude, qui fait que l'on n'aquieſce qu'en tremblant à l'une ou l'autre opinion. Pour marcher avec quelque aſſurance dans ces routes incertaines, il faut également ſe garantir d'une ſotte ſimplicité qui croit les choſes les moins croiables ; & d'une ridicule force d'eſprit qui fait profeſſion de douter de tout, & qui veut aſſujettir les choſes purement probables aux démonſtrations Mathematiques. Les uns feroient ſcrupule de douter du miracle le moins averé, parce qu'il eſt raporté dans la Legende, ou dans quelque autre livre ſpirituel. Les autres croient ſe diſtinguer, en doutant de tous les miracles quelques preuves, & quelques autoritez que l'on apporte pour les perſuader. Il y a de

l'extravagance à croire tous les bruits qui courent & tous les contes des bonnes femmes qui croient avoir été gueries miraculeusement, quand la fievre les a quittées, après avoir fait une neuvaine devant les reliques de quelque Saint, quoi que peut-être il n'y ait rien d'extraordinaire dans cet événement. Mais seroit-ce une moindre extravagance de regarder tous les miracles comme des choses apocryphes, parce que l'on ne veut rien croire de tout ce qui est au-dessus de la Raison, ou parce que les Historiens en rapportent quelquefois de faux? Les regles du bon sens & de la Logique peuvent encore servir à former le jugement que l'on doit faire des choses de l'avenir, en examinant murement toutes les circonstances dont elles sont accompagnées. On peut juger probablement de l'évenement d'un procès par l'analyse des pieces fortes ou foibles que l'on emploie dans la plaidoirie.

La Logique ne donne pas seulement des regles pour connoître les bons raisonnemens, elle apprend aussi à connoître les faux que l'on nomme *Sophismes*, mais c'est plûtôt pour les éviter que pour en faire. Ces faux syllogismes ont du rapport avec les veritables, & l'on y seroit souvent trompé si l'on ne se tenoit bien sur ses gardes. On pourroit en quelque façon les comparer aux singes qui ont quelque ressemblance avec les hommes; mais c'est cette ressemblance même qui les rend encore plus ridicules. Le nom de *Sophiste* fut d'abord emploié pour signifier ceux qui excelloient en quelque Art ou en quelque Science. Il passa ensuite des Professeurs de la Sagesse à ceux de l'Eloquence: mais depuis l'on s'en servit pour dé-

dénoter les corrupteurs de l'une & de l'autre. Il n'est pas toûjours aisé de demêler la vérité d'avec le mensonge. La fausseté est une espece de masque qui la couvre; il faut lever ce voile. De même que la Physique a des Chymistes, la Medecine des Charlatans, la Theologie des superstitieux, la Vertu des hypocrites, la Logique a aussi des Sophistes. Enfin il n'est gueres de Sciences dans lesquelles il ne se glisse quelque abus. Il est donc très-important de connoître ses tromperies, non pas pour s'en prevaloir, mais pour s'en garantir; comme on apprend à faire des armes plûtôt pour s'empêcher d'être tué que dans l'intention de tuer personne. Les Medecins savent composer des poisons; mais leur but n'est pas d'en user pour empoisonner leurs malades.

Ceux qui n'examinent pas les choses avec une grande application, se laissent aisément éblouïr par de fausses lueurs, & par les apparences de la verité. La difference qu'il y a entre les noms & les choses, est souvent la cause de nos erreurs. Les *Sophistes* se prévalent de cette confusion pour tromper les simples, & pour jetter de la poussiere aux yeux, de sorte que dans l'embaras où on les jette, ils sont contraints d'accorder, & de nier la même proposition, de tirer des consequences évidemment opposées à la verité, de nier des principes reçus de tout le monde. Les *Sophistes* ont recours aux artifices pour faire tomber dans le piége ceux contre qui ils ont affaire: ils envelopent leur pensée sous l'équivoque d'un mot ambigu: ils joignent ensemble des sens qui ne peuvent être vrais qu'étant divisez. Quand il est dit dans l'Evangile, les aveugles

voient, les boiteux marchent, les ſourds entendent, c'eſt-a-dire, que ceux qui étoient aveugles autrefois, voient clair maintenant; mais ce n'eſt pas à dire qu'ils voient clair étant encore aveugles. Il y a d'autres tromperies qui conſiſtent dans des apparences exterieures. Lors que Jacob diſoit à Iſaac qu'il étoit ſon fils ainé Eſaü, il le diſoit à cauſe qu'il étoit revétu de ſes habits, & que ſes mains couvertes de peaux de chevreau reſſembloient aux mains velues d'Eſaü. Les Peres de l'Egliſe pretendent que ce Patriarche, ni ſa mere, ne dirent point de menſonge en cette occaſion; mais qu'ils ſe ſervirent d'un innocent artifice pour ſurprendre Iſaac à qui ſon grand âge avoit affoibli la vuë, & pour l'engager à donner ſa benediction au cadet au préjudice de l'ainé. Un Saint Prelat nommé Felix étant interrogé par ſes ennemis qui ne le connoiſſoient pas, s'il ne pouvoit point leur donner quelque idée de l'Evêque Felix, leur répondit qu'il ne l'avoit jamais vu en face. Saint Athanaſe pourſuivi ſur la mer par ſes perſecuteurs qui vouloient le faire mourir, fit tourner ſon vaiſſeau pour aller à la rencontre de ceux qui le cherchoient, & qui lui demanderent à lui-même s'il n'avoit point vu Athanaſe, il leur répondit froidement qu'il venoit de paſſer par là. L'Hiſtoire Eccleſiaſtique fait mention d'un homme de bien, & qui avoit des ſentimens très-orthodoxes, auquel des Dames de qualité & ſoupçonnées d'aimer les nouveautez en matiere de Religion avoient prêté l'original d'un livre d'Arius écrit avec beaucoup de politeſſe & d'élegance; mais avant que de lui mettre cet ouvrage entre les mains,

mains, elles exigerent de lui une promesse expresse qu'il le leur rendroit fidellement. Il n'eut pas de peine, en lisant ce livre, à decouvrir le poison caché sous les fleurs : il auroit bien voulu ne le point rendre; mais pour ne pas manquer à sa parole, il s'avisa d'un expedient qui le tira d'affaire : ce fut de coller toutes les feuilles du livre avec de la colle forte. Il le leur rendit en cet état; mais elles n'en purent faire aucun mauvais usage, pour répandre le venin de la mauvaise doctrine dont ce livre étoit rempli.

Le moien le plus court & le plus aisé pour découvrir la fausseté des *Sophismes*, est de prendre chaque parole dans son sens précis & naturel, banissant toute équivoque, & toute ambiguité. Il faut encore prendre garde si l'on ne met point dans la conclusion ce qui n'a point été mis dans les premieres propositions. Par exemple, si après avoir établi pour principe, qu'il n'est pas permis de tuer, on venoit à conclure qu'il n'est pas permis de tuer ses ennemis à la guerre, ou en se defendant, la consequence ne seroit pas legitime. Il y a plusieurs autres manieres de tromper par les *Sophismes*; mais le bon sens aidé des lumieres & des préceptes de la Logique, peut aisément les decouvrir, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans un plus grand détail.

La *Physique* est plus curieuse & plus agréable que la Logique, mais elle est moins utile, & moins necessaire, quoi qu'elle soit d'une fort grande étendue, & qu'elle renferme la connoissance de toutes les choses naturelles, selon l'étymologie de son nom. Son emploi est de rechercher toutes les proprietez

des corps entant que naturels. Les anciens Philoſophes diſoient que la matiere premiere eſt comme la baſe, le fondement, le premier principe de tous les êtres ſublunaires. On ne peut douter que cette matiere premiere, telle qu'elle puiſſe être, n'ait été créée dès le commencement par la toute-puiſſance de Dieu, comme une eſpece de ſemence univerſelle, dont tous les corps ont été formez. Il y a bien de l'apparence que c'eſt ce que les Epicuriens veulent ſignifier ſous le nom de matiere premiere, & les Carteſiens ſous le nom de matiere ſubtile: toute la difference ne conſiſte préciſément que dans les termes. Tous les êtres dont l'Univers eſt rempli, ont été formez & tirez de la matiere, à la reſerve de l'ame des hommes, laquelle étant toute ſpirituelle ne depend point de la matiere, pour ſa production, quoi qu'elle depende des organes materiels pour ſes operations, depuis qu'elle eſt unie au corps d'un homme. Les plantes & les animaux ſont formez par le moien des germes & des ſemences; ce ſont les jeux de la nature qui embellit l'Univers par tant de merveilleuſes productions, qui ſe ſuccedent les unes aux autres pour la conſervation du monde. C'eſt ce qui a fait dire aux Philoſophes, que les œuvres de la nature ſont les ouvrages d'une Intelligence parfaite. Il y a bien de l'apparence que ſous le nom de nature ils deſignoient la Divinité, & l'être de Dieu, qui eſt en effet le principe & la ſource de tous les êtres. Ils diſent encore que la nature ne ſouffre rien d'inutile ou de ſuperflu, qu'elle n'agit point en vain, ni par hazard; qu'elle ſuit toûjours les voies les plus

cour-

courtes, les plus faciles, & les plus assurées, & qu'elle ne s'arrête que quand elle a donné à ses ouvrages la derniere perfection. Les Medecins prennent le mot de nature pour le temperament. Les Physiciens s'en servent pour signifier la generation des êtres qui dépendent de la matiere. Les anciens Philosophes expliquoient ces differentes générations d'une maniere plus simple & plus ingenue par le moien de leurs causes, dont les unes sont univoques, c'est-à-dire, qu'elles produisent des effets qui leur ressemblent ; comme le feu produit le feu, un noiau de pêcher produit un pêcher. Les causes totales suffisent seules à l'entiere production de leurs effets; les causes partiales ont besoin de quelque secours. Le Soleil, par exemple, éclaire le Ciel & la Terre, sans avoir besoin du concours de quelque autre cause, mais il ne produit pas tout seul les raisins ou les olives. Les Philosophes modernes expliquent d'une maniere plus fine les effets de la nature, par le concours des atomes, ou par le mouvement de la matiere subtile, par les regles de la mechanique, sans avoir recours à un fatras de formes substantielles qui sont des êtres chimeriques, ou du moins qu'il est impossible de bien connoître & de bien definir. Quoi que les Philosophes ayent dit que toutes les œuvres de la nature sont des ouvrages d'une parfaite Intelligence qui va toûjours à son but par les voies les plus courtes, nous voions cependant qu'elle se trompe, & qu'elle s'égare quelquefois, comme il est aisé de le remarquer dans la production des monstres; ce qui arrive par l'excès, ou par le defaut de ma-

tiere, par le dérangement des qualitez, par la conformation de lieu où ils naissent, par la force de l'imagination, ou par quelque autre accident qui dérange l'œconomie; & qui traverse les intentions de la nature. Les Historiens sacrez & profanes font mention des Géans qui étoient des hommes monstrueux. Le Geant d'Arapha avoit vingt & quatre doits, six en chaque main, & six en chaque pied. Un autre avoit neuf coudées de hauteur sur quatre d'épaisseur. Goliat Geant des Philistins avoit neuf pieds de haut; la cuirasse dont il étoit couvert, pesoit trois cens livres, ce qui marque une force prodigieuse. Nos Historiens parlent d'un enfant issu d'un mariage illegitime, qui nâquit avec une tête, un cou, & des pieds d'oye. Ces productions monstrueuses pourroient bien être des effets de la justice de Dieu qui châtie les desordres des peres & des meres.

Tous les êtres agissent sans cesse, ou pour leur propre conservation, ou pour la propagation de leur espece. Les animaux privez de raison, & dont il a plu à quelques Philosophes modernes faire de pures machines, & de simples automates qui ne se remuent que par ressort, agissent par un instinct particulier qui les determine à une même chose. Cette hypothese d'automates, de machines, & de ressorts est plûtôt un jeu d'esprit & une espece de Roman, que l'opinion d'un sage Philosophe qui pense serieusement à ce qu'il dit, & qui en est persuadé Quand on considere tout ce que font les bêtes, il semble qu'il n'y ait pas une grande distance de leur imagination, ou de leur instinct à la Raison. L'industrie des chiens de chasse, des singes, des éle-

phans,

phans, des oiſeaux quoi qu'ils paroiſſent les plus ſtupides de tous les animaux, marque en eux quelque ſorte d'intelligence. Cependant les Philoſophes modernes croient, ou font ſemblant de croire, que tout cela n'eſt qu'un jeu de marionettes ſans vie, ſans connoiſſance, ſans ſentimens; de ſorte que les cris & les plaintes d'un chien que l'on foüette, reſſemblent au bruit que fait l'air pouſſé par quelque machine à vent, & ne ſont nullement des ſignes de la douleur que ſouffre cet animal, puiſqu'il ne ſent rien. Les careſſes qu'il fait à ſon maître, ne ſont pas plus des marques de vie ou de connoiſſance, que le mouvement, les allées, & les venues d'une aiguille frottée d'aiman à l'approche du fer. Tant de mouvemens divers qui ſe remarquent dans les bêtes, ne procedent point d'un principe qui ſent & qui apperçoit, ils ſont cauſez uniquement par le concours & l'agitation des eſprits: car, diſent-ils, s'ils étoient produits par une ame, il faudroit que cette ame fût répanduë par tout le corps de l'animal, & indiviſible comme l'ame des hommes. Il faut que le même Principe qui voit, ſoit auſſi le même que celui qui entend, comme il eſt évident que nous faiſons toutes nos fonctions par le même principe. On a de la peine à accorder aux bêtes cette perfection qui marque la ſpiritualité de l'ame humaine. Lors que l'on coupe en deux quelque inſecte, les deux parties ſéparées de la ſorte ne laiſſent pas de ſe mouvoir, de ſorte que ſi quelque ame eſt le principe de ce mouvement, il faut que cette ame ſoit diviſible. Que ſi ce mouvement eſt cauſé par quelques

esprits, sans le secours d'aucune connoissance, ne peut-on pas conclure de là, que tous les autres mouvemens des bêtes se font aussi par le moien des esprits, sans qu'il soit necessaire de recourir à une ame? Tout l'embaras est de comprendre comment l'ame des animaux qui n'est que materielle, peut voir, entendre, sentir, & avoir d'autres operations, accompagnées de perceptions: ce qui semble ne pouvoir convenir qu'à une ame purement spirituelle. Car enfin les proprietez que nous apercevons dans les corps, sont d'être étendus, d'avoir de certaines figures, de pouvoir être touchez, façonnez, d'être capables de l'impression du froid & du chaud, de pouvoir être mis en mouvement par le choc de quelque autre corps. Mais tout cela a-t-il quelque rapport avec les sensations, ou les perceptions, qui sont sans doute quelque chose de bien plus noble que d'avoir une figure, de l'étendue, ou du mouvement?

C'est une pure illusion d'apprehender que l'opinion qui exclut les ames dans les animaux puisse avoir des consequences dangereuses pour les bonnes mœurs, & qu'elle favorise le libertinage. Quoi que les operations des bêtes se fassent par le moien des ressorts qui leur donnent le mouvement, il ne s'ensuit pas pour cela que les operations des hommes ne soient purement que mechaniques. On peut tirer les mêmes consequences dans l'une & dans l'autre opinion; car si les bêtes font tout ce que nous leur voions faire, si elles ont des passions, si elles temoignent de la haine, ou de l'amitié, si elles se vangent, si elles flattent, si elles caressent, si elles font paroître de

la

la joie, ou de la triſteſſe, & que tout cela ſe faſſe par le ſecours d'une ame purement materielle, ne pourra-t-on pas conclure auſſi que l'ame des hommes eſt de la même nature? Ou que ſi l'on remarque quelque choſe de plus parfait dans les operations des hommes que dans celles des autres animaux, cela depend de la perfection des organes, & que ces ames ne different entre elles que du plus ou du moins? Mais ſi les bêtes penſent, choiſiſſent, ſe déterminent, ſe reſſouviennent, comparent, ſans avoir une ame ſpirituelle, ne pourra-t-on pas conclure de là, que toutes les operations que nous voions dans les hommes, ne prouvent point que leurs ames ſoient d'un degré ſuperieur à celles des autres animaux? De ſorte qu'il n'y a pas plus de danger de priver d'ames les bêtes, que de leur accorder des penſées & des connoiſſances, & que les Libertins peuvent également ſe prevaloir de ces deux opinions, contre la ſpiritualité de l'ame des hommes. On s'eſt accoûtumé dès l'enfance à croire que les bêtes penſent, quoi qu'elles n'ayent qu'une ame materielle. Cette opinion vieillit, & ſe meurit avec nous, ſans que l'on prenne ſeulement la peine de l'examiner; de ſorte que quand les Philoſophes modernes ſe ſont aviſez de dire que les bêtes ne ſont que de pures machines, qui ſe meuvent par des reſſorts comme des marionettes, on les a regardez comme des extravagans, & leur opinion comme un jeu d'eſprit. En effet, diſent-ils, peut-on ſoutenir avec quelque vraiſemblance, que le levrier n'aperçoive pas le lievre qui court devant lui, & qu'il ſuit avec tant de viteſſe; que le chien couchant ne ſen-

te pas la perdrix qu'il arrête; que les oiseaux dressez pour la chasse ne distinguent pas leur proye ; que les chevaux de manége ne soient pas en quelque maniére disciplinables, & qu'ils ne retiennent pas les preceptes que leur donnent les Ecuiers qui les dressent à faire tant de mouvemens si reguliers? Quels ressorts peut-on se figurer dans toutes les bêtes qui puissent être le principe de tant de mouvemens si justes, & si bien compassez que nous admirons en elles, & qui nous donnent tant de plaisir? Voilà qui est le mieux du monde. Mais par quel raisonnement pourra-t-on conclure que l'ame du levrier voit le lievre, & qu'elle le distingue d'avec les autres animaux, & que celle du cheval fasse toutes les réflexions qu'il faut, pour entendre les moindres signes de la voix de l'Ecuier, & pour retenir tous les préceptes du manége? Quelle delicatesse de discernement ne sera-t-on pas contraint d'admettre dans les élephans, & dans les singes qui gardent si long-temps le souvenir des chagrins qu'on leur a causé, & qui ne manquent pas de se vanger quand l'occasion s'en presente? Ne sera-t-on pas contraint d'avouer que les ames de ces animaux sont plus parfaites que des êtres purement materiels, & qu'il n'y a que trop de ressemblance entr'elles, & celles des hommes? Cette espece de charlatans qui conduisent aux foires certains animaux dressez, leur font faire des choses qui approchent du prestige, & de l'enchantement. On en voit qui dansent au son des instrumens, qui tirent des armes à feu, qui font l'exercice de l'étendard, qui comptent, & qui répondent en leur maniere, à toutes

les demandes qu'on leur fait. Ces operations qui ſemblent être bien au deſſus de la ſphere des brutes, ne devroient-elles pas engager les Philoſophes à reconnoître dans les bêtes une eſpece de raiſon imparfaite, au lieu de les priver de toute connoiſſance? On a vu des lions ſe jetter dans la mer pour ſuivre leurs maîtres qui s'étoient embarquez. On voit tous les jours des chiens dans l'embaras où ils ſe trouvent de choiſir quel chemin ils doivent prendre, après avoir conſulté & examiné, ils choiſiſſent le bon, bien plus ſurement que ne pourroit faire l'homme le plus entendu.

Ceux qui prétendent que les bêtes ne ſont que de purs automates, ſont contraints d'avouër que ces operations ſi bien concertées marquent un principe qui agit avec connoiſſance de cauſe; mais ils répondent en même temps que ce principe eſt l'Auteur de la nature, qui a tellement diſpoſé la machine, & qui lui a donné des reſſorts capables de faire ce jeu que nous voions. C'eſt la difference qui ſe trouve entre les mouvemens des bêtes, & ceux des hommes qui agiſſent par connoiſſance de cauſe, & dont tous les membres ſont ſoumis au commandement de la volonté. Nous voulons, par exemple, nous baiſſer pour ramaſſer quelque choſe à terre, incontinent le genou ſe ploye, le corps s'incline, le bras s'allonge, par le mouvement des eſprits qui ſont renfermez dans la cavité du cerveau, ils s'inſinuent par le conduit des nerfs juſque dans les muſcles qu'ils font enfler; en s'enflant ils retirent les os des membres qui y ſont attachez. C'eſt donc la volonté de l'homme qui regle & qui determine les mouvemens

de sa machine. Mais les bêtes n'agissent pas & ne se determinent pas de la sorte. Elles sont, pour ainsi dire, determinées & comme emportées par les objets. Aussi-tôt qu'une souris paroît devant un chat, il est determiné à courir après par la disposition de la machine de son corps. C'est ce qu'il plaît à quelques-uns d'appeller instinct. Tous ses membres sont disposez à la vue & à la rencontre de certains objets à faire de certains mouvemens selon les regles d'une parfaite méchanique que l'ouvrier a observées en composant la machine. Aussi voions-nous que les bêtes agissent toûjours de la même maniere à la rencontre de certains objets. Si le chat est toûjours disposé à courir après la souris, elle est aussi toûjours disposée à fuir le chat par l'impression que fait cet objet sur l'organe de ses sens. Les anciens Philosophes disoient que les animaux avoient quelques connoissances sensibles qui leur faisoient fuir ce qui leur est contraire, & s'approcher de ce qui est convenable à leur nature. Les modernes prétendent que tous ces mouvemens sont purement méchaniques & dépouillez de toute connoissance. Ils ont des yeux, & ils ne voient pas, ils ont des oreilles, mais ils n'entendent pas. Ces sens exterieurs ne leur servent que de montre, & de parade; parce que pour voir, & pour entendre, outre l'action exterieure des objets sur les sens, il faut une perception interieure de l'ame, dont celle des bêtes n'est nullement capable, étant toute materielle. Il ne suffit pas pour voir un objet, que cet objet se peigne au fond de l'œil, puisque cela arrive sur un œil artificiel, & sur l'œil d'un mort:

voir

voir marque du ſentiment. Ceux qui diſent que les bêtes ont quelque connoiſſance, ne prétendent pas que ces connoiſſances ſoient ſpirituelles comme celles des hommes : ce ſont des connoiſſances ſenſibles, & proportionnées à la perfection de leur être. Un chien diſtingue ſon maître au milieu d'une grande aſſemblée ; la vuë de cet objet fait à peu près ſur le cerveau du chien la même impreſſion que fait ſur nous la vuë d'une perſonne que nous connoiſſons parfaitement. Cette premiere vuë peut n'être purement que ſenſible, & dépouillée de toute perception ſpirituelle. On peut dire à l'avantage de l'homme, qu'il reflechit ſur ſes propres penſées, qu'il les compare les unes aux autres pour choiſir, pour en tirer des conſéquences, & pour ſe determiner après une mûre deliberation ; au lieu que les bêtes ne ſont nullement capables de tous ces rafinemens ; quoi qu'en conſiderant toutes les manœuvres qu'on leur voit faire dans quelques-unes de leurs actions, on ſe ſente porté à dire qu'elles deliberent, & qu'elles raiſonnent. Un chien qui cherche ſon maître, traverſe une riviere pour prendre le chemin le plus court ; mais il ne ſe jette dans l'eau qu'après avoir, pour ainſi dire, ſondé le gué, & cherché l'endroit le plus commode pour la traverſer. Quoi qu'il en ſoit, tous ces mouvemens ſe peuvent faire ſans reflexion, & toutes ces operations ne ſont point au-deſſus de la matiere. L'objet agiſſant ſur l'organe des ſens y fait de certaines impreſſions qui ſont les cauſes des mouvemens que nous apercevons dans les bêtes. Les anciens Philoſophes & les modernes convien-

nent que le corps des animaux eſt une machine remplie d'une infinité de reſſorts très-propres pour toutes les actions que nous leur voions faire. Les Carteſiens n'en demandent pas davantage pour expliquer par ſes regles de la mechanique & du mouvement toutes les operations des bêtes, ſans qu'il ſoit beſoin de leur donner pour cela, ni ame ni connoiſſance. Ariſtote, & ſes ſectateurs outre les reſſorts & la machine, diſent qu'il y a un principe interne, une ame, une forme qui regle tout, qui conduit l'animal, & qui donne le branle aux reſſorts. Comme on aime à outrer les choſes, ceux qui diſent que les bêtes n'ont ni ame, ni connoiſſance, prétendent auſſi qu'elles n'ont point de ſentiment, qu'elles ne ſouffrent pas plus de douleur quand on les bat, ou qu'on les écorche, qu'une montre dont on briſe les reſſorts. Que ſi un chien montre les dents à celui qui lui a jetté une pierre, ce n'eſt point par un ſentiment de vengeance, ni que la pierre lui ait fait mal, puiſque le chien n'a ni vie, ni ſentiment; & que ſi on lui donne un coup de fuſil qui l'étende tout roide ſur le carreau, on ne le tuë pas pour cela; on ne fait autre choſe que déranger les reſſorts qui empêchent le mouvement de la machine, comme ſi l'on donnoit ſur une montre un coup de marteau qui en briſât tous les reſſorts, & la mît hors d'état de marquer, ou de ſonner l'heure. On ne ſait ſi ceux qui débitent une pareille doctrine parlent ſerieuſement & s'ils le penſent comme ils le diſent; du moins eſt il certain que ceux qui ne ſont pas perſuadez de leurs principes, les jugent dignes de riſée, & qu'ils ne ſauroient plier leur imagi-

gi-

gination à croire que les bêtes ne ſentent rien, qu'elles ne voient ni n'entendent, qu'elles ne vivent, ni qu'elles ne meurent pas.

La Phyſique ne borne pas ſes connoiſſances aux êtres ſublunaires, elle porte ſes ſpeculations pour contempler ces vaſtes corps qu'il ſembloit que Dieu avoit voulu derober à nos connoiſſances par ce grand éloignement qu'il a mis entr'eux & nous. Mais il arrive à la plûpart des Philoſophes à peu près la même choſe qu'à celui qui ſe laiſſa tomber dans une foſſe en contemplant les Aſtres; ce qui lui attira les railleries d'une bonne femme témoin de ſa bêtiſe. Elle lui fit un reproche inſtructif, en lui diſant qu'il devoit prendre un peu plus garde à ſes pieds, & ne pas tant ſe mettre en peine de ce qui ſe paſſoit dans la Lune. Ariſtote a cru que les Cieux étoient compoſez d'une nature toute differente de celle des élemens, parce qu'il les croioit entierement incorruptibles & inalterables. Les nouvelles découvertes ont fait connoître évidemment la fauſſeté de l'opinion d'Ariſtote. Depuis que l'on a inventé les Lunettes d'approche, on a fait de curieuſes obſervations dans les Cieux, & dans les Aſtres. L'ambition des hommes eſt allée juſques à vouloir determiner la grandeur de ces vaſtes corps qui roulent au-deſſus de nos têtes, & à meſurer cette prodigieuſe diſtance qui les ſepare de la Terre que nous habitons. Quelques-uns diſent que le Soleil eſt cent ſoixante ſix fois plus grand que la Terre; qu'une Etoile de la premiere grandeur, car elles ne ſont pas toutes égales, eſt cent ſept fois plus grande que la Terre. La Lune eſt trente-neuf fois plus peti-

te

te que le globe terreſtre: il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle nous paroiſſe plus grande que les Etoiles qui ſont infiniment plus éloignées de nous que la Terre. Plutarque rapporte que quelques Philoſophes & entr'autres les Pythagoriciens, ont cru que la Terre étoit habitée par des hommes quinze fois plus grands que les hommes ordinaires. Il ſemble que ce ſoit un paradoxe de dire que le Soleil ſoit plus près de nous en hiver qu'en été, cependant quelques Auteurs qui ont fait ce calcul, aſſurent qu'il eſt plus près de notre Terre d'environ quatre cens mille lieuës; mais ſes rayons ont moins de force pour l'échaufer, parce qu'il la regarde plus obliquement. C'eſt une choſe plaiſante que d'examiner tous les ſentimens des Philoſophes ſur les corps celeſtes. Les Epicuriens croioient que le Soleil & les Aſtres étoient en effet tels qu'ils paroiſſent à nos yeux, ni plus grands, ni plus petits. Origene diſoit que c'étoient des animaux capables de vice & de vertu. Peut-être étoit-il de l'opinion des Stoïciens qui vouloient que le Soleil ſe nourrit des vapeurs de la Mer, la Lune des vapeurs des eaux douces, & les autres Aſtres des exhalaiſons de la terre; mais tout cela ce ſont de pures imaginations qui n'ont aucun fondement raiſonnable, auſſi bien que ce qu'ils diſoient que le Soleil ne s'écartoit point des deux Tropiques, pour avoir toûjours de quoi vivre. D'autres encore plus extravagans ont cru que le Soleil n'étoit qu'un trou par lequel la lumiere du Ciel Empyrée nous étoit communiquée. C'eſt une choſe étrange, & qui fait bien voir la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il n'y ait point eu d'opinion ſi ridicule,

cule, qui n'ait eu ſes partiſans, & qui n'ait trouvé quelque créance parmi les hommes.

On peut dire ſans offenſer les Anciens, que les Philoſophes modernes ont beaucoup raffiné ſur eux pour ce qui regarde la connoiſſance des corps celeſtes. Les obſervations que l'on fait maintenant, ſont bien plus juſtes & bien plus préciſes. Les Anciens ne pouvoient pas découvrir dans les Aſtres ce qu'on y a découvert depuis par le moien des Téleſcopes, ou des lunettes d'aproche. Ils n'avoient pas des inſtrumens auſſi parfaits & auſſi réguliers que nous les avons maintenant. Les Philoſophes modernes ſe ſont imaginé après Mr. Deſcartes que chaque Planette nage dans un tourbillon de matiere fluide, dont les parties détachées les unes des autres ſe meuvent toutes en un même ſens, & ſuivent le mouvement general du Tourbillon; quoi qu'elles puiſſent avoir entr'elles des mouvemens particuliers. Un Tourbillon de vent eſt une infinité de petites parties d'air qui tournent en rond toutes enſemble, & impriment leur mouvement à tout ce qu'elles rencontrent. Ces Philoſophes ajoutent que le grand amas de matiere celeſte qui eſt depuis le Soleil juſqu'aux Etoiles fixes eſt d'une ſubtilité, & d'une agitation prodigieuſe, & tourne en rond, emportant avec ſoi les Planettes, & les faiſant tourner toutes en un même ſens autour du Soleil qui occupe le centre, & qui eſt juſtement au milieu de cette matiere celeſte, dont il eſt, pour ainſi dire, le maître.

Quelques Obſervateurs nous aſſurent que l'on a vu autrefois dans le Ciel des Etoiles fixes que l'on n'y trouve plus maintenant, com-

comme si elles étoient fonduës. Ils croient qu'elles se sont enfoncées dans la profondeur immense du Ciel, où elles se promenent hors de la portée de nôtre vuë. Les Météores, ce sont de certains corps élevez au-dessus de la Terre que nous habitons; ils se forment des exhalaisons de la Terre, & des vapeurs de la Mer. Les exhalaisons sont des particules de tous les differens corps terrestres, qui s'élevent en l'air, comme des souffres, des sels, des bitumes, & autres corps de differente nature plus ou moins combustibles. Les exhalaisons s'élevent en l'air plus difficilement que les vapeurs; & comme il faut plus de chaleur pour les mettre en mouvement, il s'en éleve davantage durant l'été. Quoi qu'il fasse souvent fort chaud dans la basse région, il ne laisse pas que de faire très-frais dans la moienne, & encore plus dans la plus haute: parce que les rayons du Soleil ne font que passer dans ces regions, au lieu qu'ils se rassemblent dans la basse, où il y a toûjours plus d'exhalaisons que dans les autres. Ces exhalaisons réchaufées par le Soleil, s'échauffent encore plus d'elles-mêmes, comme il arrive à toutes les autres matieres combustibles.

C'est sur ces principes que l'Auteur *de l'Usage des Globes celestes & terrestres* fonde l'explication qu'il fait des Méteores. Il dit, par exemple, que le vent qui n'est qu'un air agité, se forme des vapeurs subtilisées, & rarefiées, qui prenant leur cours vers un même côté, chassent l'air avec beaucoup de force. Les vents impetueux sont froids & secs, parce que les vapeurs se mouvant toutes d'une même maniere agitent moins les petites parties

ties de nos mains ; & c'eſt dans ce moins de mouvement des petites parties de nôtre corps, que conſiſte la froideur que nous reſſentons quand en hiver le vent de la gelée ſouffle avec grande force. Le tourbillon eſt une eſpece de vent qui s'engendre de pluſieurs nuées épaiſſes lesquelles pouſſent l'air qui eſt entre elles, & quelquefois avec tant de violence, principalement quand ces nuées ſont pouſſées les unes contre les autres par pluſieurs vents contraires, que l'air en prend un mouvement circulaire. C'eſt ce qui cauſe cette tempête nommée Ouragan qui eſt une eſpece de vent ſi furieux qu'il renverſe les maiſons, arrache les arbres, briſe les vaiſſeaux, & fracaſſe tout ce qui s'oppoſe à ſa violence. Les vents ne s'élevent jamais audeſſus de la ſeconde region de l'air, comme l'experience le fait voir ſur les plus hautes montagnes, dont le ſommet n'eſt jamais troublé par le vent. Les Naturaliſtes ont remarqué que les années, où le vent a dominé davantage, ſont les plus ſaines. Le vent qui eſt pour l'ordinaire aſſez moderé d'abord, s'augmente par les nouvelles exhalaiſons qui ſe joignent aux premieres. Les vents ſont plus frequens du côté de la mer, à cauſe des continuelles vapeurs qui en ſortent. Il ſe trouve parmi les Lappons, & dans la Norvégue des Charlatans qui vendent le vent, & qui promettent aux Matelots de leur donner le vent dont ils auront beſoin pour faire heureuſement leur voiage. Cela n'eſt pas étonnant ; car les impoſteurs ont recours à toutes ſortes de ruſes pour attrapper l'argent des duppes. Le merveilleux eſt qu'il ſe trouve des gens

gens aſſez ſots pour donner leur argent avec tant de legereté, & qui ne ſe detrompent point apres avoir été abuſez ſi ſouvent.

On ne peut douter que les exhalaiſons & les vapeurs ne ſoient la matiere dont s'engendrent les Méteores. La roſée ſe forme des vapeurs qui s'élevent de la Terre pendant la nuit : comme leur agitation eſt mediocre, elles ne montent pas fort haut, & retombent en petites goutes d'eau qui paroiſſent le matin comme des perles, attachées à l'extremité des herbes, & des feuilles des arbres. Les roſées ſont plus frequentes durant le printems, parce que les vapeurs qui ont été élevées par la chaleur moderée du jour, s'épaiſſiſſent par la fraicheur de la nuit. Les exhalaiſons qui s'élevent avec ces vapeurs ſont très-ſubtiles; leur eau eſt fort ſalutaire aux fleurs alors tendres & naiſſantes; on l'emploie utilement à pluſieurs uſages; bien des Dames s'en ſont ſervies avec ſuccès pour ſe blanchir & pour s'embellir le teint; elles ſe ſont fort bien trouvées de cette experience. La niéle ſi funeſte aux moiſſons eſt une eſpece de brouillard qui ſe forme pendant les grandes chaleurs de l'été. Les vapeurs & les exhalaiſons dont elle eſt formée, ſont quelquefois ſi corroſives, qu'elles gâtent, & brûlent les bleds, s'il ſurvient du Soleil. Pour empêcher ce mauvais effet, il eſt bon d'allumer de grands feux de paille, du côté dont le vent ſouffle. La gelée eſt cauſée pour l'ordinaire par un vent violent du Septentrion, qui apporte un air plus froid, qui reſſerre & qui endurcit les petites parties terreſtres & aquatiques. Les nuées, dit le même Auteur, ſe forment lorſque les vapeurs

peurs s'étant promenées long-temps dans l'air, leur mouvement vient à se rallentir, & leurs parties s'approchent les unes des autres; mais étant parvenuës jusques à la moyenne region, elles se resserrent encore davantage, & forment des nuées que l'on voit marcher dans l'air, quand elles sont agitées par les vents.

La pluie n'est autre chose qu'une vapeur que le froid de la seconde region resserre. Si l'on en croit quelques Historiens, toutes les pluies ne se reduisent pas en eau; il a plu des cendres, de la laine, du bled, du sang, des grenouilles, des sauterelles; car tout ce qui peut être enlevé par les vents peut retomber sur la terre avec la pluie. En parlant de la pluie de sang, Gassendi a observé que c'est un excrement de quelques papillons qui lui donne cette teinture rouge, & que c'est pour cela qu'elle ne tombe jamais que vers la fin du mois de Juin. On croit que la plus grande pluie ne pénetre jamais plus de dix pieds en terre. La pluie se forme des nuées, lesquelles étant condensées par le froid se reduisent en eau, qui retombe en goutes par sa propre pesanteur sur la terre. Les nuées poussées d'un païs plus chaud, dans un plus froid, pour l'ordinaire se reduisent en pluie. C'est-pourquoi il pleut assez souvent lorsque le vent du Midi souffle, & rarement lorsque le vent vient du Septentrion. De même le vent d'Orient n'améne gueres la pluie; elle est plus frequente quand le vent est Occidental, à cause que nous avons la mer de ce côté-là, & qu'il s'y éleve une plus grande quantité de vapeurs, qui se changent en nuées, & que le vent nous améne. Quand la partie de l'hori-

ſon où le Soleil ſe leve, ou ſe couche, eſt peinte d'une couleur pâle, ou jaunâtre, c'eſt un ſigne que l'air eſt rempli de vapeurs, & un prognoſtic de mauvais temps. Au contraire quand cette partie de l'horiſon eſt peinte d'un rouge vif & éclatant, c'eſt une marque qu'il y a peu de vapeurs, ou d'exhalaiſons dans l'air, qu'elles ſont legeres & ſubtiles, & que par conſéquent elles pourront être aiſément diſſipées par la chaleur du Soleil. La neige ſe forme par le grand froid des regions de l'air. Elle tombe ſur la terre non pas tant par ſa peſanteur naturelle, car elle eſt fort legere; que parce que les petits floccons dont elle eſt compoſée, ſont chaſſez par le vent vers la terre. Comme les petites parties de glace qui compoſent ces floccons de neige, ſont dures, ſolides, tranſparentes, & toutes de differentes figures, elles nous font avoir le ſentiment de blancheur, en nous reflechiſſant la lumiere de toutes parts. L'on voit quelquefois en Scythie, en Armenie, & ailleurs des neiges rouges: ce qui procede de la nature de l'exhalaiſon, qui leur communique cette couleur. Si le froid ſe rallentit, alors quelques floccons de neige ſe fondent, diviſent & ſeparent ceux qui ne ſont pas encore fondus, & y inſinuent quelque peu d'eau, laquelle ſe gelant dans ces petits intervalles les rend plus peſans, & pour lors cette eau fondue, & la neige qui reſte, tombe, comme il arrive quand il pleut & neige en même tems. La grêle s'engendre ſous nos nuées en été, par l'air de la moienne region, lors que cet air ſe trouve ſous une nuée épaiſſe qui lui dérobe entierement les rayons du Soleil, & qui lui commu-

munique un grand degré de froideur. Alors si la nuée se dissout en pluïe, les goutes d'eau en passant par l'air sous cette nuée, s'y gelent & tombent en petits morceaux de glace de la figure, & de la grosseur à peu près dont les goutes d'eau seroient tombées.

Les Naturalistes mettent encore au nombre des méteores de l'air une espece de miel qui se forme d'une vapeur douce, mêlée de quelque exhalaison d'où procede ce suc agréable que les abeilles prennent sur les fleurs, pour le porter & le ramasser dans leurs ruches. Elles s'en nourrissent, & l'on croit que cette nourriture entretient leur vie plus long-tems que celle de tous les autres Insectes qui ne vivent gueres qu'un an ou deux, au lieu que les abeilles vivent jusqu'à dix ans. On trouve vers Colchos sur les feuilles des arbres, une espece de miel qui cause une alienation d'esprit. Les soldats de trois Regimens de Pompée, pour avoir mangé de ce miel devinrent comme furieux. Apollonius rapporte que certains hommes d'Afrique composoient avec des fleurs un miel, qui ne cedoit en rien pour la quantité & la qualité, à celui des abeilles. Peut-être que ces hommes avoient trouvé le secret de faire le sucre qui se tire de certains roseaux. Theophraste dans un Traité séparé spécifie de trois sortes de miel, celui qui naît sur les fleurs dont nous parlons, & qui est le veritable; un autre aërien, cuit par le Soleil au temps de la moisson, qui est la manne; le troisieme qui vient dans les roseaux, & que nous appellons sucre.

Le tonnerre est le metéore que les hommes redoutent davantage, & qui fait trembler les

plus hardis. Il s'engendre des exhalaiſons que la chaleur de l'été éleve en abondance. Lors qu'elles ſont dans la moienne region, parmi les vapeurs qui s'y changent en nuées, elles ſe raſſemblent, & ſe placent au centre de ces nuées, où elles s'échauffent encore de plus en plus, & enflent tellement la nuée, que quand d'autres nuées viennent à la choquer, elles la font créver avec effort: c'eſt ce qui fait le bruit & les éclairs qui précedent ce bruit; parce que la lumiere étant une matiere plus ſubtile que l'air qui nous cauſe le ſentiment de l'ouïe, va & ſe communique à nous avec plus de viteſſe. La continuation, & la repetition du bruit du tonnerre vient d'une eſpece d'écho qui ſe fait dans les nuées. Quoi que l'on voye pluſieurs éclairs, on n'entend pas toûjours le bruit du tonnerre; parce qu'alors la nuée a peu de vapeurs; ou s'il ſe fait quelque bruit dans les nuées, le trop grand éloignement empêche qu'on ne l'entende. Quand les chaleurs ſont extrêmes on voit pluſieurs éclairs ſans entendre le bruit du tonnerre; parce qu'alors il s'éleve beaucoup plus d'exhalaiſons que de vapeurs. En effet quand on voit pluſieurs éclairs ſans bruit, il pleut rarement: parce qu'il n'y a pas aſſez de vapeurs qui ſont la matiere de la pluie. Quand les éclairs ſont accompagnez d'un grand bruit, c'eſt une marque qu'il y a beaucoup de vapeurs condenſées autour de la circonferen-ce de la nuée, & déja preſque toutes formées en pluie qui s'augmente à chaque coup de tonnerre, qui ébranle, & ſecoüe la nuée. Alors l'eau qui tombe par l'ébranlement de la nuée, doit tomber en goutes extraordinairement groſſes, leſquelles paſſant par la moien-

ne

ne region de l'air, ſe convertiſſent quelquefois ſur le champ par ſon grand froid, en une grêle ſi groſſe, qu'elle fait des ravages épouvantables, & deſole des Provinces entieres. Plus la nuée eſt condenſée à ſa circonference, par les vapeurs, plus elle fait d'effort, quand elle créve, & plus elle pouſſe loin le feu, qui fait l'éclair. Il eſt quelquefois pouſſé avec tant d'impetuoſité, qu'il vient juſque ſur la terre, & alors il s'appelle la foudre, qui brûle, & renverſe les édifices, met le feu par tout où elle paſſe, tuë les hommes, & les animaux. On a remarqué des effets ſi étonnans de la foudre, qu'il ſemble que quelque genie, ou quelque eſprit malin s'en mêle, s'il eſt vraï comme pluſieurs l'ont aſſuré, que le fer d'une épée ſe trouve quelquefois fondu dans ſon fourreau, & l'argent dans la bourſe, ſans que la bourſe, ou le fourreau en ſoient endommagez : ce qui arrive lorſque les particules qui compoſent le feu, ſont très-ſubtiles, de ſorte qu'elles ne font point d'impreſſion ſur les corps qui ont ſuffiſamment de pores, & aſſez grands pour leur faire paſſage; mais toute leur force agit ſur les corps qui leur font quelque reſiſtance. Au contraire, cette flamme brûle quelquefois les habits & le poil ſans faire de mal à la chair : ce qui arrive lorſque les parties des exhalaiſons qui compoſent cette eſpece de foudre, ſont plus groſſieres, étant graſſes & huileuſes. C'eſt ainſi que les Philoſophes modernes, & entr'autres l'Auteur de l'Uſage des Globes terreſtres & celeſtes, expliquent ces prodigieux effets de la nature. Le peuple confond la foudre avec le tonnerre, comme ſi c'étoit le même méteore. Cependant leurs effets ſont diffe-

ferens ; car le tonnerre fait le bruit, la foudre fait le fracas & le desordre. Il se forme une espece de tonnerre dans les abymes du Mont Vesuve, & dans d'autres gouffres de cette nature, dont les effets ne sont pas moins funestes que ceux du tonnerre qui se forme dans les nuées. En effet on entend dans ces gouffres un bruit épouvantable qui imite assez celui du tonnerre ; il en sort des feux & des flammes qui ravagent tout aux environs, & au lieu de pluïe ce sont des cendres qui marquent un furieux embrasement. Les Romains avoient de grandes superstitions sur le tonnerre. Quand il tonnoit du côté gauche, ils croioient que c'étoit un bon augure. Cependant dans les assemblées generales, si le tonnerre se faisoit entendre à gauche, il falloit les dissoudre sur le champ. On dit que le tonnerre ne se fait pas entendre plus loin de soixante lieües, & que la foudre ne penetre pas plus de cinq pieds en terre. La Religion des Payens defendoit d'enterrer les corps frappez de la foudre, comme si c'eût été une marque que ceux qui perissoient de ce genre de mort, étoient des impies & des scelerats. Cependant Zoroastre, Tullus Hostilius, Strabon, les Empereurs Carus, & Anastase, Simeon Stylite perirent par la foudre. L'Empereur Auguste pour se garantir d'une mort si terrible, faisoit porter par tout où il alloit, des peaux de veau marin. Tibere son successeur prenoit une couronne de laurier, & se cachoit dans une cave profonde quand il tonnoit. Caligula se cachoit sous son lit quoi qu'il fît profession de mépriser les Dieux. Le dernier Comte de Guiche avoit des sentimens tout contraires à ceux de ces Empereurs Romains ; car il souhai-

haitoit de perir d'un coup de tonnerre pour ſe delivrer des longueurs & du chagrin d'une importune maladie, & de ce lugubre appareil qui accompagne les morts ordinaires. L'Auteur de la nouvelle Logique dit en parlant des perſonnes qui ſont dans une frayeur exceſſive, lors qu'ils entendent tonner, que ſi le tonnerre les fait penſer à Dieu & à la mort, à la bonne heure; car on n'y ſauroit trop penſer. Mais ſi c'eſt le ſeul danger de mourir par le tonnerre qui leur cauſe cette apprehenſion extraordinaire, il eſt aiſé de leur faire voir qu'elle n'eſt pas raiſonnable. En effet de deux millions de perſonnes c'eſt beaucoup s'il y en a une qui meure en cette maniere; & même l'on peut dire qu'il n'y a gueres de mort violente qui ſoit moins commune. Puis donc que la crainte d'un mal doit être proportionnée non ſeulement à la grandeur du mal, mais auſſi à la probabilité de l'événement; comme il n'y a gueres de mort plus rare, que de mourir par le tonnerre, il n'y en a gueres auſſi qui nous dût cauſer moins de crainte; vu même que cette crainte ne ſert de rien pour nous le faire éviter.

On voit encore dans l'air de tems en tems pluſieurs autres phénomenes moins terribles que la foudre, & le tonnerre. Les Etoiles tombantes ne ſont que de petits nuages qui renferment dans leur centre des exhalaiſons, leſquelles à force de s'échauffer s'enflamment, d'elles-mêmes avec quelque effort. Le feu ne s'y met pas tout à coup, mais ſucceſſivement, & paroit comme une fuſée volante. Les feux folets que l'on voit ſur la mer & ſur la terre, aux environs des lieux marécageux ſe forment

dexhalaiſons graſſes & huileuſes, dont les parties s'engagent facilement les unes dans les autres : ce qui fait qu'elles ont de la peine à s'éléver, & que ces petits feux durent plus long-tems : ils ſont très-ſuſceptibles de toutes les agitations de l'air. L'arc-en-ciel n'eſt qu'une reflexion trompeuſe de la lumiere, qui nous fait voir pluſieurs couleurs durant un tems pluvieux dans la partie de l'air oppoſée au Soleil. Le peuple prend ce bleu, ce rouge, cet orangé pour de veritables couleurs. Les Philoſophes ne s'y trompent pas. Ils ſavent que ce ſont ſeulement des couleurs apparentes formées par les rayons du Soleil qui tombent obliquement ſur les goutes de pluie, & qui après pluſieurs refractions & reflexions parviennent juſqu'à notre œil. Ce ſont donc ces divers rayons de lumiere ainſi modifiez qui nous cauſent les ſentimens que nous avons de ces couleurs differentes. Les couronnes qui paroiſſent quelquefois autour du Soleil & de la Lune, viennent d'une nuée également épaiſſe par tout, compoſée de parties ſemblables, & reduites en forme d'arc : ce qui fait que les rayons de lumiere, les traverſant par tout également, font paroître les mêmes couleurs que dans l'arc-en-ciel, quoique moins fortes. On voit auſſi quelquefois autour du Soleil ſe former pluſieurs faux Soleils que l'on nomme Parhélies, qui ne ſont autre choſe qu'une nuée compoſée de pluſieurs ſuperficies : ce qui fait que les rayons du Soleil y impriment autant de fois ſon image, à peu près de la même maniere que l'on voit qu'un même objet ſe multiplie, quand on le regarde au travers d'une lunette à pluſieurs facettes.

On remarque dans l'eau & ſur la terre, comme dans l'air, pluſieurs effets merveilleux, tirez des treſors de la nature, qui ſe joue dans les differentes productions qu'elle nous donne pour l'utilité & pour l'agrément des hommes. Quoi que le ſel ſoit ſi commun, il n'en eſt pas moins eſtimable à cauſe de ſes differens uſages. Il eſt formé d'eau & d'exhalaiſons de la terre, cuites & condenſées par la chaleur du Soleil, qui reduit l'eau à cette conſiſtance qui fait le corps du ſel, après avoir fait évaporer ce qu'elle avoit de léger & de doux. C'eſt ce qui lui cauſe cette acreté, cette amertume, & ce goût que nous lui trouvons. Les peuples de l'Europe ne ſauroient ſe paſſer de ſel, parce qu'ils y ſont accoûtumez; les alimens leur paroiſſent fades, s'ils n'ont une pointe de ſel. Les habitans de l'Amerique accoûtumez à manger leurs viandes ſans ſel, ne peuvent ſouffrir tout ce qui eſt ſalé. Les François qui ont vécu long-tems parmi eux, ont de la peine à s'accoûtumer aux viandes ſalées, quand ils retournent dans l'Europe. Parce que le ſel eſt d'un fort grand uſage, la nature l'a rendu fort commun; on en trouve par tout; la terre, la mer en fourniſſent; on en tire des cendres de diverſes choſes que l'on brûle.

Comme l'air & la mer ont leurs richeſſes, la terre a auſſi les ſiennes; car elle nous fournit les metaux & les mineraux, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le vif-argent, l'étain, & mille autres choſes utiles pour la conſervation & l'agrément de la vie des hommes. Depuis que l'ambition & l'amour des richeſſes ſe ſont introduits parmi eux, ils ſe

ſont expoſez à toutes ſortes de perils, & à toutes ſortes de fatigues, pour trouver l'or que la nature avoit caché dans les entrailles de la terre. Il y a de certaines rivieres où on le ramaſſe, ſans ſe donner tant de peine, avec des peaux de mouton; & c'eſt peut-être ſur cela que la fable de la Toiſon a été fondée.

Ne ſont-ce point auſſi des fables que ce que les Naturaliſtes racontent de la plante nommée Senſitive, des poiſſons volans, qui vivent dans l'eau & dans l'air, des ſerpens aquatiques, & terreſtres? Du moins eſt-il certain que la tortuë vit dans l'eau, & ſur la terre. Le caſtor eſt auſſi un animal amphibie. Le cheval marin ſort de l'eau pour venir paître ſur la terre. Les Manichéens parmi leurs autres erreurs ont cru que les plantes étoient de veritables animaux; parce qu'elles meurent, ou de vieilleſſe, ou de mort violente; que l'on obſerve entr'elles le ſexe different, & qu'il y en a de mâles & de femelles: mais cette erreur a été condamnée.

Si les Manichéens ont mis les plantes au rang des animaux, d'autres ont accordé le raiſonnement aux brutes, bien differens en cela des Philoſophes modernes qui leur refuſent avec une dureté impitoiable la vie & le ſentiment. Pythagore, Platon & Galien ont cru que les bêtes raiſonnoient, & que ſi les hommes avoient en cela quelque avantage ſur elles, cette prééminence ne venoit que de la perfection de leurs organes. Le raiſonnement ſur lequel leur opinion eſt appuïée n'eſt pas fort convaincant. On voit, par experience, diſoient-ils, que les chiens, les chevaux,

les

les renards ont des accès de folie comme les hommes; il faut donc qu'ils passent d'une extremité à l'autre, puis que la folie est une privation de la Raison. Cette preuve est bien foible; car comme la folie de ces animaux n'est qu'une folie apparente, ils n'ont aussi qu'une apparence de Raison. Quintilien disoit que les bêtes raisonnoient comme les hommes, & qu'ils n'en differoient que par l'usage de la parole. Cette difference est encore assez mal établie; car si l'on en juge par les apparences, les bêtes ont une espece de langage pour se faire entendre. En effet on voit les poussins accourir, sans y manquer, auprès de leur mere, quand elle fait de certains cris pour les appeller. Comme l'on encherit toûjours sur les opinions, il s'est trouvé des Philosophes qui ont cru que les hommes étoient plus bêtes que les bêtes mêmes, & qu'ils profitent moins des experiences. Un loup, dit Polybe, ne tombe pas deux fois dans la même fosse; le chien craint le bâton, quand il a été châtié; le renard évite le piége qu'on lui a dressé; mais l'homme après avoir été pris pour duppe plusieurs fois, se laisse encore tromper à la premiere occasion, & donne dans tous les panneaux qu'on lui tend.

Quand on considere cette difference étonnante qui se remarque entre les hommes, la vivacité des uns, la stupidité des autres, la pénétration, l'étendue, la force du raisonnement, les vuës, les lumieres des personnes spirituelles; au contraire la grossiereté, le peu de sens, l'imbecillité des autres qui ne font presque aucun usage de leur Raison, on se sent naturellement porté à croire qu'il y a

de l'inégalité entre leurs ames, puiſque leurs fonctions & leurs operations ſont ſi differentes. Cette queſtion n'a point encore été determinée; mais la raiſon que l'on apporte de la difference des eſprits, & de leurs operations, de leur peſanteur, de leur agilité, ne prouve nullement l'inégalité des ames. Cette difference vient plûtôt de la differente conformation des organes, ou de l'éducation, que d'un autre principe. On voit un décret de la Faculté de Theologie de Paris qui établit l'inégalité des ames ſur une aſſez plaiſante raiſon. Quelle apparence, diſent ces Docteurs, de croire que l'ame de Judas fût auſſi parfaite que celle de Jeſus-Chriſt? Ne pourroit-on pas appliquer le même raiſonnement à d'autres ſujets, & dire, quelle apparence, que l'ame de Neron fût auſſi parfaite que celle de St. Paul, ou de Seneque? Que l'ame de Therſite fût auſſi genereuſe que celle d'Achille? Ces perfections accidentelles qui peuvent être cauſées par la difference des fibres du cerveau, des organes, de la nourriture, des emplois ne prouvent nullement une diverſité eſſentielle entre les ames.

Les Philoſophes modernes reprochent aux anciens, qu'ils expliquent tous les effets de la nature par des termes vagues & generaux, par des formes ſubſtantielles, par des qualitez dont perſonne n'a nulle idée, & qui ne laiſſent dans l'eſprit aucune connoiſſance claire & diſtincte. Pour ſe ſauver eux-mêmes du reproche qu'ils font aux autres, ils croient ſe tirer d'affaire par le concours des atomes, par le mouvement d'une matiere ſubtile, & par la recherche des cauſes immediates des effets dont

dont on leur demande l'explication, comme on le verra par plusieurs problêmes tirez de leurs livres. Ils disent, par exemple, que le flux & le reflux de la mer se fait par le pressement de la Lune & de l'air, qui pesant sur les eaux, les contraint de pancher d'un côté, lesquelles venant ensuite à heurter contre les côtes, & les premiers flots étant soutenus par les derniers, la mer s'enfle & se gonfle: mais elle s'en retourne par son propre poids, aussitôt que ses parties cessent d'être pressées. Comme la Terre se rencontre une fois chaque jour sous le globe de la Lune, cela fait que nous avons aussi tous les jours le flux: mais il tarde chaque jour de 50. minutes, d'autant que la Lune avance par jour de douze degrez & demi vers l'Orient: & ainsi quand la terre a fait son tour, il faut qu'elle fasse encore douze degrez pour venir sous la Lune. Le flux est plus grand aux nouvelles Lunes, ou quand la Lune est dans son plein, que lorsqu'elle est en quadrature, d'autant que son diametre n'étant pas si grand, elle cause un plus grand retrecissement à l'air, & pése par consequent davantage sur la mer. Le reflux est aussi plus considerable vers les équinoxes, parce qu'alors la Lune pousse l'air plus à plomb vers la terre. Les inégalitez du flux & du reflux sont incomprehensibles, & je ne crois pas qu'aucun Philosophe puisse se vanter avec quelque vraisemblance de les expliquer toutes, ni de donner de bonnes raisons pourquoi le flux ou le reflux n'est pas sensible dans toute la côte d'Italie, ni presque dans toute la Mediterranée. Dans la nouvelle France, la mer monte en cinq heures; & descend en sept: au contrai-

re à la côte de Bourdeaux le flux eſt de ſept heures, & le reflux de cinq. Dans une certaine mer des Indes, la mer met quinze jours à monter, & quinze jours à deſcendre. A Dieppe les grandes marées ſont deux ou trois jours après les nouvelles Lunes, & les pleines Lunes. Aux ports de Brétagne la mer s'enfle juſqu'à la hauteur de quatre vingt coudées. En d'autres endroits comme à Marſeille, & ailleurs, à peine s'éleve-t-elle d'un pied, ou d'un demi pied. Il y a de certaines côtes où la mer vient avec tant de précipitation, qu'elle couvre en un moment tout le rivage. Vers les côtes de Flandres la mer ſe répand juſqu'à neuf mille pas. En Angleterre, la Tamiſe remonte juſqu'à cinquante mille pas. Il eſt aſſez difficile de trouver une cauſe qui explique des mouvemens ſi irréguliers. Les vents, ſelon qu'ils ſont plus ou moins forts & contraires, ne contribuent pas peu à ces irrégularitez. Quelques-uns diſent que le Soleil dilate les eaux par ſa chaleur, & que comme elles occupent alors un plus grand eſpace, elles ſe repandent ſur les rivages; mais qu'elles retournent enfin dans leur lit par leur pente naturelle. Les autres rapportent le principe du flux & du reflux aux divers changemens de la Lune à cauſe des rapports qui ſe trouvent entre les changemens de cette Planette & ceux de la Mer. Les Lacs, les Rivieres pour l'ordinaire n'ont point de flux & de reflux, parce que le corps de la Lune eſt bien plus grand, & preſſe également par tout.

Les Carteſiens pour expliquer la nature de l'eau, diſent qu'il faut ſe figurer dans la terre pluſieurs pores fort étroits, & remplis

de

de la matiere du premier élément, qui ne s'y peut mouvoir avec liberté, à cause de leur petitesse. La froideur n'est pas plus naturelle à l'eau que la chaleur ; parce que de sa nature elle est également susceptible d'un mouvement plus lent, ou plus fort. Etant gelée elle est froide, parce qu'alors elle est en repos. L'eau chaude vient à se refroidir ; parce qu'étant agitée elle communique son mouvement aux corps voisins, & en perd par conséquent. La raison pourquoi l'eau est insipide & sans odeur, c'est que ses parties cedent & plient facilement, & ne peuvent ébranler les corps qu'elles heurtent, non plus qu'une corde que l'on jetteroit contre un corps dur. Ainsi quand l'eau s'applique à la langue, elle ne fait que glisser dessus, sans piquer.

Il faut raisonner tout autrement du sel qui est un amas de plusieurs petites parties longgues & droites de la matiere du prémier élement, qui s'est figée, & qui a pris la figure de sel, en passant par les pores longs & droits de la terre interieure. C'est ce qui cause sa dureté ; parce que cette matiere n'a pas été obligée de se plier en plusieurs sens. Le goût piquant du sel vient de sa figure longue & droite, & comme elle est inflexible, elle a beaucoup de force pour ébranler les petits filets des nerfs de la langue. La vertu qu'il a de conserver & d'endurcir les viandes, vient de sa figure, & de sa roideur qui le rend capable de penetrer dans les pores des chairs auxquelles les parties du sel s'attachent, comme autant de petits clous inflexibles, & les retiennent unies ensemble. Par ce moien elles empêchent que les autres parties plus sub-

tiles ne les dérangent. Le sel fait du bruit & petille, quand on le jette dans le feu, d'autant que quelques parties d'eau douce sont demeurées engagées entre celles du sel, où se trouvant trop resserrées, elles viennent à se dilater, quand une violente chaleur leur donne assez de force pour s'étendre, & pour rompre leur prison, ce qui ne se fait qu'avec éclat. Quand on les écrase, ils ne font point de bruit. Les viandes rôties ont plus de goût vers leur superficie; parce que tout le sel qu'elles contiennent étant agité par la chaleur du feu, une partie se porte vers la surface, & s'y arrête. La fumée qui sort des viandes est causée par les parties les plus liquides qui s'en exhalent. L'huile est plus legere que l'eau à-cause de l'interruption qui est entre ses parties, & qui fait qu'elles contiennent moins de leur propre matiere, sous un certain volume, que si ces parties se pouvoient mieux arranger & être plus resserrées.

Rien n'est mieux imaginé que ce que disent les Cartesiens pour expliquer tous les effets que nous admirons dans l'aiman, supposé que l'on admette le jeu de leur matiere subtile. Il faut s'imaginer, disent-ils, que cette pierre est percée d'un nombre infini de pores paralleles entre eux, dont les uns ont la figure d'écrouës capables de recevoir les vis qui viennent du Pole Arctique: les autres ont la figure d'autres écrouës qui donnent passage aux vis qui descendent du Pole Antarctique. Tout cela n'est pas fort plausible, & il faut avoir une grande docilité pour les principes de Descartes. Ce grand Philosophe explique à peu près de la même maniere, la vertu

attractive de l'ambre, de la gomme, de la cire, & de la plûpart des pierres précieuses, qui étant frottées attirent la paille, & autres corps legers. Cette vertu vient d'une fort subtile matiere qui est renfermée dans ces corps. En les frottant on ouvre les passages à cette matiere qui sort avec impetuosité, & pénétre les pores de ces petits corps.

Pour expliquer la lumiere & la chaleur du feu, les Cartesiens supposent qu'il est composé d'un grand nombre de petites parties terrestres, qui ont toutes une très-grande agitation. Ce mouvement actuel leur donne de la chaleur. L'effort que font ces petites parties pour pousser les boules du second élement les rend lumineuses. On a besoin d'un peu de lumiere pour voir clair dans ces mysteres. On tire du feu d'un caillou en le frappant avec de l'acier; parce que les parties du caillou sont tellement appuiées les unes contre les autres, & par le choc, elles se raprochent tellement, qu'elles ne peuvent plus contenir que la matiere du premier élement: celles du second sont chassées. Il faut ajoûter que comme les parties du caillou sont fort roides, elles font le ressort avec une vitesse incroiable; & parce qu'elles vont un peu trop loin, elles s'échapent de la masse, & volent en pirouettant, chassant les petites boules du second élement qui se presentent pour entrer, ce qui les fait paroître lumineuses. Il s'ensuit de là que le feu ne doit pas être de longue durée, si on ne lui fournit incessamment de la nourriture; parce que plusieurs petites parties terrestres qui le composent, se choquant les unes les autres, se divisent

viſent en d'autres parcelles encore plus petites, qui n'ont pas la force de reſiſter aux boules du ſecond élement qui ſe preſentent ſans ceſſe pour l'éteindre. Outre cela ces mêmes petites parties repouſſant les petites boules du ſecond élement, paſſent de tous côtez, & s'engagent dans les parties de l'air, où perdant leur mouvement, à force de le communiquer, elles prennent la forme de fumée. Les conditions que doivent avoir les corps propres à nourrir le feu ſont, 1. d'être d'une groſſeur inégale, afin que les plus petites parties étant agitées les premieres, elles puiſſent ſervir à ébranler les autres. 2. Que ces corps ayent les pores aſſez grands pour admettre les parties du troiſiéme élement qui ont déja la forme de feu ; & enfin que ces corps ayent quelque liaiſon, afin que les parties du ſecond élement ſoient chaſſées d'alentour, avant qu'ils ſoient tout-à-fait deſunis. De là vient que le bois ſec & les autres eſpeces de bois qui ont de plus grands pores, brûlent plus facilement, que le verd, & les plus maſſifs ; d'autant que le bois verd, quoi qu'il ait des pores, ils ſont remplis d'une matiere bien plus difficile à chaſſer, que l'air qui eſt dans les pores du ſec. Un linge trempé dans l'eau de vie ne ſe brûle point, quoi qu'on l'enflamme ; parce que le feu n'a de force que pour enlever les parties de l'eau de vie, ſans pouvoir ébranler celles du linge, tandis qu'il contient dans ſes pores, quelque autre corps que de l'air. Il faut l'avouër que toutes ces explications ſont fort ingenieuſes : ſi elles ne ſatisfont pas entierement l'eſprit ; au moins donnent-elles de grandes ouvertures pour trouver les cauſes na-

naturelles d'une grande quantité d'effets naturels que les anciens Philosophes n'expliquoient que d'une maniere vague, par leurs formes substancielles, & par de certaines qualitez qui ne donnoient nulle idée de la chose. Quand on leur demandoit, par exemple, pourquoi le feu brûle, ils ne repondoient autre chose, sinon que le feu a un principe interieur qui produit la chaleur : pourquoi l'aiman attire le fer ; c'est qu'il y a dans cette pierre une vertu attractive : pourquoi l'opium fait dormir ; c'est qu'il a une qualité endormante : pourquoi le sené purge ; c'est qu'il a une vertu purgative. Il est évident que ces reponses ne satisfont point, & ne disent rien autre chose que ce qui est en question. Au lieu que les Philosophes modernes entrent dans de plus grands détails ; & pourvu qu'on suppose avec eux le mouvement des atomes, ou de la matiere subtile, le ressort ou la vertu élastique de certains corps, on expliquera d'une maniere méchanique beaucoup de phenomenes que l'on ne pourroit expliquer autrement. On a cru être obligé de rapporter leurs propres termes dans les exemples que l'on vient de citer ; de peur d'estropier, & de defigurer leurs explications, si on ne parloit pas leur langage, qui fait l'une des principales beautez de ces mysteres par la nouveauté des termes que l'on emploie à les expliquer, pour en donner une idée plus nette.

Ils disent encore que les feux souterrains viennent des minieres de bitume & de soufre, dont il s'évapore des exhalaisons qui peuvent remonter des cavitez souterraines, aux voutes desquelles elles s'attachent ; comme la

suïe

suïe s'attache à nos cheminées. Ces exhalaisons se mêlent avec le nitre qui sort de ces mêmes voutes, & composent une espece de croute combustible.

Pour expliquer l'origine des fontaines, les Philosophes ont imaginé que l'eau de la mer monte en forme de vapeurs dans le creux des montagnes pour y faire des fontaines, par le moien de la chaleur concentrée aux entrailles de la terre. Comme cette eau dilatée ne peut pas continuer commodément son cours, elle est forcée de monter, & de s'élever même quelquefois jusque dans l'air, pour y faire les neiges, les grêles, & les pluies. Ces vapeurs condensées fournissent l'eau des fontaines; parce que rencontrant les parties plus froides de la terre, quand elles sont parvenues vers sa surface, elles perdent la plus grande partie de leur mouvement; & comme elles n'en ont plus assez pour s'élever, elles glissent les unes auprès des autres, & composent de petites goutes d'eau. Mais parce que le sel est plus pesant, il ne s'éleve point; ainsi il n'y a pas lieu de s'étonner que l'eau des fontaines soit douce, quoi qu'elle soit formée de l'eau de la mer qui est salée. On voit en de certains lieux, des fontaines dont les eaux ont la vertu de petrifier, & qui se filtrant au travers des métaux & des mineraux, reçoivent des qualitez très-utiles pour la guerison de plusieurs maladies. Quelques Historiens rapportent que les eaux de la fontaine de Dodone éteignoit les flambeaux allumez, & allumoit ceux qui étoient éteints: mais l'on n'est pas obligé de le croire, & de s'en rapporter à la bonne foi de ces Histo-

Historiens; non plus qu'à ce que Pline a écrit touchant la fontaine de Bacchus qui jettoit du vin tous les sept jours. Diodore de Sicile parle de la fontaine d'Ammon qui étoit froide le jour, & chaude la nuit, Josephe dit que l'eau de la fontaine de Jerico puisée le matin, se rafraichissoit à l'air chaud de la journée. Les Medecins n'ont pu encore convenir entr'eux, ni determiner si l'eau des fontaines est préferable pour l'usage ordinaire à celle des rivieres que le Soleil & le mouvement purifient, & rendent plus legere. On croit que l'eau de pluie, & celle des neiges fondues est la plus saine de toutes; parce qu'elle est la moins pesante. Quelques Philosophes soutiennent que le poids ne fait rien à la bonté de l'eau, & que celles qui s'échauffent ou se refroidissent le plûtôt, sont les meilleures. Athenée rapporte que les eaux de la fontaine de Clitore inspiroient une si grande aversion pour le vin, que l'on n'en pouvoit pas même souffrir l'odeur.

Je ne sais si c'est une illusion, ou si l'apprehension que tant de personnes témoignent pour le serein est bien fondée. Quelques Philosophes disent que les vapeurs dont le serein est composé, peuvent être très-dangereuses, quand elles exhalent de quelque lieu infect. Mais c'est une erreur de croire, que l'on puisse s'en garantir, en se couvrant la tête, puisqu'il entre avec l'air dans les poumons, par la respiration, de sorte qu'il peut corrompre la masse du sang.

Ler acides sont les causes les plus efficaces pour dissoudre les corps durs. C'est sur ce principe que les Philosophes nous assurent

que

que la salive contribuë beaucoup à la digestion ; parce qu'elle sert extrémement à la division des viandes, lesquelles descendent dans le ventricule & les intestins, où le fiel qui y distille continuellement, acheve comme un dernier dissolvant de les digerer. Lorsque les alimens coulent dans les intestins, il s'en separe une portion qui se convertit en sang : elle doit être fluide, puis qu'elle sort du lieu où elle est par des pores que l'œil n'a pu encore découvrir.

Rien n'est plus ordinaire, ni plus naturel à tous les animaux, que la faim & la soif. Ces deux sentimens sont excitez par l'action des nerfs de l'estomac & du gosier. Lors que l'estomac est vuide, la liqueur qui a accoutumé d'y descendre des arteres, & qui sert a la digestion des alimens, ne trouvant pas sur quoi exercer son activité, agite & ébranle les nerfs de l'estomac ; & ce mouvement se faisant sentir jusqu'au cerveau, excite le sentiment de la faim. Lors que l'humeur qui a accoûtumé de monter de l'estomac vers le gosier en forme d'une vapeur grossiere, pour y entretenir les parties dans l'humidité, étant trop échaufée, & trop agitée, & parce que son action n'est pas temperée par celle de quelque autre liqueur, elle y monte en forme d'une vapeur trop subtile ; & au lieu d'humecter le gosier, elle l'échauffe, & le desséche, y excite le sentiment de la soif. Pourvu que la faim ne soit que moderée, elle n'est point incommode. C'est un ragoût excellent pour faire trouver bon tout ce que l'on mange. On demanda un jour à Epicure ce qui étoit necessaire pour vivre : du pain & de l'eau, repondit-

dit-il ; & que pour faire bonne chere, il y faloit le ragoût de la faim. Ce grand Philosophe que l'on a accusé si mal à propos d'être un voluptueux outré, & un debauché, n'étoit nullement du sentiment d'Archestrate qui parcourut la terre, pour manger de tous les bons morceaux qui se trouvent en chaque contrée. Socrate se promenoit après le diné, & disoit que c'étoit pour faire meilleure chere à son soupé ; parce que la promenade lui aiguisoit l'appetit. Seneque a écrit dans l'une de ses Lettres, que l'on peut aisément se passer dans la Republique, de soldats & de cuisiniers. Il faut ajoûter à la pensée de Seneque, qu'on pourroit aussi se passer de Medecins, si l'on vouloit être sobre. La multitude des alimens, & tous les ragoûts dont on les empoisonne, sont la principale cause de nos maladies. Alexandre le Grand renvoia tous les patissiers que la Reine de Carie lui avoit envoiez, & lui dit que l'habitude qu'il avoit de se lever matin, & de faire beaucoup d'exercice, valoit mieux que tous les ragoûts du monde. On a remarqué que les Caldéens vivoient plus long temps & plus sainement que les autres peuples ; parce qu'ils ne mangent que du pain d'orge, & qu'ils ne boivent que de l'eau. Nicolas de Damas rapporte que Camblite Roi de Lydie, ne pouvoit appaiser la faim dont il étoit tourmenté sans cesse, & qu'il mangea jusqu'à sa propre femme. L'excès du vin n'est pas moins nuisible que l'excès des viandes : s'il fortifie le corps, il affoiblit l'esprit. La bizarrerie de l'homme paroit extremement dans la diversité des goûts, & des choses que l'on mange. Les Tartares ne se servent point

de

de pain ; ils disent que le bled n'est bon que pour nourrir des bêtes ; ils mangent la viande cruë & sans autre aprêt, que de la faire mortifier entre la selle & le dos de leurs chevaux. On trouve encore à present des peuples entiers qui ne mangent jamais de chair des animaux ; & quand on leur demande pourquoi ils s'en abstiennent, ils repondent qu'ils ne sont pas des chiens, pour se nourrir de la sorte. Il y en a d'autres qui ne vivent que de sauterelles, & ils les trouvent excellentes. Si les hommes avoient toûjours continué à manger du gland, & à boire du lait comme les premiers habitans de la terre, ils trouveroient encore cette nourriture fort bonne, peut-être se seroient-ils affranchis par là d'un grand nombre de maladies & d'infirmitez ; car les alimens qui sont necessaires pour entretenir la vie des corps, les détruisent par les excès, & par l'extinction de la chaleur naturelle.

Les Physiciens considerent les maladies comme des effets naturels dont ils recherchent les causes. Ils disent que la fievre s'allume dans le corps, par la corruption d'une petite portion du sang ou de quelcune des humeurs qui se mêlent avec le sang & qui est retenuë dans quelque endroit du corps. Cette humeur corrompuë ne peut d'abord se dilater, mais dans la suite elle se dilate avec excès, & beaucoup plus que le sang. Cette humeur ainsi corrompue passant par le cœur avec le sang, empêche qu'il ne se dilate autant qu'il le devroit ; & cette contrainte cause la foiblesse du poux. Le frisson vient de ce que les esprits vitaux se mouvant moins vîte que de coûtume, la chaleur qu'ils entretiennent par

leur mouvement, se rallentit. Le tremblement qui accompagne le frisson est causé par la disette des esprits animaux, & par la diminution de leur mouvement; en sortant des muscles, ils tirent, & secouënt alternativement les membres vers des parties opposées. L'ardeur de la fievre qui succede au froid, est causée par cette matiere corrompuë, qui ne peut se dilater, & qui s'embrase enfin, & sort plus vite que le sang n'a de coûtume. Cela fait que le poux est plus frequent, & plus élevé; parce que le sang s'élance dans les arteres par des reprises plus souvent reïterées. C'est ce qui cause aussi cette chaleur extrême que l'on sent après le frisson; parceque le sang sortant tout bouillant est porté avec une grande vitesse vers les parties exterieures. On dort avec peine durant la fievre. Cette difficulté vient de l'abondance des esprits animaux qui entrent dans le cerveau. Le sommeil est un assoupissement des sens exterieurs, necessaire au délassement, & à la conservation de la vie des animaux. Cet assoupissement est causé par les vapeurs qui montent du ventricule au cerveau, & qui bouchent les passages des esprits animaux, de sorte que les sens se trouvent comme perclus, & sans action. C'est ce qui fait que l'on s'endort aisément après le repas : parce que les fumées des viandes embarassent les esprits, & en retardent le mouvement. Lorsque ces fumées se sont dissipées l'on se reveille; parce que les esprits animaux reprennent leur chemin vers les sens exterieurs. Les personnes qui travaillent beaucoup ont plus de besoin de dormir que les autres,

pour-

pour reparer leurs forces épuisées par le travail. L'étude, la fatigue du corps, la fievre amaigrissent ; parce que les parties du sang, qui doivent servir à la nourriture, ont trop de mouvement & ne s'arrêtent point : au contraire, elles s'exhalent en sueurs ou autrement : de même que pendant une chaleur extraordinaire de l'été, le suc de la terre, qui devoit nourrir les plantes, passe au travers de leurs pores, sans s'y arrêter. La fievre ne seroit pas de longue durée s'il ne demeuroit un certain levain dans l'endroit où l'humeur s'est corrompuë,& lors que le sang en circulant, repasse par là, il s'y corrompt de nouveau. La fievre dégenere en quarte, quand la portion du sang, qui croupit, a besoin de trois jours pour se fermenter, & devenir capable de couler avec le reste de la masse du sang. Il faut raisonner sur le même principe, pour les autres especes de fievres.

Parce que la fievre est une maladie ordinaire, on s'y apprivoise, & on la redoute moins. Cependant c'est la fievre qui fait mourir la plûpart des hommes. Les autres maux deviennent considerables quand la fievre s'y mêle. L'union de l'ame avec le corps est un mystere que les Philosophes ont bien de la peine à comprendre ; parce que l'ame, étant toute spirituelle, & le corps étant tout materiel, on ne sauroit se former une idée nette & distincte de ce nœud & de cette liaison qui les unilt si étroitement. On n'a pas moins de peine à concevoir comment une goute d'humeur, ou de sang extravasé, la pointe d'un fer, un verre d'un breuvage dont les qualitez sont trop chaudes ou trop froides, puissent alterer cette bel-

le économie, & faire perir l'homme par la ſeparation de l'Ame d'avec le Corps, qui ſe quittent mutuellement, lorsque la chaleur naturelle vient à manquer. Hippocrate diſoit qu'il comprenoit fort bien cemment les hommes mouroient ; mais qu'il ne comprenoit pas qu'ils puſſent vivre, parce que leur vie eſt attachée à des choſes bien fragiles, à de petits filamens, à des veines imperceptibles. Les Medecins ne ſont pas d'accord ſur les qualitez du temperament le plus propre pour faire vivre les hommes long temps. Il eſt neceſſaire que la chaleur naturelle ſoit nourrie & entretenue par l'humide radical. Quelques Medecins ſe ſont imaginé que de tous les températmens le ſanguin eſt le mieux diſpoſé pour la conſervation de la vie, parce qu'il eſt chaud & humide : le bilieux eſt chaud & ſec: le phlegmatique, humide & froid: le melancolique, froid & ſec. Peut-être que ſi chacun étudioit davantage ſon tempérament, pour en corriger les défauts par un regime oppoſé, peut-être pourroit-on ſe prolonger la vie par artifice ; à moins, comme le diſent quelques-uns, que nos jours ne ſoient comptez, & que la Providence n'ait déterminé à chaque homme en particulier le temps qu'il doit vivre, ſans qu'il ſoit poſſible de prolonger ce terme. Nous ne ſommes plus au temps des Patriarches, les hommes vivoient huit ou neuf cens ans; leur vie a toûjours été bornée depuis le déluge; le nombre de ceux qui ont atteint l'âge de cent ans eſt petit. Nôtre Hiſtoire fait mention du Chevalier Jean d'Etampes qui vécut, ſelon la ſupputation que quelques-uns ont faite de ſa vie, environ

trois cens ſoixante & un an ; car il porta les armes ſous Charlemagne, & mourut ſous Louïs VII. l'an mil cent trente-neuf. La vie humaine eſt remplie de tant de miſeres, que l'on ne doit pas ſouhaiter de la prolonger juſqu'à une vieilleſſe décrepite ; mais quelque malheureuſe qu'elle ſoit, il n'eſt pas permis d'en abreger le cours avant le temps marqué par la nature, ou par la Providence de Dieu. La nature a en horreur ces morts violentes que l'on ſe donne par deſeſpoir pour s'affranchir de ſes malheurs. Les Stoïciens diſciples de Zenon vouloient que leur Sage ſe fît mourir, quand la vie lui paroiſſoit ennuieuſe. Zenon leur maître leur en avoit donné l'exemple ; car il s'étrangla après une chute, qu'il prit pour un avis que les Dieux lui donnoient qu'il devoit ſortir du monde. Les Romains faiſoient beaucoup de cas de ceux qui ſe donnoient la mort ; mais nos mœurs & nôtre Religion condamnent ces actions barbares. Songeons à faire un bon emploi de la vie que Dieu nous donne ; ſi elle eſt traverſée par mille chagrins, mettons nos peines & nos diſgraces à profit, en les recevant de la main de Dieu avec ſoumiſſion, & les ſanctifiant par notre reſignation, & notre patience.

DISCOURS

DISCOURS
DU COMTE
DE BUSSY RABUTIN
A SES ENFANS
SUR
Le bon usage des adversitez, & les divers évenemens de sa vie.



AVERTISSEMENT.

C*E n'eſt point pour faire connoître feu Monſieur le* Comte de Buſſy, *qu'on met au jour ce petit ouvrage; il eſt deja aſſez connu par ſa naiſſance, par ſes emplois, & par ſes malheurs. C'eſt plûtôt pour apprendre au Public l'uſage qu'il a fait de ſes adverſitez, & le bonheur qu'il a eu d'y trouver Dieu.*

Tout le monde ſait que c'étoit le plus bel eſprit du Roiaume, & que perſonne n'a jamais ni penſé plus finement, ni écrit avec plus de délicateſſe que lui: mais tout le monde ne ſait pas, que ſa diſgrace le tourna du côté de Dieu, & le mit dans le chemin de la pieté.

Peu de gens même ſavent, qu'il

a toujours eu un fonds de Religion, & que depuis qu'il eut quitté la Cour, il devint veritablement homme de bien, regulier dans les exercices du Christianisme, amateur de la priere & de la parole de Dieu. Comme il étoit de bonne foi en toutes choses, sa devotion n'avoit rien de faux ni d'équivoque; & quand il prit le parti de la pieté, ce fut de tout son cœur qu'il le fit. Cela parut sur tout dans la frequentation des Sacremens dont il n'approchoit jamais qu'avec les sentimens d'une veritable penitence, principalement les dernieres années de sa vie.

Au reste, il ne se contentoit pas d'édifier sa famille par de bons exemples, il l'excitoit encore à la vertu par de bons discours; & comme les paroles passent, il s'avisa d'en composer un qui pût subsister. C'est celui-ci, qu'on peut regarder comme une espece de Testament, qui contient ses dernieres pensées, & qui marque les dispositions Chrétiennes, dans lesquelles il est mort.

Quoi

Quoi qu'il n'ait point ſongé à avoir de l'eſprit dans ce Diſcours, on ne laiſſe pas de trouver, même dans ce genre d'écrire, l'agrément qu'il ſavoit donner à tout ce qu'il manioit: Et bien que l'hiſtoire des Malheureux dont il parle, ne ſoit pas nouvelle, elle paroit toute nouvelle quand il la raconte.

Ce qu'il dit même ſur ſon propre ſujet, engage fort les Lecteurs, qui le voient par tout auſſi éloigné de l'oſtentation que de la fauſſe modeſtie. Il s'explique ſur ſes défauts avec une franchiſe, dont il y a peu d'exemples: & s'il eſt obligé de dire quelque bien de lui, en contant les actions où il a eu part, il le fait d'un air à ne révolter perſonne; & on s'apperçoit qu'il le dit plus pour l'honneur de la Verité, que pour le ſien propre.

Il n'y a pas lieu de craindre, d'être blâmé d'en trop dire d'un homme que ſes ennemis mêmes n'ont pu ſe diſpenſer de loüer & que tous les

gens qui font gloire de bien écrire, ont regardé comme un modele inimitable de bon ſens & de politeſſe. Il n'eſt point d'Ecrivain celèbre, qui ne lui ait fait juſtice ſur ce point-là ; nos meilleurs ouvrages ſont remplis de ſes louanges. Mais perſonne n'en a fait un éloge ſi noble ni ſi juſte, que l'Académicien qui lui a ſuccédé, également illuſtre par ſa naiſſance, par ſon eſprit, par ſon ſavoir, & par ſa vertu. Tout délicat qu'étoit Monſieur de Buſſy en fait de louanges, il ſeroit content de celles que lui donne un homme d'un tel merite; qui ſeul pouvoit être ſon Panegyriſte & ſon Succeſſeur.

L'U-



L'USAGE DES ADVERSITEZ, OU

Discours du Comte de BUSSY RABUTIN *à ses Enfans, sur les divers Evénemens de sa Vie.*

QUAND je fais refléxion, mes Enfans, aux traverses de ma vie, que je considére les honneurs, les établissemens, & les grands titres de la guerre refusez à ma naissance, à mes services, & à mes emplois; je rends graces à Dieu d'avoir emploié la mauvaise fortune pour m'attirer à lui, prévoiant que je me serois perdu dans la bonne.

Je ne veux pas dire par-là que tous les gens heureux soient reprouvez; il n'y a jamais eu

une fortune si longue & si brillante que celle du Roi : cependant il n'y a jmais eu une plus solide vertu que la sienne. Je connois encore des gens à la Cour qui vivent dans les prosperitez comme des Anges, mais j'en connois fort peu, & ma fragilité me fait croire que je n'aurois pas été du petit nombre.

Outre le profit que je prétens tirer de mes disgraces ; je veux aussi, mes Enfans, vous en faire profiter, en vous faisant bien comprendre le peu de fonds qu'on doit faire sur les belles apparences de la fortune & sur la fortune même, non seulement par mon expérience, mais encore par celle de divers Malheureux des siécles passez.

Je ne vous citerai point ceux que leurs crimes seuls ont rendus infortunez ; ces gens-là ne sont pas à plaindre. Je ne vous parlerai que de ceux ausquels le merite ou quelque pretenduë offense a fait des envieux & des ennemis, ou de ceux que Dieu a voulu éprouver lui-même pour des raisons à nous inconnuës.



JOB.

JOB.

JE commencerai, mes Enfans, par le plus ancien & le plus célèbre des Malheureux. Job dont Moïse a écrit la vie, & qui fut le plus homme de bien & le plus riche Seigneur de son temps, a été afligé de toutes les maniéres qui peuvent mettre une grande vertu à l'épreuve. Le Démon que Dieu emploia pour éprouver ce saint homme, lui enleva d'abord tous ses biens : il lui ravit en suite ses enfans ; & s'il lui laissa sa femme & ses amis, ce ne fut que pour augmenter ses peines : car celle-là bien loin d'être sensible à ce qui touchoit son mari, lui insulta dans son malheur, & lui reprocha même sa modération à l'égard de la Providence : ceux-ci, au lieu de le consoler, en userent avec lui inhumainement, jusqu'à l'accuser d'impieté, & à le charger de maledictions.

Un traittement si outrageux & si dur, joint aux douleurs qu'il souffroit, tout couvert d'un horrible ulcére, & reduit presque en un état de cadavre, fit qu'il s'oublia un peu, & qu'il se plaignit de sa mauvaise fortune. Mais revenu de ce petit emportement, il en demanda pardon à Dieu, & il adora tout de nouveau les ordres du Ciel sur sa personne, quelque rigoureux qu'ils fussent.

La main qui l'avoit frappé couronna enfin sa patience d'une longue suite de prosperitez. Il eut une nouvelle famille aussi nombreuse

& plus belle que la premiere, de plus grands biens qu'auparavant, avec une parfaite santé, & il vêcut cent quarante-sept ans apres ses malheurs qui en avoient duré sept.

Dans le fort de ses souffrances Job disoit souvent:

„ Si nous recevons les biens de la main du
„ Seigneur, pourquoi n'en recevrons-nous
„ pas les maux? Le Seigneur nous donne, le
„ Seigneur nous ôte; sa volonté soit faite,
„ son saint nom soit beni.

Ce seul exemple de misere & de patience doit fermer la bouche à toutes les personnes afligées. Il faut souffrir comme lui sans se plaindre, & il faut dire même avec lui:

Ce qui me console dans mes maux, c'est que le Seigneur ne m'épargne pas.



TOBIE.

APrès Job, je ne trouve point de Malheureux plus illuſtre que Tobie, ni qui ait ſû tirer plus d'avantage de ſes malheurs, pour lui, & pour les autres. Il étoit de la Tribu & de la Ville de Nephthali, qui étoient dans la haute Galilée. Salmanaſar Roi des Aſſyriens aiant pris Samarie, & Ozée Roi d'Iſraël, qui s'y étoit renfermé, Tobie fut du nombre des priſonniers qu'on y fit. Dès ſa premiere jeuneſſe on ne remarquoit rien en lui qui ſe ſentît de la foibleſſe de cet âge. Il épouſa Anne de la même Tribu, dont il eut un fils nommé Tobie comme lui. Pendant ſa captivité à Ninive, Dieu lui fit la grace de ſe rendre tellement agréable au Roi Salmanaſar, que ce Prince lui donna toute ſorte de liberté, & le moien d'amaſſer juſques à dix mille talens. Il emploia l'un & l'autre à inſtruire, & à ſecourir ſes Compatriotes.

Salmanaſar étant mort, & ſon fils voulant faire mourir les Juifs qu'il tenoit priſonniers, Tobie ſe ſauva avec ſa famille. Quelque temps après, ce ſaint homme qui ſe donnoit des peines incroyables à aſſiſter les malades & à enterrer les morts de ſa Nation, revenant un jour fort las de ſes emplois charitables, ſe coucha le long d'une muraille de ſon logis. Pendant ſon ſommeil il lui tomba de la fiente d'hirondelle ſur les yeux, dont il ſe trouva aveuglé à ſon réveil. Il ſupporta fort conſtam-

ment cette afliction, & ne cessa de loüer Dieu tant qu'elle dura. Il en fut délivré enfin au bout de quatre ans que le jeune Tobie le guérit avec le fiel d'un poisson que l'Ange Raphael lui avoit donné pour cela. Il vêcut encore quarante & deux ans après sa vuë recouvrée, & dans un parfait bonheur qui ne finit qu'avec sa vie.

Voici ce qu'il dit à sa famille en mourant, & que je vous redis, mes Enfans, dans une pleine santé.

„ Servez Dieu en verité, & n'oubliez rien „ pour vous efforcer de lui plaire. Agissez en „ tout avec justice. Faites l'aumône: si vous „ avez beaucoup, donnez libéralement; si „ vous avez peu, donnez ce peu avec joie; „ car c'est le moien de vous acquérir un tré- „ sor pour le temps de votre nécessité: l'au- „ mône délivre du péché, & donne une gran- „ de confiance devant Dieu à celui qui la „ fait. Fuyez toute sorte d'impureté, & gar- „ dez une fidélité inviolable à vôtre fem- „ me. Evitez l'orgueil dans vos paroles. Ne „ differez pas d'un moment à payer ce que „ l'on aura fait pour vous, & ce que vous „ devez aux mercenaires. Ne faites à person- „ ne ce que vous ne voudriez pas qu'on vous „ fît. Demandez toûjours conseil aux per- „ sonnes sages; & aiant toûjours Dieu de- „ vant les yeux, benissez-le sans cesse.

N'oubliez pas, mes Enfans, ces derniéres paroles de Tobie, non plus que celles qui lui furent dites par l'Ange Raphael au sujet de son afliction:

Parce que vous étiez agreable à Dieu, il a fallu que vous fussiez éprouvé.

D A-

DANIEL.

VOici un Prince de la race Roiale d'Ezechias, que la naissance ni la vertu n'ont pas exempté des disgraces de la fortune. Il fut fait prisonnier dès l'âge de sept ans par Nabuchodonosor à la prise de Jérusalem, & emmené à Babylone avec tous ses Compatriotes. Dieu qui lui donna le don de prophétie à l'âge de douze ans, le fit par-là favori de Nabuchodonosor. Après la mort de ce Prince, son fils qui lui succéda eut autant d'amitié pour Daniel, qu'en avoit eu le Roi son pere. Le Peuple idolâtre ne pouvant souffrir le crédit de ce saint homme, lui fit un crime de sa Religion, & obligea le Prince de l'abandonner à leur rage. On l'exposa donc aux lions; mais Dieu le garentit tout à la fois de la fureur des bêtes féroces, & de celle de ses ennemis.

Il fut aussi en grande considération auprès du Roi Balthasar, & après lui auprès de Darius le Mede; ce qui aiant donné de la jalousie aux Grands de sa Cour, il fut encore une fois pendant six jours exposé aux lions, & encore une fois sauvé par la Providence. Après avoir passé le reste de sa vie en paix, il mourut sous l'Empire de Cyrus à quatre-vingt-cinq ans.

Quelque disgrace qu'il nous arrive, il ne faut jamais, mes Enfans, désesperer de la protection du Ciel; & il faut espérer même que nous aurons lieu de dire à l'exemple de Daniel,

Vous vous êtes souvenu de moi, mon Dieu; car vous n'abandonnez pas ceux qui vous aiment.

DAVID.

IL ſemble que Dieu n'ait tiré David de la baſſeſſe de ſon état, mes Enfans, que pour rendre ſon malheur plus éclatant, & pour apprendre aux Grands de la terre, que la couronne ne les met pas à couvert des diſgraces de la vie.

Quoi que David ne fût que le huitiéme, & le dernier fils d'Iſaï, il fut choiſi de Dieu préferablement à ſes fréres, pour ſuccéder à Saül dans le Roiaume d'Iſraël. Comme Saül étoit agité d'un mauvais eſprit, qui ne lui donnoit point de repos, on lui conſeilla d'entendre le jeune David, qui joüoit fort bien de la harpe. Il le fit venir, il l'entendit; & l'harmonie aiant ſoulagé ſon mal, il le fit ſon Ecuyer. La Cour qui a tant de charmes pour tout le monde, n'en eut pas beaucoup pour un Berger, qui ne trouvoit rien d'égal aux douceurs de la vie champêtre. Ainſi David après avoir exercé quelque tems ſon nouvel emploi, s'en retourna chez ſon pere.

Cependant la guerre étant recommencée entre les Juifs & les Philiſtins, & les deux Armées ſe trouvant en préſence, le Géant Goliath haut de ſix coudées, défia les Juifs pendant quarante jours à un combat ſingulier. Saül honteux pour ſes Sujets, que pas un n'oſât accepter le défi, dit publiquement qu'il donneroit ſa fille aînée en mariage à qui tuëroit le Géant.

David s'offrit à le combattre ; & quelque défiance qu'en eût Saül à cause de sa jeunesse, il le reçut faute d'autres. Le jour pris pour le combat, David se trouva entre les deux Armées avec sa houlette, sa fronde, & cinq pierres dans sa panetiére ; dès le premier coup il donna dans le front du Géant, & le tua. Cette action épouvanta tellement les Ennemis, qu'ils prirent la fuite ; & les Juifs ne firent que tuer, & piller le camp des Philistins.

David aiant porté la tête de Goliath à Saül, ce Prince pour recompense lui donna mille hommes à commander ; mais l'amour que les Juifs firent paroître ensuite pour David, fut le commencement de son malheur.

La jalousie s'empara de l'esprit du Prince jusques-là, qu'un jour que David jouoit de la harpe devant lui, il voulut le tuer de sa propre main. David aiant évité le coup, jugea à propos de céder à sa mauvaise fortune, & se retira chez son pere. Neanmoins quelque tems après il fit supplier Saül de tenir la parole qu'il avoit donné de faire épouser sa fille aînée au Vainqueur de Goliath. Le Roi ne répondit rien là-dessus, & donna la Princesse à un autre. Cependant aiant appris que Michol sa seconde fille aimoit David, il la lui fit promettre à condition que ce jeune Guerrier tueroit de sa main cent Philistins, & lui en apporteroit des preuves indubitables, croiant par l'impossibilité de cette condition se defaire de David, ou se dégager de sa promesse. Contre l'attente du Prince, David fut assez heureux pour tuer deux cens Philistins, & en aiant convaincu Saül par des marques incontestables, Saül ne put s'empêcher de lui

ac-

accorder sa fille Michol; mais ce mariage n'ôta pas au Beaupere la pensée de perdre son Gendre quand il pourroit.

Les Philistins aiant recommencé la guerre contre les Juifs, David les défit une seconde fois: mais ce nouveau service ne servit qu'à redoubler la haine du Roi contre lui, & il y eût succombé plus d'une fois, si Jonathas avec qui il avoit lié une amitié étroite, ne l'eût averti de tous les mauvais desseins de son pere. David bien loin de penser à se venger d'un ennemi, qui en vouloit à sa vie, fut deux fois maître de celle du Prince, sans se prévaloir de l'occasion. Il lui fit pourtant connoître qu'il avoit été maître de sa vie. Saül, qui lui vouloit ôter tout soupçon pour le mieux surprendre, lui témoigna tant de reconnoissance, & lui fit tant de protestations de l'aimer à l'avenir plus que ses propres enfans, qu'un autre que David, qui le connoissoit bien, y auroit été trompé. Cependant avec toute sa défiance il n'auroit pû resister aux attentats de Saül, si Dieu ne l'en eût garenti par les avis que Jonathas son fidelle ami continuoit de lui donner. Mais craignant enfin quelque surprise, dont il ne pourroit se defendre, il prit le parti de se retirer avec ses amis daus le desert de Pharan. Cette retraite ou plûtôt cet exil volontaire ne le fit point oublier du peuple. Saül s'étant tué lui-même après la perte d'une bataille où Jonathas perdit aussi la vie, on jetta les yeux sur David pour le faire Roi: d'abord il fut reconnu par la Tribu de Juda, dont les autres Tribus suivirent bien-tôt l'exemple; car celui des enfans de Saül qui restoit l'aîné après la

mort

mort de Jonathas, & que le reste des Juifs avoit reconnu pour Roi, aiant perdu la bataille & la vie contre David, tout le Peuple lui offrit la couronne d'Israël.

David ne fut guéres plus heureux sur le trône qu'il l'avoit été dans une condition privée. Sans compter les suites funestes d'une passion, dont il ne sut pas garantir son cœur, & d'une vanité à laquelle il se laissa aller trop legerement, ses propres enfans se soûlevérent contre lui, jusqu'à vouloir lui ôter le sceptre & la vie. Il souffrit dans un esprit de pénitence, toutes les adversitez dont Dieu l'affligea, & il appaisa enfin la colére du Ciel par ses larmes continuelles. Les derniéres paroles qu'il dit à son fils Salomon, se sentant prêt de mourir, sont très-remarquables, & je ne puis m'empêcher, mes Enfans, de les mettre ici pour vôtre instruction.

„ Vous me voiez, mon Fils, sur le point „ d'entrer dans le chemin par où il faut que „ tous les hommes passent. Ayez de la fermeté & ne faites jamais paroître aucune foiblesse. Marchez constamment dans les voies „ du Seigneur, afin que toute votre conduite „ soit réglée selon les loix de la sagesse, & „ qu'en votre personne Dieu confirme la promesse qu'il m'a faite, que la couronne ne „ sortiroit jamais de ma maison, pourvu que „ mes enfans continuassent à le servir, & à „ marcher devant lui dans toute la sincerité „ de leur cœur.

Si je voulois vous rapporter tout ce qu'a dit David dans ses afflictions, il me faudroit copier une grande partie de ses Pseaumes admirables, qui sont pleins des sentimens d'une

ne ame parfaitement soûmise aux ordres de la Providence : je ne vous en dirai que ce qui a le plus aidé à ma résignation.

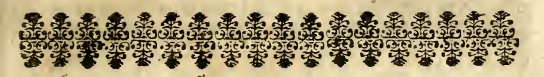
Heureux celui que vous reprenez, Seigneur, & à qui vous enseignez par là vôtre loi.

Le Seigneur est proche de ceux qui sont dans l'affliction.

Ceux qui sement en larmes moissonneront en joie.



BOECE.



BOECE.

JE passe beaucoup d'autres Malheureux du Vieux Testament, mes Enfans : je ne vous dis même rien de plusieurs du Nouveau, pour venir à un grand Ministre & à un grand Philosophe, qui ne trouva de ressource à ses malheurs que dans la véritable sagesse.

Il vivoit au sixième siécle; il étoit de la race des Manliens, qui empêchérent les Gaulois de prendre le Capitole. Il fut une fois Consul, & mérita de l'être toute sa vie. Etant devenu premier Ministre de Theodoric Roi des Gots, son merite & sa faveur lui firent beaucoup d'envieux, qui après avoir essaié inutilement par diverses voyes de le ruiner dans l'esprit de son maître, lui supposérent enfin des Lettres à l'Empereur Justin contre les Ariens, dont Theodoric étoit le protecteur, & par là ils obligérent ce Prince de l'exiler à Pavie.

Quelque tems après Theodoric qui eût bien voulu ne pas perdre un homme du merite de Boëce, lui fit proposer d'avoüer les Lettres, pour lesquelles il l'avoit exilé, avec assurance de le rappeller & de le rétablir moiennant un tel aveu. Boëce qui étoit plein de probité & d'honneur, ne voulut pas mentir pour se tirer d'une méchante affaire: & sur cela il fut condamné à avoir la tête coupée.

pée. Ses malheurs ne lui abbatirent point le courage ; il souffrit la mort avec une constance digne des Héros de l'ancienne Rome, & des Martyrs de la primitive Eglise.

L'ouvrage qu'il composa en prison, & qui a pour titre *Consolation de la Philosophie*, marque bien la force de son esprit, & la grandeur de son ame.

Quand on voit, mes Enfans, un aussi homme de bien que Boëce, être malheureux, il faut se souvenir de ce que Dieu dit lui-même.

Ceux que j'aime, je les reprens & je les châtie.



BE-

BELISAIRE.

CE grand Capitaine dont je vais vous parler, mes Enfans, vous apprendra qu'il ne faut pas toûjours compter ſur les grands ſervices qu'on a rendus à l'Etat; qu'ils ſont ſouvent inutiles, & qu'ils nuiſent même quelquefois plus qu'ils ne ſervent.

Pendant le régne de l'Empereur Juſtin, Béliſaire, homme de naiſſance, fut fait un des Gardes de Juſtinien, neveu de l'Empereur, & ſon préſomptif héritier. Il ne fut pas longtems à la guerre ſans s'y diſtinguer; de ſorte que Juſtin l'envoia contre les Perſes avec un corps de troupes, & mit auprès de lui le fameux Procope, pour lui ſervir de conſeil.

Juſtinien étant devenu Empereur par la mort de Juſtin ſon oncle, Béliſaire gagna une bataille contre les Perſes; quelque tems après il en perdit une autre contre eux: mais il fit la plus belle retraite qu'on puiſſe faire à la guerre, & ce ſont de ces actions, qui faiſant tort aux affaires du Prince, ne laiſſent pas de contribuer à la gloire de ſon Général. Le Peuple de Conſtantinople s'étant ſoûlevé contre l'Empereur, peu de tems après le retour de Béliſaire, ce Capitaine appaiſa la ſédition, qui n'alloit pas à moins qu'à dépouiller Juſtinien de l'Empire; mais les ſervices d'un ſi fidelle Sujet ne ſe bornérent pas là.

Coſroës Roi des Perſes entre dans l'Empire Romain avec une armée formidable; Béliſaire

y court à la tête d'un petit corps, & arrête le Persan.

Aiant été fait ensuite Général d'une grande armée de mer, il passe en Afrique, prend Carthage, & monte sur le trône de Gilimer. Il avoit si bien discipliné son armée, qu'elle ne fit pas le moindre désordre à la prise de la Ville; le commerce ne fut pas même interrompu, & dans un changement si prompt de Gouvernement & de Maître, les boutiques demeurérent ouvertes à la maniére accoûtumée.

Pour achever sa victoire, le Vainqueur poursuit le Roi des Vandales: après lui avoir pris ses trésors, il le prend enfin lui-même; & avec ce Prince captif, il entre en triomphe dans Constantinople, honneur que personne n'avoit reçu depuis six cens ans, que Tite & Trajan.

Une si grande prospérité donna du chagrin aux envieux de Bélisaire: ils entreprirent de persuader à l'Empereur, que ce Victorieux ne prétendoit pas moins qu'à la souveraine Autorité; mais Justinien n'en voulut rien croire, & l'envoia dans ce tems-là en Italie. La victoire le suit & l'accompagne par tout, il prend la Sicile sur les Gots commandez par Theodat. Il gagne une grande bataille contr'eux; il monte ensuite sur mer, il entre en triomphe dans Syracuse, & il y est fait Consul.

De-là il va assiéger & prendre Naples par assaut, il se rend maître de Rome, & les Peuples d'Italie lui viennent de tous côtez rendre hommage, malgré les Gots qui osent s'approcher de la Ville, & qu'il bat aux portes

tes de Rome avec tant de valeur & tant d'avantage, que l'Histoire loüe cette action, comme une des plus belles de sa vie.

Les Gots cependant ne perdirent point courage; ils firent un dernier effort, & enfin assiégérent Rome. Bélisaire soutint le siége en personne, & après mille petits combats pendant dix-neuf mois, il contraignit les assiégeans de se retirer. Ses ennemis ne pouvant ruiner sa fortune auprès de Justinien, usérent d'artifice pour affoiblir sa réputation. Ils engagérent l'Empereur à envoyer aussi en Italie l'Eunuque Narsès, grand Capitaine, afin qu'il partageât au moins la gloire de Bélisaire.

Narsès arrivé en Italie prétend commander un corps indépendemment. Belisaire l'aiant appris lui envoie ses ordres, & en même tems la copie de sa commission, dans laquelle l'Empereur ne qualifie Narsès que Surintendant de ses Finances.

Justinien ayant rappellé aussi-tôt Narsès, Bélisaire prit Ravenne, & en même tems Vitigès que les Gots avoient élu pour Roi, après la mort de Theodat; mais ce succès n'empêcha pas, qu'il ne fût ensuite rapellé lui-même à Constantinople. Avant qu'il partît, les Gots lui offrirent le Roiaume d'Italie: il le refusa, & ils ne purent comprendre qu'il eût tant de moderation dans le temps qu'on le rappelloit à la Cour, parce que sa fidélité étoit soupçonnée.

Enfin étant arrivé à Constantinople avec Vitigès, on ne lui accorda pas l'honneur du triomphe: comme on avoit fait à la prise de Gilimer: néanmoins il reçut des honneurs

équivalents. Quand il marchoit par les rues, le Peuple sortoit des maisons pour le voir, & il étoit d'ordinaire suivi d'une grande troupe de Getes, de Maures & de Vandales, qui le regardoient comme un prodige de valeur.

Bélisaire étoit grand, de bonne mine, aimé & adoré des Soldats, accessible à tout le monde comme s'il eût été un simple particulier. Jamais Capitaine ne fut plus libéral que lui aux gens de guerre. Il assistoit les blessez de sa bourse : il recompensoit de bagues & de chaines d'or, ceux qui s'étoient signalez en quelque occasion : il réparoit les pertes de ceux qui avoient reçu quelque dommage à la guerre.

Il étoit sobre, il étoit chaste, & parmi un nombre infini de belles femmes qu'il prit prisonnieres, il n'en voulut pas même voir aucune.

Il avoit un talent merveilleux, pour trouver des expédiens dans les rencontres fâcheuses; il conservoit au milieu des plus grands perils un sang froid, que la valeur ne laisse guères; il usoit de diligence & de lenteur suivant que le tems le requeroit.

Comme il gardoit toûjours dans les grandes adversitez, quelque reste d'espérance, & une certaine présence d'esprit exemte d'agitation & de trouble, il ne perdoit jamais dans les prospéritez la retenuë & la modération. Ce n'étoit pas sa rudesse qui tenoit les gens de guerre dans la crainte de le fâcher, c'étoit l'estime & le respect extraordinaire qu'ils avoient pour lui. Enfin il avoit toutes les qualitez d'un grand Capitaine, & même d'un homme digne de l'Empire.

Totila aiant rempli la place de Vitigès, fit en peu de temps de grands progrès sur les Romains. Bélisaire fut renvoié aussi-tôt en Italie ; mais comme l'Empereur ne lui envoya pas les secours nécessaires d'hommes, & d'argent, & que ce Général fut toûjours beaucoup plus foible que Totila, il demanda son rappel, & il l'obtint.

Justinien le reçut fort bien & le fit Préfet du Prétoire; mais ne croyant pas avoir encore assez recompensé ses services, il le fit bientôt après Connétable de l'Empire.

Dans ce temps-là les Huns aiant fait irruption dans les terres des Romains avec une grande armée, Justinien (dont toutes les forces étoient en Italie sous Narsès) donna ordre à Bélisaire de marcher contre ces Barbares avec ce qu'il pourroit ramasser de troupes. Le Connétable ne put mettre ensemble que trois cens Cavaliers, mais vieux soldats accoûtumez à combattre sous lui; & avec eux, & les Communes de dix lieuës à la ronde, il marcha effrontément aux ennemis; & par sa bonne conduite, sa fermeté, & sa valeur, il les battit & les mit en fuite.

Cette derniere action fit beaucoup de bruit, & tant d'honneur à Belisaire, que ses ennemis à la Cour redoublérent leurs efforts auprès de l'Empereur pour le perdre. Justinien, qui jusques-là avoit résisté aux soupçons qu'on lui avoit voulu donner de la fidélité du Connétable, succomba cette fois, & se laissa persuader que Bélisaire aspiroit à l'Empire. Il lui fit donc crever les yeux, & le fit enfermer dans une Tour où ce grand Capitaine pour vivre, fut réduit à pendre un sac

au bout d'une corde, & à crier de temps en temps;

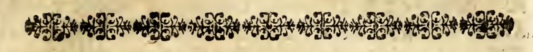
Donnez l'aumône au pauvre Belisaire, à qui l'envie, & non pas le crime a crevé les yeux.

Il mourut là de misere avec la constance d'un Philosophe, & la résignation d'un Chrétien.

De quels malheurs, mes Enfans, l'infortune d'un homme, comme Bélisaire, ne console-t-elle point? Et n'est-ce pas sur son sujet qu'on peut dire ce que dit Salomon:

Le feu éprouve l'or, & l'adversité les grands Hommes.





S. LOUIS.

JE ne vous ai parlé jusques ici, mes Enfans, que de gens étrangers. Voici un de nos Rois également illustre par son esprit, par son courage, par sa sainteté, & par ses malheurs. C'est Louïs IX. fils de Louïs VIII. Il monta sur le trône entre onze & douze ans ; il étoit beau & bien fait, il avoit l'humeur douce & l'esprit bon : la Reine sa mere Blanche de Castille, Princesse de grande vertu, avoit pris un soin tout particulier de l'élever dans la crainte de Dieu.

Le commencement de son régne fut aussi heureux, que la suite & la fin en furent malheureuses. Trois ans après son Sacre, le Comte de Bretagne prit les armes, s'étant ligué avec beaucoup d'autres Princes contre l'autorité de la Reine Régente. Le jeune Roi marcha en personne aux ennemis ; & par les avantages qu'il eut sur les Confederez, il les réduisit bien-tôt à lui demander la paix.

Quelque tems après, le même Comte malsatisfait de ce que Thibaut Comte de Champagne n'étoit point entré dans la Ligue, lui declara la guerre avec les Princes de sa faction. La Regente assista Thibaut, & le Roi voulut commander lui-même le secours contre les Princes liguez, qui se retirérent dès qu'ils le surent à une journée d'eux.

Thibaut bien loin de reconnoître ce service, étant devenu Roi de Navarre s'allia avec

le Comte de Brétagne, contre la parole qu'il avoit donnée de ne le pas faire, & refusa à Louïs les trois places qu'il lui avoit promises, par le dernier Traité qu'ils avoient fait ensemble.

Le Roi se mit en campagne, & par cette seule démarche obligea le perfide à tenir parole. Mais il pensa périr dans une autre occasion. Etant allé à Saumur avec un grand nombre de Princes, de Noblesse & de troupes, & y aiant fait une grande fête, & même des Chevaliers, il renvoia tout ce cortége, & ne garda que les Officiers de sa maison, avec lesquels il alla à Poitiers, pour y faire rendre l'hommage du à son frére le Comte de Poitiers, par tous ses Vassaux, entre autres par le Comte de la Marche. Celui-ci se repentant aussi-tôt de sa soûmission, assembla tout ce qu'il put de troupes, & se posta à Lusignan à six lieuës de Poitiers, d'où il tenoit le Roi comme assiegé. Louïs eût bien voulu alors être à Paris, mais enfin il sortit de ce méchant pas par sa fermeté. Il alla à Lusignan trouver le Comte de la Marche, & lui parlant avec un air de maître, il l'empêcha d'oser rien entreprendre sur sa personne.

Le Comte ne fut pas long-temps sans se repentir encore d'avoir manqué une si belle occasion. Ayant pris ensuite les armes contre le Roi *, dans l'espérance du secours que le Roi d'Angleterre lui avoit promis, Louïs marcha contre lui, le battit avant que l'Anglois l'eût joint; & allant à celui-ci, en presence de l'Armée Angloise, se saisit de la Ville de Taillebourg, & le jour d'après passa la Charante sur un pont où l'on ne pouvoit marcher que

* 1242.

que quatre de front. Il y eut là un rude combat où les ennemis eurent d'abord quelque avantage. Louïs voyant ses gens plusieurs fois repoussez, mit pied à terre; & l'épée à la main força le passage. Cette action étonna de telle sorte les Anglois qu'ils se retirerent assez vite & ne s'arrêtérent qu'à Xaintes. Louïs les poursuivit, & le lendemain le Comte de la Marche au desespoir de ses disgraces, engagea la bataille & pour comble de malheur, la perdit.

Louïs aiant étouffé par-là toutes les semences de revolte, & mis la France dans une situation tranquille ne songea plus qu'à faire des préparatifs pour la Croisade, dont il avoit été élu le Chef par tous les Princes Chrétiens. Il partit au mois de Juin de l'année 1248. avec la Reine sa femme, & laissa la Reine sa mere Regente dans le Royaume.

Comme le dessein des Croisez étoit de conquérir les Saints Lieux, que le Soudan possédoit alors, Louïs crut devoir commencer par l'attaquer dans l'Egypte. En y arrivant il prit Damiette, & battit les Sarasins en plusieurs rencontres, mais il tomba malade un peu après, & ce fut un contretemps fâcheux pour ses entreprises. Les Infidelles en profiterent & reprirent Damiette sur lui. Ils le firent même prisonnier en s'opposant à son passage, lors qu'il voulut reprendre cette place: & c'est par-là que Dieu commença à éprouver la vertu d'un Prince que la droiture de ses intentions devoit, ce semble, mettre à couvert de ces sortes de disgraces. Au lieu de pouvoir suivre ses desseins, il se vit reduit à traiter de sa rançon, qui fut enfin taxée à huit cens mille besans

 d'or,

d'or, payable moitié comptant & l'autre moitié à Acre quand il y seroit arrivé.

On le voulut obliger par un serment qui lui parut un blasphême, de se remettre en prison, s'il n'accomplissoit pas les conditions du Traité. Il ne le voulut jamais faire, quoi que les ennemis le menaçassent de le tuer s'il le refusoit. Sa fermeté l'emporta sur leurs ménaces, & lui mérita sa liberté. Il revint en France après de grandes fatigues, & une absence de six ans. Comme cette absence avoit causé beaucoup de desordres, il fit à son retour plusieurs Ordonnances pour la justice, & réforma encore sa vie toute sainte qu'elle étoit, pour obliger ses Sujets par un si grand exemple, à vivre avec plus de Religion & plus de regularité qu'ils ne faisoient. Le mauvais succès de sa premiere entreprise ne lui ôta point l'envie de faire un second voyage à la Terre Sainte. Pour y réüssir plus surement, il en fit les préparatifs * seize ans durant, & partit plein de confiance en la protection du Ciel. Mais le Ciel vouloit faire de Louïs un Saint, & non pas un Conquérant.

Cette derniere Croisade fut encore plus malheureuse que la premiere. La peste s'étant mise dans l'armée Chrétienne, le Roi l'eut à son tour, & il en mourut; mais avec la fermeté d'un grand Prince, & avec la pieté d'un grand Saint.

Lors qu'il se vit desesperé des Medecins, il fit appeller le Prince son Fils, qui lui succéda sous le nom de Philippe le Hardi, & il lui parla en ces termes:

„ Mon Fils, aimez Dieu de tout votre „ cœur, car sans cela il n'y a point de salut.

Ex-

* 1270.

Exposez-vous à tous les supplices imagina-
„ bles, plûtôt qu'à faire un peché mortel. Si
„ Dieu vous envoye quelque adversité, ren-
„ dez-lui-en graces : supportez-la patiemment,
„ & croyez que c'est pour vous éprouver, ou
„ pour vous punir ; mais toûjours pour vous
„ sauver : s'il vous comble de prosperitez,
„ humiliez-vous, mon Fils, & ne vous ser-
„ vez pas pour offenser le Seigneur, des mê-
„ mes biens que vous avez reçus de sa bonté
„ pour le glorifier. Confessez-vous souvent,
„ & vous servez de Confesseurs habiles, qui
„ puissent vous bien enseigner ce que vous
„ avez à faire & à éviter ; donnez-leur la li-
„ berté de vous parler, sans crainte de vous
„ déplaire, de ce qui regarde vôtre conscien-
„ ce. Soyez modeste à l'Eglise & n'y parlez
„ qu'à Dieu, principalement dans le temps de
„ la consécration. Assistez de tout votre pou-
„ voir, & néanmoins avec discernement, les
„ pauvres & les affligez. N'ayez que des gens
„ de bien dans votre maison, & sur tout au-
„ près de votre personne. Entendez souvent
„ la parole de Dieu. Ne souffrez point les mé-
„ disances. Faites châtier exemplairement les
„ blasphémateurs. Faites justice à tous vos
„ Sujets ; & jusqu'à ce que la verité vous soit
„ bien connuë, panchez du côté du pauvre
„ plûtôt que du riche. Si vous savez assuré-
„ ment que vous avez du bien d'autrui, soit
„ qu'il vous vienne de vos ancêtres, soit qu'il
„ ait été pris de votre temps, rendez-le au
„ plûtôt : si la chose est douteuse, éclairciss-
„ sez-vous-en par gens habiles. Tenez vos Su-
„ jets en paix, & sur tout les Ecclésiastiques.
„ Prenez l'avis des gens de bien dans la distri-

„ bution des Benefices. Ne faites point la guer-
„ re aux Princes Chrétiens, ſans de grandes
„ raiſons. Ne laiſſez point opprimer l'inno-
„ cent. Ayez ſoin que vos Tribunaux ſoient
„ remplis de perſonnes intégres. Ne vous
„ brouillez point avec le Pape; c'eſt le Pere
„ commun des Fidelles. Ne ſouffrez aucune
„ hereſie dans vôtre Royaume. Que la dépen-
„ ſe de votre maiſon n'aille point dans l'ex-
„ cès. Faites prier Dieu pour le repos de mon
„ ame dans toutes les Communautez de vo-
„ tre Etat. Cependant, mon Fils, je vous
„ donne toutes les benedictions qu'un bon Pe-
„ re peut donner à ſon cher enfant, & je prie
„ Dieu qu'il vous faſſe la grace d'accomplir
„ ſa ſainte volonté, afin qu'après cette vie
„ nous puiſſions enſemble le voir, le loüer,
„ & le benir dans les ſiécles des ſiécles.

Si ce grand Roi, toul Saint qu'il étoit, a été ſi malheureux, qui peut trouver étrange de l'être, & ne prendre pas en gré les aflictions, quand il voit la patience avec laquelle ce Prince perd des batailles, la liberté, & enfin la vie pour la Religion ?

Ce que dit l'Ecriture ſur les aflictions convient ici admirablement.

C'eſt par les ſoufrances qu'il faut que nous entrions dans le Royaume des Cieux.



ENGUERRAND DE MARIGNI.

PEut-être, mes Enfans, que les adversitez d'un Gentilhomme élevé par la Fortune au sommet des grandeurs, vous instruiront encore mieux de la vanité des choses du monde, que les malheurs d'un Souverain.

Enguerrand de Marigni, si celebre dans l'Histoire par ses prosperitez, & encore plus par sa disgrace, étoit un Gentilhomme de Normandie. Son grand-pere de la Maison du Portier, ayant épousé une heritiere de la Maison de Marigny, en fit porter le nom à ses Descendans. Enguerrand son petit-fils n'avoit que vingt-deux ans, lors qu'il vint * à la Cour de Philippe le Bel. Comme il avoit de la valeur, de l'esprit, du savoir & de l'éloquence, il plut d'abord au Roi qui le fit son premier Chambellan & Capitaine du Louvre. Sa faveur augmenta toûjours: il fut grand Chambellan, puis Surintendant des Finances, & dans les vieilles Chroniques, il est qualifié Gouverneur de l'Etat & Coadjuteur du Royaume.

Il vivoit en homme de bien & en grand Seigneur, & sa magnificence éclatoit jusques dans les choses de pieté. Il fonda beaucoup d'Hôpitaux & beaucoup d'Eglises, entr'autres cel-

* 1286.

le de Nôtre-Dame d'Escouys, qu'il avoit choisie pour le lieu de sa sépulture.

Tancarville & Harcour deux grands Seigneurs de Normandie, ayant des differens considérables ensemble, leurs affaires furent portées au Conseil du Roi. Charles, Comte de Valois, frere de Philippe, soûtenoit l'interêt de Harcour, & Enguerrand celui de Tancarville. Charles s'échaufa un jour dans le Conseil, & dit quelque chose de piquant à Marigni. Ce Ministre lui repondit avec fermeté; & cette reponse jointe à la perte du procès de Harcour anima de telle sorte Charles contre Enguerrand, qu'il ne lui pardonna jamais. Philippe le Bel étant mort, Louïs Hutin son fils lui succeda. Charles de Valois, Oncle du nouveau Roi, se trouvant en plus grande autorité sous lui que sous Philippe, resolut de perdre Marigni. Il dit donc & fit dire par ses Emissaires au Roi son neveu, qu'Enguerrand avoit pillé les coffres du Roi Philippe. On lui rebattit cela si souvent qu'un jour au Confeil, Louïs demanda à Marigni ce qu'étoient devenuës les Finances du Roi son pere, & qu'il vouloit qu'on lui en rendît compte. Enguerrand sans être embarrassé lui repondit qu'il étoit prêt à lui faire voir, quand il lui plairoit, l'emploi de l'argent que le feu Roi lui avoit confié. Il plaît au Roi, lui dit le Comte de Valois, que vous rendiez ce compte-là tout-à-l'heure. Cela ne sera pas si malaisé que vous croyez, Monsieur, lui répondit Marigni, mon compte ne contient que deux articles. Les deniers les plus clairs de l'épargne ont été mis entre vos mains, & j'ai employé le reste à payer les dettes du feu

Roi sur ses ordres. Vous en avez menti, lui dit le Comte de Valois. Enguerrand n'étant pas accoutumé à souffrir de pareils outrages, lui repliqua, c'est vous-même, Monsieur. Charles voulut tirer son épée; on l'en empêcha; mais il pressa tant le Roi son neveu de lui faire raison de l'insolence de Marigni, que ce Prince consentit à le faire arrêter. Il fut d'abord mis au Louvre, puis au Temple, ensuite à Vincennes, où l'on commença à lui faire son procès. Il y avoit quatre chefs d'accusation contre lui, d'avoir chargé les peuples d'impôts, d'avoir alteré les monnoyes, d'avoir volé de grandes sommes au Roi, & d'avoir degradé ses bois.

Un Avocat fit valoir ces accusations devant Louïs, les Princes du Sang & les Conseillers d'Etat étant assemblez à Vincennes. L'Accusé demanda qu'on lui permît de se deffendre, ce qu'on lui refusa; & sans preuves aucunes de tout ce qu'on avançoit contre lui, sans le vouloir même entendre, il fut condamné à être pendu; & cela s'exécuta au gibet de Montfaucon.

Dieu qui hait l'injustice & qui ne laisse gueres, même en ce monde, ces sortes de crimes sans châtiment, punit la plûpart des Juges, mais particulierement Charles de Valois. Ce Prince étant tombé quelque temps après dans une maladie inconnuë aux Medecins, commença d'avoir des remords sur la mort d'Enguerrand: mais ses douleurs augmentant, & les prieres generales qu'il faisoit faire pour sa santé ne le soulageant point, non plus que les remedes naturels, il vit bien que la main de Dieu s'étoit appesantie sur lui;

& pour rétablir au moins l'honneur de la memoire de Marigni, il fit déterrer ses os qui étoient aux Chartreux, & les fit porter solemnellement à Notre Dame d'Escouys, suivant l'intention de ce Ministre.

Charles ne se contenta pas de ces satisfactions, il voulut faire la reparation la plus authentique qu'un grand Prince fera jamais à un Gentilhomme. Il envoya dans toutes les ruës de Paris de ses gens, qui donnoient l'aumône à tous les pauvres qu'ils trouvoient, & qui crioient à haute voix : *Priez Dieu pour l'ame de Monseigneur Enguerrand de Marigni, & pour la santé de Monseigneur le Comte de Valois*, & quelques jours après il mourut dans des douleurs insupportables.

Le Comte de Valois en offensant aussi cruellement qu'il fit Enguerrand, Premier Ministre, en presence du Roi son neveu, perdit le respect qu'il devoit au Prince : mais Enguerrand le perdit bien davantage, quand il repondit si insolemment à l'Oncle du Roi son Maître & en la presence du Roi même. Lors qu'il y a une aussi grande distance qu'il y en avoit entre Charles de Valois & Enguerrand, le Gentilhomme ne doit pas se croire deshonoré de souffrir quelque injure d'un Prince, particulierement devant le Roi, qui est déja assez engagé à faire faire satisfaction au Gentilhomme, sur tout quand c'est son Ministre. Enguerrand eut donc tort en cette rencontre, & il meritoit une longue prison ; mais cela n'eût pas contenté la haine de Charles, qui vouloit sa mort, & qui ne pouvoit réüssir dans son dessein sans lui supposer des crimes, ni sans l'empêcher de se deffendre.

Dieu

Dieu voulut peut-être punir Enguerrand, tout homme de bien qu'il étoit, des défauts qui sont presque inséparables du poste où la Providence l'avoit mis; & peut être que sans une disgrace si affreuse, il auroit eu peine à bien connoître le néant des grandeurs du monde: il pouvoit dire avec le Prophéte,

C'est pour moi un avantage, Seigneur, que vous m'ayez humilié.





LE ROI JEAN.

CE Prince est un rare exemple, mes Enfans, des mauvaises suites de l'imprudence & de la présomption, qui gâtent souvent le plus grand mérite.

Jean Duc de Normandie avoit déja 42. ans, quand il succeda à Philippe de Valois son Pere. Dès qu'il fut sur le trône, il traita du mariage de Madame Jeanne de France sa fille, avec le Roi de Navarre, qui n'attendoit que cette alliance pour faire assassiner le nouveau Connétable Charles d'Espagne. Et en effet le Roi n'auroit pas donné, comme il fit, abolition au Roi de Navarre d'un crime si noir, & qui lui faisoit perdre le premier Officier de sa Couronne, qu'il aimoit tendrement, si ce Prince n'eût été son gendre. L'impunité de cette action persuadant au Navarrois que le Roi le craignoit, & voulant profiter de cette pretenduë foiblesse, il fortifia ses places de Normandie, prit des liaisons avec le Roi d'Angleterre, & alla dans la Navarre lever des troupes & de l'argent. Il voulut même faire assassiner le Roi, qui en étant averti, fit prendre & mourir les assassins; & pour n'être plus exposé à de tels dangers, il rétablit des Gardes à pié & à cheval auprès de sa personne. Je dis, il rétablit, car le Roi Gontran avoit le premier pris des Gardes pour se garentir des assassinats de Fredegonde, & S. Louïs en avoit eu depuis, contre les mauvais desseins de la Comtesse de la Mar-

Marche, dequoi le peuple avoit un peu murmuré; mais le péril passé, ces deux Princes avoient cassé leurs Gardes, & le Roi Jean les garda toute sa vie.

Dans ce tems-là, le Roi d'Angleterre d'un côté entra en Picardie, & de l'autre le Prince de Galles en Languedoc. Charles Dauphin Duc de Normandie, mal satisfait alors de n'avoir pas assez de part dans les affaires, voulut se retirer auprès de l'Empereur son Oncle, avec beaucoup de grands Seigneurs du Royaume. Le Roi de Navarre le poussoit encore à cela. Le Roi en ayant eu avis, n'eut pas de peine à faire entendre raison au Dauphin, en lui faisant connoître dans quel abîme de malheurs le Roi de Navarre avoit failli de le précipiter.

Cette derniere offense de la part du Navarrois fit tant d'impression dans le cœur du Roi, qu'y joignant l'assassinat de son Connétable, & le dessein contre sa propre personne, il résolut de s'en vanger. Ayant donc appris quelque tems après que le Roi de Navarre se devoit trouver à certain jour, avec ses Amis chez le Dauphin, dans le Château de Roüen, où ce Prince leur donnoit une grande fête, le Roi entra dans la salle du festin, armé de toutes pieces, fit arrêter devant lui le Roi de Navarre, & après avoir fait sur le champ couper la tête à tous les Amis de ce Prince, il le fit conduire dans la prison du Châtelet de Paris.

Cependant le Prince de Galles ravageoit le Berry, la Touraine & le Poitou. Le Roi marcha contre lui avec cinquante mille hommes. Le Prince de Galles qui n'en avoit que dix, se retrancha dans un lieu avantageux, & deman-

manda la paix à des conditions raiſonnables. Le Roi voulut que le Prince ſe rendît à diſcretion, & ſur ſon réfus lui donna la bataille, la perdit, fut pris priſonnier, mené à Bourdeaux, & de là en Angleterre.

Il ne tint pas au Roi qu'il ne ſe fît tuer: ce ne fut qu'à l'extremité, & qu'après avoir fait des merveilles de ſa perſonne, qu'il ſe rendit.

Le Roi ſon pere aiant fait un Traité de paix avec le Roi d'Angleterre, les Etats Géneraux de France ne le voulurent pas ratifier. Enfin après de grandes difficultez il ſe fit un Traitté à Bretigni l'an 1360. par lequel le Roi cédoit au Roi d'Angleterre, une partie de ſon Royaume, & donnoit trois millions d'écus, pour le payement deſquels on prit des termes, & on convint qu'en attendant qu'ils fuſſent expirez, le Roi pourroit retourner en France: que cependant il donneroit en ôtage quarante de ſes principaux Barons, dont les deux conviendroient.

Le Roi partit donc de Calais quatre ans après ſa priſe à la bataille de Poitiers, & revint en France en 1360. A ſon retour il fit beaucoup d'Ordonnances contre les abus que les guerres avoient introduits, entr'autres il fit un Edit ſévére contre les duels.

Ceux que le Roi avoit donnés pour ôtages, s'ennuyant fort en Angleterre après ſept ans, le Duc d'Anjou qui en étoit un ſe ſauva, & revint en France. Le Roi l'ayant appris ne le voulut pas voir, traitant les manquemens de parole, comme les plus grands crimes, & voulant montrer au Roi d'Angleterre que l'évaſion du Duc d'Anjou n'avoit pas été concertée, avec lui. Cela même lui aiant fait faire réfle-

xion

xion ſur la peine que ſouffroient ſes ôtages, qui attendoient leur liberté depuis ſi longtems, il réſolut pour les délivrer, de retourner lui-même en Angleterre, juſqu'à ce qu'on eût payé ce qui reſtoit à payer de ſa rançon.

Le Dauphin qui après la bataille de Poitiers avoit été déclaré Regent, eut beau vouloir diſſuader le Roi ſon Pere, en lui diſant qu'il trouveroit bien encore dans le Roiaume quarante ôtages, que le Roi d'Angleterre agréeroit en dégageant les premiers & les renvoiant en France; & qu'avant que ces derniers euſſent demeuré ſept ans en Angleterre, on auroit ſatisfait au Traité de Bretigny.

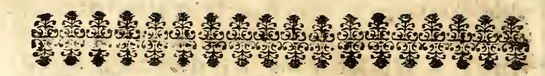
Toutes ces remontrances ne purent faire changer de deſſein au Roi, & par là il laiſſa croire aux gens de bon ſens, que c'étoit l'amour plûtôt que l'honneur qui le faiſoit retourner à Londres. Quatre mois après qu'il y fut arrivé, il tomba malade & mourut.

Ce Prince avoit du mérite, il étoit brave & libéral, juſqu'à l'excès, malheureux à la guerre, préſomptueux, & ne croyant point de conſeil, bon en ſecond, méchant en premier, & par là plus propre à être un Particulier qu'un Souverain.

La perte de la bataille de Poitiers juſtifie bien le proverbe, qu'il faut faire pont-d'or aux ennemis, & ne les jamais reduire au déſeſpoir. Mais la priſon & la mort du Roi Jean font bien voir auſſi que les grandeurs de ce monde ne ſont pas fort ſolides; & que Salomon a eu raiſon de dire:

Vanité des vanitez, & tout n'eſt que vanité.

BU-



BUREAU
DE LA RIVIERE.

Si le mérite extraordinaire pouvoit garentir de la mauvaise fortune, je n'aurois pas aujourd'hui, mes Enfans, à vous parler des malheurs de Bureau de la Riviere. Ce Gentilhomme Bourguignon, qui fut premier Chambellan de Charles V. eut grand' part à la confiance de ce sage Prince, & un grand crédit, dont jamais Favori n'a si bien usé que lui. Il avança autant qu'il put les personnes de mérite, & par là il ne se fit que d'honnêtes gens pour amis. Bien lui en prit: car Charles VI. étant monté sur le Trône, le Comte de Saint Paul accusa méchamment Bureau d'avoir eu intelligence avec les Anglois, & dit même au Roi qu'il lui feroit voir une Lettre de Bureau, qui le convainquoit de trahison. Ce jeune Prince qui ne connoissoit pas encore les assassinats de la plûpart des gens de la Cour, crût le Comte de Saint Paul sur sa parole, & alloit chasser injustement & destituer Bureau de la Riviere, lors que le Connétable de Clisson, son bon ami, qui en eut avis, fit de fortes remontrances au Roi, & lui fit connoître l'innocence de la Riviere, & la calomnie de Saint Paul.

Clisson devoit à Bureau l'épée de Connétable; mais en cette rencontre, il s'aquitta de l'o-

l'obligation qu'il lui avoit, & il servit bien le Roi, en l'empêchant de faire injustice à un homme de mérite, & des services duquel le Roi son Pere s'étoit si bien trouvé. Charles VI. même, quand il voulut mettre d'habiles gens dans son Conseil, fut fort heureux d'avoir encore en la* personne de Bureau de la Riviere un homme capable d'en être le Chef. Bureau au reste dans son Ministére n'oublia pas ce service, quoiqu'il lui fût dû en quelque façon; & sa generosité † donna lieu à son malheur.

Craon ayant voulu assassiner le Connétable de Clisson, & l'ayant manqué, se sauva en Brétagne. Le Roi envoya demander cet assassin au Duc. Le Duc répondit qu'il n'étoit pas dans ses Etats. Sur cette réponse le Roi résolut de lui faire la guerre, & de marcher en personne à cette expédition. On crut bien que la Riviere n'avoit pas été contraire à ce dessein, s'agissant de venger le Connétable son ami. Cependant le voyage aiant été malheureux par la maladie extraordinaire où le Roi tomba les premiers jours de marche, les Oncles du Roi, qui en vouloient d'ailleurs aux Ministres, & sur tout à la Riviere, le blâmérent fort d'avoir conseillé ce voyage, & résolurent de le perdre. Pour cela, ces Princes qui avoient pris en main le gouvernement de l'Etat, profiterent d'une des foiblesses du Roi, pour faire arrêter la Riviere. A la vérité six mois après, Charles dans un des bons intervalles de sa maladie, demandant des nouvelles de son Ministre qu'il ne voyoit plus, & ayant appris qu'on l'avoit mis en

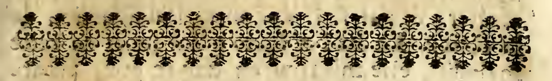
* 1382. † 1388.

en priſon, & même qu'on avoit confiſqué ſon bien, il le fit metre en liberté, & lui fit rendre ſes terres, dont les Princes s'étoient emparez. Mais comme il ſentoit bien leur autorité ; pour les contenter en quelque façon, il l'exila dans ſon païs, & la Riviere ne revint plus à la Cour.

Jamais malheureux n'a moins contribué à ſes malheurs que celui-ci. Son mérite reconnu par tous les Hiſtoriens qui parlent de lui, le fait plaindre des honnêtes gens ; & on a ſujet de croire que l'illuſtre poſterité, qui reſte de lui en Bourgogne, eſt une recompenſe de la réſignation, avec laquelle il ſupporta les diſgraces. Car, ſi nous en croyons un Pere de l'Egliſe,

Les aflictions ſouffertes patiemment ſont de toutes les choſes de la vie celles dont Dieu nous tient compte le plus volontiers.





LE MARECHAL DE GYÉ.

ON se perd quelquefois à la Cour, mes Enfans, par trop de lumiere & de droiture. Pierre de Rohan Duc de Nemours, Comte de Guise & de Soissons, Seigneur de Gyé, a été un des hommes de son siécle, qui devoit, ce semble, le plus compter sur la bonne fortune. Il fut fait Marêchal de France par Louïs XI. & fut l'un des quatre qui gouvernérent l'Etat pendant la maladie du Roi Charles VII. son Lieutenant Général en Brétagne. Chef de son Conseil, Lieutenant Général de ses Armées en Italie, & il commandoit l'avantgarde à la bataille de Fornouë en 1495.

Louïs XII. ayant succedé à Charles VIII. fut assez malheureux dans ses premieres guerres; & le chagrin du mauvais état de ses affaires l'ayant fait tomber malade, il fut à l'extremité. La Reine Anne de Brétagne croiant qu'il n'en réchapperoit pas, songea à se retirer en Brétagne aussi-tôt que Louïs seroit mort; & pour cet effet, elle commença par y envoyer tout ce qu'elle avoit de plus précieux. Le Maréchal de Gyé ayant avis de la marche de ses chariots, crut qu'il pourroit y avoir quelque chose, que le Successeur de Louïs

Louïs seroit bien aise de trouver : il les fit donc arrêter, & par-là il encourut l'indignation de la Reine. Le Roi n'étant point mort de cette maladie, elle mit tout en œuvre pour perdre Gyé, & n'eut point de repos qu'elle n'eût obligé Louïs de lui abandonner un homme, dont la fidelité faisoit tout le crime. On rechercha la vie du Maréchal, & pour satisfaire à la passion de la Reine, le Roi ordonna le Parlement de Toulouse, comme le plus sevére du Roiaume, pour faire le procès à ce vieil Officier de la Couronne.

Le Parlement ne put rien trouver dans sa conduite, qui fût digne de châtiment ; & ce ne fut que par complaisance pour la Reine qu'on l'exila de la Cour.

Le Maréchal se retira en sa maison du Verger, qu'il eut le loisir de rendre une des plus belles maisons de France ; car les grands bienfaits des Rois ses Maîtres l'avoient fort enrichi, & pour cela il fit mettre par toute sa maison en maniére de devise :

A bonne heure m'a pris la pluye,
Dieu gard' de mal le Pelerin.

C'est un grand malheur à des Courtisans, quand le Maître se laisse gouverner : & que sur des points de conséquence à la réputation, ou à la fortune d'un homme de qualité & de services, comme étoit le Maréchal de Gyé, il ne fait pas au moins d'exactes perquisitions de la vérité des choses qu'on lui a dites contre l'accusé.

Louïs XII. tout Pére du Peuple qu'on l'appelloit, entra trop aveuglément dans les senti-

timens de la Reine, en une rencontre où il s'agiſſoit de la ruine d'un homme ſi important à l'Etat. Nous ſommes bien à couvert de pareils malheurs, mes Enfans: ce ſont les fautes ſeules qui font faire dans le Régne où nous ſommes, le procès aux gens, & non pas les haines, ni les mauvais offices des perſonnes les plus accreditées: mais les plus coupables mêmes doivent ſe conſoler dans leur infortune, par la parole de David:

Je porterai la colere du Seigneur, parce que c'eſt lui que j'ai offenſé.



PHILIPPE DE COMINES.

VOus allez voir, mes Enfans, le plus ſage Politique de ſon ſiécle. Il eut du bonheur ſous un régne épineux & délicat, & il tomba en diſgrace ſous le régne ſuivant, où il paroiſſoit que tant de prudence n'étoit pas ſi néceſſaire.

Philippe de Comines, Seigneur d'Argenton, étoit non ſeulement un homme d'eſprit, qui ſavoit parler Allemand, Italien, Eſpagnol & fort bien François ; mais un homme de qualité, qui étant Sujet du Duc de Bourgogne s'attacha au ſervice de Louïs XI. duquel il ſut gagner l'eſtime & la bienveillance. Il ne fut pas ſi heureux ſous Charles VIII. car ſur un ſimple ſoupçon d'avoir été dans les interêts de Louïs, Duc d'Orleans, qui fut pris à la bataille de S. Aubin du Cormier les armes à la main contre le Roi, on l'arrêta priſonnier, & ſa priſon dura trois ans. Il fut huit mois dans une cage, ſelon l'uſage de ce tems-là, & le reſte dans les priſons de Paris. On ne borna pas les peines de Comines à la perte de ſa liberté ; on en voulut à ſa vie, & comme on lui faiſoit ſon procès, parmi les Avocats du Palais, il n'en pût pas trouver un ſeul qui oſât être le ſien, tant ils craignoient tous de fâcher les ennemis puiſſans qu'il avoit à la Cour. Il fut donc contraint de plaider lui-même ſa cauſe, & il le

fit avec tant de force, & tant d'éloquence qu'on le mit en liberté : on le condamna ſeulement à quelque ſomme, pour ſauver l'honneur du Miniſtére.

Les Mémoires qu'a laiſſez Comines, ſont un ouvrage incomparable, qui a été traduit en quatre ou cinq Langues, & qui marque bien que celui qui l'a compoſé, avoit un grand ſens avec un grand uſage du monde.

Il n'eſt pas extraordinaire de voir que le Favori d'un Prince ne le ſoit pas de ſon Succeſſeur; car les nouveaux venus dans le Miniſtére ſe vengent ordinairement des prétendues offenſes qu'ils ont reçuës dans l'autre Gouvernement. Madame de Beaujeu, ſœur de Charles VIII. le Cardinal Briçonnet & Etienne de Vair, qui gouvernoient l'Etat pendant la minorité du Roi, mirent, comme j'ai dit, Comines à de rudes épreuves : mais la tête ne lui tourna point ; il n'eut ni impatience, ni foibleſſe, & il diſoit ſouvent dans ſa priſon :

Si je ſuis affligé, Dieu a ſes raiſons.



FRANÇOIS PREMIER.

LEs bonnes qualitez d'un grand Prince ne le ſauvent pas toûjours des traverſes de la fortune, mes Enfans, ſur-tout quand il pouſſe ſes paſſions trop loin, & qu'il ne retourne point à Dieu après les premieres fougues de la jeuneſſe, ou qu'il s'engage legerement à des choſes qui ſont contre ſes propres interêts, & auxquelles un excès de probité ne lui permet pas de manquer. Afin que vous en jugiez vous-mêmes, je veux vous faire connoître ce Prince plus en détail, que je n'ai fait les autres célebres Malheureux qui ſont plus éloignez de nos temps & de nos mœurs.

Louïs XII. qui n'avoit point d'enfans mâles, & qui n'eſpéroit plus d'en avoir, un peu avant ſa mort fit épouſer Claude de France ſa fille à François d'Angoulême, héritier préſomptif de la Couronne. Mais quelque temps après la Reine Anne de Brétagne étant morte, Louïs ne deſeſpéra pas d'avoir un fils par un ſecond mariage; & dans cette vuë, il épouſa Marie d'Angleterre ſœur de Henri VIII.

Comme François fut envoyé à Calais, pour recevoir cette Princeſſe, la plus belle de ſon temps, dès qu'il la vit il en devint amoureux. Elle le trouva auſſi fort à ſon gré, & ſi du Prat n'eût retenu François par ſes remontrances,

ces, ce Prince étourdiment se fût fait un Maitre. Mais les réflexions qu'il fit l'arrêterent, & sur tout la connoissance qu'il eut de la passion, que Brandon Anglois homme de rien, avoit pour la Princesse Marie, laquelle il avoit suivie en qualité de son Chevalier d'honneur, sous le nom de Comte de Suffolc.

A la vérité, la crainte qu'eut François, que Suffolc qui n'avoit pas les mêmes raisons que lui de se contenir, ne lui fît quelque méchant tour, l'obligea de s'ouvrir à ce Comte. Je sai, lui dit-il, votre amour pour la Reine : si vous voulez me promettre d'en demeurer aux seuls désirs, je vous promets de mon côté de vous servir auprès d'elle, pour vous la faire épouser quand elle sera veuve. Suffolc promit ce que le Prince demandoit, & il ne manqua pas à sa parole. Louïs étant mort six semaines après ses nôces, François devenu Roi tint aussi fort exactement la sienne : & malgré son Conseil qui lui représentoit que cela feroit tort à ses affaires, il préfera son honneur à son intérêt, & fit épouser la Reine à Suffolc.

Dès qu'il se vit sur le Trône, n'aiant rien plus à cœur que le recouvrement de sa Duché de Milan, il marcha brusquement en Italie avec une grande armée, après avoir laissé la Régence à Madame sa Mere Loüise de Savoye. Comme il étoit né brave, & que sa valeur animoit ses troupes, il prit sans résistance toutes les villes de Savoye & de Piémont, qui se trouverent sur son passage, & il arriva à Marignan le 10. d'Octobre à une lieüe de Milan.

Voiant que les Suisses, au nombre de qua-

 rante

rante mille, prétendoient s'oppoſer à ſon entrepriſe, il eut recours à la négociation. Mais le Cardinal de Sion, qui étoit dans les intérêts des Suiſſes, l'aiant rompuë, ils attaquérent l'armée de France, ſur les quatre heures du ſoir du treizieme d'Octobre. Le combat fut rude, & dura bien avant dans la nuit, les Suiſſes & les François pêle-mêle, les uns couchez auprès des autres ſans ſe connoître. Le Roi paſſa la nuit armé de toutes piéces ſur l'afût d'un canon, & la bataille recommença dès la pointe du jour. Les François la gagnérent; mais ils perdirent quatre mille hommes de leurs plus braves gens, & la plûpart Princes ou Gentilshommes. Il demeura dix mille Suiſſes ſur la place. Milan ſe rendit au Roi le lendemain du combat; mais le Duc Sforce s'étant enfermé dans le Château avec deux mille hommes, & les mines n'ayant rien fait, le Connétable de Bourbon fit ſous le bon plaiſir du Roi un Traité avec Sforce, par lequel celui-ci remettoit ſa Souveraineté à François, moiennant de grandes penſions en France. Le Roi revint au mois de Décembre 1515. après avoir laiſſé le Connétable à Milan, & conferé avec le Pape à Boulogne, où ſe fit le Concordat.

Quoi que ce ſuccès ne fût pas complet, il ne laiſſa pas de lui faire des envieux, & d'obliger les autres Princes à prendre des meſures contre lui.

Charles d'Autriche connu dans l'Hiſtoire ſous le nom de Charles-Quint, fut élu Empereur; & François qui avoit voulu l'être, chagrin de la préférence de Charles, ſe ligua avec Henri VIII. Roi d'Angleterre contre l'Empereur. Bien-

Bien-tôt après il alla lui-même en Flandres, reprit Mouſon, brûla & démantela Bapaume, prit Bouchain, & Landrecy, & de là marcha à l'Empereur qui étoit à Valenciennes ; mais Charles ne l'attendit pas. Le Roi d'Angleterre devint lui-même jaloux des proſperitez de ſon ami, & fit contre lui une ligue avec l'Empereur.

Charles de Bourbon Connétable, fatigué de la haine de Madame, Mere du Roi, ſe joignit à eux ; & pour l'exécution du Traité, entra en Champagne au même temps que les Anglois entrérent en Picardie, & les Eſpagnols en Guyenne.

François ſans trop s'étonner de ces mouvemens, mit ordre à tout ſur les frontiéres, & envoya l'Admiral de Bonnivet en Italie : il y fit d'abord de grands progrès, mais faute de ſavoir profiter de ſa bonne fortune, non ſeulement il reperdit ſes conquêtes en moins de temps qu'il ne les avoit faites ; mais il fut entiérement chaſſé d'Italie par Bourbon.

Ce Prince fier de ſes avantages, & qui n'avoit plus rien à ménager, paſſe les Alpes, fond ſur la Provence, & aſſiége Marſeille. Le Roi marche à lui, & Bourbon ſe retire bruſquement. François le ſuit à grandes journées : il laiſſe la Trimouille dans Milan avec ſix mille hommes, & il va aſſieger Pavie. Une entrepriſe auſſi imprévuë que celle-là, allarma & réveilla les ennemis : ils aſſemblent toutes leurs forces pour ſecourir la place, & ils attaquent les lignes d'abord.

Ils ſont repouſſez en quatre endroits, & ſur ces premiers avantages, François s'emporte, ſort de ſes retranchemens, fait l'avant-garde

du corps de bataille qu'il avoit voulu commander en perſonne; & trouble ainſi tout l'ordre, dont il étoit convenu dans le Conſeil. Il fait encore pis par ſa chaleur ; car en ſe mettant entre ſon canon, & les ennemis, il rend ſes batteries inutiles, qui auroient pû ſeules gagner la bataille, de l'aveu du Marquis de Peſcaire.

Les François font par-tout leur devoir, nos Allemans ſe font tous tuer les uns ſur les autres: mais nos Suiſſes ne veulent pas tirer un coup de mouſquet, & ſe retirent dans leur Païs ſans combatre.

Le Roi après avoir rallié & remené trois fois à la charge les eſcadrons qui avoient été rompus, enfin bleſſé au bras gauche, à la main droite, & le viſage couvert de ſang d'un coup qu'il avoit reçu au front, ſon cheval tué ſous lui, & lui tombé deſſous, il eſt pris par Pomperan Gentilhomme François. Celui-ci propoſant au Roi de le mettre entre les mains de Bourbon, François lui dit qu'il aimoit mieux mourir que de ſe rendre à un traître, & fit appeller Lanoi Viceroi de Naples, auquel il ſe rendit. On peut dire qu'une valeur mal ménagée a été en partie cauſe de ſa diſgrace, & que s'il eût levé le ſiége à l'approche des ennemis, pour marcher à eux, comme ſes vieux Capitaines le lui conſeilloient, il n'auroit pas été auſſi malheureux qu'il le fut.

On mena le Roi à Piſqueton, où l'Empereur lui aiant fait propoſer des conditions deſavantageuſes, il lui fit répondre, que plûtôt que de les accepter, il paſſeroit ſa vie en priſon. Il fut mené enſuite à Madrid ; & comme il étoit gardé étroitement, cela l'obligea d'eſ-

d'essayer à corrompre ses Gardes. L'Empereur aiant appris que le Roi en avoit gagné quelques-uns, le fit resserrer davantage, dont François eut tant de chagrin, qu'il en tomba fort malade. Charles craignant de perdre une si grosse rançon, donna des espérances au Roi d'une liberté prochaine, en le resserrant moins, ce qui rétablit en peu de temps sa santé.

L'année suivante on fit le Traité de Madrid, tel qu'il plut à l'Empereur. Ainsi le Roi sortit de prison après y avoir été treize mois, & les deux Princes ses Enfans furent donnez en ôtage en attendant l'accomplissement des conditions.

Dans ce temps-là le Roi aiant apris que l'Empereur le traitoit d'homme sans foi sur l'inéxecution d'une partie du Traité de Madrid, lui envoya un cartel pour se battre contre lui, à quoi Charles répondit qu'il acceptoit le deffi, après que François auroit exécuté tout ce qu'il avoit promis. Enfin François donna douze cens mille écus à l'Empereur, & retira ses Enfans d'Espagne.

Ce fut alors que le Roi, qui tout guerrier qu'il étoit, avoit de l'amour pour les belles Lettres, commença à les faire fleurir en France, faisant du bien aux Savans & aux gens d'esprit qui devinrent tous ses Panegyristes.

Pendant qu'on le loüoit dans son Royaume l'Empereur le décrioit dans les Païs étrangers; mais il avoit au fond si bonne opinion de la generosité du Roi, qu'il le pria de lui prêter de l'argent, & sa gendarmerie, François averti des mauvais discours de Charles, lui répondit sur le chapitre de l'argent, qu'il n'étoit pas un Banquier, & sur celui de ses troupes, qu'il

ne les prêtoit non plus que son épée

L'amitié que François avoit pour Henri VIII. qui s'étoit soustrait à l'obéïssance de l'Eglise, & la tendresse qu'il avoit pour Marguerite de Valois, Duchesse d'Alençon sa Sœur, un peu persuadée que la Doctrine de Luther étoit bonne; ébranlerent en quelque sorte le Roi sur sa Religion, mais il ne succomba pas, & il répondit au Roi d'Angleterre, qui le pressoit fort de secoüer à son exemple le joug de Rome, qu'il étoit son ami jusques aux autels.

Les troubles que le Luthéranisme commençoit à exciter dans l'Allemagne, lui parurent favorables pour tenter tout de nouveau la conquête du Milanez, dont ni ses disgraces ni ses amours ne lui avoient pas fait perdre la pensée. Il demanda passage au Duc de Savoye; & sur le refus de ce Prince, l'Admiral de Brion entra dans son Païs avec une grande armée, & conquit tout le Piémont. Les ennemis qui ne pûrent résister au Roi dans leurs Etats, prirent le parti de l'attaquer dans les siens. L'Empereur, dont le Marquis de Saluces avoit pris les intérêts, assiége lui-même Marseille; Nassau prend Guise, & met le siége devant Peronne; Montecuculli empoisonne le Dauphin à Tournon; Crouy ravage la frontiére de Picardie. Peu de temps après le Roi tombe dangereusement malade, & d'une maladie qui est le fruit ordinaire des plaisirs.

Ces adversitez ne l'abbatoient point; mais elles ne le faisoient pas assez retourner à Dieu, ni penser à refléchir sur la colére du Ciel, en se corrigeant de ses foiblesses, &

en faisant de bonnes œuvres. Au reste s'il n'étoit pas assez Chrétien, il n'étoit peut-être que trop homme d'honneur pour ses intérêts.

Tous les méchans tours que Charles lui avoit joüez, ne l'empêcherent pas après la paix faite de donner passage à ce Prince, pour aller appaiser une grande sédition arrivée en Flandres, & de lui faire tous les honneurs dont il se put aviser. Pour obtenir cette grace, l'Empereur avoit fait au Roi beaucoup de promesses, & il manqua à toutes, jusques-là même que l'année d'après, il fit assassiner deux Ambassadeurs que le Roi envoyoit, l'un au Grand-Seigneur, & l'autre aux Venitiens. Cependant quoi qu'alors Charles Quint fût engagé dans la guerre d'Afrique, François eut la générosité de ne rien entreprendre contre lui en son absence. A la vérité dès que l'Empereur fut de retour, le Roi pour venger le droit des gens violé en la personne de ses Ambassadeurs l'envoya deffier à un combat singulier, & mit contre lui cinq armées sur pied. Charles & Henri se liguérent alors contre la France. Le Roi malgré leur ligue fit fortifier Landreci en sa presence. Un mois après l'Empereur l'assiegea en personne: mais le Dauphin lui fit lever le siege, & lui presenta la bataille qu'il refusa. Le Comte d'Enguien gagna en Italie la bataille de Cerizolles; & après tant d'avantages, François eût aisément repris le Milanez, si dans ce temps-là Charles & Henri ne fussent entrez en France.

L'Empereur prit Luxembourg, que Furstemberg avoit manqué, & ensuite plusieurs Places de Champagne. Comme il s'étoit

beaucoup avancé, & que les vivres lui manquoient, il auroit pû être défait par l'armée Françoise, si la Duchesse d'Etampes Maîtresse du Roi, qui se vouloit faire un ami de Charles, prévoyant la mort prochaine de François, n'avoit ménagé à l'Empereur la reddition de Château-Thierry, & sauvé son armée par les bleds qu'il y trouva. La nouvelle qu'eut le Roi en même temps que les Anglois avoient pris Boulogne, l'obligea de faire la paix avec l'Empereur; & Henri restant seul fut contraint lui-même de la faire avec le Roi. La paix generale donna lieu à François de songer aux affaires de la Religion. Il mit tout en œuvre pour arrêter le cours de l'hérésie, qui s'étoit déja fort répanduë dans la France: il usa même de rémédes violens, par le conseil du Cardinal de Tournon, jusqu'à faire brûler grand nombre d'hérétiques. Mais ce zèle indiscret bien loin de detruire l'hérésie, ne servit qu'à la multiplier, & à l'étendre davantage. Quoi que Henri la protégeât, sa mort ne laissa pas de donner un fort grand chagrin au Roi, qui le regardoit comme son second contre l'Empereur, & la mélancolie aigrissant son vieux mal, lui causa une fiévre lente, qui le consuma peu à peu.

Il finit sa vie avec beaucoup de fermeté & de pieté. Avant que de mourir, il recommanda fort à son fils de soulager le Peuple, & il lui dit que les François étant les meilleurs sujets du monde, ils meritoient d'autant plus d'être bien traitez, qu'ils ne refusoient rien à leur Roi dans ses besoins.

Ce

Ce Prince n'avoit point eu jusqu'alors son pareil en magnificence, en clémence, & en liberalité. Il eut peu d'égaux en valeur, en savoir, & en facilité de bien parler. Il ne lui eût rien manqué s'il eût été plus prudent à entreprendre, & plus constant dans ses entreprises; plus Maître de ses Maîtresses, & moins gouverné de ses Favoris. Ces deux derniers defauts venoient de trop de bonté; mais les grands Rois évitent ces sortes de bontez, comme des foiblesses.

Jamais régne n'eut un plus beau début, que celui du gain de la bataille de Marignan: mais après cela jamais régne ne fut plus rempli d'embarras & de malheurs, que celui de François Premier. Sa prison, ses maladies, les trahisons de ses Maîtresses, la mort du Dauphin, Prince de grande espérance, Charles-Quint, Henri VIII. & les Princes d'Italie liguez contre lui, & la rebellion d'un Prince du Sang fort brave, premier Officier de la Couronne, tout cela est le comble de l'adversité; mais les malheurs de la vie présente soufferts avec une parfaite résignation aux ordres du Ciel & dans un véritable esprit de pénitence, épargnent bien de plus rudes peines en l'autre monde, que celles que François a souffertes en celui-ci. C'est la pensée d'un Roi penitent, que Dieu lui-même éprouva en tant de manières, & qui sut faire un si bon usage de la mauvaise fortune. Il disoit dans ses plus grandes afflictions:

Le Seigneur m'a châtié; mais il ne m'a pas livré à la mort.

SAMBLANÇAI.

SAmblançaï ne vous paroîtra pas, mes Enfans, dans une ſi grande élevation qu'Enguerrand de Marigni; cependant l'injuſtice qu'on lui fit me paroît bien égale. Quand il plaît à Dieu, l'innocence ne fait pas toûjours la bonne fortune.

Jean de Beaune Seigneur de Samblançai, homme de naiſſance & de mérite, fut Surintendant des Finances pendant le Régne de François Premier. Il reçut ordre du Roi en 1522. d'envoier le plûtôt qu'il pourroit trois cens mille écus à Lautrec, Général d'Italie; & le lendemain de cet ordre, Madame Mére du Roi alla elle-même à l'Epargne, demander à Samblançai tout ce qui lui étoit dû de penſions, de gratifications, de revenus du Valois, de la Touraine & de l'Anjou, dont elle étoit Doüairiére. Le Surintendant lui repréſenta que toutes ces ſommes épuiſeroient l'Epargne, & qu'elle ſavoit bien qu'il avoit reçu ordre du Roi, d'envoyer au-plûtôt trois cens mille écus à Lautrec; qu'il y alloit de ſa tête s'il y manquoit. Madame lui dit qu'elle avoit aſſez de crédit auprès du Roi pour le ſauver s'il lui faiſoit plaiſir & que s'il la refuſoit, elle n'en avoit pas moins pour le perdre. Samblançai lui demanda donc ſes quittances. Madame les lui donna de ſa main, & d'autant plus facilement qu'elle ſavoit que Gentil premier Commis de l'Epargne étoit amoureux d'une de ſes Filles d'honneur, par le moien

de laquelle elle retireroit bien-tôt ſes quittances.

A la fin de la campagne, Lautrec étant revenu à la Cour, le Roi le reçut fort mal, & lui demanda raiſon de tant de places qu'il avoit perduës. Lautrec lui dit que toute ſon Infanterie s'étoit débandée faute de payement. Cependant, repliqua le Roi, je vous ai envoié trois cens mille écus. Lautrec l'aſſûra qu'il n'en avoit rien touché. Sur cela le Roi aiant fait venir Samblançai, ce Miniſtre découvrit ce qui s'étoit paſſé entre Madame & lui, le lendemain du jour qu'il reçut l'ordre de faire toucher cette ſomme à Lautrec. Le Roi l'envoia querir Madame, & le Surintendant redit au Roi devant elle ce qu'il lui avoit dit en ſon abſence. Madame qui ſavoit qu'on ne la pouvoit convaincre, lui en donna le démenti, & demanda juſtice au Roi de l'outrage que lui faiſoit ſon Miniſtre. Le Roi qui avoit toûjours aimé Samblançai, qui même l'appelloit ſon Pere, & qui eût bien voulu qu'il ſe fût juſtifié, lui commanda donc d'envoyer querir les quittances qu'il diſoit avoir de Madame. Le Surintendant manda à Gentil ſon premier Commis de les prendre à l'Epargne, & de les lui apporter. Gentil lui étant venu dire devant le Roi, qu'il n'avoit point trouvé ces quittances, on congédia le Surintendant, & il fut arrêté dans l'antichambre.

Le Chancelier du Prat, créature de Madame, & de ſon côté jaloux du crédit de Samblançay, lui choiſit des Commiſſaires, & ſe mettant à leur tête, il le fit condamner à être pendu.

Neuf ans après Madame mourut; & comme

me en ce temps-là même on fit le procès à Gentil, & qu'il fut aussi condamné à être pendu, on ne douta point que Madame n'eût dit au Roi, qu'il lui avoit aidé à faire mourir injustement Samblançay. La mort de Gentil justifia par tout le Royaume la memoire du Surintendant.

Samblançai ne pouvoit éviter sa perte: car s'il eût refusé Madame, elle lui eût encore bien moins pardonné. Mais il valoit mieux périr en obeïssant à son Prince, qu'en faisant quelque chose contre son devoir par une foible complaisance. Il y a dans la vie des conjonctures facheuses, où quelque parti que l'on prenne, l'on a tout à craindre également. Il y a aussi des hommes que la Providence ne sauve qu'en leur laissant faire de faux pas: il faut pour leur salut qu'il leur en coûte & leur fortune & leur vie. C'est après tout une heureuse destinée, que d'arriver au port par le naufrage, & c'est alors qu'on peut dire avec David:

C'est en vous, Seigneur, que j'ai mis mon espérance & vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains

LE



LE DUC DE BELLEGARDE.

C'Eſt bien ſur le ſujet du Duc de Bellegarde, mes Enfans, qu'il ne faut pas croire un homme heureux avant la mort. Celui-ci le fut les ſoixante premiéres années de ſa vie; & de là juſques à ſa quatre-vingt-ſixiéme, un des plus malheureux hommes du monde.

Roger de Saint Lari fut amené ſous le nom de Bellegarde en 1583. à la Cour de Henri III. par ſon Couſin le Duc d'Epernon, Favori de ce Prince, auquel Bellegarde plut tellement que le Duc ſon Patron en devint un peu jaloux; & ce ne fut pas tout-à-fait ſans raiſon. Car en fort peu de tems le Roi fit Bellegarde Chevalier de ſes Ordres, premier Gentilhomme de ſa chambre, & Grand-Ecuyer de France.

Le changement de Prince & de gouvernement ne changea rien à ſa fortune. Henri IV. le conſerva dans ſes Charges, & eut toûjours beaucoup de conſidération pour lui. Louïs XIII. le fit Duc & Pair, & Gouverneur de Bourgogne; & croyant qu'un homme auſſi ſage que Bellegarde auprès de Gaſton de France, Duc d'Orleans ſon Frére, pourroit contribuer à la bonne conduite de ce jeune Prince, il le fit premier Gentilhomme de ſa chambre. Cependant Puilaurens Favori de Monſieur, le

le Président le Coigneux son Chancelier, & quelques brouillons de sa Maison, l'animant contre le Cardinal de Richelieu, sur les mauvais traitemens que ce Ministre obligeoit le Roi de faire à la Reine sa Mere Marie de Medicis, le Duc de Bellegarde ne le put empêcher de sortir de France, & de prendre les armes contre le Roi. Il le suivit donc comme le principal Officier de sa Maison, & voilà le commencement de la décadence d'une des plus belles fortunes que la Cour ait jamais vuë.

En ce temps-là, le Duc de Montmorenci, qui étoit dans les interêts de Monsieur, donna le combat de Castelnaudary, où aiant été pris, il eut la tête coupée. Monsieur fit sa paix: le reste de ses Officiers eut une abolition, mais on exila Bellegarde, que le Cardinal de Richelieu craignoit, & on lui ôta son Gouvernement de Bourgogne.

Pendant son exil qui fut en Nivernois, je l'allois voir quelquefois; car outre qu'il étoit dans la Lieutenance de Roi qu'avoit mon Pére, j'étois encore son Filleul. Il me faisoit mille caresses, me disoit entre autres choses qu'il me souhaitoit autant de bonne fortune toute ma vie, qu'il en avoit eu durant les soixante prémieres années de la sienne.

Après quelque tems de son exil, le Cardinal de Richelieu qui avoit donné le jeune Effiat, sous le nom de Cinq-Mars, pour Favori à Louïs XIII. obligea le Duc de Bellegarde de vendre à ce Favori sa Charge de Grand-Ecuyer.

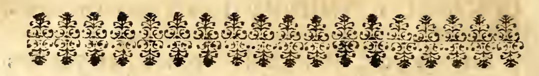
Ce vieux Seigneur demeura encore longtems dans son exil après sa démission, & ne re-

revint à la Cour qu'en 1644. dans la Régence d'Anne d'Autriche; mais il mourut bientôt après.

La vie de Bellegarde commença par des prosperitez qui furent longues, & qui par là lui firent bien plus sentir ses disgraces. Celles-ci pourtant durérent assez, pour qu'elles lui pûssent tenir lieu de penitence & servir à son salut, selon la divine Parole:

Ne vous étonnez pas des afflictions; elles vous arrivent, de peur que vous ne perissiez parmi les tempêtes du monde.





LE MARE'CHAL DE BASSOMPIERRE.

IL n'y a peut-être rien, mes Enfans, qui nuise plus à un Courtisan, que la réputation d'homme à bons mots ; ni qui contribuë moins à la fortune, que l'attachement pour les femmes même les plus puissantes à la Cour. Vous en jugerez ainsi, quand je vous aurai parlé de ce Maréchal.

François de Bassompierre, d'une Maison originaire d'Allemagne, mais établie depuis quelques années en Lorraine, vint assez jeune en France. Son esprit, sa politesse, sa grande dépense, & sa libéralité le distinguérent bien tôt dans la Cour de Henri IV. dont il fut un des principaux ornemens.

Pendant la Regence de Marie de Medicis, il eut un procès contre Mademoiselle d'Entragues, qui prétendoit être sa femme. Bassompierre l'aiant gagné, il envoya à son Avocat mille pistoles pour son plaidoier. Celui-ci qui trouvoit la reconnoissance excessive, lui renvoya son argent, & lui manda qu'il ne lui falloit pas tant. Bassompierre reprit ses mille pistoles, & quelque tems après ayant obtenu de la Regente une charge d'Avocat Général au Parlement de Roüen, dont il auroit eu quarante mille écus s'il l'avoit voulu vendre,

dre, il en fit expédier les provisions au nom de son Avocat, & les lui porta lui-même. L'Avocat qui avoit voulu faire le généreux sur les mille pistoles, ne fut pas assez fou pour refuser l'établissement de sa fortune. Il faut dire la vérité en faveur de Bassompierre; il y a bien de la grandeur dans l'ame d'un particulier, qui fait une action comme celle-là.

Si Bassompierre eut l'ame grande, il eut aussi l'esprit galant. Jamais homme n'eut tant de réputation auprès des Dames que celui-là: il n'en a guéres trouvé de cruelles, & les plus honnêtes ne croyoient pas déroger à leur vertu d'en être recherchées, qui est ce qu'on appelloit, être servies, en ce tems-là.

Dans les guerres qu'eut Louïs XIII. contre les Huguenots, Bassompierre se signala fort. Mais comme il reconnut qu'en France les Charges aidoient beaucoup au mérite, il acheta celle de Colonel Général des Suisses, & ce poste avec ses services lui valut le bâton de Marêchal de France.

Le Cardinal de Richelieu devenu Premier Ministre, ne songea qu'à éloigner les vieux Seigneurs de la Cour, qui l'aiant vu dans une moindre fortune, ne lui paroissoient pas avoir toute la dépendance qu'il lui falloit. Bassompierre fut un de ceux qui déplaisoit le plus au Cardinal. Sa familiarité auprès du Roi, sa liberté de parler, & de dire ce qu'on appelle de bons mots, le firent craindre & haïr de ce Ministre. Mais on croit que la veritable raison de sa disgrace fut celle-ci. Le Roi étant fatigué de l'empire qu'il avoit laissé prendre au Cardinal sur son esprit, & aiant un jour demandé à ceux de son Conseil, qu'il

sa-

ſavoit n'aimer pas ce Miniſtre, de quelle maniére il s'en pourroit defaire, les uns furent d'avis qu'on lui fît ſon procès; les autres qu'on l'éxilât ; Baſſompierre qu'on le mît en priſon pour toute ſa vie. Le Cardinal aiant ſu par quelque faux frere, ce qui s'étoit dit dans ce Conſeil, où le Roi ne s'étoit determiné à rien contre lui, il eut aſſez de crédit ſur l'eſprit de ſon Maître, pour l'obliger dans la ſuite par de bonnes raiſons, ou ſous de ſpecieux pretextes, de châtier chacun de ceux qui avoient opiné contre lui, par la même peine à quoi ils l'avoient condamné. Ainſi Baſſompierre fut mis à la Baſtille, où il fut quatorze ans ; &d'où il ne ſeroit jamais ſorti, ſi le Cardinal avoit pû lui ſurvivre. Toutes les femmes de la Cour l'oublierent preſque dès qu'elles le virent malheureux ; ou ſi quelques-unes penſerent à lui, leurs ſoins & leurs bons offices lui furent entierement inutiles.

Pendant ſa priſon on l'obligea de ſe defaire de ſa charge de Colonel des Suiſſes, pour quatre cens mille livres, entre les mains du Marquis de Coiſlin, homme de merite, & l'un des plus dignes parens du Cardinal.

A la mort de ce Miniſtre, Baſſompierre fut mis en liberté, & mourut peu de tems après qu'il fut rentré dans ſa Charge, par la deſtitution de la Chaſtre, qui l'avoit euë après la mort de Coiſlin.

Les Courtiſans dont les Maîtres ſe laiſſent gouverner, ſont bien à plaindre. Louïs XIII. étoit gouverné autant que Louïs XII. mais heureuſement pour nous, mes Enfans, tous les Louïs ne ſe reſſemblent pas en toutes choſes.

ſes. Du reſte à regarder les choſes chrétiennement, la diſgrace de Baſſompierre fut une bonne fortune pour lui : il eut le tems de penſer à l'Eternité durant une ſi longue priſon, & de ſe dire ſouvent à lui-même ;

La figure de ce monde paſſe.



LA CHASTRE.

VOus verrez, mes Enfans, par les malheurs de la Chaſtre votre parent, combien il eſt difficile aux gens mêmes qui ont le plus d'eſprit, de prendre un parti ſûr dans des conjonctures délicates.

Edme de la Chaſtre vient à la Cour de Louïs XIII. ſous le nom de Comte de Nancé. En y arrivant il achéta cent mille écus une des deux Charges de Maître de la Garderobe. Il n'eut pas de peine à en avoir l'agrément; car outre ſa naiſſance il étoit un des plus jolis Cavaliers de ſon temps.

A la mort du Marquis de Coiſlin, Colonel General des Suiſſes, la Chaſtre eut l'agrément de la Reine Regente, Anne d'Autriche, pour rembourſer cette Charge aux héritiers de Coiſlin.

Bien-tot après le Cardinal Mazarin & le Duc de Beaufort diſputant entre eux à qui auroit la premiere place dans le Conſeil de la Reine, la Chaſtre parent & ami du Duc ſe déclara pour lui. Ce Prince s'étant mal conduit pendant cette concurrence, fut arrêté, & mené au Bois de Vincennes; & la Chaſtre eut ordre de ſe défaire de ſa Charge entre les mains du Maréchal de Baſſompierre, qui l'avoit venduë pendant qu'il étoit à la Baſtille, au Marquis de Coiſlin.

La Chaſtre au deſeſpoir de ſa deſtitution, ſuivit en qualité de volontaire, le Prince de Con-

Condé à la campagne de Norlingue : il reçut à la bataille un coup de pistolet à la tête, dont il vint mourir à Philisbourg entre mes bras, après avoir fait tous les actes d'un bon Chrétien.

Si le Cardinal Mazarin eût été déclaré Premier Ministre, & qu'en cette qualité la Chastre eût pris un parti contre lui, personne ne le pourroit excuser ; & moi-même son Cousin germain & son bon ami, je le condamnerois comme un autre, parce qu'un Premier Ministre est l'homme du Roi.

Mais le Cardinal & le Duc étant encore alors deux particuliers, qui disputoient entre eux, à qui auroit la premiére place, c'étoit assez au Cardinal Mazarin, de se venger de son Rival par la prison, sans ruiner la fortune de la Chastre, pour avoir été dans les interêts de son parent & de son ami.

Dieu voulut par cette disgrace attirer la Chastre à lui, qui par les prospéritez qu'il méritoit, se fut peut-être perdu. Car suivant le témoignage du Saint Esprit en plus d'un endroit de l'Ecriture :

L'affliction est le chemin le plus sûr, pour rentrer dans son devoir & pour retourner à Dieu.

ROGER DE RABUTIN, COMTE DE BUSSY.

JE vous ai fait voir, mes Enfans, une partie des plus célèbres malheureux, qui aient été dans les siécles passez, je n'ai plus qu'à vous parler de moi. Comme je sai mieux ce qui me touche, que ce qui regarde les autres, & que vous y devez même prendre beaucoup plus d'interêt, j'entrerai dans un plus grand détail de ma vie. En vous parlant de ces hommes que leurs malheurs ont rendu fameux; j'ai commencé par vous apprendre leur naissance: je ne vous dirai pas la mienne, mes Enfans; car vous la savez: mais pour vous porter à ne jamais rien faire qui en soit indigne, je vous recommanderai seulement de ne point oublier qu'en l'an mil cent dix-huit Mayeul de Rabutin étoit un des grands Seigneurs du Mâconnois, que ses Descendans ont toûjours eu de bonnes & de grandes alliances, & même que Hugues de Rabutin, bisayeul de mon grand-pere, épousa en 1460. Jeanne de Montagu, fille unique & héritiére de Claude de Montagu, Prince de la Roiale Maison de Bourgogne, de laquelle Princesse vous êtes descendus.

Pour venir à moi, vous saurez que mon Pere après m'avoir tenu quatre ans au Collé-

ge de Clermont, me mena avec lui en 1634. au siege de la Motte en Lorraine, où son Regiment d'Infanterie servoit dans l'armée que commandoit le Maréchal de la Force. J'étois premier Capitaine dans ce regiment, n'y ayant point encore alors de Lieutenans Colonels, ni de Drapeaux blancs dans les Regimens nouveaux.

Après la prise de cette place, l'armée passa en Allemagne. Mais mon Pere qui me trouva trop jeune, pour faire ce voyage sur l'arriere-saison, car je n'avois que treize ans, me renvoya à Paris, où ma Mere me mit à l'Academie. Je n'y fus que six mois, n'étant pas disciplinable après avoir commandé des gens de guerre.

Les Arriére-bans de France ayant eu ordre de marcher * en Lorraine, sous la conduire des Gouverneurs & des Lieutenans de Roi des Provinces, mon Pere se mit à la tête de la Noblesse de Nivernois, à laquelle il joignit deux cens hommes de recruë pour son Regiment, qui étoit dans Epinal, & il me laissa le soin de cette Infanterie. Nous joignîmes l'armée du Roi, commandée par le Duc d'Angoulême, & par le Maréchal de la Force, qui étoit campée au village de Manieres. L'armée du Duc Charles de Lorraine étant alors à Rambervilliers entre la nôtre & Epinal, je ne pus joindre le corps du regiment de mon Pere, qu'après que le Colonel Gassion, qui fut depuis Maréchal, l'eut retiré d'Epinal.

La campagne finie on mit le Regiment de mon Pere en quartier d'hyver à Huilecour, un grand Bourg sur la Meuse. Mon Pere qui

* Mai 1635.

qui vouloit que j'apriſſe mon métier, me laiſſa cet hyver à ſon Regiment, qui en valut mieux & moi auſſi: car dès-lors je m'appliquai tout de bon à m'inſtruire des devoirs d'un homme de guerre, & je fus aſſez heureux pour ne pas travailler en vain. Comme je me ſentois de l'inclination aux Lettres, je ne laiſſois pas de lire quelquefois les ouvrages d'eſprit qui me tomboient entre les mains; & ce fut en liſant l'Ode de Racan adreſſée à mon Pere, que je commençai à goûter la Poëſie Françoiſe. Cette petite piece eſt ſi morale & ſi belle, que je ne puis me diſpenſer de vous en faire part.

ODE

A LEONOR DE RABUTIN

Comte de Buſſy.

BUSSY, notre Printemps s'en va preſque expiré;
Il eſt temps de jouïr du repos aſſuré,
Où l'âge nous convie.
Renonçons aux grandeurs, qu'inſenſez nous ſuivons,
Et penſons tout de bon aux biens de l'autre vie,
Lors que nous le pouvons.

Donnons quelque relâche à nos travaux paſſez,
Ta valeur & mes vers ont eu de nom aſſez
Dans le ſiécle où nous ſommes.
Il faut ſe repoſer, & pour vivre contens,
Aquérir par raiſon ce qu'enfin tous les hommes
Aquiérent par le temps.

Que

Que te sert de chercher les tempêtes de Mars,
Pour mourir tout en vie au milieu des hazars
Où la gloire te méne?
Cette mort qui promet un si digne loyer,
N'est toûjours que la mort, qu'avecque moins de peine
On trouve en son foyer.

Que sert aux Courtisans ce pompeux appareil,
Dont ils vont dans la lice éblouïr le Soleil
Des trésors du Pactole?
La gloire qui les suit après tant de travaux,
Se passe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pied de leurs chevaux.

A quoi sert d'élever ces murs audacieux
Qui de nos vanitez font voir jusques aux Cieux
Les folles entreprises?
Maints Châteaux accablez dessous leur propre faix,
Enterrent avec eux les noms & les devises
De ceux qui les ont faits.

Employons mieux le tems qui nous est limité;
Quittons ce fol espoir, par qui la vanité
Nous en fait tant accroire.
Que Dieu soit desormais l'objet de nos désirs.
Il forma les Mortels pour jouïr de sa gloire,
Et non pas des plaisirs.

L'année * suivante le Marquis de la Force, fils du Maréchal, qui fut depuis Maréchal lui-même, commandant les troupes de Lorraine, eut avis que Coloredo l'un des Officiers Généraux de l'armée de l'Empereur s'avançoit

* Mars 1636.

avec dix-huit cens Chevaux, pour essayer de lui enlever des quartiers. Il marcha à lui avec de la Cavalerie & de l'Infanterie, le défit près de Baccaras, & le fit prisonnier: nôtre Regiment fut de la partie.

Après ce combat le Marquis me renvoya conduire un convoi de vivres & de munitions de guerres dans le Château de Moyen, ce que j'exécutai aisément n'y ayant plus d'ennemis en campagne.

A la fin de Mai l'armée du Roi entra dans le Comté de Bourgogne en deux corps; l'un avec Henri de Bourbon, Prince de Condé, entra par Auxonne, & l'autre avec le Marquis de la Meilleraye, depuis Maréchal, entra par Pontalier. La Meilleraye prit la ville de Pesme: il y mit le Regiment de mon Pere que je commandois.

Le Prince de Condé, que la Meilleraye avoit joint, assiegea Dole, & comme les ennemis s'assemblérent au mois de Juillet pour la secourir, on ne jugea pas que je fusse à couvert d'une insulte dans Pesme, qui ne valoit rien, & on m'en retira pour me faire aller à Dole. Il est vrai que nos mines n'ayant rien fait, & d'ailleurs le Prince ayant reçu des ordres pressans & reïterez de lever le siege, parce que les ennemis étoient entrez en France, & qu'ils avoient pris la Capelle, le Catelet & Corbie, nous nous retirâmes de devant Dole le lendemain de la Nôtre-Dame d'Août.

La Cavalerie des ennemis, à la tête de laquelle étoit le Duc Charles de Lorraine, nous suivit jusques aux grands bois d'Auxonne, & comme jusques-là, nous passions dans une petite plaine entre deux taillis, ce fut l'Infanterie qui fit cette retraitte, & on la commit au Regiment de

Navar-

Navarre, & au Regiment de mon Pere, qui s'en aquitérent bien.

D'Auxonne on nous détacha douze Regimens d'Infanterie, ſous Lambert Maréchal de Camp, & nous joignîmes l'armée du Roi, commandée par Gaſton de France, Duc d'Orleans, à la fin d'Août dans la plaine de Roye en Picardie.

La premiére action de cette armée fut le ſiége de Roye. On ne daigna pas y faire de tranchées, mais on battit la place avec douze canons, qui ayant fait une brêche raiſonnable, je fus détâché avec quatre cens hommes pour l'aſſaut. Il eſt vrai qu'heureuſement ou malheureuſement pour moi, la place ſe rendit comme j'étois ſur le bord du foſſé de Roye. Nous allâmes aſſiéger & prendre Corbie, qui dura le reſte de la campagne.

* Je marchai avec le Regiment de mon Pere au rendez-vous de l'armée, qui étoit à Rethel, j'y trouvai le Cardinal de la Valette, qui la devoit commander. Il me reçut fort bien; me dit qu'il étoit ami & ſerviteur de mon Pere, & me demanda s'il y avoit long temps que j'euſſe perdu ma Mere. Je lui répondis qu'elle vivoit encore. Il m'en parut un peu ſurpris. Je ne penſois pas, me dit-il, qu'une Mere laiſſât aller ſon Fils à l'armée auſſi jeune que vous êtes. Mais il fut bien plus étonné, quand je lui dis que j'avois déja fait trois campagnes.

Nous aſſiégeâmes Landreci le 22. de Juin, nous y ouvrîmes la tranchée le 9. de Juillet, & la Ville ſe rendit à ma ſeconde garde après quatorze jours de tranchée ouverte, qui fut le 22. Après la priſe de cette place, dont on don-

* Mai 1637.

na le Gouvernement à Vaubecour, nous allâmes assiéger & prendre la Capelle. Rambures Mestre de Camp du regiment des Gardes, & Bussy Lamet tous deux Maréchaux de Camp y furent tuez. En 1638. mon Pere fit au mois de Janvier la démission de son Régiment entre les mains du Roi, qui me le donna nonobstant ma grande jeunesse.

Quelque temps après j'eus une querelle au sortir de l'Hôtel de Bourgogne, dont je vous veux dire le détail, mes Enfans, pour vous faire remarquer combien le peu de soin qu'on avoit de faire observer l'Edit contre les duels, que Louïs XIII. avoit fait un peu auparavant, rendoit brutale la Noblesse, sans parler des malheurs qu'en souffroit l'Etat; & combien la fermeté du Roi son fils sur ce chapitre lui sauvera de braves gens, & lui attirera de bénédictions.

Un jeune Gentilhomme Gascon nommé Busc, me tira à part au sortir de la Comédie, pour me demander s'il étoit vrai que le Comte de Tianges eût dit qu'il étoit un yvrogne, & son cadet un fou. Je lui répondis que je voyois si peu le Comte de Tianges que je ne savois pas ce qu'il disoit. Busc me repliqua que le Comte étoit mon Oncle, & que ne pouvant avoir d'éclaircissement avec un homme qui étoit en Province, il s'adressoit à moi. Je crus que c'étoit proprement une querelle d'Allemand, que ce Gentilhomme me vouloit faire. Puis que vous me pressez de répondre pour mon Oncle de Tiangès, lui dis-je, je vous dirai que quiconque l'a fait parler de la sorte, a menti. C'est mon Frére, me répondit-il, qui est un enfant. Il lui faut donner le

foüet, lui répondis-je: mais il a menti comme un grand homme, & en disant cela nous mîmes tous deux l'épée à la main. C'étoit dans la ruë que cette action se passoit, & il y avoit tant de spectateurs qu'on nous separa bien-tôt.

Nous fûmes quatre jours à nous chercher; après lesquels un Gentilhomme, que je ne connoissois point, me vint trouver pour me dire qu'ayant apris que j'avois querelle avec Busc, & que nous nous cherchions, il me venoit offrir de m'apprendre où étoit Busc, pourvû que je voulusse me servir de lui; & que ne connoissant ni l'un ni l'autre que de reputation, il avoit eu inclination de me servir. Je lui rendis mille graces des marques de son amitié, & je le suppliai de considerer que j'avois déja quatre de mes amis auprès de moi; que ce seroit une bataille, si je recevois l'honneur qu'il me vouloit faire; mais que je lui en étois autant obligé que s'il l'avoit fait. Il me témoigna être content de mes raisons, & il ajoûta, puisque je ne puis être des vôtres, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que j'aille offrir mes services à Monsieur de Busc, & que je lui apprenne où vous êtes.

J'estimai le procedé de ce Gentilhomme, & nous ne fûmes pas long-temps après cela sans voir Busc passer en carosse devant mon logis, avec quatre hommes, entre lesquels étoit mon Avanturier. Je les suivis à cheval avec mes amis auprès du Bourg la Reine. Là choisissans tous ensemble un endroit pour nous battre, nous vîmes venir à toute bride un Cavalier, qui crioit d'aussi loin qu'il se put faire entendre, tout beau, Messieurs, tout beau. C'étoit Laigue qui ayant eu avis de cette querel-

le, venoit pour servir Busc. Comme il se trouva avoir un homme plus que moi, nous resolûmes ensemble que j'enverrois un de mes amis à Paris en chercher un, & cependant de nous en aller au Bourg la Reine, dans une hôtellerie, faire collation.

Mon ami ne sachant à l'heure qu'il étoit où en trouver, personne ne gardant son logis l'après-dînée, à moins que d'être malade, s'alla mettre sur le Pont-neuf, où il ne fut pas un quart d'heure; qu'il vit passer un Mousquetaire du Roi qu'il ne connoissoit pas: il l'aborda en lui disant la peine où j'étois d'avoir un ami pour m'aider à vuider une querelle, & qu'à sa mine on jugeoit bien qu'il ne refuseroit pas un emploi comme celui-là, ni un homme comme moi. Le Mousquetaire le remercia de la bonne opinion qu'il avoit de lui, & monta derriere lui en crouppe.

Comme il étoit assez tard quand ils sortirent de Paris, ils s'égarérent: de sorte que nous autres voiant la nuit sans avoir de nouvelles de celui que j'avois envoyé, nous resolûmes tous de concert de rentrer dans la Ville, où nous serions moins au hazard d'être arrêtez; & dans ce temps-là Busc & moi nous étant trouvez seuls à parler ensemble, il me proposa de me défaire de mes amis, & qu'il se déferoit des siens, & de nous rendre le lendemain aux barriéres du Louvre, parce qu'autrement il seroit bien difficile que lui ou moi eussions terminé notre combat les premiers, & que nous ne serions pas satisfaits si on nous venoit separer. J'en demeurai d'accord & nous convinmes de nous trouver le lendemain à huit heures du matin devant le Louvre à cheval, avec cha-

chacun un Laquais seulement. Tout cela s'étant fait ainsi, nous nous en allâmes sur le chemin de Vanvres, où nous mîmes l'épée à la main; & parce que le Soleil donnoit dans la vûë de Busc, quand il étoit le long du chemin, il se tourna & se mit à dos un fossé, qui separoit le chemin d'avec le Pré aux-Clercs; de sorte que je fus contraint de me tourner aussi, & de me mettre à dos un rideau qui bordoit le chemin de l'autre côté. Au second coup que je lui portai, je lui perçai le poulmon, & comme je m'étois fort avancé sur lui, je voulus rompre la mesure sans songer au rideau que j'avois derriere moi: si bien que je tombai à la renverse. Busc que le sang commençoit à suffoquer, se jette sur moi, & en me disant de demander la vie, me veut donner de l'épée dans le corps. J'esquive le coup qui ne m'éfleure que les côtes, & de peur qu'il ne redouble, j'empoigne son épée par la lame: il me l'arrache en me coupant tous les doigts, & me la porte à la gorge. Je lui demande la vie, & lui rends mon épée. Il se releve, & tombe de l'autre côté, en jettant un bouillon de sang par la bouche. Je lui reprens son épée & la mienne; je le laisse étendu sur la place le croiant mort; & je me retire à l'Hôtel de Condé. Cependant Busc ne mourut de ce coup là que six mois après.

Par ce que je viens de vous dire, mes Enfans, vous voyez les pernicieuses suites de la tolerance des duels, & combien la fausse valeur étoit alors à la mode.

Au mois de Mai je marchai avec mon Regiment en Champagne au rendez-vous de l'armée, que devoit commander le Maréchal de

Châtillon, qui alla affiéger Saint Omer. Pour moi, comme je fus à une journée de Guife, je reçus ordre par une Lettre de cachet d'entrer dans cette place, fur l'avis que le Roi me marquoit avoir eu que les ennemis avoient deffein de l'affieger: cependant ils ne parurent pas.

A la fin de la campagne on m'affigna mon quartier d'hiver dans le bourg d'Ay. Pendant que j'y étois un Gentilhomme de ce païs-là, appellé le Baron de Soudé, prétendant que je lui avois promis d'exempter de logement un Bourgeois d'Ay, chez qui on n'avoit pas laiffé de loger, me fit appeller en duel. Nous nous battîmes avec des feconds, & Jumeaux de la Maifon du Prat, qui étoit le mien, ayant defarmé fon homme nous vint féparer. Cette maudite coûtume étoit fi établie, que pour la moindre bagatelle on étoit obligé de tirer l'épée.

J'eus ordre l'année fuivante au mois d'Avril de marcher avec mon Regiment aux environs de Rethel, pour fervir dans l'armée que devoit commander le Maréchal de Châtillon; mais au commencement de Mai je reçus un contre-ordre, pour marcher aux environs de Vitri, où s'affembloit l'armée que devoit commander Feuquieres.

Quelques jours après nous allâmes affiéger Thionville. Nos lignes n'étant pas commencées, Feuquieres eut avis que Picolomini Général de l'armée d'Efpagne marchoit à nous, & qu'il devoit le lendemain être en préfence. La premiere penfée de Feuquieres, fut de venir mettre dès la pointe du jour fon armée en bataille au pofte de mon Regiment, qui étoit

toit sur l'avenuë de Longwy, par où il avoit avis que les ennemis devoient venir. Il changea la nuit ce dessein mal propos ; car Picolomini ayant d'abord attaqué & battu le quartier de Navarre ; qui étoit un peu sur ma droite, ensuite le mien, & puis celui du Regiment de Beauce, il marcha au quartier du Roi, où Feuquieres avoit assemblé le reste de son armée, qui n'ayant point de confiance en son Général, fut entiérement & facilement défaite : Et moi qui m'étois retiré par les vignes au quartier du Roi, avec quatre cens hommes qui me restoient de douze cens que j'avois le matin, je fus défait une seconde fois. Je ne fus ni pris ni blessé, mes Enfans, quoi que je fusse aux endroits où l'on blessoit, & où l'on prenoit les gens. Mais *est bien gardé que Dieu garde.*

La Cavalerie Françoise ne fit rien qui vaille, l'Infanterie guéres mieux ; & l'on s'en prit au Comte de Grancey, Maréchal de Camp, depuis Maréchal de France, & au Marquis de Praslin, Mestre de Camp Général de la Cavalerie, qui en furent mis à la Bastille.

Feuquieres qui étoit un fort brave homme, ne voulut pas survivre à la faute qu'il vit bien qu'il avoit faite. Il se fit prendre après avoir eu les deux bras cassez de coups de mousquets, dont il mourut en prison.

En 1640. les Maréchaux de Chaulnes, de Châtillon & de la Meilleraye assiégerent Arras. Les ennemis s'étant venus poster devant nos lignes, avec une grande armée, empêcherent les convois de passer, & par là reduisirent la nôtre à la derniere extrémité.

Le Roi qui étoit alors à Amiens, ramassa

dix-ſept à dix huit mille hommes, ou de ſa Maiſon, ou des garniſons, ou des troupes qui étoient parties tard de leurs quartiers, comme mon Regiment, & donna cette armée à commander au Hallier, depuis Maréchal de l'Hoſpital. Nous conduisîmes donc au camp devant Arras le plus grand convoi que j'aye jamais vu, ſans que les ennemis oſaſſent venir à nous.

A la vérité la honte de voir prendre cette place en leur préſence ſans ſe mettre en état de l'empêcher, les obligea de faire une attaque en plein midi à nos lignes, lors que l'armée du Roi étoit plus forte de dix-huit mille hommes qu'elle n'avoit été ſix ſemaines auparavant. Cette attaque eut le ſuccès à quoi je croi qu'ils s'attendoient. Arras ſe rendit dès le lendemain.

A la fin de cette campagne aiant eu ordre de quartier d'hiver à Moulins en Bourbonnois, je m'y rendis, & de là j'allai trouver mon Pere en Bourgogne. Pendant mon abſence, mon Regiment fit le faux-ſaunage aux environs de Moulins. L'Adjudicataire des Gabelles en aiant fait plainte au Conſeil, & demandant de grands dédommagemens de ſa ferme, je reçus une Lettre de cachet, pour aller rendre compte à la Cour de la conduite de mon Regiment. Je partis en poſte. En arrivant je fus arrêté & mené à la Baſtille, où l'on m'envoia deux Conſeillers d'Etat pour m'interroger. Je demeurai d'accord de tout ce qu'ils me dirent qu'avoient fait mes Soldats, & j'ajoûtai qu'il s'en falloit prendre à celui qui les commandoit, ſi on lui en avoit fait des plaintes, & qu'il n'y eût pas mis ordre;

dre; que pour moi qui n'y étois pas, & qui n'étois pas obligé d'y être, je n'avois nullement à répondre de ces desordres.

Mes Juges ayant fait leur rapport à la Cour, on vit bien qu'il n'y avoit rien à faire contre moi, par les voies de la Justice; de sorte qu'on ne se servit plus que de celles de l'autorité, & je demeurai cinq mois en prison, par la haine qu'avoit contre mon Pere, Des-Noiers Secretaire d'Etat pour la guerre, sur qui le Cardinal de Richelieu se déchargeoit de beaucoup d'affaires, comme le Roi faisoit sur ce Cardinal.

Voilà, mes Enfans, le commencement de mes malheurs, & je voudrois bien n'avoir pas plus donné lieu aux autres qu'à celui-ci. Mais en cette rencontre j'admirai les secrets de la Providence, qui confondit les desseins de nos Ennemis, lesquels croiant faire une grande peine à mon Pere, en m'ôtant la liberté, me sauverent peut-être la vie; car mon regiment fut défait à la bataille de Sedan, pendant que j'étois à la Bastille. Je sortis de prison après cela, à condition que j'irois servir à la tête de de ce qui restoit de mon Regiment.

Le traitement que je venois de recevoir fit douter la Cour que je voulusse servir davantage: & en effet je quittai en 1642.

J'épousai l'année d'après Gabrielle de Toulongeon, fille d'Antoine de Toulongeon, Gouverneur de Pignerol, homme d'un merite distingué, & qu'on eût bien tôt élevé aux grands honneurs: mais il mourut en 1633. laissant un garçon & une fille de Françoise de Rabutin sa femme, qui demeura Veuve fort jeune, & qui fut fort recherchée; mais que sa tendresse pour ses enfans empêcha de se remarier. *Pa-

* J'achetai alors la Charge de Capitaine Lieutenant des Chevaux-Legers d'Ordonnance de Henri de Bourbon, Prince de Condé, & la Reine Regente me donna † ensuite la Lieutenance de Roi de Nivernois, vacante par la mort de mon Pere, qui l'avoit achetée.

Je ne puis passer outre, mes Enfans, sans vous témoigner la douleur que me causa la perte d'un Pere que j'aimois beaucoup; ni sans vous dire qu'étant à l'extrémité, il me fit avec le meilleur sens du monde un discours sur la conduite que je devois avoir. Son discours se reduisit à trois points; le premier fut la crainte de Dieu; le second le soin de mon honneur plus que de ma vie; le troisiéme le service du Roi. Ce sont trois choses essentielles que je vous recommande aussi moi-même, & que vous sur tout, mon Fils ainé, ne sauriez vous mettre trop dans l'esprit.

Pour revenir où j'en étois, comme je marchois en Allemagne avec la Compagnie du Prince, pour servir dans l'armée qu'y devoit commander le Duc d'Anguien son fils, je tombai malade, & cela fut cause que je ne me trouvai pas à la bataille de Norlingue: mais je fis le reste de cette campagne dans l'armée du Maréchal de Grammont, jointe à celle du Maréchal de Turenne. Car le Duc d'Anguien étoit rentré en France fort malade, après le gain de cette bataille.

Nous prîmes Haïlbron & Wimfen, & nous allames achever le mois de Septembre dans le Rosengarten, qui est un beau païs de quatre à cinq lieües à la ronde aux environs de Hal.

Après quinze jours de séjour en cet endroit, les

* 1644. † 1645.

les Maréchaux aiant avis que l'armée de Baviere forte de trente mille hommes, nous alloit tomber ſur les bras, nous remarchâmes nuit & jour du côté du Rhin, & nous n'eumes point de repos que nous ne fuſſions ſous Philipsbourg. Nous y arrivâmes le 20. d'Octobre, & nous rentrâmes en France au mois de Novembre.

L'année ſuivante 1646. aiant été fait Conſeiller d'Etat, je prêtai ſerment entre les mains du Chancelier Seguier, & je pris enſuite ma place au Conſeil.

Au mois de Mai je marchai avec la Compagnie du Prince en Flandres où le Duc d'Orléans étoit Généraliſſime, le Duc d'Anguien Général ſous lui, & ſous ce Prince les Maréchaux de Grammont & Gaſſion.

Nous prîmes d'abord Courtrai, & malgré l'armée d'Eſpagne, qui s'étoit miſe en devoir de nous donner bataille à la plaine de Bruges, pour nous empêcher de joindre les Hollandois, nous nous fîmes paſſage, & nous joignîmes nos Alliez.

Dans cette marche le Chevalier d'Iſigni, Guidon des Gendarmes d'Anguien, & mon ami particulier, eut une querelle pour un verre d'eau, au pied de la lettre. Je le ſervis de ſecond, je bleſſai mon homme au bras, que je deſarmai, & j'allai ſeparer les autres. Celui contre qui le Chevalier d'Iſigni ſe battoit, me dit qu'il n'avoit pas tenu à lui qu'il ne m'eût épargné la peine de les aller ſeparer. Le Chevalier qui étoit un garçon fier & audacieux, lui répondit bruſquement : il a bien moins tenu à moi, mais je n'ai pû aller ſi vîte en avant que vous êtes allé en arriére.

L'au-

L'autre ſouffrit cela ſans repliquer. Il eſt vrai qu'il envoya le lendemain dire au Chevalier, qu'il ſe vouloit battre avec lui à coups de piſtolet à pied, ſeul à ſeul. Le Chevalier accepta le parti & fut tué.

Voilà un homme de qualité fort brave, qui dans un Regne comme celui-ci, n'auroit pas fait une fin ſi malheureuſe ni ſi peu utile à ſon Maître.

Ces deux combats ſe firent pendant le ſiege de Bergue-Saint-Vinox, que nous prîmes en quatre jours.

De-là nous allâmes aſſieger Mardick, qui nous donna bien de la peine, quoi que ce ne fût qu'un grand Fort de terre; y aiant deux mille cinq cens Eſpagnols dedans, que l'armée des ennemis commandée par Caracene, & campée aux portes de Dunkerque, relevoit par un canal, de même que nous relevions nos gardes.

Huit jours après la tranchée ouverte, les ennemis firent une grande ſortie ſur la tranchée du Duc d'Anguien; & comme j'y ſoûtenois, avec la Compagnie du Princ ſon Pere, le regiment de Vatteville, Suiſſe, qui avoit fait la garde; & que l'action fut conſiderable, par les choſes que fit le Duc, & par le nombre des gens de qualité qui y furent tuez ou bleſſez; je veux vous en dire le détail, mes Enfans.

Le Regiment de Vatteville aïant lâché le pied, & aiant été pouſſé en un moment par un détachement de deux cens hommes, ſoûtenu de deux bataillons Eſpagnols de cinq cens hommes chacun, je marchai à eux, & lors que j'en fus à deux cens pas, je laiſſai la moi-

moitié de ma Compagnie en présence des ennemis ; & avec l'autre je pris par derriere leurs gens détachez, qui avoient déja rasé la tranchée, laquelle n'étoit que de sable, & j'en eus assez bon marché.

Comme je rétablissois les Suisses à la tête de la tranchée, le Duc d'Anguien y vint de son quartier à toute bride. Dès qu'il y fut arrivé, je lui dis ce qui s'étoit passé, & je retournai joindre l'autre moitié de ma Compagnie, où je ne trouvai rien à faire, qu'à tenir les ennemis en respect par ma présence, à les empêcher de troubler le rétablissement de tous les postes des Suisses que le Duc achevoit, & à tâcher de les obliger par mon opiniâtreté à se retirer les premiers.

Lors que nous en étions-là, le Duc de Nemours accompagné de six autres Volontaires des plus grands Seigneurs de la Cour, vint me proposer à la tête de mon escadron, d'enfoncer ces bataillons, pour les faire rentrer dans leurs dehors.

Quoi que cette proposition me parût folle, d'aller avec cinquante Maîtres attaquer deux bataillons, dont le dernier rang joignoit leur pallissade, qui avoient mis un genou à terre, & qui par là étoient couverts des grandes rondaches qu'avoient leurs Officiers à leur tête, je n'y pûs resister, la chose m'étant proposée par un jeune Prince, brave comme étoit le Duc de Nemours ; & je crus qu'à vingt-cinq ans que j'avois alors, ma prudence auroit pû être mal interprétée.

Nons marchâmes donc aux deux bataillons, qui firent une salve, dont le Duc de Nemours eut la jambe percée, le Prince de Marcillac l'épaule, le Duc de Pont de Vaux

la

la machoire caſſée, & Laval fut bleſſé au deſſus de la hanche. De cette décharge, le Comte de Fleix de la Maiſon de Foix, la Rocheguion fils de Liancour, premier Gentilhomme de la Chambre, reçu en ſurvivance, & le Chevalier de Fieſque, furent tuez.

Tout ce fracas ne m'aiant coûté que deux chevaux tuez ſous moi, je ne fus pas moins opiniâtre qu'auparavant, à vouloir laſſer les ennemis. Et en effet ils commençoient à ſe retirer dans leur contreſcarpe, lors que le Duc d'Anguien, qui avoit achevé de rétablir les Suiſſes dans leurs poſtes, m'envoya le Comte de Monbas, Meſtre de Camp du Regiment Roial de Cavalerie, me commander de ſa part, de me retirer à mon épaulement; & me dire que s'il avoit à prendre un ſecond dans l'armée, il n'en choiſiroit point d'autre que moi.

Il n'y a que les gens fort ſenſibles à la gloire, qui puiſſent comprendre la joye que donnent en pareille rencontre, les loüanges d'un Prince de la valeur du Duc d'Anguien. Il me mena & me préſenta le lendemain au Duc d'Orleans, auquel il conta l'action, en lui diſant: il y ſeroit encore, ſi je ne l'euſſe envoyé querir.

Mardik s'étant rendu, le Duc d'Orleans retourna à la Cour. Auſſi-tôt après nous marchâmes à Furnes, que nous prîmes d'abord.

Le 15. de Septembre le Duc d'Anguien alla reconnoître Dunkerque. Il prit pour ſon eſcorte les Gendarmes & les Chevaux-Legers de ſa Maiſon, qui conſiſtoient en ſix Compagnies. La Cavalerie des ennemis ſortit dans les Dunes, où après avoir eſcarmouché quel-

que

que tems avec nous, elle nous ſuivit à nôtre retraitte, dont le Duc me chargea par préference à mes Anciens. Je m'en acquittai heureuſement, & je n'eus qu'un cheval bleſſé ſous moi.

Sur la fin de Septembre nous fîmes le ſiége de Dunkerque, & nous le prîmes l'onziéme d'Octobre.

J'écrivis alors le detail de la campagne à vôtre Tante de Sevigny, mes Enfans, dans une Lettre moitié vers, & moitié proſe, & comme cette Lettre lui plût, je croi que vous ſerez bien aiſe de la voir.

Du Camp de Honds-Cotte le 21. d'Octobre 1646.

A Vous qui aimez les détails, Madame, je m'en vais vous en faire un de nôtre Campagne, c'eſt-à-dire, un éloge de Mr. le Duc.

Il fit d'abord le ſiége de Courtray,
Il y ſignala ſa prudence;
Sans cela, pour dire le vrai,
Nous fuſſions retournez en France.
Quoi que tout céde à ſon grand cœur,
Que rien n'égale ſa valeur,
Peut-être en a-t-on vu jadis d'auſſi brillante.
Mais il eſt encore inouï
Qu'à l'âge où la bile regente,
On ait été jamais auſſi prudent que lui.

Il eſt certain, ma chere Couſine, qu'on n'a jamais vu tant de conduite avec tant de jeuneſſe.

Après

Après cette expédition
Nous marchâmes à la Bruyere,
Pour y faire la jonction
De ces gros avalleurs de biere.
Un Prisonnier nous dit d'un cœur sincere,
Que l'Archiduc la veille opinoit au combat;
Car c'est en ces grands coups d'Etat
Que le Conseil d'Espagne hazarde:
Mais qu'ayant su de grand matin
Que le Duc avoit l'Avantgarde,
Il avoit changé de dessein.

Nous avions donné rendez-vous aux Hollandois au canal de Bruges, pour leur prêter six mille hommes, afin qu'ils fissent une diversion considerable. Les ennemis qui en voyoient la consequence, s'étoient postez à l'entrée de la plaine, pour s'opposer à nôtre jonction; mais la nouvelle qu'ils eurent, que Monsieur le Duc avoit l'Avantgarde, les obligea de se retirer sous les murailles de Bruges.

De la plaine marchant & les jours & les nuits,
Et par une chaleur mortelle,
Un de mes meilleurs amis
M'engagea dans sa querelle.
Quoi que rien ne fût plus leger
Que le sujet qui nous put obliger
De faire voir nôtre courage,
Mon ami deux fois se battit;
La prémiére il eut l'avantage.
Mais comme seul à seul il revint au Conflict,
Il fut tué, dont ce fut grand dommage.
A Bergue-Saint-Vinox on fit ces deux combats,
On en fit même encore d'autres,
Que je ne vous conterai pas,

Com-

Comme moins ſanglans que les nôtres:
Mais enfin Saint-Vinox privé de tout ſecours
Ne dura pas plus de deux jours:
Et de là, de Mardick nous fiſmes l'entrepriſe.
Si je voulois vous faire le portrait
Des hazards que courut le Prince avant la priſe,
Je n'aurois jamais fait.
Ce fut là que pour mon bonheur
L'Ennemi raſant la tranchée
Devant ce Prince j'eus l'honneur
De tirer une fois l'épée.
Ce fut en cette occaſion
Qu'il fit lui-même une action
Digne d'éternelle mémoire;
Et que m'ayant d'honneur comblé,
Il ſe dechargea de la gloire
Dont il ſe trouvoit accablé.

Je ne vous ſaurois dire, ma chere Couſine, combien Monſieur le Duc prôna le peu que je fis en cette ſortie; mais ce qui la rendit plus conſiderable, ce furent les choſes qu'il y fit, & la mort, ou les bleſſures des gens de qualité qui s'y trouverent; & tout cela me fit honneur, parce que je commandois.

Mardick enfin s'étant rendu,
Gaſton ſe retira rempli de renommée.
Mais il n'emporta pas ni toute la vertu;
Ni tout le bonheur de l'armée.
Le Prince malgré ce depart,
En eut encor une aſſez bonne part:
Car ſans laiſſer reprendre haleine
Aux Ennemis qu'il inſulta,
A la barbe de Caracene
Il prit Furne, & l'accommoda.

Pen-

Pendant qu'il fortifioit cette place, il prit ses mesures avec la Cour & avec les Hollandois, pour faire le siége de Dunkerque.

La Rochelle des Païs Bas,
Cette inexorable Pucelle,
Eut pour mon Prince des appas
Qui le firent amoureux d'elle.
Cet Amant par mille travaux
Ota l'accès à ses Rivaux
Tant sur la terre que sur l'onde,
Et pressa la Place si fort,
Qu'il fit douter à tout le monde
S'il n'iroit point de Dunkerque à Nieuport.

Il est vrai que ce siége alla fort vite, & que sans le mauvais temps, nous aurions pû entreprendre encore quelque chose de considerable.

Sans les eaux, le froid, & le vent,
Seules ressources de l'Espagne,
Mon Prince eût poussé plus avant
Les merveilles de sa Campagne.
Et moi je finirois mes récits de combats,
Et l'éloge de Son Altesse,
En vous parlant de ma tendresse
Si je n'étois un peu trop las.

* Le Duc d'Anguien étant devenu Prince de Condé, par la mort du Prince son Pere, commanda l'armée de Catalogne, & fit le siége de Lérida, que nous levâmes un mois après la tranchée ouverte, par la désertion de notre Infanterie.

En 1648. il commanda l'armée de Flandres,

* 1647.

dres, & commença la campagne par assiéger Ypres. Comme après la mort de ma Femme, je lui avois confié un dessein qu'on m'avoit fait prendre d'enlever une Veuve, qui avoit quatre cens mille écus de bien, il me donna la capitulation de cette place à porter à la Cour, pour que j'eusse un prétexte de retourner à Paris, sans faire soupçonner mon entreprise. Elle échoüa & je retournai au mois de Septembre à l'armée, où j'arrivai un mois après la bataille de Lens.

Je n'avois garde, mes Enfans, d'oublier cet évenement de ma vie; car je suis bien aise de vous faire remarquer, que les mauvais succès suivent d'ordinaire les desseins violens. Celui-ci me coûta quinze cens pistoles, & fit que je manquai de me trouver à une bataille où j'aurois pû aquérir de l'honneur.

Je n'ai que faire non plus de dire qu'une telle entreprise fut ridicule. Dès que je me suis résolu d'en faire le recit, je me suis attendu qu'elle seroit condamnée; mais cela ne m'a point fait de peine; car je crains plus de mentir que d'être blâmé. Il faut dans l'Histoire une certaine sincerité que je ne trouve nulle part. Je n'ai encore vu personne qui se soit mêlé de faire des Mémoires, confesser qu'il ait fait une faute. On fait de même que dans le Roman où l'on ne dit pas les choses comme elles ont été, mais comme elles ont du être. Aussi ne croi-je de ce que la plûpart de ces façons de Héros me disent d'eux, que les choses qu'en ont dit de fidèles Historiens. Pour moi quand j'avouë mes fautes, ce n'est pas que je ne les pûsse deffendre en sorte que j'imposerois peut-être au public; mais il me

faudroit parler contre mon ſentiment ; & ſi je ne ſuis pas content de moi, il m'importe fort peu que les autres le ſoient. Je ſuis abſolument incapable de goûter le plaiſir d'une réputation que je ſentirois bien n'avoir point meritée. Un libre aveu de mes fautes ne vient pas auſſi d'éfronterie, au contraire j'en ai de la honte & du repentir, mais je ſai qu'il n'y a rien de parfa.t en ce monde, & puis que je veux parler de moi, j'en veux dire le mal comme le bien : il ne tiendra qu'aux Lecteurs d'en faire leur profit, d'imiter l'un & d'éviter l'autre.

L'année ſuivante 1649. fut fameuſe par les troubles que cauſa la Fronde. La veille des Rois le Roi ſortit la nuit de Paris, & ſe retira à Saint Germain : tout ce qui ne l'avoit pas accompagné eut de la peine à ſortir de la Ville. Enfin je me ſauvai deux jours après, & j'allai trouver le Prince de Condé à Saint Germain, qui me commanda d'aller en Bourgogne, pour lui amener ſa Compagnie de Chevaux-Legers j'arrivai avec elle avant la fin de Janvier au ſiége de Paris, & trois mois après la paix ſe fit.

Le Comte de Harcourt commandant cette campagne l'armée de Flandres, je ſervis ſous lui avec la Compagnie du Prince de Condé.

A la fin de la campagne, le Prince pour le ſervice & pour la perſonne duquel j'avois toûjours eu une inclination particuliere, & qui me traitoit avec froideur depuis deux ans, pour mettre en ma place Guitaut Cornette de ſa Compagnie, me fit propoſer de traiter avec lui de ma Lieutenance : ce que je fis. Mais avant que le terme que j'avois donné à Gui-

taut pour me paier fût expiré, le Prince fut arrêté le 19. de Janvier 1650. & je fus après cela obligé de hazarder ma fortune & ma vie pour un Prince qui m'avoit préferé un homme lequel n'en étoit pas encore digne à son égard.

Dans ce temps-là, ma Mere & le Grand-Prieur de France mon oncle songerent à me remarier, parce que je n'avois que des filles de Gabrielle de Toulongeon; & me proposerent Mademoiselle de Rouville.

Pendant qu'on traitoit mon mariage, la Guerche mon parent m'engagea fort imprudemment à servir dans une querelle le Marquis de Lusignan son neveu, que je n'avois jamais vu, & que je ne vis jamais depuis ce combat. Nous le fîmes à Montfaucon six contre six, & ce que je croi qui ne s'étoit jamais vu, les deux auteurs de la querelle, Lusignan & Marins se batoient à cheval, parce que Marins disoit qu'il étoit estropié, & nous autres dix nous nous battions à pied. Nous tirâmes parole des gens que nous servions, que si nous avions fait plûtôt qu'eux, comme il y avoit grande apparence, ils finiroient leur combat dès que nous leur crierions de le finir, & ils nous tinrent parole. Tandis qu'une aussi pernicieuse coûtume que celle-là est établie, on n'y trouve rien à redire; car l'usage est au-dessus de la raison, & empêche même qu'on ne fasse des réflexions: mais lors qu'un Prince sage & ferme a déraciné ce maudit usage, on ne peut s'étonner assez qu'on se soit laissé emporter à une fureur si brutale..

* J'épousai donc Louïse de Rouville, fille de Jacques de Rouville, Chevalier d'Hon-

* 1650.

neur de Madame, Ducheſſe de Montpenſier, & d'Iſabelle de Longueval.

Je ne fus pas plûtôt marié que je m'allai jetter dans Monrond, & quinze jours après j'ouvris la guerre en Berry, par enlever un Regiment d'Infanterie, mais elle ne fut pas de longue durée. Le Prince de Condé aiant été mis en liberté après un an de priſon, je lui allai rendre mes devoirs. Il commença par me remercier de ce que j'avois fait pour lui, & en même temps il me demanda ſi je ne voulois pas achever le traité fait avec Guitaut. Cette impatience me toucha vivement, & outré de douleur je donnai ma démiſſion à Guitaut, mais dans la réflexion je me trouvai trop heureux, d'avoir une rencontre honnête, de ſortir d'un attachement qui m'avoit coûté un crime. Le Prince même pour qui je le fis, s'eſt tiré dès qu'il a pû, du méchant pas où il s'étoit engagé, & après avoir eſſayé de réparer le paſſé par des ſervices ſignalez, il a témoigné au Roi en mourant un ſincere répentir, d'avoir été aſſez malheureux pour lui déplaire.

Pour moi, qui ne me ſuis trouvé que cette fois-là engagé contre le ſervice du Roi, je réſolus fortement alors, que ce ſeroit la ſeule de ma vie. Dieu m'a fait la grace d'avoir été ferme ſur ce chapitre, ſur lequel mes malheurs m'ont mis à la derniére épreuve.

Le Roi aiant été déclaré Majeur le ſeptiéme de Septembre en 1651. & le Cardinal ayant toûjours des ombrages du Prince de Condé, ce Prince ne crut plus pouvoir trouver de ſûreté à la Cour; il ſe retira à Monrond d'où il m'écrivit un billet, par lequel il me prioit de l'aller trouver.

Je

Je fus fort embarrassé sur ce que j'avois à faire; car si d'un côté le Prince m'avoit témoigné peu de bonté, de l'autre il revenoit à moi dans un état où il avoit besoin de ses amis & de ses serviteurs; & le ressentiment du traitement que j'avois reçu de lui, me paroissoit devoir le céder à la générosité d'un galant homme.

Dans cet embarras je me sentis comme inspiré d'aller à ma Chapelle, où après m'être jetté à genoux, & avoir prié Dieu de m'éclairer sur ce que j'avois à faire en une rencontre de cette importance, je m'en revins dans ma chambre relire le billet du Prince. Il est vrai qu'en l'examinant, je m'apperçus que ce billet n'étoit que signé de lui; & que tout le reste étoit de la main de Lenet, qui avoit contrefait son écriture, & qui m'en écrivoit un autre de la sienne naturelle.

Cela me fit juger que le billet du Prince ne venoit pas de son cœur, & que c'étoit Lenet qui lui avoit conseillé de m'écrire. De sorte que prenant mon parti sur le champ, je renvoyai au Prince son courier sans réponse.

Je ne suis pas mieux persuadé que je mourrai un jour, que je le suis que Dieu eut ma priere pour agréable, qu'il m'ouvrit les yeux sur le billet du Prince, & qu'il ne voulut pas ajoûter à mes autres malheurs, celui de porter si long-tems les armes contre mon Maître. Ma fidelité eut sa recompense sur le champ; dans ce temps-là même le Roi m'envoia le brevet de Maréchal de Camp, que je n'avois pas demandé.

Cependant le Cardinal Mazarin qui de concert avec la Cour étoit sorti de France, il y

avoit un an, y rentra alors avec un corps de cinq à ſix mille hommes, pour aller joindre le Roi à Poitiers. J'envoiai au Cardinal un Gentilhomme ſur ſa route, par lequel je lui offris le paſſage de la Charité. Mon Envoié le rencontra à Pont-ſur-Yonne, d'où après m'avoir remercié de mes offres par une réponſe honnête, il me manda que je ſaurois à Vierzon, où il me convioit de le voir, les raiſons qu'il avoit de ne point paſſer à la Charité. Je m'y trouvai à jour nommé ; & j'y reçus mille aſſurances de ſon amitié, & des témoignages qu'il rendroit au Roi en ma faveur.

Dans ce temps-là Paluau, depuis Maréchal de Clerambaut, bloqua Monrond : & comme il étoit à mon choix de ſervir de Maréchal de Camp à ce blocus, ou à ma Charge de Lieutenant de Roi en Nivernois, Paluau trouva plus à propos pour le bien du ſervice, que je demeuraſſe à Nevers, ou à la Charité, d'où je l'aſſiſterois mieux de toutes choſes. Et en effet, pendant le blocus ou la tranchée ouverte à Monrond qui durérent onze mois, je levai vingt Compagnies d'Infanterie, dont j'envoiai quinze à Paluau, cinq de Cavalerie, de huit que je mis ſur pied. Je lui renvoiai tout le canon de batterie que j'avois dans le Château de Deſiſe. J'eus ſoin de tirer des Villes du Nivernois, l'argent que la Cour ordonnoit pour la ſubſiſtance de ſon armée ; & enfin ſur l'avis que j'eus par deux Officiers Généraux de l'armée du Prince de Condé, qu'il avoit réſolu de ſecourir Monrond dans la fin d'Août, je marchai avec trois cens Gentilshommes, & trois Compagnies de mon Regiment de Cavalerie, qui étoient reſtées auprès

de

de moi, & j'arrivai à Monrond un jour avant le ſecours du Prince, commandé par Briord Gentilhomme de Breſſe, homme de merite & de valeur, qui ne jugea pas à propos d'attaquer le camp de Paluau. Il ſe retira le 27. d'Août, & Monrond ſe rendit le dernier du mois.

Mais pour raconter les choſes dans l'ordre, il les faut reprendre de plus haut, & vous dire que le Roi étoit parti de Poitiers dès le commencement du mois de Mars *, & qu'il étoit venu ſur les bords de la riviere de Loire. Pendant qu'il y fut juſqu'au 15. d'Avril, le Cardinal Mazarin me manda de lui envoyer en diligence quarante mille rations de pain, dont il m'envoioit l'argent. Je lui en envoiai cinquante deux mille, & je lui renvoiai ſon argent; les Villes de Nevers & de la Charité m'ayant fait préſent de ce pain.

Une autre fois il me demanda des armes, l'Infanterie n'en ayant preſque point. Je lui envoyai par l'Abbé de Droüet, & par Louvat douze cens mouſquets ou fuſils.

Vous trouverez un jour dans une de mes caſſettes, mes enfans, vingt Lettres du Cardinal pleines de remercimens, d'aſſurances de ſon amitié, & de loüanges de mes ſervices. Mais en attendant je ſuis bien aiſe de vous en rapporter une ici, qui vous fera juger combien je fus malheureux alors, puis qu'après tant de belles promeſſes de ſa part, je n'eus pour toute recompenſe que l'agrément d'une Charge pour mon argent.

* 1652

LETTRE DU CARDINAL.

A Blois ce 24 de Mars 1652

MONSIEUR,

J'ai lu avec plaisir la Lettre que vous avez pris la peine de m'écrire du 16. de ce mois, & j'ai rendu compte à Leurs Majestez de ce qu'elle contenoit. Elles ont entierement approuvé tout ce que vous avez fait, & veritablement on ne sauroit agir avec plus de zele, d'adresse & de vigueur que vous faites pour le service du Roi. Je vous suis très-obligé en mon particulier de la bonté que vous avez, de vouloir inspirer aux autres les mêmes sentimens obligeans que vous avez pour moi; & je vous conjure en échange de croire que personne ne sera jamais avec plus d'estime, & de passion que je suis, du meilleur de mon cœur,

MONSIEUR,

Vôtre très-affectionné serviteur,

LE CARD. MAZARINI.

Mais pour revenir maintenant à Monrond, dès qu'il fut rendu, je pris la poste pour en aller porter la nouvelle au Roi, qui étoit alors à Compiegne. Le second jour j'arrivai à Ville-Neuve-Saint-George, où les Maréchaux de Turenne & de la Ferté étoient campez. Le lendemain, comme j'allois monter à cheval pour mon voiage de la Cour, les ennemis

se

ſe vinrent poſter à la vuë de notre armée, & ſe retrancherent en arrivant.

Le Maréchal de Turenne, qui ſe trouvoit ſerré entre les rivieres de Seine & d'Yonne, vit bien alors la délicateſſe de ſon poſte. Il me demanda pluſieurs fois quand je croiois que les troupes de Monrond le pourroient joindre. Je lui dis que je ne penſois pas qu'elles ſe hâtaſſent fort ; & comme il me parut que cela lui faiſoit de la peine, je lui offris de les aller faire partir, & de les faire venir à lui en diligence, pourvu qu'il voulût mander à la Cour la nouvelle que j'y allois porter ; & que c'étoit pour rendre un plus grand ſervice au Roi, que j'avois changé de deſſein. Il accepta mes offres avec joye, & il écrivit devant moi tout ce que je pouvois ſouhaitter, & après avoir aſſûré qu'il n'oublieroit jamais le plaiſir que je lui allois faire, il fit partir à l'heure même ſon Courier pour Compiegne. Il me donna un ordre pour Paluau, de lui envoyer inceſſamment tout ce qu'il pouvoit de ſes troupes, & il me pria de faire rendre à Poillac, Maréchal de Camp, un ordre de le joindre promptement avec douze cens hommes qu'il commandoit, entre Seine & Yonne. Je partis, & en moins de dix jours je fis venir au Maréchal ſix mille hommes plus qu'il n'avoit quand je le quittai.

A mon retour à la Charité, je trouvai des Lettres pour moi de beaucoup de gens. Corbinelli homme de naiſſance & de merite que j'avois envoyé depuis un mois au Cardinal, me mandoit que S. E. avoit dit, que je lui avois promis d'aſſiſter Monſieur de Paluau au ſiége de Monrond, & que je lui avois bien te-

nu parole. Il ajoûtoit que tout le monde disoit à la Cour, que c'étoit moi qui avois pris Monrond.

Je trouvai encore une Lettre de Marigni ce célèbre Frondeur, qui étoit de mes amis il y avoit long-temps, & qui s'étoit donné au Prince de Condé depuis la guerre civile. Comme cette Lettre est curieuse, je la rapporterai ici avec ma réponse.

A Paris ce 18. de Septembre 1652.

JE suis trop votre serviteur, Monsieur, pour ne vous pas donner avis de ce que je sai qui vous regarde. On a dit à Monseigneur que sans vous Monrond auroit été secouru, & j'ai bien vu qu'il le croyoit; car il a témoigné de la chaleur contre vous. Il dit que vous pouviez bien servir le Roi, sans vous attacher si fort que vous avez fait, au Mazarin son ennemi declaré; & qu'il s'en souviendroit un jour. En effet, Monsieur, vous voulez bien que je vous dise, que vous deviez considerer que le Cardinal n'aura qu'un tems, & que S. A. S. durera toûjours par lui ou par sa Famille.

MARIGNY.

Je lui fis aussi-tôt cette réponse.

A la Charité ce 23. de Septembre 1652.

ON me fait trop d'honneur, Monsieur, de croire dans votre Parti que j'ai empêché Monrond d'être secouru: cette gloire n'est duë qu'à Monsieur de Paluau. Je ne vous dis pas cela pour m'excuser auprès de Monsieur le Prince, auquel, hors l'inte-

l'interêt du service du Roi, je dois toute sorte de respect, c'est seulement par la raison qu'il faut rendre à Cesar ce qui appartient à Cesar.

Au reste, je ne croirois pas tout autre que vous, qui me diroit que Monsieur le Prince, plein de raison comme je le connois, trouve mauvais que je fasse mon devoir dans la derniere regularité. Je vous le dis nettement, Monsieur, je n'entends point les ménagemens en matiere de guerre, non plus qu'en matiere de Religion, & je suis persuadé que comme les tiedes ne gagneront pas le Roiaume des Cieux, les Patelineurs sur le courage & sur le service ne seront pas Marêchaux de France.

Pour les considerations que vous me voulez donner sur l'avenir, elles ne m'empêcheront pas de croire que Monsieur le Prince, quand le Roi lui aura pardonné quelque jour, dira comme Louis XII. que le Roi de France ne vange point les querelles du Duc d'Orleans.

Après que j'eus séjourné huit jours à la Charité, j'en repartis pour aller trouver à Bouillon le Cardinal Mazarin, qui étoit encore une fois sorti du Royaume de concert avec la Cour. Il me reçut comme je le pouvois souhaiter; & quatre jours après je revins à Paris où le Roi venoit de rentrer.

* Le Cardinal étant revenu en France, j'allai au-devant de lui jusques à Rethel, d'où je le suivis au siége de Château-Portien, & à celui de Vervins, & le second de Février j'arrivai à Paris avec lui.

Quelque temps après j'eus l'agrément du Roi pour le Gouvernement du Nivernois. Cette affaire manqua par l'intrigue de la Prin-

* 1653. *Fevr.*

cesse Palatine qui y mit de grandes oppositions : j'en eus d'abord du chagrin ; mais celà me fit plaisir dans la suite : car je fus par là en état de traiter avec le Maréchal de Clerambaut de sa Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie legere ; & lors que je remerciai le Roi de l'agrément de cette Charge, en presence de la Reine & du Cardinal, la Reine dit que personne ne pouvoit mieux que moi faire la Charge où j'allois entrer ; & le Cardinal ajoûta que j'avois fort bien servi toute ma vie, & sur tout dans cette derniére guerre.

J'allai aussi-tôt me faire recevoir dans l'armée que commandoit le Maréchal de Turenne. J'aurois fait plus sagement si avant que de partir de la Cour, j'avois demandé au Maréchal son agrément pour aller servir sous lui. Ce manque de civilité joint au chagrin que je lui donnai, en ôtant le commandement de la Cavalerie à Esclainvilliers sa créature, fit qu'il me reçut froidement. Peut-être eussai-je pû regagner le cœur du Maréchal, si j'eusse été ployant & souple ; mais une gloire mal placée me fit trop sentir sa froideur. Je m'en plaignis. Le Maréchal le sachant, outre le sujet de chagrin qu'il avoit contre moi, s'imagina encore que je le haïssois, & voilà une des sources de mes malheurs ; car il se crut tout au moins dispensé de faire valoir mes services à la Cour.

Au reste, mes Enfans, la justice que je fais à tout le monde, m'oblige de marquer ici en peu de mots le caractére du Maréchal de Turenne, tel que je l'ai compris, & de vous donner moi-même l'idée que vous devez avoir d'un homme si illustre. Il

Il s'étoit trouvé en tant d'occasions à la guerre, qu'avec un bon jugement qu'il avoit, & une application extraordinaire au métier, il s'étoit rendu un des plus grands Capitaines de son siécle.

A l'ouïr parler dans un Conseil, il paroissoit l'homme du monde le plus irrésolu : cependant quand il étoit une fois pressé de prendre son parti, personne ne le prenoit ni mieux ni plus vîte.

Son véritable talent, qui est à mon avis le plus estimable à la guerre, étoit de bien soûtenir une affaire en méchant état. Quand il étoit le plus foible en présence des ennemis, il n'y avoit point de terrein, d'où, par un ruisseau, par une ravine, par un bois, par une éminence il ne sût tirer quelque avantage.

Jusques aux huit derniéres années de sa vie, il avoit été plus circonspect qu'entreprenant, mais voyant que la témerité réüssissoit quelquefois, il se ménagea moins, & comme il prenoit mieux ses mesures que les autres, il gagna autant de combats qu'il en donna.

Sa prudence venoit de son temperament; & sa hardiesse de son experience.

Il avoit l'ame grande, & une grande étenduë d'esprit, capable de gouverner un Etat aussi bien qu'une armée. Il n'ignoroit pas les belles Lettres : il savoit quelque chose des Poëtes Latins, & mille beaux endroits des Poëtes François : il aimoit les bons mots, & s'y connoissoit fort bien.

Une de ses grandes qualitez, c'étoit le mépris du bien. Jamais homme ne s'est si peu soucié d'argent que lui.

Il aimoit les femmes, mais sans s'y attacher.

Il aimoit assez les plaisirs de la table, mais sans débauche, & il étoit de fort bonne compagnie. Il savoit mille contes, il se plaisoit à les faire, & il les faisoit bien.

Les derniéres années de sa vie il fut honnête & bienfaisant; il se fit aimer & estimer également des Officiers & des soldats, & sur la gloire il se trouva enfin si fort au dessus de tout le monde, que celle des autres ne pouvoit plus l'incommoder.

Comme le Duc de Joyeuse, Colonel de la Cavalerie, servoit dans l'armée de Flandres, j'allai servir en Catalogne, sous le Prince de Conti, & je fus fait alors Lieutenant Général, de sorte que je suis dès 1690. le plus ancien Officier Général d'armée, sans excepter les Officiers de la Couronne.

Nous prîmes cette Campagne là Ville-Franche & Puycerda, & nous battîmes huit cens Chevaux des Ennemis, qui avoient investi Roses.

Le Prince m'envoya ensuite prendre cinq Châteaux dans la plaine de Puycerda, & dans les montagnes du Capsir.

Vous trouverez dans une de mes cassettes, mes Enfans, beaucoup de Lettres du Prince de Conti, qui marquent une fort grande amitié pour moi, & en attendant que vous les trouviez, je vous en rapporterai ici deux qui vous persuaderont de ce que je vous dis, & qui vous feront voir le caractére de l'esprit du Prince.

Mais pour vous faire entendre le sujet de sa premiere Lettre, vous saurez qu'après que nous eumes pris Ville-Franche, le Prince m'envoya avec quatre cens Chevaux & mille hommes de pied reconnoître Puycerda. Et sur ce que je lui mandai, que s'il pouvoit y faire passer

du

du canon ſeulement de huit livres de bales, je lui répondois qu'il prendroit cette place, qui étoit à mon avis ce qu'il pouvoit faire cette Campagne de plus honorable pour lui, il envoya Merinville Lieutenant Général, & Biragues Lieutenant Général de l'artillerie, avec dix Commiſſaires pour reconnoître le païs; après quoi il m'écrivit la Lettre ſuivante. Pour mieux l'entendre, il faut encore que vous ſachiez que le Prince qui aimoit à rire, badinoit toûjours avec moi, & parce que je logeois au Temple chez mon Oncle, qui étoit Grand-Prieur de France, il avoit trouvé plaiſant de m'appeller ſon Templier.

A Ville-Franche ce 21. de Juillet 1654.

ENfin, mon pauvre Templier, le canon ne ſauroit paſſer. Le chemin a été couvert toute la journée d'Officiers Généraux & de Commiſſaires, pour eſſayer d'y faire une derniere tentative: mais en vain, & ce n'eſt pas ouvrage de Mortel On m'a dit qu'un Dieu envieux de la proſperité de Biragues avoit rendu ces montagnes inacceſſibles. Enfin s'il eſt permis de citer Ovide:

Non eſt mortale quod optas.

Serieuſement j'en ſuis enragé. Mais à quoi bon ſe deſeſperer? Biragues en a pris la commiſſion, & moi celle de vous mander d'être, avec tout ce que vous avez de gens, Vendredi au ſoir à Vinſſas. Monſieur de Marins s'y doit rendre le même jour, & moi auſſi. Vous pouvez vous rendre entre-ci & ce temps-là où vous jugerez à propos. Je ſuis Serviteur du Temple.

ARMAND DE BOURBON.

Le

Le canon n'ayant pû passer par le droit chemin de Ville-Franche à Puycerda, on fut obligé de le faire passer par la Comté de Foix, & cela nous fit prendre la Place.

La Campagne finie, je pris congé du Prince, qui me recommanda fort de lui écrire en Languedoc où il alloit tenir les Etats : je le fis, & voici une des réponses que j'en reçus.

A Montpellier le 2. de Mars 1655.

J'Ai une extrême joye toutes les fois que je reçois de vos Lettres. Vous voyez bien que cela veut dire que je prétends que vous m'écriviez souvent ; car comme vous savez, j'aime fort qu'on me fasse bien aise. Je pense que vous le serez un peu de savoir, que je serai bien-tôt à Paris. En attendant mandez-moi de toutes sortes de nouvelles.

Au reste je ne sai où trouver des amitiez qui puissent bien exprimer ce que je sens pour vous. Je vous assure, mon cher Temple, que cela va au delà de toutes choses ; & que j'écrirai pour vous avoir en Catalogne, avec le même empressement que je ferois pour avoir dix mille hommes de pied plus que je n'ai. Aimez-moi toûjours, mon cher, & me croyez plus à vous que je ne vous le puis dire.

Armand de Bourbon.

Le Duc de Joyeuse Colonel de la Cavalerie, ayant été tué cette derniére campagne au siége d'Arras, le Roi donna sa Charge au Maréchal de Turenne, mais à condition que pendant la guerre, il n'en feroit pas les fonctions,

ni

ni n'en prendroit pas le titre, à cause de la Religion. Cela fut heureux pour moi, qui jusques à la paix de 1659. ai toûjours fait la Charge de Colonel, comme celle de Mestre de Camp Général.

*Castelnau la Mauvissiere, depuis Maréchal, aiant été chargé de conduire un grand convoi de Saint-Quentin au Quesnoi, quoi que je fusse Lieutenant Général comme lui, je voulus être de la partie, & témoigner qu'où il s'agissoit du service du Roi, & d'acquérir de l'honneur, je ne trouvois pas honteux d'obéïr, pour une action seulement, à mon camarade. Ainsi je ne fis en ce voyage que ma Charge de Mestre de Camp Général.

La mort du Duc de Joyeuse me fit prendre la pensée d'aller servir de Lieutenant Général, & faire ma Charge de Mestre de Camp Général en Flandres, dans l'armée que commandoit le Maréchal de Turenne. Nous commençames la campagne par le siége de Landreci, où la prise de la contrescarpe à ma premiére garde; l'attaque de la demi-lune à la seconde; & le logement sur la brêche à la troisiéme, plûrent tant au Maréchal, que pour peu que je lui eusse témoigné de dévoüement, & ne vouloir m'avancer que par ses bons offices, j'en aurois fait mon ami & mon Patron: mais la Providence en avoit ordonné autrement; & je crûs sans trop de raison, que mes services seuls m'avanceroient assez.

Sur la fin de cette campagne nous prîmes Condé, & pendant ce siége je fis un fourrage du côté de Valenciennes, auquel sans perdre ni cheval ni Fourrageur, une partie de ma Ca-

* *1655.*

valerie s'enfuit à la vue des Ennemis, par le mauvais exemple d'un nommé Campferrant, qui commandoit le Regiment du Roi. Il ne resta à la retraitte auprès de moi, que le Duc de Coislin; Vivonne, depuis Maréchal; & Manicamp, tous trois Capitaines dans le Regiment Roial. Le Duc de la Rochefoucaut, en ce tems-là Prince de Marcillac, ne m'auroit pas, non plus qu'eux, abandonné, s'il n'avoit été obligé de se retirer pour un coup de mousqueton dans la cuisse, qu'il avoit reçu à l'escarmouche de nos gens détachez.

De Condé nous allâmes prendre Saint-Guilain, où le Roi se trouva: après quoi nous revinmes dans les quartiers de fourrage, d'où je demandai au Cardinal de me faire servir l'hiver sur la frontiéte. Il me le promit, & ne le fit pourtant pas.

Au commencement de Mars 1656 on eut avis à la Cour que les Ennemis se préparoient à insulter Condé. Sur cela le Maréchal de Turenne se rendit à Amiens, & moi avec lui: mais aiant appris que les Ennemis s'étoient retirez sur le bruit de notre marche, nous nous retirâmes aussi.

Dans ce tems-là, je fis présent au Cardinal de quatre Compagnies, qui me restoient de mon Regiment d'Infanterie, dont il composa son Regiment de la Fére, & dont je n'eus qu'un remerciment

La Campagne de 1656 nous assiégeâmes Valenciennes, l'armée de la Ferté delà l'Escaut, & celle de Turenne en deça. Quelques jours après la tranchée ouverte, les Ennemis attaquerent les lignes du Maréchal de

la

la Ferté, & les forcérent à notre vuë, ſans que nous le pûſſions ſecourir, n'aiant point de pont de communication ſur l'Eſcaut, & nous nous retirâmes au Quesnoi. Le Maréchal de Turenne me commanda de faire la retraitte, ce que je fis avec quinze eſcadrons Lorrains.

Cette campagne eſt ſi belle pour le Maréchal de Turenne, & il y donna tant de marques de ſa prudence & de ſon habileté, que je ne ſaurois me tenir dans les bornes que je m'étois preſcrites, ni m'empêcher de vous en faire le détail, mes Enfans; & d'autant plus que les Hiſtoriens ne vous diront pas ce que je vais vous apprendre.

Le Maréchal donc ſe vint poſter entre le Quesnoi & la forêt de Mormaux, la droite au bois, & la gauche à la ville, une petite ravine devant lui.

De toute l'armée de la Ferté, il ne ſe trouva avec nous que cinq cens hommes, commandez par le Marquis d'Uxelles, & ſous lui par Bellefonds. Le reſte de ce qui n'avoit pas été tué aux lignes, ou qui n'avoit pas été pris, s'étoit ſauvé à Condé. L'épouvante étoit fort grande dans nos troupes. Le 18. de Juillet les Ennemis ſe vinrent poſter devant nous, la ravine entre deux. Le Maréchal avec qui je dinois me commanda de faire monter la Cavalerie à cheval ſans faire ſonner. J'en donnai l'ordre à Saint Martin Maréchal de Logis Général de la Cavalerie; & le Maréchal de Turenne allant au galop à notre garde & moi avec lui, il vit, en paſſant par le camp de ſon Regiment de Cavalerie, un Chevau-leger qui en ſellant ſon cheval

val chargeoit ſa valiſe. Il pouſſa à lui le piſtolet à la main; dans la colere où il étoit, il l'auroit tué, ſi le Cavalier ne ſe fût ſauvé entre les jambes des chevaux.

Cela perſuada le Maréchal de l'épouvante de l'armée, & l'obligea de me commander d'empêcher qu'on ne montât à cheval, & de faire ſeulement que chacun tînt par la bride ſon cheval ſellé.

Ce fut au Maréchal une action de jugement; car par le peu de précaution qu'il fit voir à ſes troupes, qu'il prenoit à la vuë des ennemis, il raſſura l'armée.

Lors que nous fûmes à la grande garde, je détachai des gens pour l'eſcarmouche qui fut aſſez vive. Nous y eumes quelque avantage; de ſorte que cela redonna un peu de cœur à nos troupes, & leur fit attendre avec aſſez de fermeté la bataille pour le lendemain, dont pas un de nous ne doutoit, & ce qui nous le faiſoit croire ſi aſſurément, c'eſt que les Ennemis n'avoient qu'à prendre la tête du défilé qui étoit entre eux & nous à un quart de lieuë ſur la droite du Quesnoi, & venir à nous après cela en pleine bataille.

Cependant le 19. le Maréchal ne voyant aucun mouvement du côté des Ennemis ſur les huit heures du matin, jugea bien qu'ils ne vouloient rien hazarder, & qu'ils n'étoient ainſi venus à nous que pour nous amuſer, pendant que leurs preparatifs ſe faiſoient derriére eux, pour retomber ſur Condé. Dans cette penſée il m'ordonna de détacher huit cens Chevaux, commandez par un Meſtre de Camp, & de leur faire porter à chacun un ſac de bled en crouppe, pour s'en aller par

un grand détour ravitailler Condé, qui sans cela eût été bien-tôt affamé par le debris de l'armée de la Ferté, qui y étoit entré. Il n'y a guéres de Capitaine autre que le Maréchal, qui en présence des Ennemis beaucoup plus forts que lui, & des Ennemis victorieux, fît un détachement aussi considerable que celui-là. Il faut bien posséder la guerre pour en user ainsi, & ce sont là des coups de Maître.

Le lendemain 20. de Juillet les Ennemis battirent aux champs à la pointe du jour, & s'en allérent faire le siége de Condé. Dix jours après le Maréchal alla camper à Barlemont, où le Cardinal lui envoya des recrües, lesquelles avec beaucoup de soldats, de notre Cavalerie & de notre Infanterie, qui s'échappoient tous les jours des prisons des Ennemis, rétablirent en peu de temps une bonne partie de l'armée de la Ferté.

Alors sachant que les Ennemis n'avoient pas ouvert la tranchée, à cause du grand corps de troupes, qui étoit dans Condé, & que la Place leur auroit trop coûté à prendre de force, il résolut de faire une diversion pour remplacer cette perte, ou pour obliger les Ennemis, qui vouloient prendre Condé à discretion, de lui faire une composition honnête.

Il partit donc le 14 d'Août de Barlemont, & arriva le 17 devant Saint Venant, qu'il fit mine d'assiéger. Cela eut l'effet qu'il s'en étoit promis: les Ennemis qui surent notre dessein en furent plus traitables, & reçurent à de meilleures conditions, le Passage qui commandoit dans Condé.

Le Maréchal l'ayant appris vint camper à Lens, où nous séjournâmes le reste du mois d'Août.

d'Août. Le dernier de ce mois-là aiant eu avis que les Ennemis venoient à nous, & qu'ils étoient déja à Fampou, il ne crut pas les devoir attendre à ſon camp; car ſa gauche étant à Lens, & ſa droite au ruiſſeau de Souché, il prêtoit le flanc aux Ennemis.

De s'aller poſter à Souché le long du ruiſſeau, les ennemis ſe venant mettre de l'autre côté, ils auroient eu l'éminence ſur nous; les bords de ce ruiſſeau étant bien plus relevez du côté d'Arras, que de celui de Lens, de ſorte que le Maréchal s'alla poſter à la Buſſiere, à une lieüe de Bethune.

Les Ennemis avertis de notre marche, paſſerent le défilé de Souché, & campérent dans la plaine de Lens, & le 3. Septembre ils nous envoyerent reconnoître. Sur les cinq heures du ſoir on me vint avertir que les Ennemis pouſſoient la garde qui étoit ſur le côteau de Houdin; j'y courus, & ayant fait monter à cheval le corps de cavalerie le plus proche de cette garde pour la ſoûtenir, je la trouvai un peu rapprochée du camp, je la remis à ſon poſte, & j'appris du Marquis de Paloiſeau, qui la commandoit, que c'étoit un eſcadron d'Officiers qui les avoit pouſſez. J'en vins rendre compte au Maréchal, lequel jugeant que ſi les ennemis ſe ſaiſiſſoient du poſte de Houdin, ils nous ôteroient la communication d'Arras, notre ſeule reſſource pour les vivres & pour les munitions de guerre; il me commanda de faire marcher à l'heure même l'aîle droite de Cavalerie, & de me ſaiſir du poſte de Houdin à demi-lieuë de notre camp, & il fit ſuivre l'Infanterie: tout cela ſe fit le même jour.

Ce-

Cependant le Prince de Condé nous croyant campez près de la Buſſiere, ſur le rapport de ceux par qui il avoit fait pouſſer notre garde, & trouvant qu'il n'y avoit autre choſe à faire, que de ſe ſaiſir du poſte de Houdin, fit réſoudre les Eſpagnols à le venir prendre.

Il eſt vrai que le 4. nous aiant vus de loin dans leur marche, ſur l'éminence de Houdin; ils furent fort ſurpris, & après une longue halte, pour déliberer ſur ce qu'ils avoient à faire, ils ſe vinrent poſter devant nous à la Buſſiere.

Ils avoient à dos un gros ruiſſeau, qui faiſant un coude à leur droite la couvroit: elle nous approchoit plus que leur gauche, & de ce côté-là il n'y avoit rien entre eux & nous.

Notre aîle droite étoit ſur des hauteurs preſque inacceſſibles, hors par notre aîle gauche: le même ruiſſeau de la Buſſiere étoit derriere nous; mais la tête de l'éminence que nous occupions étoit ſi étroite & il y avoit ſi peu d'eſpace entre notre premiere & notre ſeconde ligne, que cela nous auroit pû préjudicier conſiderablement dans un combat.

Entre la gauche des Ennemis & notre droite, il y avoit de grands ravins qui ſe défendoient d'eux-mêmes; de ſorte que l'on ne pouvoit venir à nous que par notre gauche: cela obligea le Maréchal de faire un retranchement toute la nuit de ce côté-là flanqué de petits redens.

Le lendemain 5. de Septembre, nous nous préparâmes à la bataille, & nous l'aurions euë ſi le Prince de Condé en eût été cru. Le 6. les Ennemis ne décampérent point. Le 7. ils ſe retirérent par le chemin par où ils

étoient

étoient venus. Le Prince de Condé se chargea de faire la retraitte. Le Maréchal avec les quatre escadrons de la grande garde les suivit de près ; & me commanda de le soûtenir avec l'aîle droite de Cavalerie : ce que je fis, mais il ne s'y passa rien.

Le poste de Houdin, dont le Maréchal se saisit, fut l'action d'un grand Capitaine, qui ne perd aucun de tous les avantages qu'il peut prendre.

Le 8. nous vinsmes camper à Aubigni : nous y séjournâmes huit jours, pendant lesquels le Maréchal mit ordre, que toutes choses fussent prêtes pour un dessein qu'il avoit.

Le 16. nous partîmes d'Aubigni avec toute la Cavalerie, & nous vinsmes camper à Miraumont : l'Infanterie venant après nous à ses journées.

Le 17. nous vinsmes camper à Vermand. Le 18. nous passâmes à Saint-Quentin ; & nous vinsmes nuit & jour investir la Capelle. Chamilly Gentilhomme de Bourgogne en étoit Gouverneur pour le Prince de Condé : il n'y avoit pas cent hommes de garnison dedans. Le Maréchal qui pouvoit en bien moins de temps, & avec moins de fatigue tomber sur cette Place, s'il eût passé par le droit chemin, aima mieux en faire une fois autant, pour dérober sa marche aux Ennemis, & leur ôter par là le moyen de mettre des gens dans la Capelle.

Nous fîmes trente lieües en trois jours. En arrivant assez matin devant la Capelle nous commençâmes à nous retrancher tant que la journée dura & à l'entrée de la nuit nous allâmes mettre le dernier rang de nos esca-

efcadrons fur la contrefcarpe de la Place.

Le lendemain nous fîmes la même chofe. Comme je venois de monter mon Biouac avec l'aîle droite de la Cavalerie, Chamilly le fils qui commandoit le regiment de Cavalerie de Condé dans l'armée du Prince, donna dans le quartier de l'Iflebonne, avec deux cens Chevaux. Ce quartier n'étant pas encore à cheval y monta à la hâte; mais Chamilly entra dans la Place avec foixante Maîtres; le refte aiant été pris, ou s'étant retiré.

Et fur cela il faut remarquer, que c'eft une chofe prefque immanquable de jetter beaucoup, ou peu de Cavalerie dans une Place inveftie, autour de laquelle il n'y a point encore de circonvallation : mais il faut que le fecours qu'on veut jetter foit ou fort grand, comme de mille, quinze cens, ou deux mille Chevaux ; ou petit, comme de cent cinquante, ou deux cens Maîtres. Car le premier paffe avec hauteur, & le fecond paffe presque toûjours, fans qu'on y ait pris garde, & fans réfiftance; & la raifon qui fait qu'on n'en trouve point, c'eft que ceux qui veulent entrer dans une Place ne cherchent point à combattre, & que les efcadrons poftez ne quittent pas leurs poftes la nuit, pour s'aller oppofer d'un côté, tandis qu'on peut paffer de l'autre.

Les ennemis nous voyant engagez à la Capelle. firent le fiége de Saint-Guilain; mais quelques jours après jugeant bien que nous aurions pris notre Place, avant qu'ils euffent pris la leur; ils en levérent le fiége, & vinrent camper à Avesne, d'où ils furent tranquilles fpectateurs de la prife de la Capelle.

Il faut avoüer à la gloire du Maréchal de Turenne, que sa bonne conduite rétablit les affaires qui étoient en fort méchant état au commencement de la campagne.

En 1657. le Maréchal de Turenne assiégea Cambrai; mais le Prince de Condé y étant accouru avec deux mille Chevaux, avant que nous eussions commencé nos lignes, y entra lui-même, & nous nous retirâmes.

Après cela le Maréchal de la Ferté assiégea, & prit Monmedi. Pendant ce siége l'armée de Turenne couvroit celle de la Ferté.

Quand ce Maréchal eut pris la Place, nous le quittâmes pour aller prendre Saint-Venant, & pour faire lever le siége d'Ardres au Prince de Condé. De là nous allâmes prendre la Motte-au-bois, & aussi-tôt après nous marchâmes aux Ennemis pour leur donner bataille; mais les trouvant derriére la Colme, riviere non-guéable, nous nous retirâmes, & nous vinsmes prendre les Forts d'Ouatte, de Linck, & de Mardick, & nous nous retirames en France.

Le Maréchal de Turenne étant parti de Paris les premiers jours de Mai 1658. pour aller assembler l'armée aux environs d'Amiens, je partis deux jours après lui.

Mais avant que d'entrer dans le détail de cette campagne, il faut reprendre la chose de plus haut, & savoir que l'année 1656. les Espagnols avoient concerté avec Cromwel Protecteur d'Angleterre un Traité, par lequel entre autres conditions l'attaque de Calais par armes communes étoit stipulée. Que cette Place devoit demeurer aux Anglois, & qu'en attendant qu'elle fût prise, Dunkerque

que leur devoit être remise comme par forme de nantissement.

Il faut encore savoir, que quelques differens ayant arrêté la conclusion de ce Traité, le Cardinal Mazarin avoit habilement pris cette conjoncture, pour faire un Traité avec Cromwel, sur le modele de celui des Espagnols, par lequel lui nous devoit aider à prendre Dunkerque; & nous, lui mettre cette Ville après l'avoir prise.

Ce dessein étoit aussi difficile à exécuter qu'il y en aura jamais. Attaquer Dunkerque avant que d'avoir pris Bergues, Furnes, & Nieuport, c'étoit être assiégé, en faisant un siége; car toutes ces Places faisoient une circonvallation autour de la nôtre. Les attaquer aussi les unes ou les autres, c'étoit avertir les ennemis de se précautionner sur Dunkerque, & ainsi rendre cette Place imprenable, ou du moins en retarder fort la prise. L'attaquer à la fin de Mai, il n'y avoit point encore de fourrages du côté de la Mer. Attendre plus tard, c'étoit donner le loisir aux Ennemis de defendre leurs canaux en corps d'armée; c'est-à-dire, hazarder une bataille en lieu desavantageux.

Cependant le Cardinal ayant fait humainement tout ce qui se pouvoit faire pour surmonter ces obstacles, & se confiant en sa fortune, & en la conduite du Maréchal de Turenne, le chargea d'assiéger Dunkerque.

Celui-ci partit donc d'Amiens le 14. de Mai avec l'armée qu'il commandoit, & marcha du côté du vieux Hesdin, & d'Auschy-les Moines, d'où il étoit en passe de continuer, comme il fit, sa marche vers Dunkerque par

Merville, & ne laissoit pas de donner jalousie en plusieurs endroits aux Ennemis. Ceux-ci qui devoient tirer plusieurs consequences de sa marche, n'en firent pourtant qu'un jugement, savoir que le Roi justement irrité contre deux Rebelles de son Royaune, qui par une infidélité sans exemple & sans fondement, s'étoient saisis de Hesdin après la mort de Bellebrune qui en étoit Gouverneur, avoit résoln de le reprendre de force, ou de donner chaleur par l'approche de son armée à une négociation qu'il avoit toûjours continuée avec eux, dès qu'ils avoient donné les premiers signes de leur défection. Ces Rebelles étoient la Riviere, Lieutenant de Roi de la Place, & Fargues, Major: le premier, Gentilhomme & brave, mais de petit sens; l'autre sans naissance, avec beaucoup d'esprit, & de fermeté.

Veritablement ce n'étoit pas sans raison, que les Ennemis s'étoient persuadez, que nous avions dessein sur cette Place. Ils trouvoient ce crime si noir, & d'une consequence si dangereuse, que bien que notre armée commençât à laisser Hesdin derriere soi, ils ne pouvoient encore se desabuser.

Le Maréchal de Turenne arrivant près de Bethune, chargea le Marquis de Créqui, qui en étoit Gouverneur, d'envoyer des partis de sa garnison au delà de la riviére de la Lys, pour apprendre des nouvelles: & sur ce que l'un d'eux lui rapporta qu'il y avoit un corps de troupes au Mont-Cassel, il s'imagina que ce pouvoit être des gens, qui sur l'opinion du siége de Hesdin auroient marché de ce côté-là, & dans cette pensée il détacha le

Mar-

Marquis de Créqui avec un corps de troupes, pour enlever celles qui étoient au Mont-Caſſel.

Il le ſuivit avec quelques Regimens, & laiſſa venir l'armée après lui, avec ordre à la Cavalerie de laiſſer à Montreuil leurs plus gros bagages, & en arrivant à Caſſel, il prit ce qu'il y trouva d'Ennemis. Il y ſéjourna le 22. de Mai pour y attendre les équipages & l'artillerie, à cauſe des pluyes continuelles qui avoient rompu les chemins. L'après-dînée du même jour il fit marcher la ſeconde ligne droit à Bergue, & le lendemain il la ſuivit avec les autres troupes. Il arriva ſur le midi devant cette Place, d'où il découvrit le païs d'entre Dunkerque & Bergue ſi fort inondé par les écluſes que les Ennemis avoient lâchées, qu'il ſembloit impoſſible d'aſſiéger l'une ou l'autre de ces Places, d'autant que les eaux empêchoient la communication de l'Armée avec Mardick, qui étoit abſolument neceſſaire.

Cependant ces difficultez ne le rebuttant pas, il prit une redoute ſur la riviére de la Colme, que les Ennemis appelloient la redoute de Bentiſmuler, & il decouvrit enſuite un chemin vers Mardick, lequel véritablement étoit tout rompu.

Le 24. du même mois, il fit prendre à chaque Cavalier une faſſine pour reparer ce chemin, & ayant avec cela pris quelque Infanterie, il ſe ſaiſit d'un grand Fort, que les Ennemis n'avoient pas encore bien achevé, mais ſans lequel n'ayant pas Bergue, il ne pouvoit ſe rendre maître de Dunkerque. Le 26. il fit prendre à l'armée les poſtes autour de Dunkerque, & prit ſon quartier dans les

Dunes du côté de Nieuport, tandis que la Flote Angloiſe, compoſée de vingt voiles tenoit la mer. Le 27. on commença des ponts ſur les canaux pour la communication des quartiers, & en même temps on commença les lignes. On fit une eſtacade ſur l'eſtran du côté de Nieuport, qui entroit dans la mer à marée baſſe.

Le pain de munition, l'avoine, le foin, & toutes les munitions de guerre nous venoient de Calais par les barques Angloiſes, & lorſqu'on en eut ſuffiſamment pourvû le camp, on ouvrit la tranchée la nuit du 4. au 5. de Juin.

Le ſeptiéme ſur les quatre heures du ſoir les Ennemis firent une grande ſortie de cinq à ſix cens Chevaux, & de mille hommes de pied ſur la tranchée, du côté de l'eſtran. Le Comte de Soiſſons, le Marquis de Crequi, & le Comte de Guiche y coururent, & s'y ſignalérent. Les deux premiers y eurent leurs chevaux tuez ſous eux, & le dernier la main percée d'un coup de mouſquet.

J'arrivai au camp le 9. de Juin. Le 12. le Maréchal de Hoquincourt, que ſa mauvaiſe conduite avoit jetté parmi les Ennemis, vint reconnoître nos lignes & pouſſa nos gardes, ſuivi de cent cinquante hommes, Officiers ou Volontaires. Humieres Lieutenant Général de jour, & le Comte de Soiſſons, de qui le Regiment de Cavalerie étoit de garde avec deux eſcadrons, y coururent & faillirent à y être pris; car ils attendirent trop tard à faire retirer la garde, & firent une fois ferme au delà d'un petit foſſé, au lieu de le mettre devant eux; & cela ne manque jamais d'arriver aux jeunes Offi-

Officiers qui ſont braves, quand il faut qu'ils ſe retirent devant les Ennemis : ils ne trouvent point de différence entre la retraite & la fuite, ou du moins ne la ſachant pas, ils payent de courage.

Du Bourg Page d'Humieres fut pris derriére lui. Mollondin, Meſtre de Camp du Regiment des Gardes Suiſſes, qui étoit campé le long de la ligne en cet endroit, propoſa au Comte de Soiſſons ſon Colonel Général, de faire ſortir vingt Suiſſes, & de les mettre derriére la pointe d'une Dune qui flanquoit le chemin par où venoient les Ennemis. Le Comte le trouva bon ; & un moment après ces Suiſſes ayant fait une décharge, le Maréchal d'Hoquincourt reçut un coup de mouſquet dans le ventre, dont il alla mourir une heure après dans une Chapelle où ſes gens le portérent.

Le même jour le Maréchal de Turenne ayant remarqué deux Dunes aſſez proches du quartier du Roi, d'où les Ennemis nous pouvoient incommoder, s'ils s'en ſaiſiſſoient, réſolut de les occuper, & pour cet effet, il y fit travailler inceſſamment l'Infanterie, à laquelle il voulut commettre ce poſte.

Le lendemain ſeiziéme de Juin les Ennemis ſe vinrent camper dans les Dunes à trois quarts de lieuë de nous. L'après-dînée le Maréchal de Turenne étant monté à cheval & moi avec lui, nous primes le Regiment de la Villette, qui avoit la garde ſur le chemin de Furnes, & avec lui nous avançâmes le plus que nous pûmes : il remarqua entre autres choſes, & me fit remarquer, que les Ennemis avoient fait un pont ſur le canal de Furnes : il ne douta

point ſur cela qu'ils ne vouluſſent bien-tôt attaquer nos lignes, & il revint tout court au camp, réſolu, à ce qu'il me dit, de leur donner le lendemain bataille.

Dans ce deſſein il ordonna quatorze compagnies des Gardes Françoiſes, pour la garde des tranchées, & ſix eſcadrons à la queüe, & Pradel Lieutenant Colonel des Gardes & Lieutenant Général des armées du Roi, pour les commander. De plus il ordonna deux Regimens d'Infanterie, & quatre eſcadrons ſous Marins Lieutenant Général pour la garde du camp, & il fit l'ordre de bataille ainſi. Treize eſcadrons à la premiére ligne de l'aîle droite, & treize à la gauche; entre ces deux aîles onze bataillons, dont il y en avoit quatre Anglois. Ceux-ci voulurent avoir la gauche de l'Infanterie; & quoi qu'elle appartînt de droit au Regiment de Picardie, le Maréchal de Turenne fit entendre raiſon à ce Regiment, & ne voulut pas en cette rencontre mécontenter un Corps auſſi conſiderable que celui des Anglois.

A l'aîle droite de la ſeconde ligne, il ordonna dix eſcadrons, & neuf à l'aîle gauche. Entre ces deux aîles il mit ſept bataillons, dont il y en avoit trois Anglois. Il mit le Corps des Gendarmes entre les deux lignes d'Infanterie, & il compoſa le Corps de reſerve de quatre eſcadrons. Toutes les troupes deſtinées pour la bataille pouvoient ſe monter à ſix mille Chevaux, & neuf mille hommes de pied.

Le jour d'une bataille le plus ancien Officier Général choiſit ſon poſte, & ainſi des autres ſuivant leur ancienneté: c'eſt l'ancien ordre de la guerre. Cependant Crequi, Humieres,

res, Gadagne, Varennes, & Bellefonds, dont les provisions de Lieutenans Généraux étoient de même jour, & qui devoient tirer au sort, comme cela se pratique par un méchant usage, eurent leurs postes prescrits par le Maréchal de Turenne, qui avoit accoûtumé de donner les emplois aux gens suivant le talent qu'il leur connoissoit. Et en effet, il me paroit fort juste qu'un Général chargé des événemens, choisisse pour l'exécution, des personnes dont il soit sûr en quelque sorte, & qu'il ne s'attache pas à un rang que le hazard ou la faveur leur a peut-être fait avoir.

Le Maréchal de Turenne donna à Crequi, & à Humieres l'aîle droite de la premiére ligne à commander, & à Varenne l'aîle gauche, sous Castelnau Général en chef: à Gadagne l'Infanterie de la premiére ligne, & il envoya Bellefonds dans le Fort de Bergue: cependant il le remit après, sur les remontrances que celui-ci lui fit, à la tête de l'Infanterie de la seconde ligne. Il mit Equancourt à la tête de l'aîle droite de la Cavalerie de la seconde ligne, & Schomberg à la gauche. La Salle Sous-Lieutenant des Gendarmes du Roi, fut mis à la tête de la Gendarmerie, & Richelieu à la tête du Corps de réserve.

Ces ordres étant donnez, le Maréchal me commanda de faire venir au quartier du Roi, toute la Cavalerie qui étoit le long de la ligne delà les canaux, & fit le même commandement pour l'Infanterie aux Majors de brigade. Ensuite il donna charge à Fisica d'aller trouver Mylord Lokart Général des Anglois, & de lui dire de sa part de se préparer à la bataille pour le len-

demain, & les raiſons qu'il en avoit. Lokart répondit à Fiſica qu'il s'en fioit bien au Maréchal, & qu'au retour du combat, s'il en revenoit, il s'informeroit de ſes raiſons.

Comme le Maréchal ſe diſpoſoit à ſe repoſer ſur la Dune, Talon Intendant de l'armée, lui vint montrer une Lettre qu'il venoit de recevoir du Cardinal, par laquelle ce Miniſtre mandoit que Monſieur de Turenne en ſavoit plus qu'un autre à la guerre; mais que s'il oſoit dire ſon avis en cette rencontre, il lui ſembloit qu'il falloit donner bataille. Le Maréchal chargea Talon de mander au Cardinal, qu'il étoit bien aiſe que la réſolution qu'il avoit priſe, fût autoriſée par le ſentiment de Son Eminence.

N'ayant plus rien à faire, il s'enveloppa dans ſon manteau, & ſe coucha ſur le ſable, Caſtelnau & moi auprès de lui. Une heure après on le vint éveiller en lui amenant le page d'Humieres, qui avoit été pris derriere ſon Maitre le jour d'auparavant, & qui venoit de ſe ſauver du camp des Ennemis. Ce petit garçon qui avoit du ſens, dit au Maréchal que les Ennemis ne ſe défiant point de lui, l'avoient laiſſé promener par leur Camp, qu'ils n'avoient point encore de canon, ni toute leur Infanterie; mais que le bruit étoit parmi eux, que cela arriveroit dans deux ou trois jours, & qu'auſſi-tôt après ils attaqueroient nos lignes; qu'ils s'étoient toûjours avancez, pour donner courage aux aſſiégez, & pour rallentir nos attaques par leur preſence.

Le Maréchal ſe fit redire la nouvelle du canon, nous diſant que s'il eût encore été à

pren-

prendre ſon parti, cela l'y auroit determiné ; & après il ſe recoucha pour ſe repoſer ſeulement : car j'ai trop bonne opinion de lui pour croire, qu'ayant une bataille à donner ſix heures après, où ſa vie étoit la moindre choſe dont il s'agît, il pût dormir auſſi tranquillement, que ſi le lendemain il n'avoit rien eu d'extraordinaire à faire ; & quand on me vient conter que le jour de la bataille d'Arbelles, on eut peine à éveiller Alexandre, je croi que ſi cela fut, il faiſoit ſemblant par vanité de dormir, ou qu'il avoit fait débauche la veille.

Pour moi qui ſuis naturel, j'avouë que je ne dormis qu'une heure ; après qu'on m'eut éveillé je ne pûs me rendormir, & ne ſachant à quoi paſſer le reſte de la nuit, je m'en allai à ma hutte me faire faire la barbe. Après cela je montai à cheval, & je m'en allai à la tête du camp, où je trouvai le Regiment du Roi, à cinq cens pas de ma hutte, qui ne faiſoit que d'arriver. Je me mis à ſa tête, & comme j'étois prêt à ſortir des lignes, le Maréchal de Turenne arriva accompagné de Crequi, d'Humieres, & de beaucoup de Volontaires. Où ſe mettra Monſieur de Buſſy aujourd'hui, me dit-il ? A la tête du Regiment du Roi, Monſieur, lui répondis je, je n'ai point d'autre poſte à prendre que celui-là, ſi vous le trouvez bon. Volontiers, repliqua-t-il ; mais je vous demande cela, parce que Monſieur de Crequi doit commander l'aîle droite. Nous nous accommoderons bien tous deux, lui dis-je, Monſieur ; & enſuite le Maréchal paſſa outre.

Le Roi ayant fait dès l'année 1657. Caſtelnau & le Marquis d'Uxelles Lieutenans Gé-

néraux en chef, tous les Lieutenans Généraux leurs confreres, se retirerent de l'emploi: & j'aurois fait comme les autres, si je n'avois eu ma Charge de Mestre de Camp Général de la Cavalerie legere, à laquelle je m'étois réduit, & laquelle obéït aux Lieutenans Généraux; & c'est ce qui obligea le Maréchal de Turenne de me demander, où je me mettrois ce jour-là, ne sachant si comme un des anciens Lieutenans Généraux, je ne prétendois pas commander l'aîle droite.

Je m'attendois que le Marquis de Crequi, qui m'avoit fait demander mon amitié la derniere Campagne, par le Comte de Guiche notre ami commun, se trouvant honoré de me commander, moi son ancien de quatre années, n'en abuseroit pas, & m'en feroit un petit compliment, qu'il auroit dû même faire à un Lieutenant Général fait après lui. Cependant il ne me dit pas un mot.

Nous avions fait sept lignes de nos treize escadrons, parce que les Dunes nous pressant sur la gauche, & les petits Watergans sur la droite, nous n'avions eu place que pour deux escadrons de front, & vingt-cinq pas devant moi marchoient en deux petits corps, cent hommes d'Infanterie du Regiment de Montgommeri, commandez par deux braves Capitaines, l'Estan & Bénac. Nous avions cinq piéces de Campagne, & le Regiment d'Infanterie de Brétagne étoit à la queuë de nos escadrons, pour nous servir aux occurrences.

En cet ordre nous marchions aux Ennemis au petit pas, & le premier bataillon des Gardes Françoises se réglant sur nous, le reste de la ligne se réglant chacun sur sa droite,

on

on auroit tiré au cordeau notre avantgarde, quoi que les Dunes dans lesquelles elle étoit, l'empêchassent de se voir.

Un moment après faisant réflexion sur la maniere, dont nous allions attaquer les Ennemis, il me parut que si nous faisions passer le regiment de Brétagne sur notre droite au delà des petits fossez, il pourroit faire sa décharge en flanc sur la Cavalerie du Prince de Condé, qui avoit l'aîle gauche de l'armée d'Espagne; & qu'après cela j'en aurois meilleur marché. Je proposai la chose à Crequi, lequel en demeura d'accord, & envoia dire à d'Escouet Lieutenant Colonel du Regiment de Brétagne, de le faire avancer sur notre droite. Cela fait, le Marquis de Crequi prit sur la gauche dans les Dunes, & je ne le revis plus dans le combat.

Dans ce tems-là, il passa un Cavalier devant moi assez bien fait & bien monté, venant de l'aîle gauche, qui me dit tout haut que Castelnau avoit déja battu les Ennemis à son aîle. Moi qui ne savois pas la disposition de l'armée d'Espagne, je crûs que le Maréchal de Turenne avoit envoyé ce Cavalier à la droite, pour donner de l'émulation aux troupes par ce discours, & un autre à la gauche, pour dire que nous avions battu le Prince de Condé. Cependant je relevai la nouvelle devant les Officiers, qui étoient auprès de moi, comme si je l'avois crue.

J'ai déja dit que l'opinion qu'avoient eu les Ennemis, que leurs approches de nos lignes animeroient les assiégez, & nous les feroient attaquer plus mollement, les avoit obligez de s'avancer avant que leur artillerie & une partie de

leur Infanterie fussent arrivées, dans la créance que nous ferions comme à Valenciennes, où nous les avions vûs devant nous pendant dix jours sans aller à eux. De sorte que lors qu'ils nous virent sortir de nos lignes ce matin-là, ils furent extrémement surpris ; & il n'y eut pas un soldat de nos deux premiers escadrons, qui ne jugeât à leur contenance embarrassée, & qui ne dit même, que c'étoient des gens battus : notre canon éclaircissoit fort les rangs de leur Cavalerie, & le Prince de Condé avoit fait mettre ventre à terre aux enfans perdus.

Lorsque le Régiment de Brétagne s'étoit venu mettre sur notre droite, le Prince avoit fait faire le même mouvement à un Regiment d'Infanterie, que nous vismes descendre de la Dune qui étoit à sa droite. Pour la droite de l'armée des Ennemis qu'avoient les Espagnols, elle étoit sur de hautes Dunes, qui formoient un croissant, dont la pointe droite avançoit bien plus que la gauche, & ce fut la raison pour laquelle Castelnau les combattit, un peu avant que nous en vinssions aux mains avec le Prince de Condé.

Comme je fus à deux cens pas des Ennemis allant à la charge, je rencontrai un fossé, qui bien qu'il fût petit, ne laissa pas de désordonner mes Escadrons en le passant. Je crûs que les troupes du Prince ne perdroient pas un si beau temps de me charger : cependant bien loin de le faire, leurs Enfans perdus se levérent, firent leur décharge par maniére d'aquit, & jettant leurs armes à bas ; s'enfuirent au travers de leur Cavalerie. Leurs deux premiers Escadrons

drons tournérent le dos, sans tirer un coup de pistolet; de sorte que nos gens redoublant de chaleur par la fuite des Ennemis, comme il arrive d'ordinaire, lâchérent la bride après eux. Pour moi, qui me doutois bien que la chose n'en demeureroit pas là, connoissant le Prince comme je faisois, je retins l'escadron de main droite, à la tête duquel j'étois: mais celui de main gauche, & celui qui le suivoit, se débandérent avant que j'y pûsse mettre ordre. Véritablement le Prince accompagné de Colligny, de Boutteville depuis Maréchal & Duc de Luxembourg, & de Meille, revint à la tête de deux escadrons frais; qui trouvant les notres en desordre, les ramenérent battant deux cens pas.

Voiant que l'orage venoit tomber sur moi, & m'étant apperçu dans ce temps-là que je n'avois plus que trois escadrons ensemble; je me jettai sur la droite où le terrain s'élargissoit un peu, & faisoit comme un coude du côté des Ennemis. Je fis faire un demi-caracol à mes escadrons, pour faire tête au chemin, & pour le laisser libre à nos deux escadrons rompus, & je chargeai le Prince en flanc dans le même temps que le bataillon des Gardes Françoises, qui étoit sur la Dune joignant le chemin, & qui faisoit comme une espece d'amphitheatre, fit une décharge sur les Ennemis, dont je pense qu'il n'y eut pas un coup qui ne portât. Le cheval du Prince fut tué, ses Officiers Généraux pris, blessez ou tuez: se sauva qui put de ses troupes. Mais comme les Gardes Françoises me virent marcher de leur côté, ils prirent mes escadrons pour ennemis,

&

& détacherent une manche de Mousquetaires, qui venant à moi m'alloient faire essuyer une rude salve, si je ne me fusse fait connoître. Ce fut là que nous nous rencontrâmes Gadagne & moi; & qu'après nous être embrassez, chacun de nous s'en retourna achever ce qui lui restoit à faire.

Mes cinq escadrons étoient fort diminuez. On avoit tué & blessé quelques uns de nos gens, & beaucoup s'étoient retirez avec les prisonniers qu'on avoit faits Dans ce temps-là m'appercevant qu'un Regiment d'Infanterie des ennemis tâchoit de regagner le pont qu'ils avoient sur le canal de Furnes, je coupai droit à ce pont où je fus plûtôt que lui; & je pris ce Regiment entier. C'étoit le même Regiment que le Prince de Condé avoit fait descendre de la Dune au commencement de la bataille, pour l'opposer au Regiment de Brétagne.

Mais pour revenir aux huït escadrons qui manquoient à l'aîle droite, il faut savoir que le Marquis de Crequi les avoit pris avant le combat, & qu'il les avoit postez dans les Dunes, pour prendre son parti suivant les occurrences, du côté de notre aîle gauche. Voici comment Castelnau me dit, que la chose s'étoit passée.

Les Anglois à la tête desquels étoit Mylord Lockart, grimpérent à la Dune, sur laquelle étoit le Regiment Espagnol de Dom Gaspar Boniface; & s'animant par des cris, le second rang soûtenoit le premier avec la crosse du mousquet, & ainsi des autres Cependant avec toute leur hardiesse, ils auroient été battus si notre Cavalerie de l'aîle gauche, qui étoit

sur

fur l'eftran, n'avoit paffé par derriére la Dune, & n'avoit pris les Efpagnols à revers, dont il en fut tué cinq cens fur la place.

Dom Juan d'Autriche fit une grande faute de ne point mettre de Cavalerie fur l'eftran, & la raifon, à ce qu'on nous dit, fut que lors qu'il avoit mis fon armée en bataille, la marée étoit haute, & que le canon de l'armée navale des Anglois donnoit dans les Dunes & pouvoit incommoder fes efcadrons ; mais il falloit faire ce qu'on appelle la guerre à l'œil, & changer les ordres, à mefure que les chofes changeoient. Caftelnau fit fort bien fon devoir, & Varennes fous lui. Le Comte de Soiffons, la pique à la main à la tête des Gardes Suiffes, rompit l'Infanterie qu'il chargea. Pour le Maréchal de Turenne, il fut toûjours derriére la premiére ligne à obferver tout ce qui fe paffoit dans les Dunes; car pour les deux aîles de cette ligne, il falloit qu'il s'en reposât fur la conduite des Officiers Généraux qui les commandoient, il lui étoit impoffible de les voir, l'execution ne lui coûta rien. Pour le deffein & pour la conduite de cette entreprife, depuis le commencement de la campagne jufques au jour de la bataille, c'eft l'ouvrage d'un grand Capitaine.

Si nous euffions perdu cette bataille, il n'y a jamais eu une défaite plus générale qu'eût été la nôtre. Nous étions au milieu des places des ennemis, enfermez de la mer, & des canaux.

Sur le midi nous rentrâmes dans les lignes, & j'allai dîner chez le Maréchal. Je le trouvai avec la joye que méritoit un auffi heureux fuccès. Chacun à ce repas contoit ce qu'il

qu'il avoit fait de bien, ou peut-être ce qu'il n'avoit pas fait. Comme le Maréchal me regardoit ſur cela en ſouriant, je lui dis qu'il ſavoit bien que les Conſuls Romains après une bataille gagnée, donnoient vingt-quatre heures aux moindres ſoldats, pour conter leurs avantures; & que c'étoit là leur premiére recompenſe.

Je ſuis bien aiſe, mes Enfans, de vous parler en cet endroit de ceux qui parlent ou qui écrivent de batailles. Ce ſont d'ordinaire des gens qui n'ont jamais été à la guerre: car il eſt fort rare de trouver des Xenophons, des Céſars & des Monlucs. Ces gens qui n'ont jamais rien vu, écrivent ſur les mémoires de ceux qui diſtribuent la gloire à leurs amis, ou qui ſe la donnent ſouvent à eux-mêmes ſans raiſon, & qui ne diſent rien de ceux qu'ils n'aiment ou qu'ils ne connoiſſent pas; quoi que peut-être ils méritent des loüanges.

Ces ſortes d'Hiſtoriens ne doutent pas qu'un homme qui s'eſt trouvé dans un combat, ne ſache aſſûrément tout ce qui s'y eſt paſſé. Cependant ils devroient ſavoir que cet homme étoit peut être à l'arriére-garde, ou même à la ſeconde ligne, comme à la bataille de Dunkerque, d'où l'on n'avoit pas ſeulement vu les ennemis: & que quand il auroit été à l'avant-garde, il n'a peut-être vu que devant lui, & même a-t-il fallu qu'il ait conſervé un grand ſang froid, pour avoir vu nettement ce qu'il a vu, & pour en faire un récit fidéle. Pour ce qui s'eſt fait ailleurs, il n'en ſauroit parler que ſur le rapport d'autrui, qui peut être faux.

Ces réflexions m'ont rendu incrédule ſur le dé-

détail des batailles, ou des rencontres que je lis ou que j'entends conter, ou du moins m'en font douter; & je ne crois plus en ces matiéres, que ce que j'ai vu exactement, ou que ce que j'ai appris de personnes bien dignes de créance.

Le lendemain 15. de Juin le Cardinal Mazarin envoya un de ses Gentilshommes à l'armée, faire compliment aux Officiers Généraux, qui étoient à la premiére ligne le jour de la bataille, & répondant à ce que je lui avois écrit quelques jours auparavant, il me fit un compliment comme aux autres. Je vous veux encore rapporter ici cette Lettre, mes Enfans; afin que vous jugiez si j'eus raison d'esperer alors, qu'il me rendroit auprès du Roi la justice qu'il m'avoit promise.

A Calais le 15. de Juin 1658.

MONSIEUR:

Pour répondre à votre derniére Lettre, je vous dirai que bien que je souhaite fort de m'employer aux choses, qui peuvent être de votre satisfaction, il m'est impossible en ce qui est de la proposition que vous me faites, de faire du Regiment de la Villette le Regiment de Mestre de Camp Général.

Je vous confirme ici le compliment que j'ai donné ordre à un de mes Gentilshommes de vous faire pour le bien que vous avez servi le jour de la bataille. J'en ai rendu compte à leurs Majestez. Elles en ont témoigné beaucoup de satisfaction. Il est bien difficile que servant de la maniere que vous faites, le Roi vous puisse oublier, & ne vous pas donner des marques de sa reconnoissance

dans

dans les occasions. Pour moi j'y contribuerai de tout mon pouvoir; je me souviendrai toujours des preuves que vous m'avez données de votre amitié dans tous les temps, & vous verrez que je suis de tout mon cœur.

MONSIEUR,

Votre très-affectionné Serviteur,

LE CARDINAL MAZARINI.

Le 16. de Juin Castelnau regardant avec peu de precaution, un travail que les ennemis avoient fait nouvellement, fut blessé d'un coup de mousquet au ventre, pour lequel on le porta à Calais, où il mourut avec la triste consolation d'être fait Maréchal de France, étant abandonné des Medecins.

Avant sa mort j'avois écrit au Cardinal, & je l'avois supplié de demander au Roi en ma faveur, si Castelnau venoit à mourir, le Corps de réserve qu'il commandoit. Cependant on le donna au Marquis de Crequi, & je commençai à connoître en cette rencontre, que les promesses du Cardinal étoient frivoles.

Le 23. de Juin que nous avions un logement à la faussebraye de la pointe de la demi-lune, Dunkerque se rendit, & les Ennemis en sortirent le 25. Le Marquis de Leyde Gouverneur, qui avoit été blessé dans un logement où les Italiens de sa garnison avoient lâché le pié, mourut le 23. plein d'honneur, pour avoir déja en 1646. fort bien deffendu Dunkerque contre le Prince de Condé, Général de l'armée du Roi alors. Le

Le Roi qui étoit venu de Calais le 24. vit ſortir le lendemain les Ennemis de la place, laquelle on mit entre les mains des Anglois, ſuivant le Traité fait avec eux.

Je partis du camp le 27. avec deux mille Chevaux, pour aller inveſtir Bergue-Saint-Vinox, & l'armée m'ayant ſuivi, on ouvrit la tranchée le même jour. Le lendemain ſur le midi, les ennemis aiant fait une ſortie, j'y courus, & m'en revenant après que nos gens les eurent repouſſez, je trouvai le Roi qui alloit du côté de la Ville d'où les ſalves continuoient encore. J'admirai le ſang froid, dont ſa Majeſté me parla en cet endroit; car les bales ſifloient autour de nous, & nous paſſoient de beaucoup. La fermeté d'un grand Roi, qui s'expoſe ſans neceſſité, eſt un bel exemple à des gens de guerre de ne pas craindre le péril.

Quatre jours après, Bergue ſe rendit. La mort de Caſtelnau ne m'expoſant plus alors à lui obéïr en qualité de Lieutenant Général, je demandai une Lettre de ſervice à la Cour, & je l'obtins. Le 4. de Juillet étant de jour, j'allai inveſtir Dixmude, qui ſe rendit le même jour à moi.

Deux mois après, les chaleurs & les fatigues m'ayant donné la fievre, je me fis porter à Calais, pour m'en faire traiter. J'eus encore la fievre ſix ſemaines; mais quand elle m'eut quitté, elle me laiſſa dans un ſi grand abbattement, que les Medecins m'ordonnérent de changer d'air. Je partis donc de Calais à la fin d'Octobre, pour aller chez moi.

En 1659. on fit la paix avec l'Eſpagne, & le mariage du Roi avec l'Infante. La paix fut

le comble de mes disgraces ; car pendant la guerre mes services me soûtenoient contre mes ennemis, au lieu que la paix me mettoit à leur discretion.

Le Roi résolut en 1662. de faire une promotion de Chevaliers du S. Esprit. Etant alors malade à Paris, je reçus une Lettre du Maréchal de Turenne, par laquelle il me pressoit d'aller à Fontainebleau où étoit la Cour, & où ma presence, me mandoit-il, étoit necessaire dans la conjoncture présente. Je partis aussi-tôt. Le Maréchal me vint voir dès qu'il sut que j'étois arrivé, & me dit qu'il faloit que je visse promptement le Roi, qu'il ne croyoit pas que sa Majesté me réfusât un honneur que les Mestres de Camp Généraux de la Cavalerie avoient toûjours obtenu; que j'étois en plus forts termes qu'eux, parce que lui ne pouvant être Chevalier à cause de la Religion, je representois encore le Colonel ; que ces raisons-là avec l'état où j'étois, toucheroient assurément le cœur du Roi.

J'allai donc au Louvre, où je dis à Sa Majesté que je savois bien que personne n'avoit droit de prétendre des graces, que de sa bonne volonté, que cependant les Mestres de Camp Généraux de la Cavalerie legere avoient toûjours été faits Chevaliers aux promotions, lors même qu'il y avoit des Colonels qui pussent avoir l'Ordre: qu'outre cela je pouvois asseurer Sa Majesté que j'avois quatre raisons, que pas un Gentilhomme du Roiaume n'avoit toutes ensemble que moi; qui étoient, la naissance, de longs services à la guerre, une grande Charge qui avoit toûjours procuré cet hon-

honneur, & de n'avoir jamais reçu aucun bienfait de la Cour.

Le Roi m'écouta paiſiblement, mais il ne me fit pas la grace que je lui demandois. J'en fus vivement touché, & d'autant plus que ne m'en trouvant indigne par aucun endroit, je ne doute pas qu'on ne m'eût rendu de mauvais offices auprès de Sa Majeſté.

* Les années ſuivantes comme le Roi fit aſſiéger & prendre Marſal, par le Maréchal de la Ferté, j'y allai faire ma Charge de Meſtre de Camp Général † Comme on réſolut auſſi la guerre contre le Pape Chigi, le Maréchal du Pleſſis-Praſlin fut nommé pour Général, & moi pour aller faire ma Charge dans cette armée: mais la paix ſe fit pendant que nous étions en chemin pour cette entrepriſe.

Au mois de Mai de la même année, la Cour étant à Fontainebleau, je demandai au Roi le rétabliſſement de ma penſion de Meſtre de Camp Général, qu'on m'avoit ſupprimée à la paix de 1660. quoi que ce fût une penſion attachée à la Charge. Sa Majeſté m'ayant dit qu'elle verroit, je priai le Tellier Secretaire & Miniſtre d'Etat de l'en faire ſouvenir. Il le fit, & me dit deux jours après, que le Roi lui avoit répondu, qu'il rétabliroit cette penſion s'il étoit content de moi; mais que j'avois fait des plaiſanteries de gens qu'il aimoit. Je priai encor le Miniſtre de dire à ſa Majeſté que ſi elle me vouloit faire la grace de m'entendre, je me juſtifierois. Il me le promit; cependant je fus quinze jours ſans avoir de réponſe. Enfin le Roi commanda au Duc de Saint Aignan, de me dire qu'il s'étoit

* 1663. † 1664.

s'étoit éclairci de ce qui me regardoit, & qu'il étoit désabusé. Dieu sait la joye que j'en eus; mais j'en voulus remercier Sa Majesté, & comme cette conversation fut considerable, mes Enfans, je vous en veux faire le détail.

Je dis donc au Roi: je viens rendre de très-humbles graces à Votre Majesté, SIRE, d'avoir bien voulu s'éclaircir sur mon sujet, & d'avoir trouvé par là ma justification. Oui Bussy, me dit le Roi, avec un visage ouvert, je suis desabusé. Et moi, Sire, lui répliquai-je, je suis transporté de joye. Il y a trois semaines que je ne fais que languir. Votre Majesté ne daignoit pas jetter les yeux sur moi. J'aime autant qu'elle me fasse mourir que de ne me plus regarder: & en disant cela les larmes me vinrent aux yeux. Le Roi me voyant ainsi, m'en parut touché & me dit: je vous regarderai maintenant, mais promettez-moi que vous ne ferez, ni ne direz jamais rien qui me puisse déplaire. Moi vous déplaire, lui dis-je, je suis bien malheureux, qu'il semble que vous doutiez que je songe à autre chose qu'à plaire à Votre Majesté. Mais vous me le promettez, me dit le Roi. Oui, Sire, de tout mon cœur, lui répondis-je, mais je demande en même temps une grace à Votre Majesté; c'est que comme je ne doute pas que mes ennemis ne fassent d'autres tentatives auprès de vous pour me nuire, je vous suplie très-humblement de dire au Duc de St. Aignan ou à moi ce qu'on aura dit à Votre Majesté, afin que je l'éclaircisse de la verité. Oui, Bussy, me dit le Roi, je vous le promets.

Après cela, mes Enfans, je vous laiſſe à juger ſi j'eus tort de croire, comme je fis, qu'ayant de longs ſervices à la guerre, une grande Charge, & des aſſurances de la bouche de mon Maître, qu'il ne me condamneroit pas ſans m'entendre, ma fortune alloit devenir meilleure. Cependant ma penſion ne fut point rétablie, ce qui devoit, ce me ſemble, être la ſuite de ma juſtification.

Après la mort de Perrot d'Ablancourt, homme d'eſprit, & un des quarante de l'Academie Françoiſe, ces Meſſieurs me firent l'honneur de me choiſir pour remplir ſa place. * Le jour que je fus reçu au nombre des Academiciens, je fis ſelon la coûtume un petit Diſcours en forme de remerciment que je joins ici, afin que vous voyiez comment un homme de ma profeſſion doit s'acquitter de ces ſortes de choſes.

MESSIEURS,

„ Si j'étois à la tête de la Cavalerie, & que
„ je fuſſe obligé de lui parler, pour la mener
„ au combat, la créance où je ſerois qu'elle
„ auroit quelque reſpect pour moi & que de
„ tous ceux qui m'écouteroient, il n'y en
„ auroit peut-être guéres de plus habile, me
„ le feroit faire ſans être fort embaraſſé. Mais
„ ayant à parler devant la plus célèbre Aſſem-
„ blée de l'Europe & la plus éclairée, je vous
„ avoüe, Meſſieurs, que je me trouve un
„ peu étonné, & que ſi quelque choſe me
„ raſſure, c'eſt que je crois que vous êtes
„ trop

* Janv. 1665.

„ trop justes pour ne pas excuser les fautes
„ d'un homme, lequel a fait toute sa vie, un
„ métier, veritablement qui donne de la ré-
„ putation, mais qui d'ordinaire ne donne
„ guéres de politesse. C'est dans cette con-
„ fiance, Messieurs, que je viens vous ren-
„ dre mille graces de l'honneur que vous
„ m'avez fait, de me recevoir dans une Com-
„ pagnie qui a un Protecteur aussi illustre &
„ d'un merite aussi extraordinaire que celui
„ qu'elle a; & de me donner moïen par les
„ connoissances que je pourrai acquérir avec
„ vous, de me rendre digne de bien servir
„ le plus grand Prince du monde.

„ Je sai bien, Messieurs, qu'il aime pré-
„ ferablement à toutes choses, les actions où
„ il y a du courage; mais je sai bien aussi
„ qu'il estime fort les choses où il y a de l'es-
„ prit; qu'il s'y connoît mieux qu'homme de
„ son Royaume, & qu'il fait cas enfin des
„ habiles gens aussi bien que des braves. Pour
„ moi, Messieurs, après avoir fait jusques-
„ ici tout ce que j'ai pû pour meriter par la
„ guerre l'estime de Sa Majesté; en attendant
„ les occasions de recommencer, j'essayerai
„ avec vous de me rendre capable d'autres
„ emplois, qui pour être moins brillans ne
„ laissent pas d'être aussi utiles à notre Maí-
„ tre. Cette esperance, Messieurs, me flatte
„ si fort que je vous proteste que personne ne
„ recevra jamais avec plus de reconnoissance
„ que moi l'honneur que vous me faites au-
„ jourd'hui; & qu'on ne peut être plus que
„ je suis, Vôtre très-humble & très-obéïssant
„ serviteur.

Au

Au mois d'Avril 1665. on donna au Roi une Histoire manuscrite, qui couroit dans le monde sous mon nom. C'étoient les amours généralement connuës de deux Dames, que j'avois écrites pour m'amuser & pour en divertir quelques-unes de mes amies, dont l'une à qui j'avois prêté cette Histoire, l'avoit fait copier. Je me plaignis d'elle un peu rudement; & cela l'obligea de rendre cette Histoire publique, après y avoir gâté les portraits des gens considerables, dont je parlois, pour m'en faire des ennemis.

Le Roi fut persuadé de cet assassinat, lors que je lui eus mis entre les mains l'original de ce manuscrit, relié & tout écrit de ma main. Ce fut le lendemain du jour que j'eus appris qu'on lui en avoit donné une copie changée en beaucoup d'endroits.

Cependant la Justice de Sa Majesté demandant de satisfaire ceux que ce Manuscrit falsifié avoit offensez, il m'envoya arrêter & conduire à la Bastille le 17. Avril 1665.

Le même jour le Duc de Saint Aignan allant faire compliment à Madame de Bussy sur cet évenement, lui conta qu'il avoit pris la liberté de demander au Roi, si dans l'affaire pour laquelle il m'avoit fait arrêter, il y avoit quelque chose contre sa Personne, parce qu'en ce cas-là il m'abandonneroit, sinon qu'il supplioit très-humblement Sa Majesté de trouver bon qu'il lui parlât quelquefois d'un ami malheureux, qui ne meritoit pas de l'être; & que le Roi lui avoit répondu qu'il lui en pouvoit parler quand il voudroit, & qu'on ne m'avoit arrêté, que parce que ce manuscrit m'avoit fait tant d'ennemis, que sans cet-

te précaution j'eusse couru risque d'être assassiné.

Au bout de six semaines le chagrin de ma prison me fit malade; & puis le chagrin d'être malade avec celui d'être prisonnier, & le refus qu'on fit à ma femme de la permission de me voir, augmentérent ma maladie. Il n'est pas concevable combien je m'ennuyois. Si les jours en prison durent des mois aux gens qui se portent bien, ils durent des années aux malades; encore eussai-je pris patience, si j'eusse su le temps que j'y devois demeurer: quand on en voit le bout, chaque jour passé est une diminution à votre peine; mais quand on en est incertain, chaque jour n'est qu'autant de rabbatu sur votre vie. Alors j'eusse beaucoup mieux aimé avoir une fiévre continuë, qu'une maladie de langueur, parce que dans la premiére on a la tête si remplie de vapeurs que l'esprit ne souffre point; mais dans l'autre l'esprit a toute la liberté qu'il faut pour faire enrager son homme.

Pendant ma maladie, la prison, la solitude & le chagrin, à moi qui aime naturellement la liberté, la joye, & la compagnie; d'ailleurs la vuë fort éloignée de la guerre, les traittemens que j'avois reçus après avoir servi fort long temps, le peu d'apparence d'être mieux traitté à l'avenir, mes affaires domestiques en desordre; tout cela me fit venir la pensée de me defaire de ma Charge: & voici de quelle maniere je m'y conduisis.

Je priai Baisemaux Gouverneur de la Bastille, de dire au Roi que je le suppliois très-humblement de me pardonner, & de me rendre

dre ma liberté en conſideration de mes longs ſervices; que ſi ſa Juſtice n'étoit pas encore entiérement ſatisfaite, je lui offrois de me démettre de ma charge, comme un châtiment que je m'impoſois à moi-même, pour ſortir plûtôt de ſa diſgrace & de ma priſon. Je fus aſſez long-temps à me determiner à cela: J'apprehendois le blâme de mes amis, mais enfin je crus qu'ils ſe payeroient de ces raiſons, lors que je les leur dirois.

Je ſavois bien qu'il étoit fort rude de perdre le fruit de trente & une années de ſervices, en me défaiſant d'une grande Charge, que j'avois exercée treize ans durant, & de quitter par-là mes prétentions aux avantages qu'elle me devoit procurer, mais il étoit encore plus rude d'être en priſon: enfin il n'y a que ceux qui n'y ont point été, qui trouvent étrange qu'on faſſe toutes choſes pour en ſortir.

Au reſte, mes Enfans, quelque affreux que fût pour moi le ſéjour de la Baſtille, ce ne fut point l'amour de la liberté, qui me fit écrire au Duc de Saint Aignan, une Lettre de ſatisfaction à l'égard du public & des perſonnes intereſſées dans mon manuſcrit, ce fut le ſeul amour de la juſtice, & le regret ſincere de ma faute qui m'obligea à faire cette demarche, lors que je n'eſperois preſque plus rien; & que je ne voyois aucune apparence à mon élargiſſement. Quoi que cette Lettre ſoit devenuë publique, je veux vous la laiſſer comme un monument de mon repentir. Je vous ai deja dit quelque choſe de ce qu'elle contient, mais les redites là-deſſus ne doivent pas vous être importunes.

LETTRE

AU DUC DE S. AIGNAN.

Du 12 *de Novembre* 1665.

MONSIEUR,

„ Le temoignage que les gens de bien doi-
„ vent à la verité, à leurs amis & à leur ré-
„ putation m'oblige aujourd'hui de vous é-
„ claircir de ma conduite & du ſujet de ma
„ diſgrace. Ne vous attendez pas à une juſ-
„ tification : je ſuis trop ſincere pour m'ex-
„ cuſer quand j'ai tort, & c'eſt tout ce que
„ je pourrai gagner ſur la douleur que j'ai de
„ ma faute, de ne me pas faire devant vous
„ plus coupable que je ne ſuis.

„ Pour entrer donc en matiere, je vous di-
„ rai, Monſieur, qu'il y a cinq ans que ne
„ ſachant à quoi me divertir à la campagne
„ où j'étois, je juſtifiai bien le proverbe, que
„ l'oiſiveté eſt mere de tout vice. Car je me
„ mis à écrire une Hiſtoire, ou plûtôt un Ro-
„ man ſatyrique, veritablement ſans deſſein
„ d'en faire aucun mauvais uſage; mais ſeu-
„ lement pour m'occuper alors, & tout au
„ plus pour le montrer à quelques-uns de mes
„ amis, leur en donner du plaiſir, & m'attirer
„ de leur part quelque louange de bien écrire.
„ Cependant avec l'innocence de mes inten-
„ tions, je ne laiſſai pas de couper la gorge
„ à des gens qui ne m'avoient jamais fait de
„ mal, ainſi que vous allez voir par la ſuite.

„ Com-

„ Comme les véritables évenemens ne „ sont jamais assez extraordinaires pour divertir beaucoup ; j'eus recours à l'invention „ que je crûs qui plairoit davantage, & sans „ avoir le moindre scrupule de l'offense que „ je faisois aux interessez, parce que je ne faisois cela quasi que pour moi, j'écrivis mille „ choses que je n'avois jamais ouï dire. Je „ fis des gens heureux qui n'étoient pas seulement écoutez, & d'autres mêmes qui „ n'avoient jamais songé de l'être ; & parce qu'il eût été ridicule de choisir deux „ femmes sans naissance & sans merite, pour „ les principales Heroïnes de mon Roman, j'en pris deux ausquelles nulles „ bonnes qualitez ne manquoient, & qui „ même en avoient tant, que l'envie pouvoit „ aider à rendre croyable tout le mal que j'en „ pouvois inventer.

„ Etant de retour à Paris, je lûs cette Histoire à cinq de mes amies, l'une desquelles m'ayant pressé de la lui laisser pour deux „ fois vingt-quatre heures, je ne m'en pûs jamais deffendre. Il est vrai que quelques jours „ après on me dit, qu'on l'avoit vuë dans le „ monde, & j'en fus au desespoir. Je suis „ assûré que celle à qui je l'avois prêtée, & „ qui en prit copie, le fit par une simple curiosité, sans intention de me nuire ; mais „ elle avoit eu pour quelque autre la même „ fragilité que j'avois eu pour elle. Je l'allai trouver aussi-tôt ; je lui en fis mes plaintes : au lieu de m'avoüer ingenûment son „ imprudence, & de concerter avec moi les „ moyens d'y remedier, elle me nia effrontément le fait, me soûtenant que mon ma-

„ nuſcrit n'étoit point public, & que s'il
„ l'étoit, il falloit que je l'euſſe prêté à d'au-
„ tres qu'à elle. L'aſſurance avec laquelle
„ elle me parla, & le déſir que j'ai d'ordinai-
„ re que mes amis n'ayent jamais tort avec
„ moi, m'ôtérent mes ſoupçons. Cependant
„ je ne ſai comment elle fit, mais enfin le
„ bruit de cette Hiſtoire ceſſa pour quelque
„ temps, après quoi une de ſes amies s'étant
„ brouillée avec elle, me montra une copie
„ de ce manuſcrit qu'elle avoit faite ſur la
„ ſienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir été
„ ſi ſouvent trompé par une de mes amies,
„ qui me faiſoit outrager deux femmes de qua-
„ lité par ſa trahiſon, me fit emporter con-
„ tre elle. Et comme on ne ſe fait jamais aſ-
„ ſez de juſtice, pour ſouffrir ſans vengeance
„ le reſſentiment des gens qu'on a offenſez,
„ elle ajoûta ou retrancha dans cette Hiſtoire
„ ce qu'il lui plut, pour m'attirer la haine de
„ la plupart de ceux dont je parlois. Et cela
„ eſt ſi vrai, que les premiéres copies qui fu-
„ rent vûes n'étoient pas falſifiées; mais ſi-
„ tôt que les autres parurent, comme chacun
„ court à la ſatyre la plus forte, on trouva
„ fades les véritables, & on les ſupprima com-
„ me fauſſes.

„ Je ne pretens pas m'excuſer par-là; car
„ quoi qu'effectivement je n'aye dit que du
„ bien des gens que cette honnête amie a mal-
„ traittez, je ſuis pourtant cauſe du mal
„ qu'elle en a dit. Non contente d'avoir em-
„ poiſonné cette Hiſtoire en beaucoup d'en-
„ droits, elle en compoſa enſuite d'autres
„ toutes entiéres ſur mille particularitez qu'el-
„ le avoit ſûës de moi, dans le temps que
nous

„ nous étions amis, & qu'elle assaisonna de
„ tout le venin, dont elle se put aviser.

„ Cependant lors que j'appris qu'une His-
„ toire couroit sous mon nom, & que même
„ mes ennemis l'avoient donnée au Roi;
„ quoique je n'eusse qu'à nier, j'aimai mieux
„ faire voir l'original à Sa Majesté, & me char-
„ ger de ma véritable faute, que de me lais-
„ ser soupçonner d'une autre que je n'avois
„ pas commise. Vous savez, Monsieur, qu'au
„ retour du voyage de Chartres, pendant le-
„ quel le Roi avoit lû cette Histoire, je vous
„ priai de donner à Sa Majesté mon original
„ écrit de ma main, & relié. Il prit la pei-
„ ne de le lire; mais quoi qu'il trouvât une
„ grande difference entre l'original & la co-
„ pie, il ne laissa pas de juger que l'offense
„ que je faisois à deux femmes de qualité &
„ celle que j'étois cause qu'on avoit faite à
„ d'autres méritoient châtiment. Il me fit
„ arrêter, & donnant cet exemple au public
„ il satisfit en même temps au ressentiment
„ des gens interessez, & à sa propre justice.

„ Mes ennemis me voyant à la Bastille
„ crûrent que la prison me mettoit hors d'é-
„ tat de me deffendre, & qu'ils pouvoient
„ impunément m'accuser. Ils dirent donc au
„ Roi que j'avois écrit contre lui: mais Sa
„ Majesté, qui ne condamne jamais personne
„ sans l'entendre, les surprit fort en m'en-
„ voiant interroger par le Lieutenant Crimi-
„ nel. Je me disposai, sans hésiter un mo-
„ ment, à répondre devant lui, & sans vouloir
„ faire la moindre protestation; ne croyant
„ pas en être moins Gentilhomme, & croyant
„ par là rendre plus de respect au Roi. Après

„ qu'il m'eut fait reconnoître l'Hiſtoire écrite
„ de ma main, je veux dire l'original dont
„ je vous viens de parler, il me demanda ſi
„ je n'avois rien écrit contre le Roi. Je lui
„ répondis qu'il me ſurprenoit fort, de faire
„ une telle queſtion à un homme comme moi.
„ Il me dit qu'il avoit ordre de me le deman-
„ der. Je repondis donc que non & qu'il
„ n'y avoit pas trop d'apparence qu'ayant ſer-
„ vi 27. ans, ſans avoir eu aucune grace, é-
„ tant depuis douze ans, Meſtre de Camp Géné-
„ ral de la Cavalerie legere & attendant tous
„ les jours quelque recompenſe de Sa Majeſ-
„ té je vouluſſe lui manquer de reſpect, que
„ pour détruire ce vraiſemblable-là, il fal-
„ loit ou de mon écriture, ou des temoins
„ irreprochables: que ſi l'on me produiſoit
„ l'un ou l'autre en la moindre choſe qui cho-
„ quât le reſpect que je devois au Roi, & à
„ toute la famille Royale, je me ſoûmettois
„ à perdre la vie; mais que je ſuppliois auſſi
„ Sa Majeſté d'ordonner le même châtiment
„ contre ceux qui m'accuſeroient ſans me
„ pouvoir convaincre. Je ſignai cela, & le
„ Lieutenant Criminel me diſant qu'il l'al-
„ loit porter au Roi, je le priai de dire à Sa
„ Majeſté que je lui demandois très-humble-
„ ment pardon d'avoir été aſſez malheureux
„ pour lui deplaire.

„ Depuis ce temps-là n'ayant vu ni le
„ Lieutenant Criminel, ni aucun autre Juge,
„ j'ai bien crû qu'une ſi noire & ſi ridicule
„ calomnie n'avoit fait aucune impreſſion,
„ dans un eſprit auſſi clairvoiant & auſſi dif-
„ ficile à ſurprendre que celui du Roi

„ Mais, Monſieur, perſonne ne connoit ſi
„ bien

„ bien que vous, la fausseté de cette accusation ; „ car outre que vous voyez comme tout le „ monde, le peu d'apparence qu'il y a ; c'est „ que vous avez été plusieurs fois témoin du „ profond respect, de l'estime extraordinaire, „ de l'admiration, & même, si je l'ose dire, „ de la tendresse que j'ai pour le Roi. Je vous „ ai souvent dit que je le voyois tous les jours, „ que je l'étudiois, & que tous les jours il „ me surprenoit par des qualitez merveilleu- „ ses que je découvrois en lui. Vous pou- „ vez vous souvenir, Monsieur, qu'un jour „ transporté de mon zèle, je vous dis que puis- „ que la paix ne me permettoit plus de hazar- „ der ma vie pour son service, je voulois „ le servir d'une autre maniere ; & que com- „ me un des Capitaines d'Alexandre avoit é- „ crit l'Histoire de son Maître, il me sembloit „ qu'il étoit juste, qu'un des principaux Offi- „ ciers des armées du Roi écrivît une aussi „ belle vie que la sienne. Je vous priai de le „ dire à Sa Majesté, Monsieur, & quelque „ temps après, vous me fites savoir sa répon- „ se, dans laquelle sa modestie me parut ad- „ mirable.

„ Après cela, Monsieur, peut-on m'atta- „ quer sur le manque de respect à mon Maî- „ tre, & ne croiez-vous pas que si mes enne- „ mis avoient sû tous les témoignages par- „ ticuliers, que je vous ai si souvent donnez „ de mon zèle extraordinaire pour la person- „ ne de Sa Majesté, & que vous avez eu la „ bonté de lui faire connoître, & ne croiez- „ vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché „ d'autres foibles en moi que celui-là ? Je n'en „ doute point, Monsieur, mais Dieu a confon-

„ du leur malice. Vous verrez qu'ils n'auront
„ fait autre chose, que de m'avoir donné un
„ honnête prétexte en vous écrivant ceci, de
„ faire souvenir le Roi de tous les sentimens
„ de respect & de vénération, où vous m'avez
„ vû pour Sa Majesté.

„ Cependant, Monsieur, j'attens avec une
„ extrême résignation à ses volontez la grace
„ de ma liberté, & j'ai d'ailleurs un si grand de-
„ plaisir d'avoir offensé des personnes qui ne
„ m'en avoient jamais donné de sujet, que si
„ ma prison ne leur paroissoit pas une assez rude
„ penitence, je serai toûjours prêt de faire tout
„ ce qu'elles souhaiteront de moi pour leur en-
„ tiere satisfaction, leur étant infiniment obligé,
„ quand elles me pardonneront, & ne leur sa-
„ chant pas mauvais gré, quand elles ne le fe-
„ ront pas.

„ Je sai bien qu'il y a dans mon procedé plus
„ d'imprudence que de malice; mais l'innocen-
„ ce de mes intentions ne console pas les gens
„ que j'assassine, puis qu'ils sont aussi bien as-
„ sassinez que si j'en avois eu le dessein.

„ Ce que l'on peut dire en deux mots de tout
„ ceci, c'est que le public en me condamnant,
„ doit me plaindre, mais que les offensez peu-
„ vent me haïr avec raison.

„ Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru vous de-
„ voir apprendre de mes affaires, pour vous
„ montrer par le libre aveu que je fais de ma
„ faute, & par le grand repentir que j'en ai com-
„ bien je suis éloigné d'en commettre jamais de
„ pareilles, ni de fâcher qui que ce soit mal à
„ propos.

„ Mais vous allez encore mieux voir par le
„ raisonnement que je vais faire, combien je

„ suis

„ ſuis perſuadé qu'il ne faut jamais rien écrire
„ contre perſonne; car ſi on n'écrit que pour
„ ſoi, c'eſt comme ſi on le penſoit; ſi c'eſt
„ pour le montrer à quelqu'un, il eſt infail-
„ lible qu'on le ſaura tôt ou tard; ſi la choſe
„ eſt mal écrite, elle ſera de la honte; s'il
„ y a de l'eſprit, elle ſera des ennemis; cela
„ eſt tout au moins inutile s'il eſt ſecret; &
„ dangereux s'il eſt public. Mais ce que je de-
„ vois dire avant toutes choſes, c'eſt qu'en
„ attirant la colére de Dieu & celle du Roi,
„ on s'expoſe aux querelles, aux priſons & à
„ d'autres diſgraces. Si je ne vous connoiſ-
„ ſois bien, Monſieur, j'apprehenderois qu'en
„ vous paroiſſant auſſi coupable que je le ſuis,
„ cela ne me fît perdre votre eſtime & votre
„ amitié: mais je n'en ſuis point en peine,
„ parce que je ſai que vous connoiſſez le fond
„ de mon cœur; que vous ſavez qu'il y a des
„ gens plus long temps jeunes que d'autres;
„ & que ſi j'ai été de ceux-là, les mauvais ſuc-
„ cès & les châtimens de mes fautes, vous
„ doivent empêcher de douter que je ne ſois
„ fort changé. Je ſuis *&c.*

Le 2. de Decembre 1665 le Marquis de Louvois me vint demander de la part du Roi la démiſſion de ma Charge, en faveur du Duc de Coiſlin, pour quatre vingt-quatre-mille écus qu'on avoit dit à Sa Majeſté qu'elle avoit coûté. Je lui dis que j'en avois donné quatre-vingt-dix mille écus, & qu'il le pouvoit ſavoir de la Maréchale de Clérambaut. Il me répondit qu'il me conſeilloit de recevoir le prix que le Roi avoit réglé, & que lorſque je ſerois ſorti de priſon, je trouverois une occa-

sion de demander à Sa Majesté les six mille écus de surplus.

Le lendemain j'envoiai au Roi ma démission par Madame de Bussy, en l'honneur de qui on peut dire que pendant tout le tems que je fus à la Bastille, elle ne garda point de mesures sur les importunitez qu'elle fit au Roi, pour obtenir ma liberté; & ce fut parce qu'elle representa si bien à Sa Majesté le méchant état où m'avoit mis une fistule que j'avois, que le Roi m'envoia Valot son premier Médecin, & Felix son premier Chirurgien, sur le rapport desquels on me mit en liberté pour me faire traiter dans Paris.

Après m'être assez bien rétabli pendant un mois, je demandai au Roi permission de changer d'air pour achever de me remettre. Sa Majesté me le permit, & j'ai été dix-sept ans exilé. Pendant les douze dernieres années de mon exil, je fus obligé de tenir Madame de Bussy à Paris, & vous ma fille de Montataire auprès d'elle, pour solliciter les affaires de ma maison, & je vous mis alors, mes Fils, l'un à l'Academie & l'autre au College. Pour vous, ma fille de Colligni, qui ne m'avez point quitté tant qu'a duré mon exil, & qui m'avez toûjours tendrement assisté de vos soins, & même de votre bourse dans mes besoins, vous avez été toute ma consolation, & je prie Dieu qu'il soit votre recompense.

En vous quittant, mes Fils, je vous donnai une petite instruction que je suis bien aise d'inserer ici; car vous, mes Filles, vous en pourrez aussi profiter.

I N-

INSTRUCTION

Pour se conduire dans le monde.

JE veux vous donner quelques leçons, mes Fils, & quelques régles générales qui en attendant que vous appreniez par vous-mêmes à vivre dans le monde, vous mettent à couvert des moqueries qu'il faut d'ordinaire essuyer quand on y entre; si l'on n'y est conduit par les conseils de quelque bon ami, qui ait de l'expérience.

Comme tout ce qu'on fait ne réüssit pas, quelque précaution qu'on y aporte, si Dieu n'y met la main, il faut commencer par le mettre de votre côté en le craignant, l'aimant de tout votre cœur, & le priant de vous assister dans votre conduite.

Après cela, il faut que vous soyez doux, complaisans, insinuans & honnêtes avec tout le monde; en un mot que vous ayez envie de plaire & de vous faire aimer.

L'image du vice faisant d'ordinaire plus d'impression sur l'esprit pour l'en détourner, que la peinture de la vertu n'en fait pour la faire suivre, je veux vous faire le portrait d'un impertinent, d'un jeune homme, par exemple, qui plein de soi-même se donne de grands airs, se carre en marchant, parle haut, & d'un ton décisif; qui veut être toûjours plaisant, toûjours briller; qui croyant que rien ne cache tant le bon esprit que le silen-

ce,

ce, a toûjours la bouche ouverte pour debiter un nombre infini de fadaises, qu'il prononce pourtant avec une autorité railleuse, comme s'il y avoit bien du mystere; qui ne laisse pas dire un mot à quoi il n'ait quelque épigramme en prose à repliquer ; à qui on ne sauroit dire une chose si incontestable, dont il veuille demeurer d'accord, & qui ne songe pas tant à connoître si elle est vraye, qu'à voir si on la peut contredire ; qui croit en conversation qu'on lui derobe son bien, quand on prend la parole, & dont la memoire est comme une épée entre les mains d'un furieux ; un homme qui aime le jeu, & qui ne perd point sans quereller ceux qui le gagnent. Voilà les dehors du sot dont je vous ai promis le portrait, mes Enfans, auquel je suis assûré que vous ne voudrez pas ressembler. En voici maintenant l'interieur qu'il faut encore éviter avec plus de soin.

Premierement, un malhonnête homme ne craint point Dieu, & quand il le prie c'est en public, parce que ce n'est plus la mode d'être impie, & que le Roi par son exemple & même par ses bienfaits, mene les gens en paradis.

Cet impertinent n'a point d'amis ; il a une sotte gloire, qui l'empêche de faire des avances pour en acquerir, & quand le hazard lui en a donné quelques-uns, il ne les ménage point ; & à la premiere occasion, où l'infidélité lui seroit utile, il deviendroit infidelle. Il est menteur, ou par vanité, ou parce qu'il croit embellir un conte ; & à ce propos, mes Fils, je vous dirai que vous ne sauriez trop prendre garde à vous faire une grande reputation de sincerité Souvenez-vous que quand une fois on a donne mauvaise opinion de soi sur ce sujet, il ny

a

a pas moien d'en revenir : cependant on ne sauroit croire combien il y a de choses capables de faire ce méchant effet. Encore même qu'on n'ait pas intention de déguiser la verité, le plaisir de dire des choses extraordinaires, la crainte qu'un conte où vous serez embarqué ne soit pas trouvé bon, en disant les choses comme elles sont, fait qu'on ajoute & qu'on invente, dans la pensée que ceux à qui on parle prendront cela pour bon ; & ne demêleront pas le vrai d'avec le faux, on se trompe; la verité a un certain air qui ne se peut donner au mensonge, & nous n'avons encore vû personne se mêler d'encherir sur une histoire ou de l'amplifier, qui n'ait été reconnu pour ce qu'il étoit.

Les gens de votre age, mes Enfans, sont fort sujets à ce défaut, & s'ils ne sont extraordinairement sur leurs gardes, ils y tombent infailliblement. Il ne suffit pas pour s'en garentir, d'en avoir l'intention en general: si vous vous contentez de cela, vous y tomberez; car dans la chaleur du discours, les resolutions ne sont gueres presentes, & bien loin de les observer, on ne se souvient pas seulement de les avoir faites.

Il faut donc avoir recours à des remedes plus particuliers & plus précis, comme par exemple, de se faire une regle de parler peu & de se reduire sur ce sujet, aux termes de ce que la nécessité & la bienséance demandent; de faire peu d'histoires, & de se bien mettre dans l'esprit, que c'est par ses actions & par sa conduite & non pas par ses paroles, qu'il faut songer à se faire valoir: Ne vous pressez point d'avoir de l'esprit, c'est-à dire, de le

mon-

montrer: ſi vous en avez, vous trouverez aſſez d'occaſions de le faire paroître, ſans les chercher avec trop d'empreſſement.

Je ne vous ai point encore parlé de la conduite que vous devez avoir touchant votre dépenſe, mes Enfans: cependant c'eſt un article conſiderable. Il faut en cela vous regler ſur votre bien, avec économie, pour n'être point expoſez à vivre aux dépens de ceux qui ſeroient d'aſſez bonne volonté pour vous prêter.

Ne dépenſez point en bijoux ni en bagatelles; car il vaudroit mieux même manquer du néceſſaire, que de vous expoſer à être eſcroc.

Il faut encore, mes Fils, que vous ayez ſoin de marquer le réglement du dedans par celui de l'extérieur. Quand on aime l'ordre, on l'aime en tout, & on ne ſauroit ſe négliger en quoi que ce ſoit, ſans donner lieu d'en tirer de méchantes conſequences, ainſi quoi que la propreté ſemble ne regarder que le corps, elle ne laiſſe pas de faire juger de l'eſprit, & comme c'eſt la premiere choſe qui frappe les yeux, il faut en avoir d'autant plus de ſoin, que ce ſont les premieres impreſſions, qui diſpoſent à juger des gens bien ou mal.

Ne craignez point la peine; il faut avoir de l'activité pour faire ſa fortune, beaucoup de prudence à la Cour, l'eſprit ſouple, & une noble ambition qui vous faſſe faire votre devoir, à chacun dans votre état.

Je ne vous eſtimerois, ni ne vous aimerois pas, mes Fils, ſi je pouvois croire que vous ne ſongeaſſiez point à vouloir aller aux plus grands honneurs de la Guerre & de l'Egliſe, ou à mourir en chemin. Dans la profeſſion des armes les Amez & les Claudes de votre Maiſon,

si fameux dans les Histoires, se sont signalez; dans l'Etat Ecclesiastique votre grand oncle l'Abbé de Bussy, étant devenu Chef d'Ordre, n'a pû faire du côté de la fortune que ce qu'il a fait: & votre grand oncle, le Grand-Prieur de France, ne fût jamais parvenu à cette dignité, s'il ne fût jamais sorti de sa Commanderie de Normié & de Pontaubert.

Ne vous contentez pas de passer les yeux sur ce Discours, relisez-le de tems en tems, & songez que les honnêtes gens se font à force de réflexions, & que le plus grand bonheur qui vous puisse arriver, c'est qu'on vous oblige d'en faire.

PEndant les dix-sept années de mon éxil, il ne s'est passé aucune campagne où je n'aye offert au Roi de le servir depuis la qualité de Lieutenant Général jusqu'à celle de Volontaire. Il a toûjours reçu mes Lettres, grace que les Rois ne font jamais aux exilez ni aux prisonniers, qui ne parlent à leurs Maîtres que par placets; & cette distinction m'a fort aidé à prendre patience; la moindre bonté de la part de Sa Majesté m'en faisant oublier toutes les rigueurs.

Je n'aurois pas resisté à l'ennui d'une si longue oisiveté, après avoir passé toute ma vie dans l'action, si je ne m'étois donné de l'emploi en mettant en ordre les Memoires que j'avois faits de ce qui m'est arrivé à la Cour & à la guerre, & de ce qui s'est passé depuis ma disgrace.

Vous serez peut-être étonnez, mes Enfans, de trouver dans ces Memoires tant d'éloges de celui qui pour faire justice m'a fait tant de peine. Mais quand vous ferez reflexion à la droiture de mon cœur, qui ne m'a jamais per-

mis de taire le merite où je l'ai trouvé, vous cesserez d'être surpris, & d'autant plus que ce Prince, dont je dis tant de bien, est le Maître que Dieu m'a donné, qu'il a un mérite qui force même ses ennemis à lui donner des louanges; qu'il est aimable, & que la justice que je me suis toûjours faite, me l'a laissé toûjours aimer. J'ajoûte à ces considérations ce que je lui ai une fois écrit, que j'esperois qu'il seroit cause de mon salut; & en effet par le peu d'apparence qu'il y avoit que je pusse me sauver dans les embarras du monde, je me suis senti plus obligé au Roi de m'avoir mis dans le chemin de la vertu, que s'il m'avoit fait Maréchal de France.

La mort de Madame Henriette d'Angleterre fut un nouveau malheur pour moi. Elle m'avoit rendu plusieurs bons offices auprès de Sa Majesté; & j'en esperois d'autres d'elle. Car outre qu'elle avoit joint à beaucoup d'esprit des maniéres qui la faisoient aimer & respecter de tout le monde, elle étoit née généreuse & bienfaisante. Du reste cette mort me valut bien des Sermons. Une jeune Princesse belle & heureuse, qui meurt à vint-six ans avec toute la fermeté & tout le Christianisme des gens détrompez du monde, est un exemple, dont Dieu me fit la grace d'être sensiblement touché.

Mes reflexions aidées des lumiéres du Ciel, me mirent alors l'esprit un peu en repos sur ce qui regardoit ma fortune; & quand je faisois des pas pour la rétablir, c'est que je dévois cela à ma Famille & à mon honneur; mais je le faisois sans impatience.

Je m'occupois à considerer la folie des hommes

mes si ardens & si empressez pour des établissemens qui durent si peu. Je m'amusois à embellir mes maisons. J'entretenois un commerce regulier avec mes amis, & les jours se passoient sinon avec d'aussi grands plaisirs que j'en avois eus à la Cour, au moins avec mille fois plus de calme. J'adoucissois mes maux par l'esperance, à quoi, graces à Dieu, je suis fort sujet. Je me disois souvent que tout finit, les disgraces aussi bien que les prosperitez, & que si je me trompois, j'aurois la consolation en mourant de finir une vie, qui auroit toûjours été malheureuse.

Je me trouvai les années suivantes dans une tranquillité qui me surprenoit. Quand je songeois à mes services & aux injustices de la fortune, vif comme je suis, je ne me reconnoissois pas. Ma fermeté & ma patience ne pouvoient pas être l'ouvrage du raisonnement; c'est à Dieu seul aussi que j'en dois toute la gloire.

On m'envoya en ce temps-là un Traité contre les bals, qu'on disoit être du Prince de Conti Armand de Bourbon. Il me parut beau, & je serai bien aise de vous dire mon sentiment sur cette matiére.

J'ai toûjours crû les bals dangereux. Ce n'a pas été seulement ma Raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience; & quoi que le témoignage des Péres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit être de plus grand poids. Je sai bien qu'il y a des gens qui courent moins de hazard en ces lieux-là que d'autres; cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent. Ce ne sont d'ordinaire

dinaire que de jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à resister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse échaufferoient des Anachorettes. Les vieilles gens qui pourroient aller au bal sans intéresser leur conscience seroient ridicules d'y aller; & les jeunes gens, à qui la bienséance le permettroit, ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien, & je crois que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils éxigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais.

En 1673. le Roi me permit d'aller à Paris pour quelque temps, travailler moi-même à mes affaires. En 1676. Sa Majesté me fit la même grace. Et en 1681. il me permit le sejour de Paris pour toûjours: mais en 1682. le 12 d'Avril, le Roi me fit la grace de me rappeller à la Cour.

Depuis le jour que je fus arrêté jusques à celui où je revis le Roi, le Duc de Saint Aignan ne perdit pas une occasion de parler à Sa Majesté de mes interêts, & fit taire de certaines gens qui ne paroissoient de mes ennemis, que parce que j'étois malheureux. Ce fut encore par lui que le Roi me fit dire le 8. Avril 1682. que je me trouvasse à son lever le douziéme, & que je n'en parlasse à personne, parce qu'il vouloit surprendre tout le monde sur mon retour.

Je me jettai donc ce jour-là aux pieds du Roi, qui me reçût si bien que ma tendresse pour

pour lui me ſerra le cœur au point de ne parler, & de ne n'exprimer ma joye & ma reconnoiſſance, que par mes larmes.

Je fus huit jours fort content de ma Cour, après leſquels je m'apperçûs que le Roi évitoit de me regarder. Lors que j'eus fait encore deux mois durant de pareilles obſervations, je voulus éprouver ſi je ne m'éclaircirois pas davantage en parlant à Sa Majeſté. Il eſt vrai qu'il me répondit ſi froidement, que je ne doutai pas de quelque nouvelle diſgrace.

Vous pouvez juger, mes Enfans, quelle fut ma douleur en cette rencontre; elle fut telle que je m'abſentai cinq ans de la Cour, ne pouvant ſupporter les froideurs d'un Maître, dont le bon accueil avoit encore augmenté ma tendreſſe; & à ce ſujet j'admirai la conduite de la Providence ſur moi, me ſouvenant que le jour que je vis le Roi après 17. ans d'exil, je priois Dieu en allant à St. Germain de ne me pas laiſſer long-tems à la Cour; païs dangereux aux gens qui veulent marcher dans les voyes du Seigneur, s'il prévoyoit que je n'y fiſſe pas mon ſalut.

Le chagrin ranima tellement la fiſtule qui m'avoit ſi fort tourmenté à la Baſtille, qu'on fut obligé de me faire l'operation en 1683. Je fus ſoixante-cinq jours au lit, après leſquels je me fis porter à Buſſy.

Pendant ma maladie, je ne ceſſois point de faire des reflexions ſur mon rappel à la Cour, dont les belles apparences avoient duré ſi peu. Je me conſolois aſſez de n'y pas demeurer; car je ne pouvois douter que Dieu prévoyant ma fragilité en ce païs-là n'eût exaucé ma demande: mais comme je ne lui avois pas de-

mandé

mandé qu'il employât, pour m'en dégoûter, les maniéres dont le Roi me traitoit, elles m'étoient insuportables.

Ce fût en ce temps-là, mes Enfans, que le Roi exécuta le grand dessein, qu'il méditoit depuis plusieurs années d'abolir dans son Royaume la Religion prétenduë Reformée, ou du moins de n'y souffrir que la Véritable. Il commença par la revocation de l'Edit de Nantes, & après il mit tout en œuvre pour faire que ses Sujets Huguenots ouvrissent les yeux à la verité. Le zele que j'ai toûjours eu pour la Religion Catholique, dans laquelle Dieu m'a fait la grace de naître, se redoubla alors en moi, si je l'ose dire, mes Enfans, & je ne pus m'empêcher dans les rencontres de parler de controverse à ma maniere. Je le fis sur tout au regard du Comte d'Olon votre parent, & je lui écrivis une Lettre que je suis bien aise de vous laisser.

LETTRE

AU COMTE D'OLON.

A Chaseu ce 8. de Decembre 1685.

APrès ce que M. l'Evêque d'Autun vous a dit de la part de Dieu, Monsieur mon Cousin, & ce que vous a dit Monsieur de Harlay de la part du Roi, il me semble qu'il seroit inutile de vous parler davantage, sur un chapitre qu'ils ont traité à fond avec vous. Aussi ne le ferois-je pas si la proximité du sang, & l'amitié que nous nous som-

sommes promise ne m'obligeoient de vous faire en cette conjoncture quelques petites remontrances.

Vous savez comme moi, Monsieur, que Blaise de Rabutin, pere de notre grand'tante Benigne de Rabutin, étoit de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. Il n'y a pas cent ans que ce Blaise-là vivoit, & ce fut environ dans ce temps-là que votre Bisayeul, tout au plus, se fit de la Religion Prétenduë Reformée.

Pouvez-vous croire que le motif de son changement fût la découverte de la Verité, & n'avez-vous pas au moins lieu de douter qu'il eût les mêmes raisons d'ambition, ou de mécontentement de la Cour, qu'eurent les Condez & les Collignis?

Si vous examinez la conduite de tous ces premiers Reformez, soit Princes, soit Gentilshommes, menu peuple, gens d'Eglise, ou gens de guerre, pour la source de leur changement, vous trouverez dans les uns des interêts mondains, & dans les autres l'amour de la nouveauté. Mais quand quelques-uns auroient été persuadez que leur Religion fût la veritable, & qu'avec de grandes lumieres ils auroient mené une vie exemplaire, appartient-il à des particuliers de réformer l'Eglise? Cela se peut-il faire legitimement hors des assemblées ordonnées par le Chef, qui sont les Conciles.

Pour moi si l'on me proposoit de changer ma Religion pour prendre celle des Turcs, ni les promesses, ni les menaces ne m'ébranleroient pas, & avec la grace de Dieu que j'implorerois, j'irois au martyre s'il le falloit. Mais si avec toutes les raisons que j'aurois de douter dans votre Religion, au cas que j'en fusse, & avec toutes les apparences que la Catholique est bonne; si, dis-je, je voyois mon Prince résolu de me la faire prendre,

je ne balancerois à le contenter, qu'autant de tems qu'il en faudroit pour m'instruire, & si je suis aussi mutin qu'un autre.

D'ailleurs nous convenons vous & nous des mêmes principes, de la Trinité, de l'Incarnation, de la Passion & de la Resurrection de Notre Seigneur; le reste est si peu de chose en comparaison de ces mysteres, que cela ne vaut pas la peine d'en dédire son Maître. Au nom de ce même Dieu en qui nous croyons vous & nous, je vous conjure, mon cher Cousin, d'écouter toutes les raisons divines & humaines qui vous pressent de changer. Qu'un faux honneur ne vous rende point opiniâtre: si sur cela vous avez de la delicatesse, l'exemple de tant de gens de courage, de tant de gens de qualité, & de tant de gens habiles vous la devroit ôter. Ce même esprit qui vous fournit tant de raisons, pour appuyer votre croyance, vous doit montrer toutes celles que vous avez de revenir à nous. Encore une fois, mon cher Cousin, je vous conjure d'y penser, & de croire que c'est de tout mon cœur que je vous conseille; & comme je me conseillerois moi-même, si j'étois en votre place; car personne ne vous aime, & ne vous estime plus que je fais, & n'est plus que moi, &c.

Après avoir souffert cinq ans dans mon exil volontaire plus que je n'avois fait en dix-sept dans mon exil forcé, je pris la pensée de retourner à la Cour en 1687. pour vos interêts, mes Enfans. A mon arrivée le Roi vous donna une Abbaye, mon Fils, & quand je l'en remerciai, il eut la bonté de me dire que c'étoit bien peu de chose. Je fus trois mois à Versailles, pendant lesquels je representai quelquefois au Roi le miserable état de mes af-

affaires; & qu'il m'étoit dû quatre vingt mille francs de mes appointemens de Meſtre de Camp Général: mais Sa Majeſté ne m'en parut pas alors touchée.

Le temps que je fus à Paris ce voiage-là, je le paſſai chez vous, ma Fille de Montataire, & je me ſouviendrai toûjours de la maniere obligeante dont vous me reçûtes vous & votre mari, & du ſoin que vous eûtes de moi.

Je repartis de la Cour en 1688 & j'allai chez vous à Colligni, ma Fille, d'où après la priſe de Philisbourg, voiant que la guerre alloit recommencer, j'écrivis au Roi, & je lui offris mes ſervices toûjours en quelque qualité qu'il lui plairoit. Il me parut enfin que mes offres avoient touché Sa Majeſté. Car peu de temps après il vous donna deux mille livres de penſion, mon Fils, & une Compagnie dans un bon regiment de Cavalerie; & le lendemain à votre Frere un Prieuré meilleur que ſon Abbaye.

Au commencement de 1689. le Roi fit une promotion de Chevaliers du Saint Eſprit; je fis ſouvenir de moi Sa Majeſté en cette rencontre. Cela fut inutile, & je pris patience.

Au mois de Septembre de la même année j'écrivis au Roi de chez vous, ma Fille de Colligni, pour lui offrir mes ſervices après la perte de Mayenne, & au mois de Janvier 1690. nous eûmes tous ſujet de nous réjouïr, mes Enfans, de la bonne fortune de votre ſœur de Colligni, qui recueillit en ce temps-là pour ſon fils la ſucceſſion du Comte d'Alets ſon beau-pere, qui laiſſoit de grands biens à ſon petit-fils de Colligni votre neveu; & ce fut alors que ſa Mere & lui furent obligez de prendre

le nom d'Alets au lieu de celui de Colligni, parce que les aînez de la maison de Langhac ont toûjours porté le nom d'Alets depuis trois cens ans, que cette terre est dans leur Maison.

Au mois d'Avril de la même année je retournai à la Cour, offrir moi-même au Roi les services que je lui avois offerts par tant de Lettres ; il me reçut fort agreablement, & pendant les deux mois que je fus à Versailles, Sa Majesté me traita toûjours si bien, que si j'avois pû y demeurer plus long-temps, je l'aurois fait.

Jusques-ici, mes Enfans, je vous ai parlé de ma conduite à la Cour, & à la guerre; mais je ne vous ai rien dit proprement de mes mœurs : cependant c'est un chapitre sur lequel j'ai à vous entretenir. Celui de la guerre & de la Cour ne regarde que la fortune; celui des mœurs regarde la fortune & le salut.

Il n'est pas, mes Enfans, que vous n'ayez sû que j'ai eû de l'attachement pour les femmes & la réputation d'être médisant, & vous avez vû vous-mêmes ma pente à la colére.

Pour l'amour il est vrai que je n'y ai été que trop sujet, & quoi qu'il ne m'ait jamais fait perdre aucun temps à la guerre, il m'en a fait perdre à la Cour, où je ne devois songer qu'à faire des amis, & ne point donner lieu aux gens qui ne m'aimoient pas, de dire, comme je sai qu'ils ont fait, que j'aimois trop mes plaisirs.

Les dépenses excessives sont encore inséparables de l'amour ; & je ne trouve rien de plus vrai que cette parole du Sage, *la maison du voluptueux ne prosperera point.*

Je ne pretens pas, mes Fils, vous rendre des brutaux avec les Dames par mes conſeils; au contraire je vous convie d'être toûjours avec elles honnêtes & polis; mais ſeulement d'éviter un trop grand commerce.

Pour la réputation d'avoir été médiſant, je ne la méritois pas dans toute l'étenduë qu'on me l'a donnée. On a dit que j'étois un miſanthrope, un homme qui faiſois profeſſion de déchirer tout le monde: rien n'eſt plus faux que cela.

J'avouë que quand on me faiſoit du mal, ou qu'on en diſoit de moi, non ſeulement je le rendois, mais que je le rendois avec uſure dans les rencontres; cependant mon reſſentiment ne m'a jamais rien fait inventer contre perſonne; & ma juſtice naturelle m'a même fait dire du bien, quand j'en ai trouvé à dire, de ceux de qui j'avois dit le mal que j'en ſavois.

Lors que le Maréchal de Turenne, par des dégoûts qu'un Général peut donner à des Officiers Généraux qu'il n'aime pas, ne m'a pas obligé de l'aimer, j'ai eſſaié de lui trouver des ridicules, ne pouvant le décrier ſur la guerre; car ſur cela ſes meilleurs amis ne feront jamais plus d'honneur à ſa vertu & à ſon héroïſme que j'en ai toûjours fait.

Après tout, mes Enfans, j'ai eû tort avec le Maréchal: je devois diſſimuler les chagrins qu'il me donnoit; & ne pas tirer au bâton avec un homme de ce credit-là, mon Général, qui pouvoit ou faire valoir, ou taire mes ſervices.

Je me ſuis quelquefois moqué des préſomptueux, qui avoient quelque endroit ridicule,

mais jamais des ſottes gens qui ſe faiſoient juſtice.

Pour ma colére, vous en avez ſouvent été témoins, mes Enfans, & quoi qu'elle ait toûjours été fort courte, un mot qu'elle m'a quelquefois fait dire, m'a pû faire un ennemi, qui ne me le pardonnera jamais.

Tout cela, mes Enfans, ne vaut rien devant Dieu ni devant les hommes. Ce ſont ces vices qui ruinent toûjours la fortune des gens : car les hommes ne pardonnent point ; & qui ruineroient auſſi toûjours leur ſalut, ſi Dieu ne pardonnoit quand on l'en prie ; & c'eſt ce qui me fait eſperer d'être un jour ſauvé, après avoir vécu pécheur & miſerable.

Je ne prétends pas parler à vous, mes Enfans, qui vous êtes conſacrez à Dieu ; c'eſt à vous à me prêcher. Mais vous, mes Enfans, qui êtes dans le monde, c'eſt à vous à qui je voudrois bien faire craindre les malheurs que cauſent l'amour, la médiſance, & la colere.

Je ne doute pas que ma mauvaiſe conduite ne m'eût encore attiré de plus grands malheurs que les miens : & qu'enfin Dieu ne m'eût abandonné, ſi je n'avois toûjours eû un fonds de Religion, & une devotion particuliere à la Sainte Vierge. Ce ſont aſſûrément ces ſentimens-là qui m'ont fait ſurvivre, non ſeulement à preſque tous mes contemporains; mais encore à un nombre infini de gens plus jeunes que moi. Dieu a voulu recompenſer d'une longue vie, un bon cœur que je ne tiens que de lui, & par là me donner moien de faire pénitence. Cependant comme la Providence ne s'en fie pas tout à fait à moi, elle m'envoie de temps en temps de petites peines qui me font plus méri-

mériter en les souffrant avec patience, que si elles étoient de mon choix.

Vous voyez bien par la maniére dont je vous parle, que ma disgrace m'a servi à l'égard de Dieu; & m'a fait retourner à lui. Il me manquoit encore de goûter les lectures saintes; c'est à vous, ma Fille d'Alets, à qui j'ai l'obligation de m'en avoir donné le goût, & Dieu vous en benira.

Vous ne sauriez vous imaginer, mes Enfans, quelle consolation j'ai trouvé en lisant la Sainte Ecriture & les Péres; & cela, joint aux bons exemples de Madame de Bussy, m'a mis dans le chemin de la vertu, où je sens plus de douceur & plus de paix, malgré ma mauvaise fortune, que je n'en ai jamais senti dans les plaisirs & dans les honneurs du monde.

Enfin Dieu m'a fait comprendre ce que dit un Pere de l'Eglise:

Il n'y a rien de plus malheureux que le bonheur des gens qui vivent au gré de leurs passions.

FIN.

